

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Centre Dramatique National Pays de la Loire
direction Claude Yersin

20 ans pour le théâtre

***À cet endroit, en ce moment,
l'humanité c'est nous,
que ça nous plaise ou non.***

Samuel Beckett
En attendant Godot

Sommaire

Claude Yersin - Préambule.....	8
Robert Abirached - Un serviteur du théâtre.....	16
Jean-Pierre Léonardini - Un ennemi du tapage.....	18
Patrice Barret - Une formule inédite.....	22
Daniel Besnehard - Écrivain de théâtre.....	24
Yves Prunier - L'acteur combattant.....	26
LES CRÉATIONS DU NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS	30
Arromanches de Daniel Besnehard	32
Les voix intérieures de Eduardo De Filippo	36
Giglo 1^{er} de Jacques Templeraud	38
Jours de vogue d'après Eugène Durif et Marieluise Fleisser	40
Père de August Strindberg	42
Credo de Enzo Cormann	44
Les eaux et forêts de Marguerite Duras	46
René Char, Changer sa règle d'existence de Jacques Zabor	48
Mala Strana de Daniel Besnehard	50
En attendant Godot de Samuel Beckett	52
Le philosophe amoureux d'après Diderot	54
Léon la France de Christian Schiaretti et Philippe Mercier	56
La noce chez les petits bourgeois de Bertolt Brecht	58
Minna von Barnhelm de Gotthold Ephraïm Lessing.....	60
L'ourse blanche de Daniel Besnehard	62
Homme et galant homme de Eduardo De Filippo	64
Les p'tits loups de Ellar Wise	66
Molly Bloom d'après James Joyce	68
Le pain dur de Paul Claudel	72
Le mandat de Nikolai Erdman	74
Harriet de Jean-Pierre Sarrazac	76
L'intervention de Victor Hugo	78
Le mariage de Nikolai Gogol	80
L'enfant d'Obock de Daniel Besnehard	82
La vie est un compte de faits - montage de textes.....	84
Les bonnes ménagères de Carlo Goldoni	86
Medea de Jean Vauthier d'après Sénèque	88
Teltow Kanal de Ivane Daoudi	90
Comment devenir un homme d'après Octave Mirbeau	92
Mariage à Sarajevo de Ludwig Fels	94
Félix de Robert Walser	96
Apprendre à rire sans pleurer d'après Kurt Tucholsky	98
Oncle Vania de Anton Tchekhov	100
27 remorques pleines de coton de Tennessee Williams	102
Mesure pour mesure de William Shakespeare	104
La Moscheta de Ruzante	106
Hudson River, un désir d'exil de Daniel Besnehard	108
L'été de Romain Weingarten	110
Voix secrètes de Joe Penhall	112
Souvenirs d'un garçon d'après Guy de Maupassant	114
Le courage de ma mère de George Tabori	116
La Cocadrille de John Berger	120
Paroles à boire , textes réunis par Monique Hervouët	122
Les noces du pape d'Edward Bond	124
Solness le constructeur de Henrik Ibsen	126
Le rire des asticots , textes et chansons de Pierre Cami	128
Electre-Oreste de Sophocle et d'après Eschyle	130
Max et Lola de Daniel Girard	132
Casimir et Caroline de Ödön von Horváth	134
Portrait d'une femme de Michel Vinaver	136
À vif de Daniel Besnehard	138
George Dandin de Molière	140
Bamako, mélodrame subsaharien de Eric Durnez	142
Oui dit le très jeune homme de Gertrude Stein	144
Gust de Herbert Achternbusch	146
Comte Öderland de Max Frisch	148
Méhari et Adrien de Hervé Blutsch	150
L'objecteur de Michel Vinaver	152
LES SAISONS DU NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS	154
Les accueils du NTA	156
Danse et théâtre : une longue histoire	172
20 ans de jazz au NTA.....	178
Les expositions	186
Les ateliers de formation et de recherche	188
Les lectures et conférences	194
Au fil de l'eau, 20 ans de Théâtre-Éducation	196
Une pépinière d'auteurs à Bamako	202
Les archives	206
Les collaborateurs	208
Les lieux	212

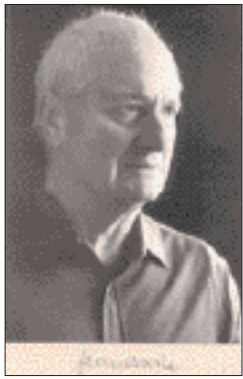
Préambule

Au terme de cette première existence du Nouveau Théâtre d'Angers (car elle aura des suites, nous avons tout fait pour cela), nous avons voulu rassembler dans ce livre un faisceau de traces de notre histoire collective : geste dérisoire, bien sûr, pour conjurer l'éphémère de notre art... Généré par des paroles imprimées, animant les voix et les corps des comédiens dans la lumière dorée du théâtre, notre travail ne fera mémoire que dans le souvenir fragile de nos spectateurs-partenaires, et ne perdurera vraiment que dans le silence et l'obscurité de ces pages imprimées ; mais le livre refermé pourra longtemps encore être rouvert...

C'est aux acteurs de cette histoire que nous avons demandé un témoignage de son origine et de ses péripéties, nous leur avons proposé de jouer au jeu de "je me souviens", de donner une dimension sensible à ce qui ne saurait rester un simple catalogue de faits et gestes ; mais nous avons voulu faire aussi la somme de nos travaux et de nos jours, car si "au théâtre on joue", si notre ambition fervente est le plaisir de nos publics, nous n'avons jamais oublié qu'un Centre Dramatique National est également une entreprise de production, soutenue par l'argent de la collectivité, et pour laquelle la quantité ne fait pas tout à fait "rien à l'affaire".

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il m'importe d'exprimer ici ma profonde reconnaissance à tous ceux qui généreusement ont contribué à l'existence de ce livre, ainsi qu'à tous les collaborateurs du Nouveau Théâtre d'Angers, de sa fondation le 1^{er} janvier 1986 à la fin de mon mandat le 31 décembre 2006 ; sans ces hommes, ces femmes, et parfois ces enfants (si pénétrés du sérieux de nos jeux), rien de ce qui a pu être fait n'aurait existé.

Le parcours retracé ici s'ouvre par la création d'*Arromanches* de Daniel Besnehard et celle des *Voix intérieures* de Eduardo De Filippo, et se clôt sur celles de *Méhari* et *Adrien* de Hervé Blutsch et de *L'objecteur* de Michel Vinaver. Ces bornes sont emblématiques de la nature du projet artistique développé pendant ces vingt ans : celui d'un théâtre public tourné vers la création d'œuvres contemporaines adressées à tous les spectateurs possibles.



Jean Dasté © photo BR

Formé auprès de Jean Dasté à la Comédie de Saint-Étienne, mais aussi au contact de Pierre Valde, de Jacques Lecoq, d'Armand Gatti, d'Edmond Tamiz, d'André Steiger et d'Antoine Vitez, j'appartiens à une troisième génération de la "décentralisation dramatique" ; héritière des pères fondateurs et de Jean Vilar, mais ayant traversé (la subissant ou la nourrissant) la rupture de 1968 et la contestation des fondements du "théâtre populaire", des "illusions humanistes" ou de la "rencontre mystique" annoncée par André Malraux entre le peuple et les chefs-d'œuvre, cette génération n'avait certes pas perdu la foi, mais elle savait désormais que la tâche serait rude et longue, que l'action pour une démocratisation de la culture était un combat qui dépassait les forces des seuls acteurs culturels, et dépendait de réformes, voire de révolutions de l'économie et de l'éducation qui excédaient leur pouvoir... même s'il incombait aux artistes engagés au service du théâtre public de chercher inlassablement le chemin, et de porter haut le flambeau de l'utopie.

D'autre part, et fort naturellement, nous avons besoin de "tuer les pères" ; sinon quant au fond de leur démarche, au moins sur la forme à lui donner. Brecht, le Théâtre des Nations, puis le Festival de Nancy et les horizons esthétiques multiples ouverts par la découverte de Bob Wilson, de Tadeusz Kantor, de Pina Bausch, puis celle des "nouveaux réalistes" allemands, des spectacles de Peter Stein et de la Schaubühne de Berlin et, plus près de nous, par les travaux de Roger Planchon, du jeune Patrice Chéreau, du TNS de Jean-Pierre Vincent et André Engel, d'Antoine Vitez, de Claude Régy, de Jacques Lassalle, cette explosion de formes et de langages reléguait inéluctablement pour nous un certain "style décentralo" au magasin des vieilleries...

Avec Michel Dubois, qui m'avait invité à le rejoindre en 1972 pour animer un "nouveau" Centre Dramatique National à Caen, succédant à celui fondé solidement par Jo Tréhard, nous avons gardé les engagements de nos aînés, mais nous étions décidés à porter une plus grande attention à la forme, au "fini" de nos productions, et aux auteurs contemporains. Sans jamais perdre de vue que notre seul objectif, c'était le public. Le public partout où il pouvait se rencontrer. Le public à accueillir et à traiter comme un partenaire. Car un théâtre public sans public perdait toute raison d'être !



Michel Dubois © photo Tristan Vallès



Robert Abirached © photo BR

Appelé par Robert Abirached et Jack Lang à la direction d'un CDN à créer à Angers, à la demande de la Ville, c'est ce même projet, accepté par toutes les tutelles, que j'entendais poursuivre et amplifier, accompagné par un jeune auteur-secrétaire général, Daniel Besnehard, que j'avais convaincu de s'arracher à la Comédie de Caen, la couveuse normande où il avait éclos récemment...

Sur les circonstances de la naissance du Nouveau Théâtre d'Angers, Robert Abirached et Patrice Barret témoignent dans les pages qui suivent.

Je ne serai jamais assez reconnaissant à ces deux hommes, le premier pour avoir osé inventer ce NTA bicéphale, d'avoir choisi ses deux têtes avec une sûre intuition de leur capacité à s'entendre, et de lui avoir apporté le soutien de l'État, relayé par l'indéfectible Bernard Richard, conseiller théâtre à la DRAC de Nantes ; le second pour avoir mis sa fine culture concrète du théâtre et de la danse, ses talents d'organisateur, sa science des relations humaines, sa solidité et sa rigueur sans faille au service de ce projet atypique, en toute humilité, et sans complaisance.

Quant à Daniel Besnehard, il sait ce que je lui dois, et d'abord

une profonde amitié ; sans ce vif-argent, à la fois fourmillant d'idées et réaliste impitoyable, aussi curieux de toutes formes de spectacle et de littérature que vigilant économe de ressources domestiques, artiste singulier en plein développement, homme de confiance, irremplaçable "go-between", confident et censeur jaloux de sa liberté de parole, sans Daniel, le petit "miracle alchimique" dont il a été un des principaux catalyseurs n'aurait pas eu lieu, soudant en une équipe aussi motivée qu'efficace les individus aux origines et aux parcours si différents réunis presque par hasard au 12 place Imbach en ce printemps 1986.

Soutenus par les présidents successifs de l'Association Maison de la Culture d'Angers, Lionel Descamps, puis Jean Goblet, que j'avais convaincus du bien-fondé de ma stratégie, laquelle était de miser sur la durée, sur un travail de fond opiniâtre et tenace à l'aide d'un abonnement, plutôt que sur les "coups" brillants mais fugaces ; je comptais laisser parler les auteurs et les spectacles pour nouer une relation de confiance avec un public patiemment rassemblé plutôt que multiplier les déclarations d'intention, les rododromades et les promesses impossibles à tenir.

Dans un climat d'attentisme un peu sceptique, conséquence des crises récentes qui avaient secoué le paysage culturel angevin, la



© photo Tristan Vallès

chaleureuse confiance de l'adjoint à la Culture Gérard Pilet, à peu près seul contre tous à croire en notre avenir, nous a puissamment aidés à partir à la conquête d'un public encore peu habitué au répertoire que nous voulions défendre ; et malgré une fréquentation devenue très importante, l'étiquette "élitiste" nous est encore collée parfois aux basques...

En ce qui concerne les relations publiques, nous nous trouvions dans une situation tout à fait différente de celle de nos prédécesseurs dans les années 50 et le début des années 60 :

- les réseaux associatifs militants d'éducation populaire sur lesquels ils s'appuyaient s'étaient progressivement amenuisés, dissous dans la contestation de 1968, paradoxalement démobilisés par l'arrivée de la gauche au pouvoir, ou privés de leurs raisons d'être par la multiplication des établissements culturels gérés par des professionnels, et l'institutionnalisation croissante de ces équipements.

- la concurrence devenait de plus en plus pressante, et les "terres vierges" se faisaient rares. L'offre culturelle de toute nature, et plus particulièrement théâtrale, devenait prolifique.

Il convenait de concevoir et de mettre en œuvre de nouvelles stratégies de relations avec le public, ou d'adapter celles que nous avions pratiquées à cette situation nouvelle.

Dès mon arrivée à la Comédie de Saint-Étienne, j'avais été requis pour participer à des rencontres ou des "débat" avec des enseignants et leurs élèves, hors de tout dispositif constitué ; tout au long de mes années passées ensuite à Reims, Besançon ou Caen, le monde de l'éducation avait été un partenaire important dans les CDN où je travaillais. Aussi n'ai-je pas été surpris qu'à Angers, des enseignants soient parmi les premiers à vouloir me rencontrer, avant même que la maison ne soit vraiment en "ordre de marche". Mais ma surprise a été de découvrir des pratiques que je n'avais connues nulle part ailleurs. Regroupés en associations départementales mêlant enseignants et artistes de la scène, ils avaient été initiés par des pionniers du théâtre-éducation (je pense en particulier à Miguel Demuynck et Michel Zanotti), ils continuaient à se former, réfléchissant à leurs pratiques, et organisant à intervalles réguliers des "temps forts" rassemblant élèves, enseignants et comédiens (Printemps du théâtre).

Jean Bauné © photo BR



À Angers, Jean Bauné et quelques autres venaient de constituer l'association En Jeu, et manifestaient une forte attente de collaboration avec le CDN à peine né. Tout était à construire, et, ravi de l'opportunité, j'ai répondu immédiatement à cette demande, et fondé une grande part de nos relations publiques sur l'éducation artistique-théâtre. C'est ainsi, dans une relation égoïste-altruiste où chacun se trouvait

gagnant, que nous avons ensemble donné réalité à l'idée fondatrice du partenariat culture-éducation. Mais je laisse à Jean Bauné le soin de raconter cette histoire.

En l'absence de troupe véritable (dont je n'avais ni les moyens, ni, oserai-je l'avouer, la véritable envie), le compagnonnage artistique avec un ou deux comédiens permanents, avec un auteur "à demeure", avec une équipe technique progressivement rompue à l'invention et aux bricolages requis par la création théâtrale, avec des comédiens, scénographes, costumiers, maquilleuses "récurrents", avec un directeur administratif tout acquis aux exigences de la fabrique théâtrale, j'ai pu remplir convenablement, je crois, les missions et objectifs (librement consentis) fixés au directeur-metteur en scène par le Contrat de Décentralisation Dramatique conclu avec le ministre de la Culture. Yves Prunier apporte à ce propos son témoignage "de l'intérieur".

L'équipe laissée place Imbach par la crise récente de la Maison de la Culture d'Angers a vite retrouvé la confiance et progressivement changé de "culture d'entreprise", se mettant avec cœur et savoir-faire au service d'une maison de théâtre tout entière tournée vers la production et le service du public, sans pour autant négliger la qualité d'accueil des spectacles de danse, de musique et de théâtre qui venaient entourer dans l'abonnement les créations du Centre Dramatique National. Le succès venant, les effectifs se sont bientôt étoffés par des apports nouveaux, presque exclusivement angevins, jeunes, et vite intégrés dans

une équipe dont la réputation de compétence professionnelle, de cohérence et de motivation commune au service de la qualité s'est établie, à l'honneur du NTA.

C'est là une de mes satisfactions profondes que cet "esprit-maison" qui s'est créé, que notre joie à travailler ensemble, que le sens des responsabilités de chacun, l'humour un peu vachard qui permettait de passer les moments difficiles ou de tempérer l'auto-satisfaction ; que l'amour de la vie et la confiance en l'avenir... Et, bêtement, je me sens heureux de tous ces enfants qui sont nés et ont grandi peu ou prou sous l'aile protectrice du Nouveau Théâtre d'Angers...

Une seule enseigne, une programmation commune, une communication ne faisant pas de différence entre les deux entités, au service d'un abonnement unique. Des collaborateurs à la disposition des deux structures, indifféremment, selon les tâches à accomplir ; constituée en unité économique et sociale, afin de supprimer les différences de traitement, c'est une machine efficace qui s'est mise en place, tournant à plein régime.

Avec le temps, et le souhait d'une gestion plus simple et plus rigoureuse, la nécessité de cet attelage bicéphale a paru moins indispensable : le bon sens a fini par prévaloir, l'Association Maison de la Culture a pris la décision courageuse et raisonnable de se dissoudre, et ses missions, avec les moyens afférents, ont été attribuées au Centre Dramatique National par le biais d'une Délégation de Service Public de la Ville d'Angers pour la diffusion pluridisciplinaire.

Pour la première création du tout Nouveau Théâtre d'Angers, la chance nous a servis : *Arromanches* de Daniel Besnehard a rencontré d'emblée une forte adhésion du public et de la presse, tant

à Angers qu'à Paris et en tournée. Cette entrée en matière réussie nous a puissamment aidés à éveiller la curiosité, la sympathie et enfin la confiance des Angevins, et à réaliser progressivement une réelle implantation dans l'agglomération.

Les Ateliers de Formation et de Recherche (un héritage de la Comédie de Caen, où les avait mis au point Jean-Pierre Sarrazac), ouverts à la demande de Robert Abirached dans plusieurs CDN, dont le nôtre, dans le but de renforcer dans les régions les possibilités de formation permanente offertes aux comédiens professionnels disséminés sur le territoire hors de Paris, ont permis une rencontre

simple, sur le plan du "métier" proprement dit, avec le milieu des artistes et des compagnies actifs dans les Pays de la Loire ; nous avons ainsi pu nouer des relations sans agressivité et sans complaisance.

D'autres types de formations sont bientôt venus renforcer notre ouverture en direction du milieu professionnel : les *Studios*, formations "appliquées" à l'occasion d'un processus de création aboutissant à une série de représentations publiques ; les stages *L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire* ; et enfin les Théâtre/Pratiques, destinés à un public différent de jeunes comédiens en formation, d'amateurs et d'enseignants impliqués dans des processus de théâtre-éducation ; la formule, imitée des "stages de réalisation" de la Jeunesse et Sports d'antan, a généré une richesse relationnelle et des motivations militantes exceptionnelles, elle est à l'origine de solides réseaux régionaux. Mais, faute de moyens, elle s'est interrompue au bout de la quatrième mouture...



© photo Daniel Habasque

Instruit des expériences souvent difficiles vécues dans “mes” CDN précédents dans le rapport avec les compagnies “indépendantes” (condescendance ou paternalisme, souvent inconscients, et perçus comme une forme d'arrogance du CDN à l'égard des “sans grade” ; inégalité de moyens génératrice de frustration ou de jalousie des “pauvres” à l'égard des “nantis”), j'ai essayé dès le début, de pratiquer “l'attention particulière” demandée à l'égard des compagnies travaillant dans la Région par le Contrat de Décentralisation Dramatique. Nous avons assuré régulièrement, pour celles des compagnies régionales dont nous considérons qu'elles le méritaient, des accueils aux mêmes conditions que tous les autres que nous programmions, mais également de ménager des espaces particuliers pour les jeunes artistes “émergents” en Pays de la Loire : les *Repérages*, destinés à des compagnies jamais encore vues à Angers, puis des *Voisinages*, consacrés à ceux que nous avions “repérés”. À partir de 2005, le Conseil Régional a décidé de s'engager dans une politique volontariste d'aide à la diffusion venant à point soutenir et relayer cette action que nous menions seuls depuis 1987 en l'étendant, à l'aide de moyens significatifs, aux diffuseurs des trois villes principales de la Région. Toutes ces initiatives ont contribué à une bonne inscription du NTA dans le tissu régional, de même que la volonté du CDN de pratiquer, en plus d'une présence forte dans la ville-siège, de tournées nationales et d'apparitions régulières à Paris, une décentralisation de proximité dans les quartiers et communes de l'agglomération angevine, et dans les bourgades rurales qui voulaient de nous. Nous avons régulièrement produit des petites formes, à géométrie variable, jouées en appartement ou dans des petits théâtres équipés, en passant par des salles des fêtes et des maisons de quartier, des amicales laïques, ou des cercles confessionnels – laboratoire passionnant de débrouille artisanale et de

formes au plus près de l'essence du théâtre. Là comme presque partout ailleurs, le manque de moyens ne nous a pas permis d'aller au bout d'un geste pourtant juste, et bien accueilli...

Les théâtres nationaux d'abord, mais aussi le réseau des CDN, demeurent des lieux, rares en France, où se conservent et se transmettent les métiers traditionnels, et où s'éprouvent les techniques nouvelles des “faiseurs de théâtre”, dans un contexte où le professionnalisme a tendance à se dissoudre, à s'émietter, à force de “flexibilité” et d'intermittence ; la pression de la recherche maximale d'économies imposée par la rareté budgétaire se fait souvent au prix d'une perte de compétence artisanale. C'est pourquoi le NTA s'est toujours ouvert autant que faire se pouvait à des stagiaires de toute nature, de jeunes collégiens à la découverte de l'entreprise aux contrats de qualification professionnelle dans les domaines technique et administratif, en passant par des stages d'observation demandés par des étrangers, ou des stages longs d'étudiants préparant une maîtrise.

J'ai tenu de même à accueillir de jeunes metteurs en scène peu au fait de l'institution, de ses beautés et de son confort comme de ses contraintes et de ses exigences, afin qu'ils se familiarisent avec l'outil CDN, qu'ils seraient peut-être, un jour, appelés à diriger. Jeunes femmes ou jeunes hommes, originaires de la Région ou d'ailleurs, ils sont largement plus d'une vingtaine à avoir conforté leur jeune talent avec le soutien des équipes artistiques, techniques et administratives du NTA. Riches et stimulants compagnonnages, dont nous avons, les uns et les autres, je crois, tiré grand profit mutuel.

C'est ainsi, dans la tension entre notre exigence d'artistes et la nécessité de ne jamais perdre le contact avec le public que nous avons progressé sur un chemin étroit, dans un équilibre fragile,

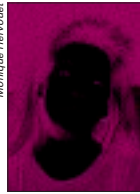
mais bientôt accompagnés par des cohortes de plus en plus serrées de spectateurs jeunes et vieux, majoritairement féminins et venant d'Angers, mais aussi de l'agglomération et des communes proches et lointaines du Maine-et-Loire, et pour un petit pourcentage d'entre eux, d'au-delà du département ! Comment ne pas être poussés à nous dépasser pour cette fidélité, pour ce désir de théâtre, pour l'effort consenti d'un déplacement, qu'il vente ou qu'il pleuve, de souvent plus de deux heures aller-retour ? Comment ne pas se souvenir avec émotion et fierté de nos présentations de saison drainant en quatre séances sur deux jours entre 2000 et 2500 personnes ; de tout le personnel du NTA, artistes, techniciens et administratifs mêlés, mobilisé pour aiguiller, informer, abreuver et nourrir des foules chaleureuses, et souvent, ayant envahi le plateau, pour se risquer à un mini spectacle bon enfant ? Aux heures difficiles, dans les moments de doute ou de découragement, c'est ce public, de plus en plus connaisseur et amateur (au sens fort), parfois sans indulgence, mais toujours ouvert et attentif, qui nous donnait l'élan pour passer les obstacles, et qui conférait un sens à nos fatigues.

Cette qualité d'écoute, ce talent de joueur-partenaire ont été maintes fois relevés par les troupes faisant escale à Angers au cours de nos saisons.

Car Angers cultive le sens de l'accueil (la fameuse douceur ?) et aussi celui de la solidarité. Depuis plus de trente ans, la ville est jumelée avec Bamako, capitale du Mali, et consacre chaque année à sa jumelle un pourcentage de son budget d'investissement ; ainsi ont vu le jour de nombreuses réalisations concrètes dans les domaines de la santé, de l'éducation, de l'hygiène et de l'aménagement urbain. Mais je trouvais que les initiatives et les échanges dans les domaines de l'art et de la création étaient trop rares, et je cherchais une inscription pour notre théâtre dans ce mouvement, quand Monique Blin, fondatrice (et alors présidente) de l'association *Écritures vagabondes*, m'a proposé un partenariat au service des auteurs et de l'écriture théâtrale : ainsi sont nés les *Ruches* et les *Chantiers Sony Labou Tansi*, hébergés à la Maison du Partenariat Angers-Bamako, au bord du Niger. On lira plus loin le bilan de ces échanges, mais je voudrais témoigner du choc fertile qu'a constitué cette rencontre avec les gens de théâtre africains

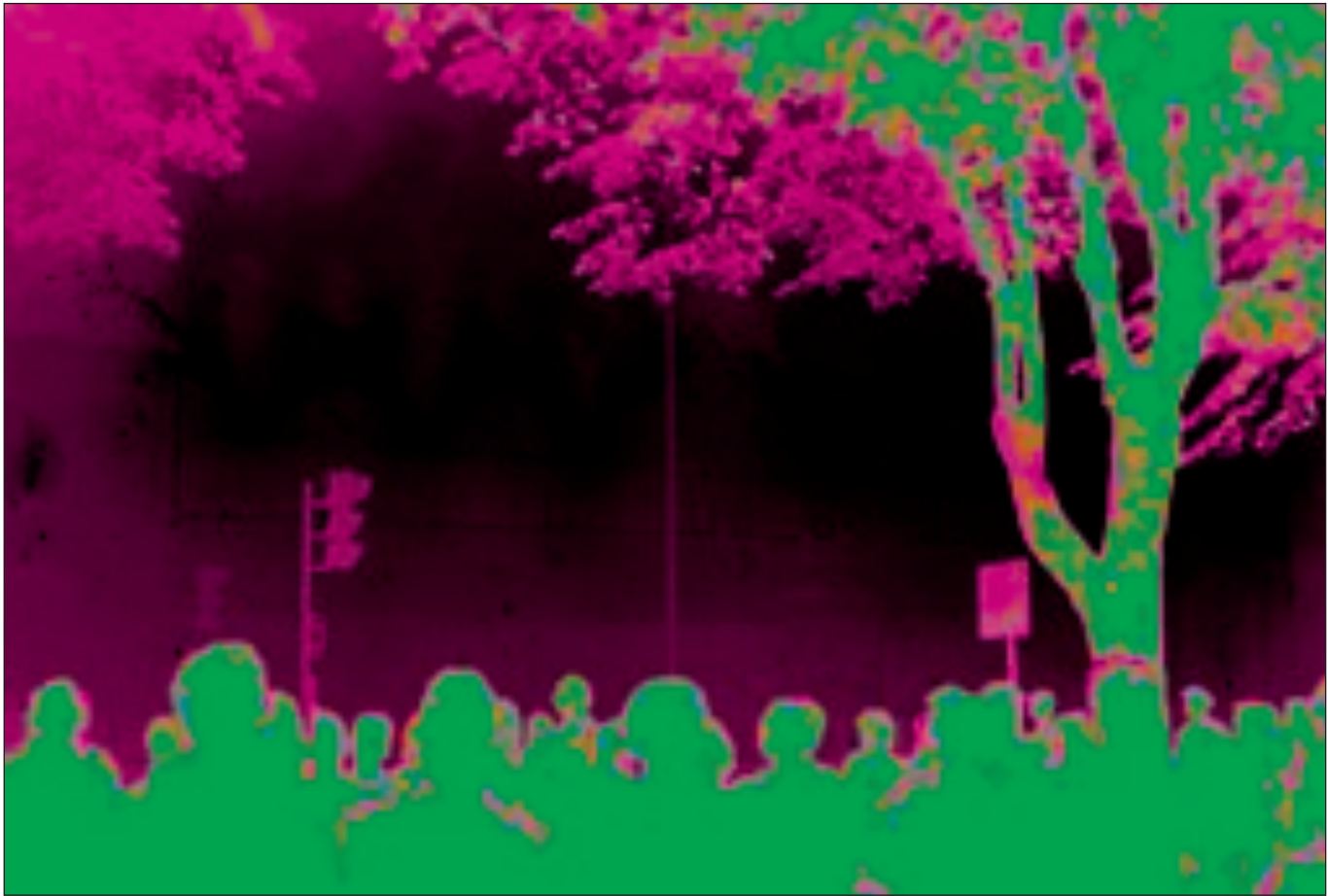


francophones (auteurs, comédiens, techniciens, étudiants). Tous ceux qui ont participé aux *Ruches* et aux *Chantiers*, ou aux créations du NTA nées de ces rapprochements (*Electre-Oreste* et *Bamako*) en ont été durablement marqués et n'oublieront pas la vraie chaleur (météorologique et humaine !) du Mali, l'amitié généreuse des Maliens, notre envie de faire des choses ensemble, ni les couleurs, les saveurs, les odeurs, les musiques et les sourires de Bamako... ni la violence des inégalités Nord-Sud.



On dit qu'il faut 15 ans au moins pour construire un théâtre ; c'est à peu près le temps qu'il aura fallu pour, en réponse à la croissance continue du public du NTA, passer de la salle Beaurepaire, "notre" salle depuis 1986, au Théâtre du Quai. Après deux faux départs en 1993 et 1997, la volonté politique décisive s'est manifestée à partir de 2000, qui a engagé le processus d'étude, auquel nous avons été associés, et, à partir de 2004, le chantier de construction. Nous avons demandé un "centre

dramatique national", un lieu où seraient rassemblés sous le même toit tous les services du NTA, depuis l'origine dispersés : salle de spectacles, lieux de répétition et de fabrique, espaces de formation, accueil du public et siège administratif ; le Centre National de Danse Contemporaine faisait la même demande ; on décida donc de faire un seul bâtiment pour deux, et d'en profiter pour élargir à de nouvelles disciplines, jusqu'alors peu représentées, l'offre publique artistique et culturelle faite aux Angevins :



chanson française, musiques du monde, arts de la piste et de la rue, multimédias. C'est ainsi que le projet, finalement baptisé Théâtre du Quai, évolua vers un équipement de grande envergure, précédé d'un imposant "forum", plus proche d'une grosse Maison de la Culture que d'un théâtre de comédie.

En juin 2004, une grande fête rassemblant quelque 800 personnes, marqua l'adieu du NTA et de son public à son inconfortable, mal équipée et trop exiguë, mais néanmoins très chère à nos cœurs, Salle Beaurepaire. Tard dans la nuit, un feu d'artifice final réveilla le quartier paisible et embrasa (symboliquement !) notre vieux théâtre ; et dès le lendemain, les bulldozers du chantier du Quai entraient en action.

Il a fallu trois saisons "nomades", déficitaires en jauge offerte, écartelées entre les lieux de repli où nous avons heureusement pu être accueillis (merci au Carré des Arts de Pellouailles-les-Vignes et au Théâtre de l'Hôtel de Ville de Saint-Barthélemy d'Anjou) pour que surgisse le nouveau bâtiment, tambour battant.

À partir du printemps 2007, le Nouveau Théâtre d'Angers disposera au Quai d'un outil moderne et performant, offrant de riches potentialités pour le croisement des arts, malgré la complexité de sa gestion.

Il incombera à ceux qui viendront après nous de continuer l'aventure dans ce contexte différent ; il leur faudra de l'inventivité et de la tolérance, mais aussi de la conviction et de la fermeté, afin que soit maintenu le cap d'un théâtre populaire exigeant ; ils seront en charge de donner vie au verbe des poètes, d'ourdir des rêves de sons et de lumières, de ressusciter les morts parmi les éclats de rires ou les gorges serrées, et, inlassablement, de continuer à interroger la cité : "Est-ce ainsi que les hommes vivent ?"

Claude Yersin
novembre 2006



Claude Yersin : un serviteur du théâtre

Au moment où Claude Yersin va s'éloigner des institutions nationales et passer le relais au successeur qui poursuivra son œuvre, je voudrais reprendre les quelques mots que j'ai prononcés en juin 2005, en lui remettant au nom du ministre de la Culture les insignes de commandeur des Arts et Lettres. Je faisais mine alors, alors que je n'avais aucun titre pour le faire, de donner son quit-



tus à un serviteur du théâtre au moment où il rendait pour la dernière fois ses comptes. Et Claude a d'abord été ce serviteur passionné et scrupuleux, qui mérite qu'on dresse le bilan de son action. Je distingue chez Claude Yersin une première particularité, assez rare au théâtre et plus encore chez les metteurs en scène, qui ont souvent lutté pour imposer leur valeur et qui ont à composer avec un ego de plus en plus encombrant à mesure qu'ils avancent dans leur carrière. Claude, lui, est venu tout naturellement à l'art, comme ces enfants dont on dit qu'ils sont nés une cuiller d'or dans la bouche : frère d'un cinéaste reconnu, fils d'un graphiste qui fut l'un des graveurs de taille-douce les plus importants d'Europe au siècle dernier, il a su très jeune où était sa vocation. Formé chez Pierre Valde et Jacques Lecoq, il est engagé à vingt-deux ans par Jean Dasté à la Comédie de Saint-Etienne, comme assistant-metteur en scène et comédien permanent. Il y apprend d'entrée de jeu les vertus de la simplicité scénique, les rudesses de l'itinérance, le respect des publics populaires. La deuxième particularité de Claude Yersin est d'être suisse et même suississime : si la France est son autre patrie, il prend ses racines dans les profondeurs du Pays de Vaud, discret, taiseux, sachant gouverner ses émotions, respectueux des engagements pris. Il a été l'un des seuls directeurs de CDN à ne jamais être en déficit, tout en prenant au pied de la lettre la mission de service public qui lui a été confiée par l'État. Découvreur de talents, passeur de formes, d'idées et d'émotions, il a toujours considéré que

le texte était l'élément majeur du théâtre et la clé de voûte de la représentation. Sa carrière ? Elle a été toute simple. Elle l'a d'abord mené de Saint-Étienne à Caen, où il a rejoint son compatriote et notre ami Michel Dubois, appelé lui-même à succéder à Jo Tréhard. Dans ce centre dramatique ouvert sur le monde contemporain, où l'on cultivait un goût exigeant de la découverte et une vive curiosité pour les formes nouvelles, Claude Yersin conjugua ses efforts avec ceux de Michel Dubois pour accueillir de nombreux jeunes auteurs, la plupart du temps britanniques ou allemands : après Horváth, il monte Franz Xaver Kroetz, Herbert Achternbusch, Olwen Wymark, contribuant ainsi à accréditer dans la décentralisation ce qui fut l'un des derniers mouvements dramatiques importants du XX^e siècle, actif à travers toute l'Europe : placés sous la bannière d'un réalisme pointilleux, attachés à l'expression du quotidien le plus humble, ces écrivains exploraient le monde des petits et des sans-grade dans un langage accessible à tous ; Jean-Paul Wenzel, Daniel Lemahieu et quelques autres, pour la France, furent joués à Caen. En même temps, Claude Yersin renouait avec une tradition qu'il a illustrée avec constance : l'accompagnement par un metteur en scène d'un écrivain contemporain tout au long de son œuvre, de ses premiers pas jusqu'à sa reconnaissance par le public et par la profession. Comme Louis Jovet l'a fait avec Giraudoux, Dullin avec Salacrou et, de nos jours, Chéreau avec Koltès, Yersin a suivi Daniel Besnehard depuis ses débuts en 1978, d'abord à la Comédie de Caen, puis à Angers où l'écrivain a fait partie de l'équipe dirigeante du CDN, avant d'anticiper de quelques saisons le départ de son directeur en rejoignant le TNP de Villeurbanne. J'ajouterai, pour clore le chapitre capital (et plutôt négligé, en ces années-là) des auteurs dramatiques, que Claude Yersin n'a jamais hésité à ouvrir le répertoire qu'il construisait de spectacle en spectacle en vue d'assurer à son public l'accès à un éventail varié d'œuvres dramatiques : il a ainsi monté Dario Fo et Eduardo De Filippo, Beckett et Vinaver, O'Neill, Strindberg et Claudel, avec le constant souci d'accompagner les créations de son théâtre de documents, d'analyses et de commentaires pour faciliter leur appropriation par les spectateurs. Il laisse une vraie petite biblio-

thèque à Angers, qui sera longtemps consultée. Angers, c'est à la fois la seconde étape et le terme du voyage de Claude Yersin : il y est arrivé le 1^{er} janvier 1986, dans des circonstances qui méritent d'être rappelées. J'étais à l'époque en charge du théâtre et des spectacles au ministère de la Culture, qui était sollicité avec une vivacité et une insistance croissantes par la Ville d'Angers pour faire de sa maison de la Culture, exclusivement subventionnée par elle, un établissement de plein exercice, à côté d'un CDN plutôt bringuebalant et qui avait vraiment besoin d'être renforcé. Or nous étions entrés depuis un bon moment dans une période d'austérité budgétaire, pour ne pas dire de glaciation, dont on peut se faire difficilement une idée aujourd'hui. Au bout de longs et passionnants échanges avec Jean Monnier, ce maire d'une puissante personnalité qui a laissé sa marque dans l'histoire de sa ville, et avec son subtil adjoint à la Culture, Gérard Pilet, nous décidâmes de sortir de l'impasse "par le haut", en innovant radicalement pour mettre un peu d'ordre dans une histoire devenue chaotique. Nous constituâmes une double maison, qui serait à la fois CDN et établissement culturel, en la dotant d'un tronc unique pour tout ce qui relevait de l'administration, de la gestion et de la communication : des moyens importants pourraient ainsi être dégagés au service de la création théâtrale et de l'animation culturelle. Il a fallu une certaine audace pour monter et faire accepter cette formule inédite, qui ne pouvait réussir que par la vertu et le talent des personnalités appelées à diriger le double établissement : ici la bureaucratie ne servirait à rien, la parole était vraiment à l'intelligence, à l'imagination et au doigté dans les rapports à tous les échelons de la maison. Patrice Barret, qui dirigeait la Maison de la Culture, accepta de relever le défi. Je proposai à Claude Yersin de se lancer dans l'aventure, et les deux hommes écrivirent ensemble, pendant un bon moment, l'histoire du théâtre et de la culture à Angers. Qu'ils en soient remerciés.

Je rappellerai rapidement les belles et riches heures de cette histoire, en citant par exemple le travail pionnier qui a été accompli ici avec le monde scolaire et étudiant (jusqu'à deux mille abonnés étudiants, le cas est rare), grâce à une collaboration continue avec des enseignants qui ont joué un rôle de premier ordre dans

la question primordiale d'un enseignement artistique fondé sur un partenariat entre professeurs et artistes : salut à Jean Bauné et à ses camarades, grâce à qui les premières classes A3 ont vu le jour, et qui ont tant aidé à la circulation des petites formes décentralisées à travers la région. Je citerai aussi le jumelage avec Bamako, placé sous le signe du théâtre, et la collaboration généreuse avec les Écritures Vagabondes, animées par Monique Blin. Il va de soi que ce rayonnement régional, national et international n'a cessé d'être nourri par une politique artistique "interne", pour la ville et pour la région, tournée vers un théâtre accessible à tous, en même temps que vers la recherche de formes neuves et vers l'inscription de la scène dans les problématiques du temps présent.

Mon cher Claude, tu vas prendre un peu de distance par rapport à un travail qui a toujours été lourd, mais tu ne quitteras pas le théâtre – on ne quitte pas le théâtre quand on l'a aimé et pratiqué comme tu l'as fait. Tu laisses derrière toi un certain nombre de leçons qui ne seront pas oubliées : que la décentralisation est une affaire d'hommes plus que de règlements et de gros sous ; qu'elle repose sur des contrats qu'il faut discuter, puis appliquer selon la lettre parfois et selon l'esprit toujours ; qu'elle ne réussit jamais si bien que lorsqu'elle rencontre des édiles attentifs et favorables, à qui les artistes sachent porter la même considération ; que son mérite le plus haut et sa simple justification civique, c'est d'être au service d'un public qu'il faut intéresser, retenir, étendre en élargissant avec lui le partage de la beauté, du plaisir et de l'intelligence ; qu'elle est enfin – oui, toujours, la décentralisation – le résultat d'un travail d'équipe ouvert sur l'extérieur et capable d'essaimer dans la société pour y imposer le théâtre comme une activité vitale nécessaire à la respiration de tous.

Bon vent, Claude Yersin.

Robert Abirached
juillet 2006

Un ennemi du tapage

La discrétion n'est pas une vertu à la mode. L'a-t-elle jamais été ? Comme la modestie et la probité, ses cousines germaines, elle semble tirée du répertoire d'une éthique désuète. C'est pourtant ce qui vient à l'esprit dès que l'on envisage la figure et le parcours de Claude Yersin, qui a grosso modo l'âge de la décentralisation théâtrale dans notre pays. Une idée de droiture aussi, d'inquiète constance devant la tâche de tous les jours, où se mêlent les règles de l'art et l'exigence civique. Né à Lausanne, ville en pente extrêmement civilisée, après de solides humanités c'est en France qu'il choisit de vivre dès 1960 – alors il a vingt ans tout juste – dans le but, purement et simplement, d'entrer en théâtre comme on dit en religion. Il suit d'abord les cours de Pierre Valde, à tort aujourd'hui oublié, qui fut condisciple de Vilar chez Dullin (n'enseignait-il pas aussi les rudiments du jeu à Gérard Desarthe, entre autres ?) puis ceux de Jacques Lecoq, propices à la mise en œuvre du corps tout entier, mais c'est auprès de Jean Dasté, à la Comédie de Saint-Étienne des années héroïques, dans un climat chaud de générosité sans calcul et d'absolu respect de l'autre (le grand Autre étant le public populaire à gagner à sa cause) qu'il fait ses classes sur le tas, à fois comme comédien permanent et assistant metteur en scène. Années fastes, de formation, d'observation, de constitution de soi, d'idéalisme et de rigueur. Ce n'est pas rien d'avoir été choisi par Dasté, homme de bonté et de partage, le cœur sur la main tendue à tous, qui avait quelque chose d'un franciscain bonhomme imprégné des leçons de Copeau, strict fondateur d'un ordre plus sévère. De 1962 à 1967, c'est donc à Saint-Étienne que Claude Yersin s'aguerrit en qualité de comédien permanent et d'assistant metteur en scène. On le voit ensuite à Reims, puis à Caen, au sein de compagnies décentralisées, à la fois interprète, animateur et metteur en scène itinérant, puis il regagne Saint-Étienne avant d'œuvrer à Besançon, en 1970, au côté d'André Mairal, pour la fondation du Centre Théâtral de Franche-Comté ayant statut de Centre Dramatique National. Il y signe notamment les réalisations de *La foi, l'espérance et la charité*, d'Ödön von Horváth et du *Brave soldat Schweik*, de Milan Kepel, d'après Hasek. À la Comédie de Caen, il seconde Michel Dubois, lui aussi ancien de chez Dasté, pour un mémorable *Titus Andronicus* de Shakespeare et la création de *Martin Luther et*

Thomas Münzer ou les débuts de la comptabilité, de Dieter Forte, avant de voler de son propre zèle en tant que metteur en scène. Il montre d'emblée une prédilection pour les textes d'auteurs vivants : Franz Xaver Kroetz (*Haute-Autriche, Concert à la carte*) ; Herbert Achternbusch (*Ella, Gust*) ; Daniel Lemahieu (*Usinage*) et, en 1975, c'est *La demande d'emploi*, de Michel Vinaver. En 1985, Jack Lang, ministre de la Culture, lui confie la mission d'implanter un Centre dramatique national à Angers. Mission accomplie. Haut la main.

Je n'envisagerai pas les étapes et péripéties administratives de l'installation du Nouveau Théâtre d'Angers, d'autres possèdent mieux le dossier, pas plus que je n'énumérerai à la queue leu leu tous les spectacles qu'y a créés Claude Yersin. J'entends m'en tenir à la levée d'images que suscite en moi le souvenir de certains d'entre eux. Aussitôt me reviennent en tête Andrée Tainsy et Françoise Bette dans *Arromanches*, de Daniel Besnehard, écrivain à demeure de longues années, commensal attitré avec qui rompre le pain des mots. Je revois ce blanc décor de chambre d'hôpital où la mère rude, taillée dans un bois de campagne, s'éteint devant sa fille qui a fait des études. Cela serre d'autant plus le cœur que ne sont plus de ce monde ces comédiennes émérites,



expertes en l'art de suggérer des secrets les plus imperceptibles. C'est à pleurer de se rappeler leur duo feutré orchestré par Claude Yersin avec une sorte de cruauté tendre. De Daniel Besnehard encore (de lui, Claude Yersin, sur un quart de siècle de compagnonnage assidu, a monté pas moins de sept pièces) je revois, dans un autre registre, *Hudson River, un désir d'exil*, parfaite comédie de mœurs actuelles, où l'on voit, sous l'espèce de trois femmes

(mère, sœur et nièce), le nœud de vipères familial enserrer à New York un cadre supérieur français en rupture de ban qui a pour amant un musicien de jazz noir. Leur voisine n'est autre que la fille américaine cachée de Maïakovski. Ce fait réel insolite s'allie à une forte connotation autobiographique. L'intrigue est d'autant plus surprenante que la sphère intime provinciale se met à croiser, par hasard, un fragment enfoui de l'histoire politique des lettres. C'est traité avec infiniment de tact, qualité première de Claude Yersin, amateur de nuances, apte à peindre toutes passions à partir d'une palette au camaïeu subtil. Ayant écrit cela, je m'en veux illico. N'est-ce pas le réduire que de le présenter tout uniment en peseur juré des affects, en virtuose de la demi-teinte ? N'a-t-il pas depuis beau temps prouvé – ce, dès les années



soixante-dix, avec Kroetz et Achternbusch en effet – qu'il sait aussi manier l'excès et s'avancer sur le terrain de la folie ? Le fait qu'il soit sujet franco-helvète, ancré dans la douceur angevine, n'en fait pas pour autant un adepte des coteaux modérés. J'en veux pour autre preuve *Comte Öderland* (1950) de l'auteur suisse alémanique Max Frisch, qu'il crée au printemps 2005 dans sa propre traduction ; passeur qu'il est volontiers, depuis l'allemand et l'anglais, de maintes partitions. C'est une fable mastoc, qui résiste à la raison. L'auteur affirme

qu'elle lui fut dictée comme un mauvais rêve collant à l'esprit, dont l'origine se résume à une comptine d'invention sur ce comte Öderland, qui s'avancerait la hache à la main, frappant sans pitié ceux qu'il trouve sur son chemin. Cela s'ouvre, de nuit, dans le bureau du procureur chargé d'instruire le procès d'un homme banal devenu meurtrier sans savoir pourquoi. Le magistrat ne peut mener à bien l'accusation, dans la mesure où le fascine le geste du prévenu, qu'il perçoit comme un acte de révolte absolu. Soudain, sa secrétaire devient à ses yeux une fée. Elle fait un feu de joie du dossier de l'affaire et entonne la fameuse comptine. Les voici elle et lui sur les routes. À coups de hache, devenu en somme le comte Öderland, il occit deux gendarmes. Dans l'espoir d'une révolution, paysans et prolétaires lui emboîtent le pas. Les corps constitués le traquent. Parvenu dans l'antichambre du pouvoir, qu'on lui offre sur un plateau, il ne sait qu'en faire dès qu'il ouvre enfin les yeux... Claude Yersin orchestre avec un impressionnant savoir-faire cette sauvage méditation en actes d'un écrivain ivre de liberté, insurgé contre l'ordre pour saisir, in fine, que son renversement suppose une prise de pouvoir, soit un ordre autre, mais l'ordre quand même, sans le soutien du peuple, lequel s'avance sous les dehors d'une fanfare révolutionnaire qui semble sortie d'une pièce didactique de Brecht. On dirait par là que Max Frisch dialogue avec Brecht, qu'il révère mais ne peut suivre jusqu'au terme de sa logique politique. Dans ce travail d'équipe où se déploient toutes les ressources de l'atelier théâtral tournant à plein régime – fine architecture mobile de la scénographie due à Chantal Gaidon ; costumes de la même, comme coupés dans l'étoffe des années cinquante, pourtant intemporels ; musique suggestive de François Chevallier ; distribution copieuse, ils sont douze, toutes et tous, chacun à son poste, jouant le jeu de la vérité dans l'illusion théâtrale – Claude Yersin, la main sûre et le cœur ferme, donne à cette œuvre opaque, hérissée de contradictions, son poids exact d'incarnation judicieuse.

Une autre page s'est imprimée dans le livre de ma mémoire, avec son titre en forme de clin d'œil à Brecht, justement, *Le courage de ma mère* (*Mutters Courage*), qui renvoie à un épisode du roman familial de son auteur, George Tabori. La pièce était créée en



1979 à Munich par Hanna Schygulla. Si le père de Tabori partit en fumée à Auschwitz, sa mère échappa comme par miracle à la déportation. Le récit scénique met en jeu face à face, au présent de l'indicatif, le fils racontant l'histoire (Alain Libolt) et la mère la (re)vivant (Nathalie Bécue). On ne sait trop à la fin ce qui relève de l'affabulation et ce qui est du domaine de la stricte réalité car, par moments, la mère reprend le fils narrateur sur un point de détail. Tout est censé se redonner devant nous, sur un dispositif irriguant le public à l'aide d'un podium, lequel autorise la vision sur trois fronts. Partie pour jouer au rami avec sa sœur, la mère à l'étoile jaune sur son manteau du dimanche est arrêtée par deux vieux flics hongrois (Dominique Massa, Yves Prunier) qui n'ont pas de voiture et doivent donc, avec leur prisonnière, prendre le tramway. Comme il est bondé, la mère seule, protégée par la receveuse, peut y accéder. Affligée de légalisme ingénu, elle attend au terminus les sicaires qui lui passent les menottes. En instance de départ pour les camps, de rocambolesques péripéties (notamment sa rencontre avec un officier allemand végétarien qui l'incite à s'enfuir) font que le pire lui sera épargné... C'est le ton qui compte, tout d'humour – jusqu'au sein de l'effroi le plus

noir – dont use Tabori. Il parvient, au cœur même de l'improbable, fuyant tout pathos obligé par la situation, à donner à sourire et à émouvoir en sourdine, en même temps qu'il ne recule devant aucune vérité criante, jusqu'à cette scène où, dans le wagon bondé de déportés, un homme dont elle ne verra pas le visage fera, debout, l'amour à la mère, parce que "c'est la dernière fois". Avec *Le courage de ma mère* Claude Yersin signe encore, dans la plus stricte économie de moyens, une réussite d'ordre sensible digne d'éloges.

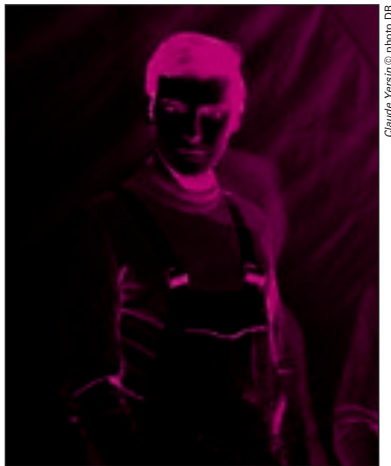
Il ne boucle pas par hasard sa grande boucle au Centre Dramatique National d'Angers, en mars 2006, avec *L'objecteur*, pièce que Michel Vinaver a tirée d'un sien roman écrit il y a quelque cinquante ans. Depuis trente années il est entre eux une connivence d'ennemis du tapage, d'authentiques subversifs circonspects, des affinités d'intelligence pince-sans-rire, avec aussi une façon d'envisager le monde de biais, suivant les lois d'une logique mine de rien imparable. On le vérifie à l'envi avec *Portrait d'une femme*, réalisation qui date d'avril 2003. Inspirée du procès de Pauline Dubuisson en 1953 (elle avait révolvérisé son amant) tel qu'il fut rapporté dans *le Monde*, l'œuvre a pour cadre la cour d'assises, avec ses juges, ses avocats, ses témoins, si familière aux téléspectateurs. Connaissant Michel Vinaver, son humour d'essence britannique, même si calibré à l'aune d'une francité dûment repérable, on n'est pas surpris que le rituel judiciaire soit par lui finement raillé, par le biais d'effets de manches rhétoriques, d'amphigouris de prétoire. Ce *Portrait d'une femme* vaut d'emblée par la mise en actes de la vision sous plusieurs angles (soit, littéralement, l'ambiguïté) des touches qui le composent. L'accusée, ici baptisée Sophie Auzanneau, interprétée par Elsa Lepoivre, apparaît entièrement livrée à la motricité du caprice, ce qui rend le personnage à la fois irritant, insaisissable et désirable. Dans un mélange des temps extrêmement raffiné, elle est simultanément vécue et définie par les autres; père et mère, logeuse, amie, condisciples, amants, tandis qu'elle-même peine à se doter d'une existence réelle. Est-elle la criminelle impardonnable qu'invente l'appareil de justice, ou la proie successive de ceux dont elle a traversé la vie (occupants allemands y

compris) ? Et si elle n'était personne, ou presque. Michel Vinaver se livre là, de nouveau, à une réflexion active sur la contingence, à une investigation sur le caractère improbable du réel, catégorie dont on nous rebat les oreilles à des fins idéologiques. Son portrait d'une femme, peint à la manière d'un vigoureux éloge de la mise en doute, est servi – sous la fêrle amicale d'un Claude Yersin qui redoute comme la peste la vulgarité du pathétique à gros traits – par un solide équipage de comédiens, changeant parfois de rôle en un clin d'œil, qui trouvent tous la note juste à bon escient.

S'il ne néglige pas d'explorer la sphère classique au sens large (de l'*Antigone* de Sophocle au *Pain dur* de Claudel, de *Minna von Barnhelm* de Lessing aux *Bonnes ménagères* de Goldoni via *En attendant Godot* de Beckett ou *Oncle Vania* de Tchekhov, etc.), Claude Yersin laisse à d'autres, nombreux, le soin de monter Molière, Racine ou Corneille. Il préfère révéler des auteurs neufs ou rendre visite à des textes peu connus de fortes personnalités pas assez honorées, comme Eugene O'Neill (*De l'huile* et *L'endroit marqué d'une croix*) ou Eduardo De Filippo (*Les voix intérieures*). S'il monte *Père* en 1983, furieux procès intenté à la femme par un Strindberg qui fait profession de foi de sa misogynie, dix ans plus tard il s'attache à *Harriet*, pièce de Jean-Pierre Sarrazac, laquelle constitue un pari audacieux, dans la mesure où elle s'attaque à Strindberg en personne, qui exposa génialement lui-même sa peau, ses nerfs, ses os, ses hantises à l'éventaire de la scène. En 1995, c'est à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, avant Angers, que Claude Yersin crée *Teltow Kanal*, d'Ivane Daoudi, qui s'est éteinte à l'automne précédent. Il fait ainsi œuvre pie au nom de l'amitié. La mise en scène de la pièce, qui se situe dans le champ du politique immédiat, a quelque chose de médiumnique, dans la mesure où une conjuration affectueuse entoure sa réalisation. Wilma (Catherine Gandois) et Erich (Didier Sauvegrain), mari et femme, elle fleuriste et lui coiffeur, petits-bourgeois de Berlin-Ouest, s'embarquent sur "Le Président", navire de l'Est qui longe l'ancienne frontière entre Berlin et l'ex-RDA. A bord, ils rencontrent Udo (Thierry Belnet), sympathique jeune prolétaire de l'Est, passablement éméché (il

fête avec ses copains la fin d'un chantier). De fil en aiguille, le couple décide de l'adopter. Ils n'ont ni enfant ni chien. Servant au mieux cette écriture intuitive, vibratile, Claude Yersin table sur la simplicité d'expression ; quelques planches peintes en blanc font un pont de bateau (scénographie de Charles Marty), des silhouettes de mouettes matérialisent une allusion poétique.

Chemin faisant, au fil de ce texte, les souvenirs (que reste-t-il du théâtre, sinon eux ?), dûment vivifiés par écrit, se sont mis à reprendre corps. Je m'aperçois qu'une foule d'autres se pressent, mais je n'ai pas le droit de m'étendre, de me répandre outre mesure. En un mot comme en cent, je dois conclure qu'entre le beau garçon rêveur, en salopette – dont nous possédons une photographie – qui jouait un ouvrier soviétique dans *Les Bains*, de Maïakovski, mis en scène en 1967 par Antoine Vitez, et l'homme mûr d'aujourd'hui, qui cache sa pudeur sous une barbe de philosophe présocratique, Claude Yersin demeure du pareil au même dans le sens de l'approfondissement de soi : un artisan, soit l'artiste au sens où l'entendait Vilar. On ne sonne pas la retraite pour des gens de cette trempe. On a trop besoin d'eux.



Jean-Pierre Léonardini
juillet 2006

Une formule inédite

Devant ma réticence à rédiger une ode élogique sur mes plus belles années à Angers, Daniel Besnehard a exercé une amicale pression pour me convaincre d'apporter ma contribution à ces témoignages et m'a incité à lire le texte confié par Robert Abirached, dont il était certain que l'exemple ne pourrait que déclencher mon inspiration.

Cette lecture produisit l'effet escompté.

Lorsque Robert Abirached me gratifie du titre de directeur de la Maison de la Culture lors du rappel des circonstances qui décidèrent de la re-crédation de ce centre dramatique national, je me dois de compléter son aimable rappel de mon implication dans la création de cette “formule inédite” en racontant l'histoire de son invention.

Robert Abirached joua à cette occasion un rôle beaucoup plus important que celui qu'il laisse paraître dans son récit. Je ne devins le directeur de cette Maison de la Culture que pour garantir au Centre Dramatique naissant le partenariat loyal de cette association déjà implantée de longue date sur la ville. En effet le maire, Jean Monnier, comme son adjoint chargé de la culture, Gérard Pilet, n'imaginaient pas voir disparaître cette structure associative d'initiative et d'animation culturelles, que la Ville d'Angers avait créée, défendue et portée à bout de bras depuis huit ans, sans jamais recevoir de la part du ministère de la Culture aucune reconnaissance significative. Même si les deux années précédentes avaient vu son audience en partie diminuer, le dynamisme de sa petite équipe avait su mobiliser un public souvent nombreux autour de propositions multiples, principalement chorégraphiques et musicales, ces dernières débouchant même sur la création d'un festival de jazz reconnu nationalement à cette époque.

Ce passé récent justifiait aux yeux du maire que l'association Maison de la Culture soit le premier partenaire du Centre Dramatique dans son travail de conquête du public, tout en assurant sur la ville, à ses côtés, une programmation pluridisciplinaire complémentaire à ses propositions de créations dramatiques.

De son côté, Claude Yersin, qui se souvenait de l'éviction de Jean Dasté de Grenoble, de celle de Jo Tréhard de Caen et des mises à l'écart dans les années 70 des artistes, principalement de théâtre, des directions des Maisons de la Culture par leurs organes de gestion associatifs, refusait d'être emberlificoté dans les mailles d'une association loi 1901 et réclamait l'indépendance des dispositions prévues par le Contrat “intuitu personae” de Décentralisation Dramatique, signé entre le directeur et le ministre.

Durant de nombreuses semaines ces positions antagonistes cherchèrent – au travers de réunions de travail menées autour des propositions du rapport établi à la demande du ministère par Philippe Coutant (à cette époque administrateur du Théâtre des Amandiers de Nanterre, dirigé par Patrice Chéreau et Catherine Tasca) – la solution d'un montage juridique qui réponde à cette situation particulière. L'absorption par le CDN, des missions pluridisciplinaires confiées par la Ville à l'association, était hors de question ; et la direction des deux entités (association et CDN) par Claude Yersin, qui refusait de se laisser placer sous une tutelle associative, tout aussi inenvisageable.

La situation était à ce point de blocage, lorsque fut organisée une réunion de synthèse dans le bureau du maire. Le rappel des réunions de travail précédentes ne laissait pas envisager de synthèse évidente. C'est dans cette ambiance tendue que nous vîmes Robert Abirached, s'appuyant sur l'expérience de terrain de l'adjoint chargé de la culture, Gérard Pilet, et du conseiller théâtre auprès du Directeur Régional des Affaires Culturelles, Bernard Richard – qui avaient tous deux suivi au plus près ces travaux de recherche d'une structure conciliant les enjeux municipaux et les missions de décentralisation dramatique – rassurer progressivement le maire, Jean Monnier, en lui montrant que la Ville pouvait tout à la fois conserver son pouvoir de contrôle des moyens qu'elle confiait à “son” association et au CDN et permettre aux deux structures de s'associer dans la gestion d'un projet commun concerté dans le respect de leurs missions particulières. Cette évolution du doute à la confiance permit ensuite d'élaborer très concrètement les conditions de cette association.

Je dois ajouter que le président de l'association, Lionel

Descamps, joua également un rôle important dans cette décrédation, en ne revendiquant jamais une position prépondérante de l'association, eu égard à son identité sur la ville. Il fut également celui qui, fort de son expérience de spectateur attentif et curieux et de ses compétences de juriste, accompagna nos travaux et valida au fur et à mesure les différentes étapes d'invention de cet “attelage” qui allait s'appeler Nouveau Théâtre d'Angers. Il apporta d'ailleurs l'idée de création “d'une unité économique et sociale”, qui garantissait aux salariés de chacune des deux entreprises, qui allaient mettre en œuvre ce projet commun, la garantie d'une politique sociale et salariale également commune.

Le dispositif retenu rendait les deux structures “conjointes et soli-



Patrice Barret © Photo DR

daire” : l'association devenait actionnaire minoritaire de la société support du CDN, et le directeur du CDN (gérant de sa société) devenait membre de droit du conseil d'administration de l'association. Elles co-géraient ainsi les locaux qui leur étaient confiés et partageaient réciproquement les masses salariales de leur ordre de marche respectif. L'utilisation des subventions était transparente : à l'association le financement de la programmation des spectacles invités et la gestion des services généraux et de relations publiques ; au CDN le financement des productions, de leur exploitation et de toutes les activités complémentaires de

sensibilisation.

Directeur de l'association, responsable devant son conseil d'administration des missions qui lui étaient confiées, je fus surtout le directeur administratif de l'ensemble et tout particulièrement des productions du CDN, comme Claude Yersin et Daniel Besnehard furent les garants de l'identité artistique de ce projet concerté.

À l'occasion de ce retour en arrière, je me souviens aujourd'hui de la qualité des échanges de nos réunions de travail, où chacun des acteurs cités a joué son rôle, en privilégiant la recherche de la solution la plus dynamique et la mieux adaptée à ce projet, sans oublier que les membres de l'équipe permanente de l'association de cette époque, se sont tout de suite impliqués sans réticence dans l'invention au quotidien de cette “unité économique et sociale”... et bientôt artistique.

Le souvenir de cette expérience toute particulière, la pérennité et la réussite du projet qui s'en suivit, me rappellent souvent l'importance qu'il faut accorder à la cohérence, et à la pertinence du choix des structures qui portent les missions qui nous sont confiées. Mais la réussite de tels projets tient avant tout à la qualité de la rencontre au moment opportun des personnes concernées et à l'efficacité de leurs efforts conjugués ; et c'est aussi de ces instants décisifs que je veux me souvenir.

Patrice Barret
28 février 2006

Écrivain de théâtre, libre et responsable

Claude Yersin, entre 1978 et 1999, a créé sur des scènes publiques sept de mes pièces. *Les mères grises* à Théâtre Ouvert en Avignon (1978), *L'étang gris* (1982) et *Neige et sables* (1986) à la Comédie de Caen.

Au Nouveau Théâtre d'Angers, en 1986, *Arromanches* a été la première création du nouveau centre dramatique national ; elle fut très bien accueillie, et *Arromanches* reçut en 1987 le Prix de la meilleure création française, décerné par le Syndicat de la Critique. Ce partenariat privilégié entre un auteur et un metteur en scène s'est conforté à Angers avec la création de *Mala Strana* en 1988, *L'ourse blanche* en 1990, *L'enfant d'Obock* en 1994, et *Hudson River* en 1999. Claude Yersin a favorisé la production au NTA de deux autres pièces par deux jeunes metteurs en scène, *Charlotte F* mise en scène par Hélène Gay, et *À vif*, par Christophe Lemaître.

Mêlant les pays, Prague, New York, Djibouti, la Normandie, et les époques, 1913, 1940, 1968, les années 90, chaque pièce fut l'occasion de déclinaisons singulières sur les thèmes du quotidien et de l'exil, du rapport du réalisme et de l'intimité au théâtre. Ces sept pièces ont été le lieu d'un compagnonnage auteur/metteur en scène qui a induit bien des voyages. Elles parcourent un labyrinthe qui suit volontiers le cours de fleuves et d'océans... Des grèves des plages normandes à la Vltava de Prague, jusqu'à ce lointain Obock, garnison de la Légion Étrangère sous le soleil d'Afrique, des méandres de l'Hudson River, enjambée par le George Washington Bridge aux docks de Hambourg.

À côté des voyages imaginaires ou réels qui nourrissent mon écriture, au fil de la vingtaine de mes pièces, je crois aussi comme Tchekhov que "créer, c'est se souvenir". Le travail de l'écrivain est souvent un trajet vers un passé enfoui ou recouvert. Le théâtre, le mien en tout cas, trouve racine dans des chocs privés, des blessures enfouies. Encore faut-il les recomposer, les parer, les travestir dans une pièce. La fiction théâtrale, même de facture réaliste, a besoin d'opérer une distance avec les émotions originales. J'aime tresser l'intime et l'époque, le privé et l'histoire. En

néo-naturaliste, je donne souvent à mes personnages, un nom, un état-civil, un cheminement socio-historique...

Notre compagnonnage artistique, sur plus de vingt ans, reste une expérience trop rare dans le paysage institutionnel français. Il repose sur la fidélité, le respect mutuel et notre indépendance réciproque. Au NTA, Claude Yersin a monté beaucoup d'autres auteurs contemporains (Vinaver, Daoudi, Sarrazac, Durnez...), j'ai été joué et créé dans d'autres théâtres publics (TEP, TNS, Comédie-Française, Théâtre de l'Athénée...). Avec Claude, nous sommes liés artistiquement mais aussi très autonomes, nos personnalités diffèrent beaucoup. Il y avait un vrai besoin de s'éloigner pour se retrouver, il nous fallait trois ans environ entre chaque création pour susciter l'envie d'une nouvelle collaboration, le plaisir de partager une nouvelle aventure.



À l'exception d'un seul, nos spectacles ne sont jamais nés de commandes thématiques de sa part. C'est moi qui apportais les sujets; à la croisée du réel et de mon désir, j'écrivais sur ce qui m'importait, en toute liberté. Nous avions un vrai consensus sur l'essentiel, mais nous avions eu aussi de constantes luttes sur des enjeux, des détails. Avant d'entrer en répétition, Claude me suggérait souvent un retravail. J'y consentais car le travail d'érosion,

d'allègement qu'il me demandait sur le texte, paradoxalement le grandissait. Avec lui, j'ai appris les vertus d'une écriture mince. Trop écrire, trop dire, c'est souvent réduire la capacité poétique. Un dialogue épuré favorise le travail de l'acteur, il permet d'entrer dans le vif d'une action. Écrire du théâtre pour moi, c'est moins écrire des belles phrases bien usinées que trouver l'équilibre périlleux entre les mots, la situation, le poids du silence.

Notre rapport de travail n'était ni simple ni courtisan, parfois on faisait penser à ces vieux couples de Karl Valentin, on se disputait sur des scènes – par exemple dans *Arromanches*, la scène concernant la chatte Miquette, Claude la trouvait gnangnan. Parfois, c'était plus difficile. Sur *L'enfant d'Obock*, notre relation était explosive. Le sujet, la Légion Étrangère, rebutait Claude ; il me fascinait excessivement. Les acteurs étaient perturbés par nos désaccords. Au final, ce fut sans doute notre spectacle le plus créatif. L'écriture scénique était incisive, une écriture où la parole émergeait dans une tension maximale.

Dans la majorité des cas, l'intensité sans complaisance de notre relation de travail se transmettait dans les spectacles, c'est ce qui en faisait "un théâtre minimaliste incandescent" selon la formule de Jean-Claude Lallias.

Travailler avec Claude, pour un auteur de théâtre, c'est se confronter à la rigueur. Il est très exigeant et précis. Très honnête, il ne se met pas en avant, les textes sont montés

avec respect, avec probité, sans decorum, la mise en scène n'affiche pas un savoir-faire de surface, elle laisse entendre la parole de l'auteur, la révèle discrètement.

Depuis mon départ d'Angers, je n'ai rien publié pour le théâtre. J'ai le sentiment d'avoir été trop gâté au NTA, les conditions de production de mes pièces étaient excellentes, presque uniques en décentralisation : des distributions de qualité, des répétitions adaptées, des décors construits. J'ai parfois le sentiment d'avoir écrit, entre 1978 et 2003, l'essentiel de ce que j'avais à exprimer sur un plateau de théâtre. J'ai peur des "redites", des réalisations précaires et incertaines qui naissent d'aventures financièrement mal assurées.

Mon statut exceptionnel au sein des CDN, ce partenariat créatif entre un metteur en scène directeur et un auteur secrétaire général m'a comblé. Au NTA la mise à l'épreuve de mes pièces devant un large public, régulièrement retrouvé, était un risque et un enjeu essentiel de mon travail dramaturgique. Il me fallait écrire pour un grand nombre de spectateurs sans jamais céder sur mon désir. Pratiquer le grand écart, produire un théâtre sensible qu'un professeur d'université ou une modeste employée de commerce puissent partager. Le volume de subventions publiques qui permettait la réalisation de mes écritures subjectives, incitait à la responsabilité, il ne freina en rien ma liberté de création.

Daniel Besnehard
23 mai 2006



Gauthier Baillet et Françoise Bette © Tristan Volle

L'acteur combattant

Je transporte avec moi la richesse des expériences faites à Angers. La proposition de Claude Yersin de rejoindre, en septembre 1990, l'équipe du Centre Dramatique a été le début d'une étape essentielle de mon existence. Je ne pourrai ici résumer la variété et la qualité des situations de travail et de rencontre que j'ai vécues. C'est dans l'élan de cette période que je continue à reconnaître dans l'aventure théâtrale une aventure vivante. En travaillant aux côtés de Claude Yersin, de Daniel Besnehard et de toute l'équipe du CDN, j'ai rejoint une aventure artistique et sociale en mouvement. J'ai puisé dans le rêve de la décentralisation théâtrale une soif de rencontres et de surprises : avec des auteurs, des comédiens, des techniciens, des publics. Treize années inattendues, riches d'ouvertures et de regrets bien sûr. Je suis originaire d'une région de montagne, tremplins et ornières font partie du même sol. Lors de compétitions de ski auxquelles j'ai participé, adolescent, j'avais été impressionné par un grand gaillard, paysan devenu moniteur de ski, qui, avant chaque départ, grinçait entre ses dents "Si j'tombe pas, j'arrive en bas !" Tel était mon but et si je continue à me présenter sur la ligne de départ, si j'ai encore de l'élan, c'est beaucoup grâce à ces années de travail au NTA et à la relation de confiance et d'amitié que nous avons essayé de construire. Des *P'tits loups* à *La Cocadrille*, les rencontres avec Claude Yersin sur le plateau furent nombreuses et nettement insuffisantes. L'hommage que je voudrais lui rendre aujourd'hui part de là : je regrette d'avoir si peu travaillé avec lui ! La collaboration avec Daniel Besnehard, autre pôle de l'équipe artistique, a marqué aussi mon travail et la fabrication de chaque Cahier fut passionnante : Artisanat d'Art ! À l'auteur je dois l'expérience forte de *L'enfant d'Obock* et l'exemple d'une pensée active sur sa pratique d'écrivain. L'amitié, elle, continue.

Que tous mes collègues du NTA soient remerciés et que ceux des Relations Publiques, de la Communication et de l'Administration ne m'en veuillent pas si je privilégie ici les souvenirs de théâtre. J'étais venu pour ça ! Mon attente, (sou-

vent printanière, les décisions se prenaient en mai), fut surtout de savoir ce que j'allais pouvoir jouer. Mais je leur sais gré de l'amitié et du soutien qu'ils ont pu me fournir. Nous avons beaucoup voyagé ensemble sur les grandes routes des quartiers, des villages, des Cahiers, du quotidien rétif... À tous ceux du plateau, qui faisaient troupe autour de Claude Yersin, je voudrais dire que je suis homme de théâtre grâce à eux : Jean-Pierre qui va bientôt entrer en scène comme un personnage important de ma propre entrée, Benoit qui, à travers plusieurs spectacles que j'ai mis en scène ou joués, m'a accompagné, soutenu, conseillé, éclairé bien sûr. Philippe, Bab, qui ont soutenu mes derniers travaux, Lucie la bien nommée, l'autre Claude, Gilles, Hervé, Jocelyn, Vincent, Joël, Jean-Christophe, Olivier, Dominique (fée du matin), je vous rencontrais là où j'avais surtout envie d'être, dans le temps protégé et productif de la fiction. Nous avons eu du plaisir à faire cela ensemble, c'est inestimable à mes yeux et cela tient beaucoup à l'exigence et à la générosité que vous apportiez dans le travail. Merci du fond du cœur.



théâtral que je m'efforce de rejoindre. De ma Haute-Savoie natale, bord de lac, des platanes, la Suisse en face, des vents dans tous les sens, jusqu'à cet ascenseur dont

Une entrée

Je suis arrivé à Angers, le 20 octobre 1987, 12 place Louis Imbach, en vélo, par l'ascenseur. Je peux le prouver, j'ai des témoins. Avant cela j'attends au sous-sol, dans une loge, sans trop savoir si et comment cette poussée vers l'Ouest va changer ma vie. Jean-Pierre Prud'homme frappera deux coups à la porte creuse, au-dessus de l'étiquette YVES PRUNIER, il faudra y aller, Hélène Vincent a déjà quitté la loge voisine pour s'installer avant l'entrée du public. Déjà en scène, Hélène, tutu et lunettes noires, cirque et cinéma. En scène depuis plus longtemps que moi, dans cet espace décentralisé et institutionnel du jeu

J.P.P retiendrait bientôt les portes automatiques pour que le vélo et son maître puissent s'élancer par la porte étroite, dans le dos des spectateurs (j'arrivais comme une bombe à gauche des gradins), je m'étais souvent déplacé, Evian, Grenoble, Lyon, Paris... En Avignon, 1986, je rencontre Hélène Vincent ; Daniel Besnehard qui passe par là, Missi Dominici d'un NTA qui se constitue, lui suggère de reprendre *La vierge et le cheval*, un monologue mis en scène par Agnès Laurent à Strasbourg à partir d'une nouvelle de Marieluise Fleisser. Hélène propose d'associer à *La vierge...*, *Le petit bois*, un texte d'Eugène Durif dont j'ai fait des lectures à France Culture et Avignon. L'accord se fait, deux monologues tentent un pas de duo. La brune Agnès Laurent, la blonde Hélène et moi (cheveux en brosse pour l'occasion) baptisons le navire *Jour de vogue*, hommage à Tati et aux fêtes foraines lyonnaises.

Jean-Pierre Prud'homme a appelé l'ascenseur, je n'ai plus très longtemps pour raconter la suite, il n'a qu'un étage à descendre pour arriver jusqu'aux loges.

Le mot "vogue", d'après le dictionnaire étymologique, renvoie dans deux directions : "Voguer" qui vient de Wagon : se balancer. Et "Vogue" qui, de l'Italien "voga", donne "réputation". J'entre en scène en vélo, elle est cachée derrière un fragment de mur blanc et rouge qui fait le tour du monde, je vis avec ma mère, un cheval qu'elle aimait l'a quittée.

Je m'invente une "réputation" de voyageur, balançant entre le social et le personnel. Je désire un théâtre "socio-personnel", comme le marcheur désire le chemin déjà tracé, qu'il "emprunte". J'ai 37 ans, 18 en 68, l'expérience de la sociologie, où les enquêtes nourrissent des décisions déjà prises, m'indique que le théâtre, permet un espace où "tout reste à jouer" à côté d'une parole des bureaux où "tout semble déjà joué". Je m'efforce d'arrimer au sol cette victoire imaginaire, comme un drapeau dans la tempête. Faire partie d'une équipe m'est indispensable, seule garantie d'un élan et d'une éthique. Apprendre à jouer est une nécessité vitale, seule façon d'éviter l'enfermement rhétorique. À l'étage, l'ascenseur a poussé son soupir d'arrivée, la porte métallique à double épaisseur béguaie, hésite à s'ouvrir, mais ne saurait tarder. Ma première réplique : "Je suis parti tôt, le matin, seul sur mon vélo."

Mon plaisir du théâtre ressemble au plaisir de découvrir les cartes, au tarot, lorsqu'on vient de redistribuer. L'espoir et l'inquiétude sont relancés en même temps que la combativité ou le découragement, moment malicieux, un peu inquiétant, simultanément privé et public ; espace "institué" au départ d'une action. Chaque spectacle propose ce genre de gourmandise et de vertige. Un point de départ est redonné, un point d'arrivée est signalé, qui ressemble à la mort, mais signale d'autres départs possibles. Chaque fois l'espace d'une vie doit être garanti à chacun, doit être garanti au public. Nous devons mériter cette possibilité.

L'ascenseur vient de se poser à côté de la loge, ouverture laborieuse de sa grosse porte, l'ami régisseur se racle la gorge pour atténuer l'annonce qui suit, de peu, les trois coups au-dessus de l'étiquette. "Faut y aller !" J'ouvre. "On y va". Le régisseur et l'acteur dans l'ascenseur, éternité confinée, on plaisante, avec des grimaces ou des mots, je ne me souviens plus. L'étage, ouverture, Jean-Pierre vérifie qu'il ne reste pas quelques spectateurs attardés dans le hall d'entrée, il me passe le vélo, je le positionne dans l'axe de la porte ouverte de la petite salle. Un lecteur de cassette est fixé au guidon, j'appuie sur "Play", la symphonie *Titan* de Malher grésille dans la boîte. Je grimpe en selle, légère poussée de JP et j'essaie de prendre de la vitesse dans l'espace étroit, une fois passée la porte, entre le mur à gauche et la paroi des gradins, à droite. J'arrive, presque en danseuse, sur la gauche du public. L'espace scénique est divisé en deux par un fragment incurvé de mur rouge et blanc, comme au cirque. Je passe à Jardin du mur, je fonce vers le lointain, je freine, un tête à queue, je suis face au public. Silence. Je le regarde. Je descends de vélo, je pose l'engin sur sa béquille, j'arrête la radio. "Je suis parti tôt le matin sur mon vélo". Première entrée dans un Centre Dramatique National. Dans quinze jours, retour à Paris pour chercher du travail.

Quatre ans plus tard, en septembre 1990, après plusieurs collaborations, en tant qu'intermittent, (formation, mise en scène de *La noce chez les petits bourgeois*, assistant de Claude pour plusieurs spectacles), Claude Yersin me propose de rejoindre l'équipe du NTA. Je deviens comédien permanent (travail polyvalent centré sur l'artistique, un "temps fort" par an) J'attaque avec un spectacle formidable *Les P'tits loups*. Un monologue certes, mais quel travail collectif !

J'ai quitté l'équipe en juillet 2003, treize ans plus tard. Trop de choses se sont passées pour que je m'engage dans un inventaire ; comme dirait *La Cocadrille* de John Berger, “Il me faudrait treize ans !” Au filtre d'aujourd'hui et dans l'espace limité de ces pages, quelques repères s'imposent.

Les répétitions des *P'tits loups* restent pour moi un souvenir exceptionnel. Tout était à inventer, même ce qui l'avait déjà été cent fois, point de mise en scène de référence, point d'hommage à rendre au passé glorieux de l'œuvre, la singularité de notre spectacle venait vers nous chaque jour. La peur était mobilisatrice, la ruse était possible, l'avancée quotidienne ou presque. Nous parlions de ce qui touche chacun d'entre nous : l'espoir et le désir au-delà du handicap. Je courais de mon “ Mac Plus ” (ordinateur aujourd'hui plus vieux qu'Eschyle et bien plus oublié) à la salle de répétition, les “ versions ” du texte se succédaient. Sur la proposition de Claude, nous avons renversé la logique de la nouvelle pour inventer à notre narrateur une nécessité : “ Il a décidé de s'enfuir mais la peur le prend et, avant de partir, il parle de ceux qu'il laisse. Il repousse le départ en parlant. ” Nous avons conjugué différemment quelques passages, coupé, réorganisé le récit, essayé. Chaque jour l'Albatros protestant suisse et l'Albatros protestant savoyard accouchaient, très empiriquement, de ce jeune homme épique, sans bras ni jambes, et qui avait décidé de partir à la découverte du vaste monde. Comme pour *La Cocadrille*, comme peut-être pour tout monologue théâtral, les questions de la liberté et de l'espoir furent au centre du jeu proposé aux spectateurs, associées à celles de l'enfermement et de la disparition. Nous avons beaucoup échangé avec Jack Percher scénographe de l'aventure, l'équipe technique a participé de près à la mise en place et au réglage du jeu dans le décor. La peur d'être “mauvais” était là, presque chaque jour, terrassée, presque chaque jour, par la possibilité d'essayer à nouveau, par l'attention et la confiance des autres, les métamorphoses du texte lui-même. Ellar Wise, l'auteur, exprima des réserves à quelques jours de la première lorsqu'il lut la version scénique. Il fut convaincu par la représentation. La rencontre du conte et du théâtre était justifiée. Je me souviens, Claude, de notre soulagement ! Que l'auteur soit content simplifie la vie.

Ensuite j'ai joué *Les P'tits loups*, devant des publics divers, plus de cent fois. Inquiet et fier, personnellement responsable du récit d'un autre, libre et prenant goût à cette liberté. Me nourrissant pour le prochain rôle.

À dix ans d'intervalle, la création de *La Cocadrille* a permis une aventure comparable. Cette fois les contraintes de diffusion nous obligèrent à faire confiance au théâtre plus que jamais. Là aussi : apparition et disparition, désir de vivre et mort du héros (héroïne en l'occurrence). J'ai retrouvé cette énergie créative dans deux autres spectacles dont le souvenir reste aussi fort et étrange que celui des rêves, *L'enfant d'Obock* et *Le courage de ma mère*, moments enthousiasmants d'avancée quotidienne où le contenu, le texte, s'éclaire, s'enrichit de nos inventions formelles (simples), de l'expérimentation plurielle. Et toujours, dans ces cas-là, la ténacité et l'écoute du metteur en scène, l'existence d'une équipe technique attentive et inventive permettent que le miracle ait lieu, qu'un spectacle s'élabore, que le rendez-vous avec le public soit beau et sensé.

L'enfant d'Obock, m'a permis d'admirer, au quotidien, le travail de Françoise Bette, comédienne atomique et sensible, donnant à chaque mot son poids immédiat de concret, la grâce de Gauthier Baillot, joueur fin et généreux. Je me souviens de la capacité d'adaptation et d'invention “ en vol ” de Claude Yersin, capitaine d'un navire tumultueux, vibrant des visites passionnées de l'auteur, de la présence stimulante de la chorégraphe. La défection de la scénographe, à peine le décor livré, permit à l'équipe technique et aux acteurs de participer pleinement à l'élaboration du dispositif scénique et de son fonctionnement. À l'arrivée, les témoignages émus de nombreux spectateurs, militaires ou antimilitaristes (une femme de Colonel confiant à Françoise qu'à sa place “elle lui aurait envoyé le fer à repasser à la figure”, à ce mari-là).

Le courage de ma mère, la même année que la création de *La Cocadrille* ! L'imagination, excitée par le premier spectacle s'élançait, gourmande, à l'assaut du second. Découverte d'un auteur drôle et bouleversant, équipe formidable, spectacle inventif et profond, choix si juste de Claude d'une actrice jeune pour la mère, Nathalie Bécue, actrice si talentueuse. Souvenirs d'une grande amitié dans l'équipe, acteurs, techniciens, de changements de costumes épiques où je retrouvais mes complices techniciens,

Lucie Guilpin, Jean-Pierre Prud'homme. Souvenir d'un officier allemand humaniste et végétarien, homme perdu, droit dans ses bottes, souvenir de la difficulté de manger des prunes tout en parlant à quelques centimètres du visage de Nathalie Bécue. Des valises, des voix distordues, du brouillard, du silence à la fin...

Apprendre à rire sans pleurer avec Monique Hervouët, travail à rebondissement, une version de salle, une de campagne, toutes deux aussi justes. Plaisir physique de brandir des tables, des chaises, de siffler un air de Chaplin, de retrouver, pour jouer, des comédiens amis que j'avais dirigés peu de temps auparavant et... l'humour désespéré de Tucholsky ! Monique comme Stéphanie Chévara, plus tard, pour *L'été* de Weingarten et Moitié Cerise, mon moi chat. Rencontre avec des femmes volontaires et cultivées, sacrées combattantes dans une corporation si “ masculine ”. Souvenirs de *Molly Bloom*, bien sûr, un projet difficile, mis en place grâce à Claude. Travail passionnant, souvent hallucinant. Plongée au sein du couple. Lecteur enquêteur, au cours de plusieurs lectures d'*Ulysse*, je piste Léopold dans Dublin, quittant Molly puis la retrouvant. Je m'y perds, le retrouve, rends compte régulièrement de mes recherches à Jean-Michel Dupuis et Hélène Vincent qui ont “décollé” et m'écoutent si je suis bref. Hervé Jabveneau, constructeur, zen, artiste, construit la piste d'envol et d'atterrissage, le fauteuil de Molly... Voyage sur place à Dublin avant d'autres... *Électre-Oreste*, épopée gréco-malienne encore si proche dans ces italiques censées arrêter le temps. Je ne peux parler ici que du passionnant travail de préparation, de lecture et d'écriture avec Claude, de répétition à Bamako puis à Angers avec ces comédiens que j'ai rencontrés et que j'aimerais retrouver. Je n'arrive pas vraiment à réaliser que le spectacle que nous avons fait alors est arrivé à son terme, étrange deuil imparfait. Je me souviens de mon trac à jouer *La Cocadrille* pour eux (durant trois mois je l'avais ramenée en tant qu'assistant, soudain, il s'agissait de faire moi-même du théâtre). Que le hasard et ses vertus me permettent de retrouver un jour mes collègues maliens.

La troupe, à Angers, est restée unitaire, je l'ai regretté : un metteur en scène, un écrivain, un comédien. Pourtant, elle ne fut jamais anorexique. Le petit CDN, marié à une Maison de la

Culture qui grossissait et dont nous acclamions la courbe de poids en réunion, n'a pas développé sa troupe et a combattu pour sa survie, pourtant l'effervescence accompagnait (dans mon souvenir) la préparation de chaque création, de chaque Cahier, de chaque affirmation sur le terrain de notre mission principale. Et la transmission, la continuité du travail théâtral et des rencontres entre artistes furent garanties

L'équipe technique dès l'origine et de plus en plus, fut le membre collectif actif de l'équipe artistique. Dans l'alternance des créations, et des Ateliers de Formation, les régisseurs circulaient, techniciens en action mais aussi anges gardiens, regards extérieurs amicaux, animés d'un même désir d'être là où on fabriquait du théâtre. Constituant une mémoire, acceptant les confrontations. Cette implication de “ ceux de la technique ” dans l'aventure artistique a été une orientation délibérée et constante de Claude Yersin et a permis à l'espace “ centre dramatique ” d'exister pleinement dans la durée. La “troupe ” fut souvent Claude Yersin et l'équipe technique. Stimulante pour moi (et je l'espère pour d'autres), la question : Que fera Prunier cette année ? a obligé à inventer. À l'initiative de Claude et de Daniel, nous avons tenté de ressusciter Goldoni, Tchekhov, Jason et Médée, dans des spectacles de proximité. J'ai eu ainsi le plaisir de travailler avec Hugues Vaulerin, Claudine Lacrouitz, Yannick Renaud, Hélène Gay. Nous nous sommes battus au bon endroit et je continue, en partie grâce à cet élan. *La Cocadrille* de John Berger a pris la route et continue de m'accompagner. *L'heure de la bonne*, magnifiquement interprétée par Atsama Lafosse, “ en plein dans la cible ” a dit un ami, fut l'occasion de creuser encore l'alliance entre l'étrangeté et la simplicité dans le récit théâtral. Nous avons rencontré de nombreux spectateurs “ non clients ”, pris le temps de les revoir, l'année suivante, avec une autre histoire, sans bénéfices assurés en terme d'abonnements, sans garanties de “ retours ”. Il faut combattre ainsi, indéfiniment, et nous avons eu raison de le faire, j'espère qu'ici ou ailleurs, le florissant Abonnement n'oubliera pas les drôles d'oiseaux qui construisent leur nid dans ses branches. Ami Claude Merci.

Yves Prunier
Talcy, janvier 2006

Les créations

du Nouveau Théâtre d’Angers
Centre Dramatique National Pays de la Loire

Arromanches	de Daniel Besnehard	32
Les voix intérieures	de Eduardo De Filippo	36
Giglo 1^{er}	de Jacques Templeraud	38
Jours de vogue	d’après Eugène Durif et Marieluise Fleisser	40
Père	de August Strindberg	42
Credo	de Enzo Cormann	44
Les eaux et forêts	de Marguerite Duras	46
René Char, Changer sa règle d'existence	de Jacques Zabor	48
Mala Strana	de Daniel Besnehard	50
En attendant Godot	de Samuel Beckett	52
Le philosophe amoureux	d’après Denis Diderot	54
Léon la France	de Christian Schiaretti et Philippe Mercier	56
La noce chez les petits bourgeois	de Bertolt Brecht	58
Minna von Barnhelm	de Gotthold Ephraïm Lessing	60
L'ourse blanche	de Daniel Besnehard	62
Homme et galant homme	de Eduardo De Filippo	64
Les p'tits loups	de Ellar Wise	66
Molly Bloom	d’après James Joyce	68
Le pain dur	de Paul Claudel	72
Le mandat	de Nikolai Erdman	74
Harriet	de Jean-Pierre Sarrazac	76
L'intervention	de Victor Hugo	78
Le mariage	de Nikolai Gogol	80
L'enfant d'Obock	de Daniel Besnehard	82
La vie est un compte de faits	- montage de textes	84
Les bonnes ménagères	de Carlo Goldoni	86
Medea	de Jean Vauthier d’après Sénèque	88
Teltow Kanal	de Ivane Daoudi	90
Comment devenir un homme	d’après Octave Mirbeau	92

Mariage à Sarajevo	de Ludwig Fels	94
Félix	de Robert Walser	96
Apprendre à rire sans pleurer	d’après Kurt Tucholsky	98
Oncle Vania	de Anton Tchekhov	100
27 remorques pleines de coton	de Tennessee Williams	102
Mesure pour mesure	de William Shakespeare	104
La Moscheta	de Ruzante	106
Hudson River, un désir d’exil	de Daniel Besnehard	108
L’été	de Romain Weingarten	110
Voix secrètes	de Joe Penhall	112
Souvenirs d'un garçon	d’après Guy de Maupassant	114
Le courage de ma mère	de George Tabori	116
La Cocadrille	de John Berger	120
Paroles à boire	textes réunis par Monique Hervouët	122
Les noces du pape	d’Edward Bond	124
Solness le constructeur	de Henrik Ibsen	126
Le rire des asticots	textes et chansons de Pierre Cami	128
Electre-Oreste	de Sophocle et d’après Eschyle	130
Max et Lola	de Daniel Girard	132
Casimir et Caroline	de Ödön von Horváth	134
Portrait d'une femme	de Michel Vinaver	136
À vif	de Daniel Besnehard	138
George Dandin	de Molière	140
Bamako, mélodrame subsaharien	de Eric Durnez	142
Oui dit le très jeune homme	de Gertrude Stein	144
Gust	de Herbert Achternbusch	146
Comte Öderland	de Max Frisch	148
Méhari et Adrien	de Hervé Blutsch	150
L’objecteur	de Michel Vinaver	152

Les noms des comédiens figurant sur les photographies sont suivis d’un astérisque au générique

Arromanches

de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin

Dans la clôture d'une chambre d'hôpital, dans l'été brûlant, une jeune femme refait le parcours de sa vie, en ligne brisée. La pièce se construit un peu comme un théâtre de chambre. C'est (pour reprendre un beau titre de Ingmar Bergman) une manière de sonate d'automne. Un échange essaie d'être renoué entre deux êtres. Sentiment de culpabilité et désir d'apaisement après les années d'affrontement. Tragédie domestique car aucune explication ou bonne résolution ne solde les conflits du passé. D'un côté, il y a la mère, alitée, forte paysanne au verbe haut, attachée à sa terre et à ses certitudes toutes brutes. De l'autre, il y a sa fille, enfant grandie à la campagne et devenue à la ville professeur de français, revenue la voir après douze années de silence et de brouille.

L'histoire d'*Arromanches* est simple, universelle, celle des derniers instants – ici mal partagés – d'une mère et de sa fille. La pièce s'attache aux tensions et aux tendresses furtives, aux petits drames ordinaires de l'existence quotidienne. Elle s'inscrit dans le moment tragique d'une séparation : le plus anodin côtoie la détresse intime. Sans distance mais avec retenue, c'est un peu la règle. Le théâtre que j'aime le plus est celui qui suscite l'émotion dans la plus grande économie de moyens.

Daniel Besnehard

La presse

Claude Yersin fait sourdre les accords d'une tendre et poignante musique. Celles des retrouvailles amorcées, espérées, et qui dérapent sur la banalité des mots et du quotidien. Qui se perdent dans les silences et les regards qui se figent dans le mouvement d'une mise en scène en intime harmonie.

Par petites touches, par petits détails aussi justes que précis, par tout un réseau de fils tenus portés par le texte, il met en exergue, avec des faux airs de constat, la douleur de l'impossibilité d'être, de se dire, d'exorciser le passé par-delà la vie, jusqu'après la mort, dans le dénuement extrême de deux comédiennes perdues de solitude et d'amour sans but : Andrée Tainsy, formidable vieille femme de la terre à la puissance fragile et Françoise Bette, petite fille orpheline, pathétique, qui ne sera jamais prodigue...

Didier Méreuze. *Témoignage Chrétien*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Les murs de la chambre d'hôpital étaient crème, le costume de Marie, la fille, un tailleur vert amande, Louise, la mère, jouait en robe de nuit de coton blanc. Je me souviens de détails matériels : l'orange qu'on épluche par dépit, la valise avec les écussons, un petit sac de cuir noir pressé contre une poitrine, un bouquet de pâquerettes comme un

paquet de remords. J'ai vu le spectacle des dizaines de fois. C'est, de tous ceux que j'ai écrits, celui que j'ai le plus regardé, mon préféré, celui qui m'a offert larmes de joie et larmes de tristesse. Souvent, je me suis dit qu'après Arromanches, j'aurais dû arrêter le théâtre. Le dernier tableau de la pièce était un dialogue d'outre-tombe, un paradis blanc. Françoise Bette et Andrée Tainsy ont

accompli mon rêve d'auteur. Ce sont mes muses. Vingt ans après, j'entends leur voix, je devine leurs yeux, je ressens leurs ondes. Elles sont parties toutes les deux. Je les aime forever.

Daniel Besnehard

Arromanches a obtenu le Prix de la Meilleure création française 1987 décerné par le Syndicat professionnel de la critique dramatique et musicale.

Andrée Tainsy est une comédienne formidable, peu connue peut-être, malgré son passage à la Comédie-Française. Cette manière de serrer son sac à main jalousement gardé à son chevet, d'ouvrir sa valise, où elle a amassé ses souvenirs les plus chers, d'être un peu enfant, de sentir à l'intuition ce que Marie veut lui taire, chacun de ses gestes est découpé net, et touche qui-conque a rendu visite un jour à une vieille dame sur un lit d'hôpital. C'est vrai, émouvant, jusqu'à permettre d'en rire.

Odile Quirot. *Le Monde*

Arromanches, c'est formidable, c'est une pièce qui bouleverse, touche à l'endroit exact de votre cœur et vous restitue un peu de ce que vous avez, nécessairement, perdu en vivant et en vieillissant... Il se dit là des choses essentielles, dans une mise en scène très “cardiaque” de Claude Yersin. Dans le rôle de la mère, Andrée Tainsy est une comédienne âgée et vif-argent à laquelle on ne résiste pas. La fille, Françoise Bette, fait face à coup d'opi-

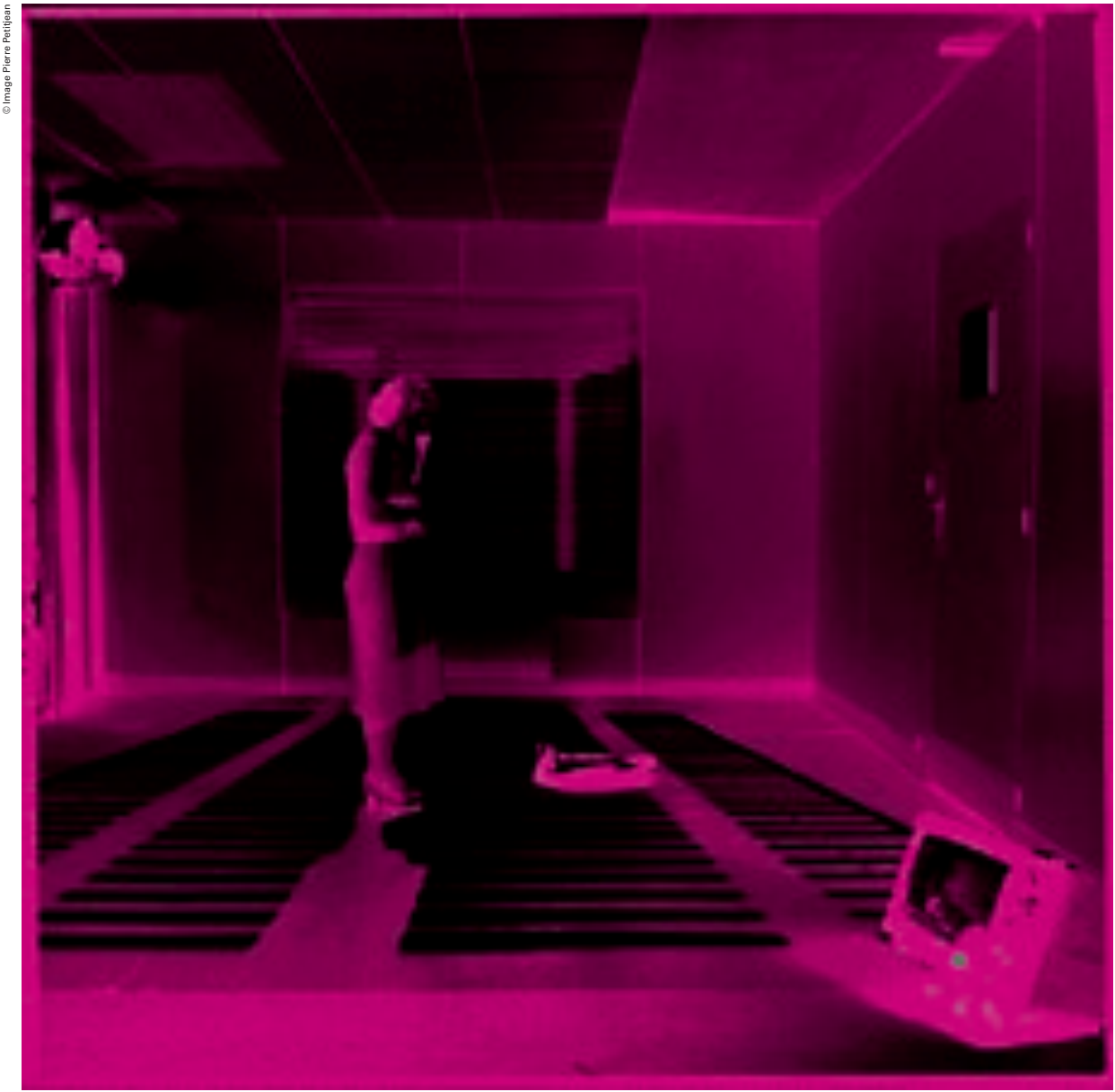
niâtreté sous la douceur, de douleur sous la pudeur. Simple et magnifique.

Gilles Costaz. *Le Matin de Paris*

La pièce de Daniel Besnehard est dure, terrible. Très bien écrite : précise, fine. Chacune a sa langue qui en dit plus long que toute analyse. Chacune a ses échecs grandioses et ses rêves. Écriture économique et aiguë que la mise en scène de Claude Yersin souligne sans jamais l'exagérer. Daniel Besnehard est parvenu à donner à une pièce courte et blanche, la densité romanesque qui nourrit les personnages, les rend attachants et émouvants. De la belle ouvrage.

Armelle Héliot. *Le Quotidien de Paris*

Arromanches, une mort simple
vidéo B.V.U - durée 73'
réalisation Claude Yersin et Pierre Petitjean
coproduction Arcanal, Nouveau Théâtre d'Angers et Pierre Petitjean Vidéo Productions
avec la participation de l'Association Régionale pour la Promotion de la Création Audiovisuelle



© Image Pierre Petitjean

Les voix intérieures

de Eduardo De Filippo
texte français Huguette Hatem
mise en scène Claude Yersin

avec
Jacques Amiry
Dominique Arden
Thierry Bosc*
Huguette Cléry
Jean-Claude Frissung*
Agnès Galan
Claire Gernigon*
Hugues Kastner*
François Lalande*
Philippe Licois
Yves Nadot*
Miléna Vukotic*
Jacques Zabor
et figurants

collaboration artistique
Daniel Besnehard
décor Gérard Didier
costumes Françoise Luro
lumières Joël Hourbeigt
sons Jacques Ballay
maquillage Kuno Schlegelmilch
régie générale Didier Blanc

co-réalisation
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire - Théâtre
National de l'Est Parisien

**création française à Angers
le 5 décembre 1986**

Angers et agglomération
8 représentations 1986
Théâtre de l'Est Parisien Paris
36 représentations 1987

Deux frères “ennemis”, Alberto et Carlo Saporito, brocanteurs et loueurs de chaises de leur métier, provoquent un conflit avec leurs voisins de palier, les Cimmaruta. “Mais qui a tué Aniello Amitrano ?” pourrait être le sous-titre de la pièce de De Filippo. En effet, Alberto accuse ses voisins d'avoir assassiné Aniello. Stupeur chez les Cimmaruta. Comment cette honnête famille se lavera-t-elle de cette accusation ? Tous vont s'épier les uns les autres : le père malade et amer, la mère, cartomancienne aguicheuse, la tante passionnée par la fabrication des savons et des bougies qu'elle conserve dans une pièce toujours fermée, la bonne ensommeillée qui ne s'éveille que pour raconter ses cauchemars, la fille sage et le fils bon à rien. Comment accusés et accusateurs vont-ils s'affronter ?

La découverte du coupable n'est pas ce qui préoccupe Eduardo De Filippo. La pièce recèle une satire virulente de la société contemporaine, et le tableau de l'écroulement des valeurs qu'elle propose, indique que pour son auteur toute morale est problématique. Les voix intérieures sont celles de la conscience, mais aussi celles de l'inconscient, du “ça”, celles des désirs refoulés qui s'expriment à travers les rêves des personnages.

Huguette Hatem

Jean-Pierre Léonardini. *L'Humanité*

La presse

Cette œuvre aux rebondissements cocasses est le fruit de la pensée d'un désespéré qui tempère, à force d'humanité, sa vision lugubre. Molière ne fit pas autre chose. Bien sûr, tout rentre dans l'ordre, mais au prix de quel désenchantement ? On peut le mesurer dans le personnage, formidable, du vieillard qui crache sur les visiteurs, ne communiquant plus avec son neveu que par une espèce de langage morse à partir de pétards de fête foraine. Quelle belle invention de poète misanthrope.

Claude Yersin, sans singer l'italianité, signe une mise en scène convaincante. Il témoigne à chaque personnage une affection minutieuse, une vigilance de tous les instants. Chacun est dessiné avec fermeté. Le décor de Gérard Didier participe du même scrupule. François Lalande (le rêveur) et Jean-Claude Frissung, son frère, forment un couple époustouflant de vieux garçons, donnant à leur personnage cette épaisseur de secret indispensable à chaque réplique, à chaque geste. Milena Vukotic est également remarquable, la démonstration même du jeu en finesse.

Ce spectacle suscite un rire sans bassesse, à haute teneur morale en somme (sans négliger, au passage, la réalité socio-historique, car le cauchemar du bon voisin se passe au sortir du fascisme...) et, en cela, justement fidèle à Eduardo le grand.

Je me souviens...

Vingt ans ont passé depuis la création des Voix intérieures. J'en ai le souvenir comme si c'était hier. Le spectacle finissait avec l'année 86 à Angers et débutait le 7 janvier 1987 au TEP. L'accueil avait été très favorable à Angers, mais quelle serait la réception à Paris ? En effet Giorgio Strehler présentait en même temps que nous au théâtre de l'Europe La grande magie également d'Eduardo De Filippo, interprétée par le Piccolo Teatro di Milano. La comparaison avec cette célèbre compagnie qui venait jouer

en langue originale n'allait-elle pas nous être défavorable ? Neige et verglas, grève des transports, attentat récent à la bombe. À Paris, les salles de spectacle étaient désertées en cette première quinzaine de janvier. Cependant d'éminents critiques italiens étaient venus voir les pièces à l'Odéon et au TEP. Quelques jours après, nous recevions L'Unità. Toute la première page était consacrée aux deux spectacles présentés à Paris. En particulier Agostino Lombardo (traducteur italien de Shakespeare) appréciait le jeu, la mise en

scène, le décor des Voix intérieures. Gérard Didier avait conçu une scénographie si belle que tous les soirs, j'allais me cacher au fond du théâtre pour voir le changement de décor entre le premier et le deuxième acte : la cuisine se changeait lentement en un entrepôt de brocante, tout cela dans la pénombre et avec un éclairage irréel. Les éléments semblaient se fluidifier comme dans les rêves ce qui était particulièrement signifiant pour cette pièce dont l'histoire s'appuie sur les songes...

Huguette Hatem-Cléry



Je me souviens...

Je me souviens d'un moment de rencontre étonnant entre un mouvement de décor et le public du Nouveau Théâtre d'Angers. Lors de la création des Voix intérieures d'Eduardo De Filippo, mise en scène par Claude Yersin, la pièce exigeait un change-

ment de lieu rapide entre l'espace de la cuisine et celui d'un lieu beaucoup plus vaste figurant le bric-à-brac de l'oncle. La cuisine montée sur rail reculait entièrement vers le fond de scène, tandis que le cadre de scène s'ouvrait comme un diaphragme photographique, découvrant un décor totalement

inattendu. Le public du NTA accueillit cette métamorphose avec une joie enfantine et applaudit à tout rompre à ce changement de décor – moment extrêmement rare dans la carrière d'un scénographe et souvenir très émouvant.

Gérard Didier

Giglo 1^{er}

Ecriture et mise en scène Jacques Templeraud

avec
Jacques Templeraud*

manipulation
et régie de plateau
René Sauloup
son Gilles Trinqué
lumières Pat Belland
accessoires L'envers du décor
régie Emmanuel Cognée
collaborations artistiques
mise en scène et décor
Catherine Poher
travail corporel et vocal
Christiane Tourlet
conseils
Magdeleine Senn
Raphaël Lopez
conception graphique
Françoise Mercier, Yves Orillon

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire -
Théâtre Manarf

création à Angers
le 31 mars 1987

Angers et agglomération
11 représentations 1987
tournée - France - Italie
11 représentations 1987/88

Au-delà de son bric-à-brac insensé, ses Lilliputiens de chiffons, sa maison de poupée miniature et son micro-matériel de fortune, Jacques Templeraud, l'acteur-illusionniste du Théâtre Manarf s'intéresse à l'infiniment grand. C'est après avoir englouti des bouquins traitant de l'espace, des mystères de la gravitation et des phénomènes étranges comme les trous noirs, que naît dans la troupe l'idée d'un "spectacle interplanétaire".

Loin d'avoir des prétentions de *Guerre des étoiles*, *Giglo I^{er}* est l'histoire d'un homme qui veut quitter sa planète pour aller ailleurs, non sans mal... Une fiction qui veut déclencher l'imagination du spectateur. Plus proche de Lewis Carroll que de *Sciences et Vie*. Avec son regard illuminé, Jacques Templeraud recherche une fois de plus la part de rêve et de merveilleux dans un sujet assez couru. Son Petit chaperon rouge de *Intimes intimes* nous donnait déjà, l'année dernière, une vision décapée, ahurissante et drôle de ce conte archi-connu. S'il donne toujours l'impression de bricoler avec des bouts de chandelles, Templeraud règle ses spectacles comme des mécanismes d'horlogerie. Tout est fin, précis et rigoureux. Dans ce jeu de l'imaginaire où le spectateur retrouve, ébloui, son âme d'enfant, on comprend que toute parole soit inutile. Le mot serait incongru, déplacé, dans ce diadème d'excentricités purement visuelles et sonores.

Olivier Bellamy

La presse

Rappelez-vous, *La vie est un songe*. Avec Jacques Templeraud, elle est même un cauchemar. Mais drolatique. Absurde. Surréaliste. Grandiose. C'est de la veine de Cyrano (le poète, le vrai) ou des aventures du baron de Münchhausen, alias de Crac. Avec par-dessus ou par-dessous, cette inquiétude tendre, ce fétichisme dérisoire, cet étonnement devant les choses de la vie, qui de spectacle en spectacle renouvellent la poésie de Manarf. Cette fois, il a fait fort le Templeraud ! Tout en ronchonnant, il joue des magies artificielles du son et de la lumière, des objets hostiles qui tombent du ciel, des poupées (il adore), de son allure dégingandée, et tient le suspense allègrement soixante-quinze minutes. D'où sort-il, Giglo 1^{er} ? Quel tuyau le vomit ainsi sur le plateau, univers clos, schizophrénique où tout peut arriver, à cause des choses bizarres qui traînent là, assorti tout de même d'une fenêtre sur le ciel d'où viennent la lumière... et des cailloux ! C'est une invitation au délire. Mais c'est réglé comme un ballet contemporain. Le sourire en plus.

Joseph Fumet. *Le Courrier de l'Ouest*

© photo Christophe Méloy



Je me souviens...

Giglo 1^{er} ... Dans une galaxie qui s'éloigne chaque jour un peu plus, presque vingt ans déjà, le souvenir de l'un des tout premiers spectacles vus au Nouveau Théâtre d'Angers... Giglo 1^{er} . Une histoire d'espace, je me souviens. Comme William Blake voyait le monde dans un grain de sable, cet extra-terrestre de Jacques Templeraud arrivait à compacter et réinventer le Big Bang tout entier dans ce petit théâtre de la place Imbach où se sont produits tant de miracles (Arromanches, Petit Albert, Credo...). Un spectacle marabout d'ficelle... Un moment de grâce, d'humour et de poésie aussi...

Françoise Deroubaix

Jours de vogue

**d'après *Le petit bois* de Eugène Durif
(adaptation théâtrale Agnès Laurent, Yves Prunier, Hélène Vincent)
et *La vierge et le cheval* de Marieluise Fleisser (texte français Sylvie Müller)
mise en scène Agnès Laurent**

avec
Yves Prunier*
et Hélène Vincent*

scénographie Agnès Laurent
costumes Françoise Luro
lumières Gérard Bonnaud
régie générale François Pierron
directeur technique Claude Noël
régisseur Emmanuel Cognée
réalisation technique
Paul Livenais, Robert Boucre,
François Cotillard
Joël Charruau

Production Nouveau Théâtre
d'Angers - Centre Dramatique
National Pays de la Loire

**création à Angers
le 20 octobre 1987**

Angers et agglomération
14 représentations 1987
tournée - France
2 représentations 1987

Il serait bien prétentieux de vouloir préciser ce qui de notre histoire interfère dans la fiction. Quel rapport ces petits bouts de souvenirs entretiennent-ils avec l'écriture d'un texte comme *Le petit bois* ? Ce récit écrit pour le théâtre me semble pourtant s'être développé autour de tels détails biographiques, en apparence intimes, mais qui reviennent, ne cessent de revenir pour moi de façon un peu obsessionnelle.

Eugène Durif

Quand Marieluise Fleisser écrit des nouvelles, et qu'elle les titre "Marieluise Fleisser d'Ingolstadt", il peut certes s'agir de coquetterie, mais très experte, et qui connaît ses moyens.

Ses *Pionniers à Ingolstadt* ont montré avec quel bonheur elle a su, en s'inspirant du parler populaire, qui justement n'est pas naturaliste du tout, créer la langue non littéraire, mais en aucun cas naturaliste, que des gens comme Brecht cherchent aujourd'hui. Son nouveau livre fait un pas de plus en direction de cette langue. Elle ne la parle plus en auteur dramatique, par le truchement de ses personnages, elle l'inclut dans la langue de sa poésie épique, se solidarise avec elle.

Walter Benjamin
traduction Claude Yersin

La presse

Agnès Laurent, qui signe la mise en scène et scénographie de *Jours de vogue*, se garde bien de s'arrêter à une trop facile parenté thématique. Elle donne à entendre, en écho, ces deux écritures où le désir se cogne à la pesanteur d'une province étroite, où l'on entend battre les cœurs plus fort, plus vite, comme au cirque. Un bar étroit fend l'espace en longueur. De part et d'autre, un homme, une femme. Dégaine à la Tati, désinvolte et gaie. Yves Prunier pousse son vélo dans *Le petit bois*. Il crâne, en fait. Petite amazone meurtrie, avec son front bombé de petite fille, perchée sur ses hauts talons, vêtue d'une courte robe de tulle, Hélène Vincent a une grâce totale. Elle laisse galoper *La vierge et le cheval* comme on dit un poème aux étoiles.

Une paire de gants bleus arrachés, une valse amoureuse au son des flonflons, un regard d'un bout du bar à l'autre : ces quelques signes légers suffisent à tisser des fils, d'un texte à l'autre, sans jamais forcer l'autonomie de chacun. Le spectacle, il est vrai, est plus riche, plus fort, dans la seconde partie. Parce que Marieluise Fleisser, ce n'est pas rien. Parce qu'Hélène Vincent porte son texte à fleur de peau avec un charisme extraordinaire.

Odile Quirot. *Le Monde*

© photo Christophe Meloy



Je me souviens...

Jours de vogue à Angers en 87. C'est à travers des retrouvailles – Hélène Vincent et Marieluise Fleisser – une succession de rencontres heureuses : celle de deux écrivains – de langues et d'époques différentes mais qui disent le son secret de ceux qui ne parlent pas – Marieluise Fleisser et Eugène Durif. Celle d'un jeune théâtre et de son équipe qui

m'ont accueillie avec une grande confiance et une attentive amitié (Claude, Patrice, Daniel, Yves, Claude, Emmanuel, Léa, Pascale, Colette...). Celle d'Yves Prunier, l'interprète équilibriste du Petit bois. Celle renouvelée d'Hélène Vincent dans cette autre version de L'heure de la bonne dont elle explora si subtilement la singulière écriture. Celle de Françoise Luro qui commencera

une longue collaboration. Celle de Gérard Bonnaud vers la lumière. Celle des jeunes artistes du groupe ZUR... De cette lointaine – mais proche dans la mémoire – aventure sont nées ou confirmées quelques indispensables amitiés si nécessaires n'est-ce pas à l'existence même du théâtre ?

Agnès Laurent

Père

de August Strindberg
texte français Arthur Adamov
mise en scène Claude Yersin

Dans les années 1880, en Suède. C'est l'hiver. Dans une petite ville isolée de garnison, le Capitaine et sa femme Laura ont des opinions différentes au sujet de l'éducation de leur fille Bertha. Qui aura le dernier mot, le pouvoir, au sein du couple ?

À partir de ces prémisses s'enclenche, en une spirale de soupçons et d'accusations, un “duel conjugal” où tous les coups sont permis entre mari et femme : doute jeté sur la véritable paternité, accusations de folie, violences physiques. Autour des deux gladiateurs, un pasteur, frère de Laura, le médecin de famille et la vieille nourrice comptent les points ; Bertha subit. L'issue sera terrible.

C'est au mois de février 1887 que Strindberg, alors âgé de 38 ans, acheva le manuscrit de *Père*. L'œuvre est un magnifique match théâtral entre l'Homme et la Femme, cruel, démesuré, insolite. “Ni avec toi, ni sans toi”, impossible union, impossible désunion, le couple du Capitaine et de Laura n'est que passion et destruction. Mais ici la scène de ménage se fait envoûtante et grandiose.

Daniel Besnehard

La presse

Jean-Pol Dubois dans le rôle du Capitaine maladroit et coléreux, incapable de se dominer, vieil enfant en qui on sent la faille, l'extrême vulnérabilité et que hante l'idée que jamais l'homme ne saura s'il est le père de son enfant. Le comédien au cœur de cette précarité, aux frontières de la démence, rend bien compte, surtout au dernier acte, de cette congénitale faiblesse.

Hélène Vincent, elle, est la force même. D'une implacable douceur, à la fois maternelle et castratrice, presque tendre dans sa férocité,

diplomate et inflexible, impitoyable et pourtant émue, poussée par je ne sais quelle intime tentation d'effacer, de ramener à son néant cet homme qu'elle juge, méprise et sans doute ne hait pas. Tout cela est remarquablement montré et dit.

Claude Yersin, qui est un metteur en scène qui a le sens de la réalité des êtres, un goût très juste du trait indispensable, une absence totale de complaisance, a monté *Père* avec un sérieux, une perspicacité, qui haussent la pièce au-dessus du drame bourgeois. Aragon disait que “la femme était l'avenir de l'homme”, Strindberg à sa façon, et même si c'est pour le déplorer, ne dit pas autre chose.

Éclairé par cette lumière objective, quasi clinique mais sans sombrer dans le freudisme, le texte relève plus d'une lutte biologique, presque cosmique, entre deux principes antagonistes, le yin et le yang des Chinois, dont l'un serait de toute éternité appelé à ruiner l'autre. Bref regard d'un entomologiste apeuré sur un monde où les insectes femelles domineraient de tout leur poids génétique les insectes mâles. Bizarrerie de Strindberg !

Dans un beau décor de Gérard Didier, Andrée Tainsy est comme à son habitude, merveille de simplicité et de justesse. Louis-Basile Samier, le pasteur, Lionel Prével, le docteur, complètent une distribution bien équilibrée.

Pierre Marcabru. *Le Figaro*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Un regard et une écoute attentives d'une rigueur constante... J'aime bien la Suède. À 20 ans, au volant d'une vieille coccinelle sans tache, je sillonnais son littoral écorché jusqu'à Stockholm. La langue d'Ingmar coule agréable à mon oreille, mais déverse chaotique de mon larynx. Or, qui dit pièce suédoise dit forcément mots suédois à prononcer, de préférence

à la suédoise. Pendant les répétitions, fort de sa connaissance de la langue germanique (voisine de l'idiome scandinave), Claude réajusta mon accent. Pendant les représentations, dès que j'égratignais la V.O., j'entendais frapper à la porte de ma loge. Une tête altière, collier de barbe finement taillé et dessiné, franchissait le seuil. Et une voix me soufflait “impeccablement” le mot cavaleur. Je répétais après elle. Bien. Mais irrémédia-

blement, un soir ou l'autre, une syllabe s'émancipait. Ces “raccords” ricocheront jusqu'à la dernière. Claude ne m'en tiendra pas rigueur. Il me re-proposera un rôle. Suède toujours honorée. August S. et Harriet B. ressuscités pour un nouveau duel à la scène. Et encore ces mots “sauvages” à proférer.

Lionel Prével

Credo

de Enzo Cormann
mise en scène Jean-Paul Wenzel

On pourrait dire de *Credo* que c'est un texte qui parle de la douleur, de la solitude d'une femme ou plutôt de la douleur de sa solitude.

On pourrait aussi dire que c'est une femme qui marche en parlant, en chuchotant plein de mots, des mots qui lui arrachent la gorge ou le ventre et d'autres mots qui la caressent émotionnellement. Encore des paroles qui la pénètrent, lui fouillent le corps, la tête, en la laissant crispée ou détendue. Mais disons que ce sont les mots qui travaillent, qui créent totalement l'illusion, la magie théâtrale. Derrière eux la femme est là, simplement là, étonnée d'entendre autant de mots danser sur sa langue.

Le premier *Credo* que j'ai fait s'est bâti sur la haine et la frustration, le deuxième sur l'amour et le plaisir. Dans le premier *Credo*, la femme disparaissait comme une excuse d'être. Dans le second, elle provoque ou plus exactement elle affirme sa manière d'être. Autant dire qu'ils n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Le texte ne résonne pas pareil dans les deux versions. Je ne peux pas dire quelle version est la meilleure. Il n'y a pas de question puisqu'il est impossible de répondre. J'ai violemment ressenti les deux versions. C'est pourquoi j'ai parlé à propos de ce texte de viol d'actrice. Il s'enfonce, vous pénètre et vous divise en deux.

Le premier *Credo* était un cri, et dans le second, le cri est toujours là mais rentré, mis de côté pour faire place à un jeu. Il est endormi, étouffé par tant de mots. Tous ces mots sont comme une forteresse, qui semble vouloir enfouir le secret de *Credo*. Personne ne sait rien du secret de cette femme. Elle cause, donc elle vit et c'est l'important. Le reste on s'en “tape”.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle vient régler son compte à la douleur. Cette femme a trouvé un fil et tant qu'elle le dévide elle ne tombera pas.

Françoise Bette

La presse

Tout en coupant, salant, taillant l'échalote et ponctuant de thym et de romarin (recette confirmée), Françoise Bette décline très naturellement toutes les propositions d'un texte proliférant dont la seule et unique raison d'être est de vous jeter à la figure la solitude d'une femme. Les pieds plantés dans la terre brune, elle écluse sa bouteille, mange sa caille et vide son sac.

Chuchotante, vaticinante, rêveuse, en bordure de mots ou à plein corps dedans, Françoise Bette traverse ce misérable miracle féminin imaginé par un garçon de 25 ans, souvent plus pertinent que bien des proses féminines brevetées narcissiques. Rien ne la marque et tout, à ce qu'il semble, pourtant la rend folle. Le frère Pierrot, la sœur Luce, les parents, les garçons candidement violeurs, puis Mme Songe, la voisine, ou tante Chut, sorte de sainte qui peut-être, elle, a bien assassiné son mari : plus elle les convoque, plus son rêve l'emprisonne. Et que sa victime soit imaginaire, finalement, importe peu.

Françoise Bette avait monté une première fois ce texte en 1983 à l'Athénée. La mise en scène de Wenzel, dans le décor de Jean-Vincent Lombard et les lumières de M. Serejnikoff, laissent intacte, en l'étayant, la superbe performance de l'actrice.

Chantal Noetzel-Aubry. *La Croix*

© photo Christophe Meloy



Je me souviens...

Je voudrais dire quelques mots sur ce mois d'août 87 où Claude Yersin m'avait laissé les clés du théâtre d'Angers pour répéter *Credo*, la pièce d'Enzo Cormann, avec la magnifique comédienne Françoise Bette récemment disparue.

Mais d'abord je voudrais faire le détour par Caen où Claude Yersin et Michel Dubois, nous ont fait découvrir en France des auteurs majeurs comme Franz Xaver Kroetz et Herbert Achternbusch par exemple, et je me souviens de Jean-Claude Frissung, inoubliable dans *Ella* et Jean-Pierre Bagot pareillement inoubliable dans *Gust*, deux pièces d'Achternbusch qui ont laissé de grands souvenirs en particulier chez nous, aux Rencontres d'Hérisson pour *Ella*, et aux Fédérés à Montluçon pour *Gust*.

Et puis comment ne pas souligner une fois encore à quel point La Comédie de Caen en la personne de Michel Dubois et Claude Yersin, a accueilli dans les années 70 des spectacles où l'on montrait un peu différemment des gens du peuple sur les plateaux de théâtre, je pense au spectacle d'Olivier Perrier *Histoire d'un bounhoume* et aussi à Loin d'Hagondange, ma première pièce, produite et programmée par La Comédie de Caen avant même le succès d'Avignon, à l'invitation de Théâtre Ouvert. Pour moi, les premières années d'Hérisson et des Fédérés restent liées à la complicité, l'amitié, les points de vue partagés, et peut-être aussi une semblable éthique du théâtre entre Michel et Claude et Olivier et moi, mais aussi entre nos équipes techniques...

Plus tard, à Angers, lorsque Claude m'invita à venir monter *Credo*, j'ai retrouvé bien sûr la même éthique, la même exigence artistique, le même engagement sans faille d'une équipe autour de son directeur.

Je me souviens de cette création comme d'un tête-à-tête fiévreux avec Françoise Bette, en plein mois d'août, dans cette ville écrasée de chaleur... La fraîcheur de la scène du Nouveau Théâtre d'Angers était alors un refuge et c'est là que jour après jour, s'est construit entre Françoise et moi mais aussi avec les quelques personnes de mon équipe et de l'équipe du théâtre présentes, un échange humain que je qualifierai de rare et précieux.

Merci Claude.

Jean-Paul Wenzel

Les eaux et forêts

de Marguerite Duras
mise en scène Claude Yersin

Les eaux et forêts ont été publiées dans le recueil du Théâtre I, en même temps que *Le square* et *La musica*.

C'est une pièce qui est moins connue et qui est surprenante dans le théâtre de Duras, parce que comique : l'humour des situations s'allie à celui des personnages, qui échangent des propos absurdes et basculent dans le ridicule. L'histoire est quotidienne : le chien de Marguerite-Victoire Sénéchal a mordu un passant sur un passage clouté en présence d'un témoin, une autre femme, Jeanne-Marie Duvivier. Les deux femmes veulent entraîner le passant et le chien à l'Institut Pasteur, mais le passant résiste car il trouve la démarche indigne de lui. C'est là tout le sujet. Mais sous les dehors comiques, nous devinons la solitude des personnages. Avec eux, nous découvrons l'homme de la rue, les inconnus qu'on croise, à qui l'on fait ses confidences parce qu'on croit qu'on ne les reverra jamais. Et l'événement du jour – même s'il est un peu programmé – la morsure du monsieur par Zigou, le chien, rompt la monotonie du dimanche.

Daniel Besnehard

La presse

Enfermés par le décorateur Charles Marty dans une boîte pseudo-réaliste, trois comédiens jouent avec brio cette partition où les notes sonnent faux, où la mélodie est juste. Huguette Cléry, la Sénéchal, sur ses talons plats, a je ne sais quoi d'insolite, de disponible, qui se niche au bord d'un corsage, dans l'ampleur d'une jupe. Dominique Arden, la Duvivier, est perchée sur ses hauts talons, serrée dans un petit tailleur trop impeccable, comme sa vie. L'Homme, Jacques Amiryan, est le maestro du non-dit, du mensonge. On le croit ici, il est ailleurs, parfait, altier, on ne l'a pas vu bouger. Il se tient sur les planches du théâtre comme un danseur de tango sur une piste de danse, ou un marin sur le pont d'un cargo. Formé à l'école de Tania Balachova, il a joué avec Grenier-Hussenot, Vilar, Vitaly. Puis il est parti... Vingt ans de retraite dans une communauté religieuse, ça creuse le mystère, forcément... La mise en scène de Claude Yersin serre au plus près des spectateurs, ce trio pétillant de faux-semblants, de parades anti-solitude.

Odile Quirot. *Le Monde*

Je me souviens...

Lorsque nous avons joué *Les eaux et forêts*, Marguerite Duras était très malade ; elle n'a donc pas pu voir le spectacle que nous avons créé à Angers puis à Sceaux. Chaque soir, avant d'entrer en scène, je lui dédiais mentalement la représentation en souhaitant qu'elle revienne à la vie et à l'écriture. Nous étions constamment en scène ainsi que Zigou, le chien, vaillamment interprété par un animal en peluche qui, tiré par un fil et installé sur un rail, devait traverser tout seul le plateau au grand amusement des specta-

teurs redevenus pour quelques secondes des enfants. Une ou deux fois il rata son parcours et les soirs suivants nous étions inquiets pour son jeu de scène comme s'il s'agissait d'un vrai partenaire. Jacques Amiryan, transfuge du TNP de Jean Vilar, avait besoin d'un long temps de calme et de silence avant d'entrer en scène. Sur le plateau, il était inattendu, toujours inventif et c'était un plaisir de le voir jouer. Un soir, il nous regarda d'un air si furieux qu'après le spectacle, je lui demandai si nous l'avions blessé. Tout à fait souriant il répondit "pas du tout,

seulement je ne supporte pas qu'un metteur en scène me fasse une remarque avant le spectacle, cela m'a mis en colère". En effet Claude Yersin lui avait donné une indication. Dorénavant, les remarques éventuelles lui furent prodiguées après le spectacle. Jacques a disparu, mais ceux qui ont eu la chance de jouer avec lui ne peuvent oublier sa fantaisie et son extraordinaire présence.

Huguette Hatem-Cléry

© photo Tristan Valès



Je me souviens de la joie que j'ai éprouvée lorsque Claude Yersin me proposa de retravailler avec lui pour *Les eaux et forêts* de Marguerite Duras. Le trac, l'appréhension devant cet auteur mythique... Mais Claude a libéré nos énergies, a excité nos imagina-

tions en nous décrivant de façon concrète, sans discours abscons, les personnages ! "C'est une petite bonne femme qui ne se sépare pas de son paquet de gâteaux et qui se jette dessus quand la crise éclate". La clef du personnage était dans les chouquettes !

Légereté, précision des indications, je retrouvais le bonheur d'un travail exigeant, une rigueur qui n'étouffait jamais l'imagination.

Dominique Arden

René Char - Changer sa règle d'existence

choix de 33 morceaux dans l'œuvre de René Char
conception et réalisation Jacques Zabor

avec
Jacques Zabor*

collaboration artistique
Lucette-Marie Sagnières
lumières
Claude Noël
Emmanuel Cognée
sons Jacques Brault
régie Emmanuel Cognée
(à la reprise
Christophe Béraud,
Benoît Collet)
graphisme des projections
Yves Orillon
Pierre Deletang

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National

**création à Angers
le 19 avril 1988**

Angers et agglomération
10 représentations 1988
reprise
L'Isle-sur-la Sorgue
6 représentations 1990
Festival d'Avignon
8 représentations 1990
Angers et agglomération
11 représentations 1991
Les Gémeaux-Sceaux
2 représentations 1991

Dans l'athanor

“ Il n'y a pas de progrès, il y a des naissances
successives, l'aura nouvelle, l'ardeur du désir,
le couteau esquivé de la doctrine, le consen-
tement des mots et des formes à faire échange
de leur passé avec notre présent commençant,
une chance cruelle.”

René Char, fervent de la Rose et de la Roue,
chercheur de la Beauté hauturière, nous convie
sur la voie qui ouvre à la caverne où mûrit l'or
poétique, dans le sillon de Rimbaud, ce gisant
mis en lumière.

Archipel d'éclats, d'incessants déplacements,
l'œuvre de Char, en cette fin de siècle, m'appar-
rait comme inévitable.

Poésie asymétrique de la Présence – les dieux
sont en nous ! – où la conscience authentique se
condamne à sans cesse mourir pour sans cesse
revivre partout, dans l'acte sans le mot, dans les
mots eux-mêmes actes, poésie qui nous dispense
sans ménagements ses pouvoirs de “recharge”.
Sur l'enclume du temps, le marteau frappe la
pierre des mots pour dégager toute l'énergie bra-
sillante, constellation d'étincelles qu'aucun
Maître n'est en mesure de récupérer.

Ne pas s'arrêter à “l'ornière des résultats” ; Char
assume la transmission, seule lui importe la
fugacité du “bond” et la fréquence du renouvel-
lement des recommencements.

Jacques Zabor

La presse

Semblable à la Sorgue, sa rivière (et avant lui,
celle de Pétrarque), qui au gré des saisons, se
fait ru ou torrent, la poésie de Char coule
bouillonnante d'écume ou sereine et limpide,
dans la bouche de Jacques Zabor.

Pour la plupart des spectateurs qui osent
l'avouer, il s'agit d'une découverte : passant pour
hermétique et ésotérique, l'œuvre de René Char
intimide le lecteur... Aussi ne sera-t-on jamais
assez reconnaissants à Jacques Zabor de nous
avoir pris par la main dans ce labyrinthe dont il
a la clé pour nous prouver l'inanité de ces pré-
jugés : non, Char n'est pas un poète pour initiés
ou intellos, mais un homme, proche de tous les
hommes, et qui plonge ses racines très loin dans
le temps. (...) Comme à des blocs de granit
sculptés au burin, on voudrait s'accrocher à
chaque aphorisme, oscillant sans cesse entre
l'humour, la dérision et la souffrance dans un
rythme beethovenien. Sans jamais tomber dans
“le joli”, le néo-romantique ou le désincarné,
Jacques Zabor parvient à nous faire oublier qu'il
s'agit là d'un récital de poésie, genre périlleux
entre tous ! Il en fait un dialogue avec une
œuvre, bouleversant de simplicité : subtils jeux
de lumière, cadres vides sur un mur, reflet dans
un miroir, moment d'abandon dans un fauteuil
de toile, rien de trop appuyé ou de superflu ;
une présence scénique indiscutable et une voix
qu'on écouterait pendant des heures.

S'effaçant derrière le poète, Jacques Zabor
s'éclipse, laissant pour seuls témoins quelques
livres épars, jalons de notre itinéraire dans ce
champ de météores, et une dernière image, celle
d'un livre qui s'ouvre : y a-t-il plus belle invita-
tion au voyage ?

Hélène Claire. Ouest-France

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Rares sont les directeurs de Centres drama-
tiques qui ouvrent leur programmation offi-
cielle à la Poésie. Claude Yersin est de
ceux-là. En me donnant les moyens de réali-
ser en toute liberté René Char - Changer sa
règle d'existence, il m'a permis, sous un
angle très personnel, d'aborder, théâtralement,
l'œuvre d'un des poètes phares du siècle dernier.

Qu'il en soit ici vivement remercié. Ce
travail scénique présenté à Angers, Sceaux,
L'Isle-sur-Sorgues, puis au Festival
d'Avignon, demeure en moi, pour qui la
Poésie est un art majeur trop négligé par les
institutions, un acte essentiel et utile dans
mon parcours d'acteur. Car, si “la poésie est
inutile comme la pluie”, comme le dit
joliment le poète René Guy Cadou, c'est

donc – surtout en ces temps de sécheresse
climatique et humaine – qu'elle est vitale.
Peut-être conviendrait-il de revenir à ces
sources-là. À un Retour Amont (comme
Char titre l'un de ses poèmes), le contraire
d'un retour en arrière. Un retour à la vita-
lité.

Jacques Zabor

Mala Strana

de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin

avec
Marie Mergey*
Didier Sauvegrain*

scénographie Charles Marty
costumes Françoise Luro
régie Emmanuel Cognée
lumières Gilles Lépiciér
bande son Jacques Brault
direction technique Claude Noël
construction
Jean-Pierre Prud'homme
Alain Menuau
réalisation des costumes
Lucie Guilpin

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

création à Angers
le 29 novembre 1988

Angers et agglomération
21 représentations 1988

Mala Strana, un quartier de Prague, le plus somptueux, le plus baroque. C'est là que vit Mirek. Il est journaliste. Dans les hivers de la normalisation qui ont suivi l'entrée des chars russes dans la ville, il va, comme beaucoup d'autres intellectuels, perdre son travail. Mais *Mala Strana* n'est pas une pièce documentaire. Elle se joue plutôt aux confluences déchirantes de l'Histoire et de l'Intime. Mirek se résout moins peut-être à quitter son pays qu'à s'éloigner d'Olga, sa mère trop envahissante. Au moment du départ, ressurgit le passé, le passif de la mémoire, toute une vie. Alternant récits et dialogues concis, *Mala Strana* est une histoire d'amour sur fond d'exil. *Mala Strana* n'est pas une pièce sur les rapports Est / Ouest. Il ne s'agit pas d'y opposer les avantages d'un système ou de l'autre. À Prague, le personnage de Mirek n'a rien d'un dissident célèbre. Son comportement ne participe d'aucune exemplarité. À l'Ouest, on ne l'accueille pas à bras ouverts. Il se retrouve sans travail. La réalité est complexe. “Pas si simple”, ce pourrait être la formule qui oriente le travail d'approche historique de cette pièce.

Daniel Besnehard

La presse

Dans un hangar à bateaux, un homme écrit à sa mère. Il date sa lettre : “Arromanches, 1970”. Cette scène brève ouvre *Mala Strana*. Elle permet de mettre en regard les histoires croisées qui se jouent entre *Mala Strana* et la pièce précédente, *Arromanches* (prix de la critique en 1987), où une fille tentait de renouer, après une longue brouille, avec sa mère. Dans *Mala Strana*, le mouvement est inverse. Mirek, journaliste et dramaturge, s'éloigne de sa

mère, envahissante. Et nous sommes à Prague, en 1969. La petite histoire se conjugue avec la grande. Par des chemins différents, ces deux spectacles, mis en scène par Claude Yersin, touchent un même point de notre sensibilité et travaillent à la lisière d'un réalisme légèrement décalé. Dans ce théâtre-là, les acteurs doivent se déplacer à pas de souris, ne pas en faire trop, comme au cinéma, puisque nous sommes en gros plan permanent sur eux. Ce pas de deux haine/amour de Mirek et de sa mère a tout pour sembler éloigné, trop chargé de malheurs ; pourtant il sonne vrai. Mirek perd son travail. Ses fines manières d'intellectuel font place à une rudesse d'alcoolique. Sa mère lui rend des visites régulières, elle le couve. Il reste son seul bien. Elle se raccroche aux petits signes du bonheur : un gâteau d'anniversaire, une écharpe en pure laine. On apprend que le père, un médecin, un “bourgeois”, s'est suicidé. La mère a apporté son journal. Peu à peu, Mirek livre la clé de son adolescence : il est homosexuel.

Ordinaires, quotidiens même, Marie Mergey et Didier Sauvegrain nouent leur drame à mots et à pas feutrés. L'écriture de Daniel Besnehard est ténue, discrète, mais persistante, comme la pluie normande. Ce spectacle rare, à l'écart des modes, se joue hors les murs, dans une maison d'Angers. Le bruit des voitures de la rue se mêle à celui de la bande-son.

Odile Quirot. *Le Monde*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Je me souviens de ce quartier de Prague où je ne suis pourtant jamais allé... d'y avoir vécu : dans un petit appartement à l'époque de la fin du communisme, d'y avoir subsisté de petits boulots, d'y avoir organisé des événements culturels, puisque le pouvoir nous interdisait l'accès aux lieux officiels, et contraignait les acteurs de la contre-culture à se réfugier dans des lieux privés. Je me souviens que pendant de longues après-midis, lorsque ma mère – Marie Mergey – me rendait visite, je débattais avec elle de mon impossibilité d'envisager un avenir dans

ce monde obstrué. Je me souviens d'avoir croisé dans les ruelles de la vieille ville, la silhouette du jeune auteur français Daniel Besnehard, venu rôder autour de la sortie des artistes d'un Palais de la Culture délabré... Je me souviens que c'était à Angers, petit bout de Prague transporté au cœur de la Doutre. Je me souviens que Claude Y., alors au faite de sa période ultra-réaliste, s'était débrouillé pour que le spectateur soit en immersion totale sans avoir jamais la sensation d'être dans un théâtre. Avec la complicité de Gilles Lépiciér à l'éclairage, toutes les sources lumi-

neuses avaient été dissimulées, on était vraiment dans un appartement avec eau courante ! Le public n'y avait accès qu'après un parcours initiatique en bus, qui finissait par lâcher les spectateurs inquiets au coin d'une ruelle sombre. Merci Claude, de m'avoir fait voir du pays... Prague ? Angers ? Je l'ai vécu... ou... je l'ai joué ?... C'était il y a assez longtemps... je m'souviens plus très bien...

Didier Sauvegrain

En attendant Godot

de **Samuel Beckett**
mise en scène **Claude Yersin**

avec
Jean-Pierre Bagot*
Thierry Bosc*
Jacques Brylant*
Jean-Claude Frissung*
et les enfants :
Nicolas Bobet
David Bouillon
Tristan Colin
Sébastien Noël
Christophe Pecqueur
David Peressetchensky

décor Gérard Didier
costumes Françoise Luro
lumières Joël Hourbeigt
collaboration artistique
Daniel Besnehard
Yves Prunier
régie générale
Pernette Famelart
régie lumière Gilles Lépiciér
Jocelyn Davière
régie plateau
Jean-Pierre Prud'homme
Alain Menuau
direction technique Claude Noël
réalisation du décor
Atelier de la Comédie
de Caen - CDN
avec la participation
des Ateliers municipaux
de la Ville d'Angers
réalisation des costumes
Lucie Guilpin

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

**première représentation à Angers
le 7 mars 1989**

Angers et agglomération
16 représentations 1989
Théâtre 71 - Malakoff
23 représentations 1989
tournée - France
11 représentations 1989

Claude Yersin

La prose de *En attendant Godot* est une des plus pures et dures qui soit, “au grain serré comme du cœur de chêne”. La composition de la pièce d'ailleurs est proprement musicale, toute en échos, variations et fugues, en rythmes et assonances. Comme un quatuor, elle ne raconte rien, à proprement parler, que l'attente et la lutte contre le temps ; pour reprendre une expression de Peter Handke, c'est un “drame des mots” et du langage qui exige des interprètes une grande rigueur de jeu et une parfaite maîtrise de la diction. (...)

Lorsqu'on a le redoutable et rare plaisir de monter *En attendant Godot*, on est tenté, comme ce fut notre cas, de l'aborder comme n'importe quelle autre pièce dite “classique” : c'est-à-dire en se demandant comment faire “autrement”. C'est là qu'est l'attente, c'est là qu'on investit son ambition artistique. Ici, cette attente risque d'être déçue : expérience faite, nous nous sommes assez rapidement rendu compte qu'il faut dépasser les tentations du ravalement formel, du “toilettage-mode” ou de la déportation dans le temps et l'espace. Si l'on part du point de vue (c'était le nôtre) que l'on veut jouer la pièce de Beckett, et non pas la mettre en pièces, il faut accepter comme seule opératoire une position de discrétion de la mise en scène ; il faut se plier aux lois, à la physique particulières que Beckett a établies pour son “univers à part”, ou bien ça ne fonctionne pas.

La presse

Un classique de l'absurde, de l'attente inutile, de l'absence, du rien ; de l'espérance morte aussi, mais de la vie quand même, qui se survit à elle-même sans cesse...

On savait tout cela, bien sûr, avant d'aller voir le beau spectacle de Claude Yersin ; on avait même vu la pièce bien des fois ; et on redoutait une fois de plus sa désespérance noire... Et vint alors le petit miracle de cette représentation-là. Quatre acteurs magnifiques qui donnent aux mots toute leur musique, en font un oratorio. Un humour terrible, presque farcesque, qui court tout au long des répliques, et qu'on redécouvre, comme devant une comédie de Laurel et Hardy. Une étrange présence mystique enfin, tout au long de ces scènes apparemment si absentes : Lucky y apparaît comme un Christ désossé, et Pozzo et Vladimir semblent tout à coup les deux larrons qui l'entouraient sur la croix. C'est bouleversant.

Fabienne Pascaud. *Télérama*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Je me souviens, au cours d'une répétition de Godot, d'un petit moineau surgi d'on ne sait où dans le théâtre, qui s'était perché dans le décor sur la branche décharnée de notre arbre, laissant metteur en scène et comédiens stupéfaits et ravis. Je me souviens aussi de la tête du technicien croisé inopiné-

ment sur le plateau quand nous lui avons demandé son pantalon, le sien seul ayant le “tombé” et la patine que nous recherchions depuis des semaines.

Et puis je me souviens surtout du bonheur d'être ensemble. L'impression étrange de jouer un chef-d'œuvre absolu et qui nous dépasse, mais avec des mots simples, ordi-

naires, dans une langue presque triviale. Ce spectacle enfin, c'est l'histoire d'une amitié, d'une relation privilégiée entre un metteur en scène et des comédiens complices.

Jean-Claude Frissung

Le philosophe amoureux

texte dramatique de Georges Peltier
d’après les lettres à Sophie Volland,
la correspondance et les œuvres de Denis Diderot
mise en scène Agnès Laurent

avec
Charles Nelson*
Anne Sée*

dramaturgie Georges Peltier
costumes Agnès Laurent
lumières Joël Hourbeigt
scénographie
Christine et Agnès Laurent
Jean-Claude Fonkenel
Joël Hourbeigt
régie générale
Jean-Claude Fonkenel
régie lumière Benoît Collet
Jocelyn Davière
régie plateau
Jean-Pierre Prud'homme
Alain Menuau
habilleuse Lucie Guilpin
direction technique Claude Noël
réalisation des costumes
les Ateliers du costume, CTS,
Carlo Pompéi, Wig Studio
peinture verre Brigitte Paris
réalisation des décors
Françoise Darne
Paul Livenais, Christine Laurent
Richard Casadei, Daniel Beighau
Robert Boucre, Joël Charruau
François Cotillard
avec la participation des
Ateliers municipaux de la Ville
d'Angers

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire -
Andromède Centre de Création
Dramatique et Lyrique -
Association du Théâtre de
l'Hôtel de Ville de Saint-
Barthélemy d'Anjou

création à Saint-Barthélemy-
d'Anjou
le 11 avril 1989

Angers et agglomération
24 représentations 1989

L'art d'écrire n'est que l'art d'allonger les bras. Diderot rencontre Sophie et naît cette extraordinaire longévité de courrier. Elle s'appelait Louise-Henriette, il la baptise Sophie, et construit ce pont de lettres pour la rejoindre. Elle règne sur toutes les œuvres à peu près inédites de son vivant et qui nous débarrassent de l'idée bruyante du personnage, dans lesquelles nous avons grappillé, orpillé, environ cent cinquante citations. De Sophie, il ne nous restait rien, qu'une ligne de testament, mais si bourrée d'images qu'elle eût suffi aussi à nous donner l'envie de monter ce spectacle : Je donne et lègue à Monsieur Diderot sept volumes des *Essais* de Montaigne reliés en maroquin rouge, puis une bague que j'appelle ma Pauline.

Le philosophe amoureux est donc né d'une absence et de fragments d'une œuvre perpétuellement inachevée. Mais sur le plancher de la scène, le lieu de l'action, le temps ne changent plus, du moins en apparence. Les mots du théâtre représentent autant des idées que des moments physiques ; il suffit d'un rien pour les entendre ailleurs, les charger d'un autre facteur, d'une autre puissance. On n'a plus rien de sûr pour se raccrocher qu'un fil ténu, fragile, presque douloureux, qui est la durée même du spectacle, et l'émotion pourrait naître de cette peur de perdre pied qui ne se réalise pas :

Le bronze dépérit, le marbre se brise ; mais notre ligne reste à jamais...

Georges Peltier

La presse

Spéculation intellectuelle et sensation font bon ménage chez Diderot. Penser, c'est d'abord sentir vrai, et il n'est point de sujet dans l'homme, la société ou la nature, dont l'écrivain philosophe n'ait fait son miel. (...)

C'est cette pensée ruisselante et lumineuse, fraîche jusque dans la vieillesse des os, charnelle jusque dans les moindres replis de sa logique, que Georges Peltier (s'appuyant notamment sur les lettres à Sophie Volland, mais pas exclusivement), la mise en scène d'Agnès Laurent et la sensible discrétion des deux comédiens (Anne Sée et Charles Nelson) effeuillent avec un art accompli.

La correspondance n'a pas accouché, par facilité, d'un faux dialogue, mais l'éloignement réel des deux amis, des deux amants ne se solde pas non plus par deux isolements. Il y a là une proximité effleurée, souple et savante. Un orage ou la formation d'un œuf, l'éternité de la vie moléculaire ou la volupté du manger et du boire, la nature entière qui souffre et jouit tout comme l'être humain... La promenade est à la fois feutrée et solidement incrustée dans la chair des mots.

Dans de superbes clartés sombres inventées par Joël Hourbeigt, le plancher profond, zone par zone, reçoit le passage des jours et des nuits, des ombres et des curiosités. Une femme habillée en safran et un homme en robe de chambre pourpre y dansent sans fioritures l'amour des mots et de leur au-delà, car “deux personnages qui gardent le silence ont tout à fait l'air de s'entendre, n'est-ce pas ?”

Emmanuelle Klausner. *Politis*

© photo Georges Peltier



Je me souviens...

Le philosophe amoureux ? Quel titre idiot, non ? Le critique du journal bien-pensant n'aimait pas, son article nous plaisait. Le Théâtre a payé le déjeuner, une bouteille de Savennières, nous avons échangé de Spinoza et de Léon Bloy. Il s'est radouci. Et puis un quotidien du soir de Paris que je ne lis plus a pondu un article élogieux, une fois, félicitant le NTA d'avoir pris le risque. C'était coproduit avec Saint-Barthélemy, l'adjointe à la Culture, une personne charmante, avait

vécu chez Sophie Volland que nous avions tenté d'animer. Le maire est venu pour la générale au moment où “Sophie apprenait à chanter dans les ténèbres”. On n'y voyait pas chanter dans les ténèbres”. On n'y voyait pas grand-chose. Le soir de la première, il a brandi l'article, prendre des risques, nous ? Il a fermé la salle et renvoyé le directeur. Ceux qu'on entend des philosophes, c'est de la téra-tologie, comme disait Deleuze. Et les théâ-treux, comment ils finissent ? Pinter utilise le Nobel pour un discours contre les monstres ; Walser, à l'asile, dans le silence. “Le fil

de la vérité sort des ténèbres et aboutit à des ténèbres, sur sa longueur il y a un point, le plus lumineux de tous...” L'autre jour j'ai vu un film sur Christine Brisset, qui a eu quarante-huit procès parce qu'elle logeait les gens à Angers et j'aimerais bien, avec les épaves que je ramasse depuis quinze ans à Ouessant, mettre en scène Zingmund Bauman, en voilà un qui me parle, sur quelle scène je ne sais.

Georges Peltier

Léon la France

Hardi voyage vers l'ouest africain

de Christian Schiaretti et Philippe Mercier
d'après la correspondance (1901-1902-1903) de Léon Mercier
mise en scène Christian Schiaretti

avec
Léandre Alain Baker*
Ferdinand Bantsimba Bath*
Philippe Mercier*
Basile M'Bemba*
(à la reprise
Marius Yelolo)

scénographie Cyrille Pain
costumes Agostino Cavalca
lumières Gilles Lépiciér
sons Jacques Brault
régie générale
Christophe Béraud
assistant à la mise en scène
Thomas Cousseau
assistante aux costumes
Patricia Darvenne
habilleuse Lucie Guilpin
réalisation du décor
François Cotillard
Robert Boucre, Paul Livenais
Joël Charruau, Alain Menuau
avec la participation
des Ateliers municipaux de la
Ville d'Angers

coproduction Nouveau Théâtre
d'Angers Centre Dramatique
National Pays de la Loire-
Théâtre du Pont-Neuf

création à Angers
le 14 novembre 1989

Angers et agglomération
24 représentations 1989
L'Atalante - Paris
41 représentations 1990
reprise
Angers et agglomération
10 représentations 1990
tournée France
44 représentations 1990/91
reprise
Angers et agglomération
10 représentations 1991
Sedan
3 représentations
Sarrebrück (Allemagne)
1 représentation
Région des Pays de la Loire
29 représentations

Léon, Mercier de son nom de famille, naît à Sedan le 10 février 1873 et meurt dans son lit à Paris le 14 décembre 1944 avec le grade de capitaine. Entre-temps, il s'est engagé volontaire en 1891 au Tonkin sous les ordres de Lyautey et Galliéni. De 1901 à 1903, il a conquis le Tchad, il a fait la campagne de l'Afrique Occidentale Française, Haut Dahomey et Zinder-Tchad. Il s'est marié, il a eu deux enfants. Sous-lieutenant de réserve, il a servi en 1914 dans le 137^e régiment d'infanterie où il s'est distingué dans la Tranchée des baïonnettes. Bilan d'une vie patriotiquement remplie : trente campagnes, une blessure, quatre citations et moult décorations, médailles coloniales du Tchad, du Tonkin, du Congo, Étoile noire du Bénin, médaille de Verdun, Chevalier de la Légion d'Honneur... Quelques décennies après sa mort, Philippe Mercier, son petit-fils, retrouve des lettres que Léon a couvertes d'une écriture méticuleuse à l'encre violette. Entre 1891 et 1919, le petit soldat a écrit trois lettres par semaine, en moyenne, relatant dans le détail, une certaine histoire de la colonisation française. Correspondance passionnante où se relate le vécu quotidien de ce petit mercenaire à la baraka flamboyante, à l'humour ravageur et l'héroïsme dérisoirement inutile. Un personnage populaire qui aimait le Pernod et la chair d'antilope...

Daniel Besnehard

La presse

Portrait d'un soldat, d'un colonial dans les années 1911. Le dessin en est presque naïf, à la manière du Douanier Rousseau. Un sergent, qui rêve d'être adjudant, du Congo rejoint le Tchad, au milieu des nègres et des lions, intrépide et solitaire. La candeur même. Avec des balles qui sifflent autour, et la longue marche dans la forêt jusqu'au désert, où les Touaregs l'attendent... À l'origine, paraît-il, les lettres d'un certain Mercier, soldat de fortune, à ses amis. Au bout du compte, un texte cocasse, amusé, comme des versets blagueurs, à l'ingénuité feinte, mettant le bonhomme en situation entre trois Noirs rigolards, et qui l'observent d'un œil malin. Le tout est signé Christian Schiaretti et Philippe Mercier. Le premier a aussi mis en scène, et le second joué, mi-figue, mi-raisin, attendri, ironique, juste caricatural, ce personnage d'Épinal, héroïque et vantard, qui s'en va, fier comme Artaban, cueillir sa médaille militaire dans les sables. Ferdinand Bantsimba Bath, Basile M'Bemba, Léandre Alain Baker, à distance, commentent, étonnés, faisant écho, la marche zigzagante de ce représentant, un brin hagar, un peu perdu, toujours debout, de la civilisation conquérante. C'est drôle, parfois sensible, toujours goguenard, donnant à voir, mine de rien, et sans en faire un plat ni un sermon, une époque, un climat, un état d'esprit, le revers d'une épopée réduite à un seul homme, attachant et vrai, bluffeur et désarmant, non sans humour parfois, et qui porte en lui tous les préjugés, les audaces, les illusions, la ténacité, la belle humeur, l'aveuglement d'une France à jamais disparue. En mineur, une incontestable réussite.

Pierre Marcabru. *Le Figaro*

Je me souviens...

Kanem, le 10 février 2006
Cher Claude Yersin,
Cédant aux injonctions de mon petit-fils, je me permets de vous adresser cette missive le jour même de mon anniversaire. Mais il n'y a là qu'un coup du hasard.
Du reste, il y avait grand temps que je souhaitais, moi-même, vous rendre hommage, ainsi qu'à l'ensemble de votre factory d'Angers. Dissocier le responsable de sa troupe me semble impossible en l'occurrence, d'autant qu'à vous tous, vous représentez l'excellence et l'exception dans ce théâtre d'opérations culturelles, menées le plus souvent par tant de "bras cassés" comme le dit mon petit-fils les soirs d'absinthe devant le net.
Je sais qu'après des mois d'errance, fin 89, vous avez accepté d'accueillir au bivouac de la Maine, le sergent Schiaretti et son comique troupier Mercier et mis à leur disposition votre maison-de-théâtre qui – pour plein d'autres raisons et productions – restera exemplaire dans son ouverture, ses compétences et son éthique

© photo Tristan Valès



artistique. (Depuis, j'ai conservé quelques contacts avec Robert Abirached à qui j'adresse régulièrement des radis transgéniques, et avec Claire David qui m'adresse ses bulletins Acte-Sud-Papiers-Recyclés).
Faute d'avoir conservé la souplesse qui fut la mienne – souvenez-vous cher Claude, place Imbach quand mon spectacle avait la chance d'exister tout entier, mon public, mes boys, mon lac, mes pieds dans l'eau et mes cartouchières, dans les voiles mêmes de la tente familiale – il m'a fallu mettre fin au dernier commerce rentable (mis à part celui de l'opium) que j'entretenais avec le ministère de la Culture. Il faut dire aussi que j'ai eu de graves démêlés de ratafia avec les gars du Paris-Dakar et leurs 4x4.
Cher Claude Yersin, de ce que m'en a dit mon petit-fils, il y avait – si je puis me permettre – pas mal de vous en moi, et de moi en vous. C'est-à-dire, le sens, à la fois de l'audace et de la rigueur. Celui des pionniers, des missionnaires et des jardiniers. Celui où, sans être autre qu'un homme, on devient le leader-res-

ponsable de femmes et d'hommes qui, eux aussi, sont devenus responsables du leader. C'est le sens même de la devise qui accompagnait le cadeau que mon cousin de Bamako, Modibo, m'a adressé il y a quelques mois. Et tandis que devant ma case en dur (à 133 ans cela devient indispensable !) ruminent dans le lagon les hippopotames avec la délicatesse d'un pavillon de banlieue au milieu des inondations (pour nous, bien sûr, un vrai mirage !) je contemple avec quelle finesse ce splendide cou-teau suisse pèle mon crayon d'écriture. Comment Modibo s'est-il procuré un tel outil ? À croire que vous auriez pu le rencontrer ? (Afin de ne pas couper notre amitié, je lui ai retourné illico 127.000 francs CFA, en petite monnaie.)
Sur la lame était inscrit : "tant que le lac s'évapore, les lèvres bougent encore."
Ce que je vous souhaite pour longtemps.
Merci, cher Claude Yersin, encore.

Léon la France pp/Philippe Mercier

PS Achternbusch de passage, vous embrasse.

La noce

chez les petis bourgeois

de Bertolt Brecht
mise en scène Yves Prunier et Hélène Vincent

avec
Marie de Baillencourt*
Eric Bergeonneau*
Jörn Cambreleng*
Anne Dupuis*
Patrick Fontana*
Flore Lefèbvre des Noëttés*
Philippe Licois*
Marion Maret*
Henri Uzureau*

conception des costumes et
maquillages Hélène Vincent
réalisation des costumes
Lucie Guilpin
assistante Isabelle Durand
conception et réalisation du
mobilier Alain Menuau
régie générale
Jean-Pierre Prud'homme
régie lumière
Benoit Collet, Jocelyn Davière
régie son Jacques Brault
construction
Ateliers municipaux
de la Ville d'Angers

production
Ateliers de Formation du
Nouveau Théâtre d'Angers
STUDIO I

première représentation à Angers
le 9 janvier 1990

Angers et agglomération
12 représentations 1990

Il était une fois... Un repas de noce entre
1925 et 1930 dans une grande ville
d'Allemagne, chez les jeunes époux.

Une mariée en blanc, son père veuf, sa jeune
sœur, une dame amie et son mari.

Un marié en costume, sa mère veuve, un ami du
marié, célibataire.

Le fils de la concierge, invité supplémentaire.
C'est le soir, un printemps, peut-être les débuts
d'une nouvelle cellule familiale, peut-être un
moment solennel.

L'entrée a été consommée, le plat principal pré-
paré par la maman du marié arrive sur la table.
Comme le dira la jeune sœur, "après tout on a
ça qu'une fois dans la vie... après c'est l'exis-
tence qui commence".

Entre 1925 et 1930 en Allemagne...
J'aimerais sous-titrer *La noce chez les petits-bour-
geois* "pièce historique en un acte", pour que les
spectateurs sachent bien que c'est de l'histoire
ancienne. Mais si je me trompais, il y aurait un
sous-titre en trop et je tiens à rester prudent...

Yves Prunier

La presse

Neuf convives sont attablés au repas de nocés
dans une ville quelque part en Allemagne. Les
plaisanteries sont grasses (on est chez les petits-
bourgeois), la nourriture aussi, brisant avec
l'harmonie de la Barcarolle des *Contes
d'Hoffmann* ou la pureté des lignes du mobilier
d'époque en placage de marqueterie très design.
Mais justement, ce mobilier réalisé de ses pro-
pres mains par le nouvel époux et qui sent
encore la colle, sera le déclencheur d'une série de
catastrophes en cascade qui ficheront la belle
ordonnance des nocés par terre. Bière ou vin

aidant, tout ce petit monde – les mariés, le père,
la mère, la sœur, l'ami du marié, un couple
d'amis, le fils du concierge déguisé en scout – va
faire découvrir sa vérité, se mettre à nu, déposer
sa coquille d'hypocrisie, ses apparences de conve-
nances pour étaler une vulgarité incongrue, un
comportement cruel (ça pleure et ça rit nerveu-
sement sur scène, on s'esclaffe dans la salle).

D'une chanson obscène à des danses provocantes,
les gestes deviennent plus violents, on ne respecte
plus le mobilier... qui craque et s'effondre
chacun à son tour. Quelle mascarade ! Chaque
personnage est exactement typé : la mariée
(Anne Dupuis) enceinte, gouailleuse, délurée ;
le marié (Philippe Licois), dépassé par les événe-
ments, qui rit jaune et se fâche ; le père (Henri
Uzureau), emm... public avec ses histoires
vaseuses que personne n'écoute ; l'ami (Eric
Bergeonneau) envahissant, infect, scandaleux ;
le couple d'amis (Patrick Fontana, Flore
Lefèbvre des Noëttés) sorti d'un dessin de
Dubout ; la sœur (Marion Maret), gamine
insupportable de mèche avec le fils du concierge
(Jörn Cambreleng), imprévisible, à cheval entre
le militaro-fasciste et le poète inspiré. Enfin, la
mère (Marie de Baillencourt), totalement effa-
cée, qui cherche quelle contenance garder.

Tout le monde en prend plein les gencives, ça
grince horriblement mais avec quel brio ! Des
tonnerres d'applaudissements ont salué la per-
formance.

Daniel Tirot. *Ouest-France*

© photo Catherine Rocher



Je me souviens...
*Aujourd'hui, vendredi 13 janvier 2006, je
me souviens qu'en 1990, le 13 janvier tom-
bait un samedi,
Je me rappelle que, ce jour-là, pour la cin-
quième fois, dans la salle Beaurepaire, le
mobilier de La noce chez les petis bour-
geois tombait en désuétude,
Il me revient en mémoire que nous n'imagi-
nions pas du tout à l'époque que cette salle*

*allait tomber définitivement 15 années plus
tard, pour la bonne raison que les travaux de
réhabilitation n'avaient pas encore commencé,
Je me remémore que chaque soir les acteurs enta-
maient la pièce en chantant et faisaient ainsi
tomber la nuit ("Belle nuit, ô douce nuit"),
Je m'évoque de temps à autre que pour jouer
le rôle du Père de la Mariée les moustaches
m'avaient poussé, que c'étaient les miennes
et qu'elles ne tombaient donc pas,*

*Je n'omets pas qu'après quelques petits diffé-
rends avec Yves Prunier, la troupe était tom-
bée d'accord,
Et je n'oublie pas non plus que, peu de temps
après, Philippe Licois, qui jouait le rôle de
mon gendre, tombait sur la tête dans un acci-
dent de moto et qu'il a toujours un peu mal.*

Henri Uzureau

Minna von Barnhelm

ou la fortune du soldat

de **Gotthold Ephraïm Lessing**
texte français **François Rey**
mise en scène **Claude Yersin**

avec
Géraldine Bourgue*
Jörn Cambreleng
Isabelle Candelier*
Michel Chaigneau
Huguette Cléry
Patrick Connard
Philippe Deplanche
Didier Kerkaert
Alain Lenglet*
Stéphane Monneret
Georges Ser

assistant à la mise en scène
Yves Prunier
collaborations artistiques
Huguette Hatem
Daniel Besnehard
scénographie Charles Marty
costumes Françoise Luro
lumières Joël Hourbeigt
son, régie son Jacques Brault
maquillage Cécile Kretschmar
perruques Daniel Blanc
régie générale
Christophe Béraud
régie lumières Gilles Lépicier
Jocelyn Davière
régie plateau
Jean-Pierre Prud'homme
maquilleuse coiffeuse
Sylvie Vanhelle
habilleuse Lucie Guilpin
constructeur machiniste
Alain Menuau
réalisation du décor
Proscenium Rennes, Ateliers
municipaux d'Angers,
réalisation des costumes
Ateliers du costume SFP
Christiane Lescanff,
Marie Bransen, Lucie Guilpin

coproduction Nouveau Théâtre
d'Angers Centre Dramatique
National Pays de la Loire -
Conseil Général des Hauts-de-
Seine - C.A.C. Les Gêmeaux
Sceaux avec le soutien du
Conseil Régional d'Ile-de-
France, de l'ONDA et l'ADAMI

**première représentation à Angers
le 27 février 1990**

Angers et agglomération
12 représentations 1990
Orangerie du Château de Sceaux
22 représentations 1990

Minna von Barnhelm est une comédie claire et simple agrémentée de multiples péripéties. Le sujet : le commandant prussien Tellheim, pendant la guerre de sept ans, s'est montré généreux avec la population de Saxe que la Prusse avait occupée. Tellheim a ému le cœur de Minna, une riche héritière saxonne qui en est tombée amoureuse. La guerre terminée, Tellheim se retrouve sans argent et en disgrâce dans son propre camp. Comment pourrait-il être digne de l'amour que lui porte la jeune femme ? Enfermé dans un code de l'honneur rigide et dépassé, il la fuit. Minna doit user de toute sa tendresse et de toute son intelligence pour le ramener à elle. Rencontres, ruptures, retrouvailles, tout le cycle amoureux se déploie ici avec vigueur et humour. *Minna von Barnhelm*, c'est un peu les jeux de l'amour et de l'honneur. Mais sous des allures légères, Lessing fait déjà l'éloge de l'humanisme des Lumières, comme plus tard dans *Nathan le Sage* (1779). L'amour qui finit par réunir le Prussien Tellheim et la Saxonne Minna est à l'image de la réconciliation nationale. Lessing, grand dramaturge réaliste, écrit des dialogues cocasses et précis. Parallèlement aux épisodes chevaleresques et sentimentaux de ses héros, il construit de belles situations pour des personnages secondaires savoureux (adjudant au grand cœur, hôtelier cupide, servante rusée, nobliau pique-assiette...). La création de *Minna von Barnhelm*, le 30 septembre 1767 à Hambourg, marque la naissance d'un théâtre national en Allemagne.

Comédie émouvante, "tragédie" comique, basée sur les conflits entre l'amour et l'honneur, drame du passage historique d'un vieux monde moribond à un autre qui naît, *Minna von Barnhelm* reste une œuvre vivante et attachante.

Claude Yersin

La presse

Le major fuit Minna (il ne s'estime plus digne d'elle) qui le poursuit. Leurs joutes oratoires sont des bijoux de dialectique. On y parle de pitié, d'honneur et d'amour. Le dénouement – heureux, bien sûr – est souligné avec malice et légèreté par Claude Yersin : des pétales de rose tombent des cintres sur la tête des deux époux réunis. Son spectacle est magnifique, le temps y passe avec légèreté.

Tout marche à l'unisson de la belle traduction de François Rey. Le décor de Charles Marty : de hauts murs solennels, lisses, très prussiens, vire selon les lumières du vert-de-gris au vert amande. La musique enjouée revient comme un leitmotiv.

Les personnages sont tous justes. Le pari – réussi – de Claude Yersin est d'avoir confié les rôles principaux, écrasants, à de jeunes comédiens. Celui du major, très difficile, va à Alain Lenglet, qui ne joue ni la raideur du soldat ni la fadeur d'un amant meurtri, mais la fatigue, l'usure d'un homme. Géraldine Bourgue (Minna) et Isabelle Candelier (Franzika) apportent avec elles une fraîcheur formidable et une belle intelligence du texte : elles sont vives, enjouées, tout en se posant gravement toutes les questions du monde.

Odile Quirot. *Le Monde*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

C'était l'automne et j'étais malheureux ; mon cher ami, mon frère Jean-Pierre Klein venait d'exploser en plein vol avec 169 autres personnes à bord du DC 10 d'UTA, piégé par un état assassin. Ils s'étaient éparpillés au-dessus du Niger, les images des débris de l'avion comme posés sur le sable du désert m'obsédaient. J'avais rendez-vous avec Claude Yersin : "Vous connaissez Lessing ?" "Heu, des bouts..." "Je vais monter Minna von Barnhelm et je pense à vous pour le rôle de l'adjudant, ami du Major ; vous lisez et on se revoit." La pièce, brillante, m'emporte ; l'éventualité de travailler avec Claude me réjouit. Eclaircie dans ce mois de septembre (décidément).

"J'ai un autre projet pour vous, me dit-il lors du deuxième rendez-vous, je vous propose un autre rôle : le Major Tellheim." La pièce est sous-titrée "la fortune du soldat", c'est un très beau personnage. "Voulez-vous venir à Angers, travailler avec nous ?" Je n'en reviens pas ; je suis flatté et très touché par la confiance que Claude m'accorde à ce moment-là et qu'il m'a toujours gardée au cours du travail.

Je me souviens... de l'incroyable, passionnant et précieux dossier dramaturgique. Je me souviens... des premiers mots de Claude après la première lecture hésitante, avec toute l'équipe : "Bon... au boulot." Je me souviens... des longs cheveux de Géraldine Bourgue, de l'infinie patience du metteur en

scène devant mon irrépressible envie de rire causée par un geste malicieux d'Isabelle Candelier lors d'une scène que nous ne pouvions jamais terminer. Je me souviens... des dessins de Martin. Je me souviens... de la rivière qui menaçait de déborder. Je me souviens... de l'Orangerie dans le parc de Sceaux au début du printemps. Je me souviens... de mon bonheur d'acteur, qui restera un moment capital dans une vie artistique.

Je me souviens que pendant les représentations à Angers, Nelson Mandela fut libéré de prison ; là-aussi j'ai pleuré.

Alain Lenglet

L'ourse blanche

de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Versin

avec
Florence Giorgetti*
Laurent Grevill*
Fabienne Monteiro-Braz

scénographie Gérard Didier
costumes Françoise Luro
lumières Gérard Karlikow
régie générale
Christophe Béraud
régie lumières Gilles Lépicier
Jocelyn Davière
régie plateau
Alain Menuau
Jean-Pierre Prud'homme
régie son Jacques Brault
coiffures Daniel Blanc
direction technique Claude Noël
construction
Ateliers Proscenium Rennes
réalisation des costumes
Chantal Rader, Isabelle Affolter
Marie Vernoux, Ets Mazarin

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire -
Théâtre Paris-Villette

création à Angers
le 4 décembre 1990

Angers et agglomération
18 représentations 1990
Théâtre Paris-Villette
32 représentations 1991

Quelques années avant la Première guerre mondiale, un navire d'émigrants sur l'Atlantique. Destination New York, l'Amérique, la fortune peut-être ! Mais auparavant, pour les passagers de troisième classe, il faudra transiter par Ellis Island, "île des larmes" pour ceux qui n'obtiendront pas le visa d'entrée. À bord du bateau, il y a Olga Hanska, la comtesse, riche, maladroitement protectrice avec son jeune amant Lech Milosz, l'intendant de son domaine en Pologne. Lech a l'indépendance farouche. Tous deux quittent l'Europe et ses interdits, dans l'espoir de vivre leur passion ailleurs, en lumière.

Comment résister aux épreuves du temps, au danger que fait naître la jeune Elena Maykowska ? Elle a fui Prague, enceinte d'un enfant dont le père est mort. Elle est belle et entreprenante. La rencontre de Lech et Elena est comme une promesse d'avenir. Mais le passé, lourd d'angoisse, les guette.

L'ourse blanche est une pièce où les chemins amoureux empruntent des détours cruels et ironiques. C'est un voyage dans la grande utopie de l'émigration, dans ce temps perdu où l'Amérique était une terre de grande promesse.

Daniel Besnehard

La presse

De toute évidence, Daniel Besnehard, en écrivant cette pièce, a songé à *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Même si la situation n'est pas exactement la même puisque, ici, la comtesse est nettement plus mûre que son amant et que cette différence d'âge s'ajoute à l'inégalité de leurs conditions pour empoisonner leur relation. Et lui, Lech, l'aime-t-il ? Sans doute. Mais il sait

que jamais la comtesse ne pourra lui donner d'enfants et cela l'obsède. Et aussi, qu'il sera forcément soupçonné de l'avoir épousée par intérêt. La fin de l'histoire est terrifiante. Lech et la comtesse se sont enchaînés sans joie l'un à l'autre. On sent que leur couple s'achemine vers un enfer domestique à la *Barry Lyndon*. Mais il y a autre chose encore derrière cette histoire, c'est le rêve américain. L'espoir insensé de ces trois émigrants d'aborder la terre promise, l'Eldorado. Et, pour Elena, la peur d'être refoulée à la frontière, sur cette petite île surnommée par tous ceux qui se sont vu refuser leur visa, "l'île des larmes", Ellis Island.

D'année en année et de pièce en pièce, Daniel Besnehard ne cesse de progresser. Il maîtrise admirablement aujourd'hui cette pudeur d'expression, cette émotion contenue qui est en quelque sorte sa spécialité et qu'il nomme lui-même "le laconisme écrit". Il est ici servi par trois interprètes d'une grande sensibilité : Florence Giorgetti, la comtesse, passant sans problème de la fragilité de l'amoureuse à la dureté de la grande propriétaire terrienne ; Fabienne Monteiro-Braz, Elena très ambiguë ; enfin Laurent Grevill, l'intendant, rendu très séduisant par sa douceur et sa virilité.

Jacques Nerson. *Le Figaro Magazine*

© photo Jean-François Rabillon



Je me souviens...

Je me souviens que pour pouvoir jouer *L'ourse blanche*, j'ai dû quitter le spectacle de Robert Cantarella, *Le voyage d'Henri Bernstein*, et la compagnie de Robert s'appelait alors la *Compagnie des Ours*.

Florence Giorgetti

Je me souviens que c'était une pièce qui rassemblait ma passion pour Strindberg, mon amour de New York, ma fascination pour les exilés, tous ceux qui quittent leurs terres,

leurs familles avec à la bouche le goût du bonheur. Cela se passait sur un paquebot, sur la mer, entre Hambourg et Ellis Island dans une cabine luxueuse de première classe et une très sombre de troisième classe. Je me souviens de disputes avec Claude à propos de la scénographie, il voulait une transposition, j'ai trépillé et fini par imposer le vérisme cinématographique, ce fut une erreur. À cause de lourds changements de décor, la pièce patinait un peu. À son habitude, Claude avait dirigé les comédiens avec sûreté

et délicatesse. Ce n'était pas évident, il y eut parfois des résistances en répétition... Florence jouait avec charisme et mordant. Fabienne, qui sortait de l'École de Saint-Étienne, était touchante. Laurent était racé dans le rôle de Lech. Masculin avec du féminin en lui. Au cinéma, comme les acteurs d'Elia Kazan, il aurait crevé l'écran. On joua à Paris, pendant la Guerre du Golfe, la salle était souvent bien dégarnie.

Daniel Besnehard

Homme et galant homme

de **Eduardo De Filippo**
texte français **Huguette Hatem**
mise en scène **Felix Prader**

Une troupe de jeunes comédiens affamés joue dans une villégiature provinciale au bord de la mer. C'est une troupe misérable, mais le chef est pourtant un fanatique du théâtre, un acteur acharné, un comique anarchiste et en même temps un esclave du public. Ses comédiens et lui ne font pas du “bon théâtre”. Ils sont le théâtre même : la volonté du jeu, l'arbitraire de la fiction, l'imagination créée par le manque de moyens, ainsi que l'opportunisme bouffon et le désordre proverbial. Cette troupe répète, dans le hall d'un petit hôtel, un mélodrame (en cuisinant en même temps dans les chambres !) et ensuite elle s'empêtre dans la réalité d'une farce bourgeoise. Dans le mélodrame on tue, dans la farce on s'enfuit dans une folie feinte, qui se répand partout et mélange tout : le pauvre bouffon, le bourgeois et l'ordre public, représenté par un commissaire de police – homme et galant homme, le théâtre et la vie – *all the world is a stage...* L'œuvre de De Filippo est sous-estimée et parfois on la considère gentiment comme une jolie petite trouvaille napolitaine. Pourtant il est de la race de Molière. Il a créé une œuvre moderne en liaison directe avec des traditions très anciennes. Il est le théâtre en personne, solide et merveilleux, plein de miracles ! Je ne connais aucun auteur contemporain qui soit aussi populaire et profond, aussi drôle et amer.

Felix Prader

La presse

Homme et galant homme, jouée ces jours à la Comédie de Genève après sa création à Angers il y a un mois, ne relève pas de la simple pantalonade. Oh que non ! Bien que le fabuleux Eduardo De Filippo – l'auteur et acteur italien le plus populaire de ce siècle – pousse la subtilité jusqu'à maintenir l'illusion durant tout le premier acte,

en offrant à un public ravi une succession de scènes comiques et farfelues, légères à souhait... Et puis peu à peu, on quitte l'univers de Feydeau pour rejoindre les zones obscures de la folie, d'abord dans la bonne humeur, puis avec un léger malaise au ventre, qui, à la fin de la pièce, vire franchement à l'oppression kafkaïenne. L'auteur napolitain recourt à des procédés fort classiques – le théâtre dans le théâtre, la folie et sa simulation, le burlesque – pour aborder des sujets obsessionnels tels que la difficulté d'exister et de s'insérer dans une société archi-structurée. Alors, pour échapper à leur médiocrité, les acteurs se prennent au jeu du théâtre, ne trouvant une identité digne de ce nom que lorsqu'ils répètent la pièce dans la pièce. La vie rêvée, à défaut d'être vécue... Et à la suite du bel amant, tous les protagonistes de *Homme et galant homme* se voient contraints de simuler la folie (la scène est agréablement surréaliste) pour survivre. Et la vérité dans ce jeu de miroirs ? C'est celle de l'oiseau qui meurt écrasé dans le double fond de la cage, alors que le magicien fait croire que cette disparition n'est qu'une délicieuse illusion... Dans son excellente mise en scène, le Zurichois Felix Prader tire magnifiquement parti du talent des comédiens (les vrais !) qui jouent à la façon de piètres cabotins au quotidien ces mêmes piètres cabotins répétant une piètre pièce ! Un des grands moments : la répétition, rythmée par les remarques personnelles du “metteur en scène” (Hervé Pierre, parfait !), les interventions déplacées du souffleur (Bruno Fleury, très bon), les toussotements sur commande de la vieille (bravo Elizabeth Catroux) et l'hystérie de Viola.

Le Matin - Le Quotidien Romand

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Je me souviens d'Angers ville cossue rassemblée autour de son château,
- de ce vieil endroit où l'on faisait du théâtre,
- du bonheur d'être encore au service du théâtre décentralisé,
- du chef de troupe Claude Yersin, sérieux derrière sa grosse barbe,

- du bain de pieds d'Hervé Pierre, un autre chef de troupe,
- de Félix Prader se remettant d'une mise en scène à la Comédie-Française,
- de l'absinthe du grand-père de Pierre Banderet,
- de Eduardo De Filippo, chef de troupe distribuant l'argent à la fin de la représentation

avec un commentaire pour chaque acteur comme Jean-Luc Godard signant un chèque à son décorateur "quoi, tu ne le mérites pas !"

Je ne me souviens plus du tout d'une réplique de la pièce mais je me souviens du plaisir de jouer...

Alain Rimoux

Les p'tits loups

de Ellar Wise
version scénique et réalisation Claude Yersin, Jack Percher, Yves Prunier

avec
Yves Prunier*

décors et costumes
Jack Percher
lumières
Jocelyn Davière, Gilles Lépiciers
sons Jacques Brault
régie Jean-Pierre Prud'homme,
Christian Frapreau
réalisation des costumes
Lucie Guilpin

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

création à Angers
le 3 juin 1991

Angers et agglomération
18 représentations 1991
reprise
Angers et agglomération
10 représentations 1991
reprise
Angers et agglomération
9 représentations 1992
tournée régionale
18 représentations 1992

1955. Pyrénées Orientales
Les p'tits loups sont des handicapés et leur univers est un champ clos, le Château.
La vie n'y est pas désagréable sous la direction bienveillante de M'sieur Louis.
Nounours, le héros principal, n'a ni bras ni jambe, mais rêve de partir, de passer ces hauts murs qui entourent le parc.
Le soir de son départ, en attendant que tous s'endorment, Nounours parle de ce que fut sa vie au Château. Il décrit avec humour, tendresse et ironie, les personnages qui vivent à ses côtés, ceux qu'il déteste, la sexualité nécessaire, leur joyeuse cruauté. Il raconte enfin comment fut conçue et préparée "l'évasion".
Les p'tits loups, c'est d'abord l'a priori du monologue. En effet, face à la pitié lénifiante qui embarrasse le discours qui traite du handicap, donner la parole à Nounours non pour se justifier mais pour raconter, c'est ouvrir sur un univers subtil, composé, réel. Le handicapé est constamment soumis au prisme réducteur du regard. Le monologue permet ici au narrateur de s'exprimer sans honte, sans frein dans un système qui lui est propre, sans souci de véracité mais avec sincérité. Alors s'aperçoit-on que le handicap n'est qu'anecdote et que les préoccupations de Nounours sont simplement celles d'un garçon de son âge.
Ellar Wise

La presse
Les P'tits loups vivent au château, à l'écart du monde. Handicapés ou mutilés, ils ont une expérience unique de la communauté, vécue comme un seul corps formé par l'ensemble de ses membres. Un corps-puzzle en quelque sorte : "faut dire qu'on n'est pas aidés : à nous tous j'ai compté, on a vingt-cinq mains mais pas toutes en paires correspondantes." C'est Nounours qui parle : lui n'a

plus de jambes ni de bras mais on lui a installé des crochets au bout des moignons et, depuis, sa vie s'est transformée. Il y a aussi Marcel et Roger, un costaud lobotomisé et un bonhomme minuscule qui, réunis, deviennent très efficaces ; la Loupiote qui a de gros chagrins la nuit et José qu'on a transformé en eunuque parce qu'il avait violé une nonne. Toute une brochette de mutilés du corps et du cœur que l'auteur a voulu mettre en scène dans une forme utopique et finalement assez cruelle : c'est qu'ils partagent tout, sexe compris. C'est vrai que c'est tout ce qu'il leur reste, le sexe, alors il ferait beau voir de se limiter sur ce chapitre-là. Tout ça finira mal mais durant le long monologue qui structure le spectacle, on aura découvert un monde généralement voilé par la compassion, la pitié ou l'ignorance. Et pourtant, l'auteur a seulement fait preuve d'imagination. Il s'appelle Ellar Wise et s'il vit aujourd'hui aux États-Unis, il a passé une partie de son enfance à Angers. Écrivain ou conteur quand il n'est pas charpentier, cuisinier ou bûcheron, il signe là sa première pièce de théâtre.
La mise en scène de Claude Yersin et le jeu d'Yves Prunier servent intelligemment ce texte dont la dimension poétique, plus proche du conte que d'un texte de théâtre, n'aurait supporté ni traitement réaliste ni une quelconque transposition symbolique. Le décor est constitué d'une enfilade de cadres qui s'ouvrent au fur et à mesure que l'acteur revêt les accessoires volontairement grossis qui gênent ses mouvements et le privent de l'usage normal de ses bras et jambes. Une belle trouvaille qui répond au personnage en alliant humour et sensibilité.

Fabienne Arvers. *La Croix*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...
Les P'tits loups... ou comment l'homme déconstruit ses membres...
Je me souviens de Yves enfilant sa chaussette, fort grande d'ailleurs...
Je me souviens... le voyage à Laval... Aller chez un orthopédiste pour un costume !
Les grosses rayures bleues...
Je me souviens des visites de Claude au premier étage ! Il y avait du plastique bleu, de la mousse blanche, un pantalon de boulanger et les grosses rayures bleues...
Tout de noir vêtu, il aurait du s'effacer, mais les yeux de Jean-Pierre étaient bleus... c'est ainsi qu'un régisseur fut affublé d'une paire de lunettes anti-yeux bleus !
Je me souviens du plaisir de voir les images naître, de l'échange, du partage...
Je me souviens...
Toujours, si, une vis, une pointe, vous trouvez, Sur la table du metteur en scène, la laisser.
De ces petits bouts de métal, il en raffole,
Ne pas en voir posés, le désole.

Jack Percher

Molly Bloom

d’après James Joyce
texte français James Joyce et Valéry Larbaud
mise en scène Jean-Michel Dupuis

avec
Hélène Vincent*

dramaturgie Yves Prunier
lumières Gaëlle de Malglaive
costumes Monique Perrot
régie générale
Christophe Béraud
régie lumière Hervé Fruaut
régie plateau et construction
Hervé Jabveneau

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

**première représentation à Angers
le 8 octobre 1991**

Angers et agglomération
18 représentations 1991
reprise
Angers et agglomération
11 représentations 1992
tournée France
16 représentations 1992
Nanterre-Amandiers
24 représentations 1992

Ulysse raconte en près de sept cents pages la journée de Leopold Bloom (le mari de Molly) à Dublin le 16 juin 1904. Le monologue de Molly Bloom en est le dernier épisode.

Une femme seule, une nuit dans sa chambre... En rentrant, son mari l'a réveillée, et elle laisse aller sa pensée.

Molly Bloom pense comme elle respire, sans interruption, à travers d'incessantes variations : à sa journée et à la visite de son amant, à son mari et à son passé conjugal, à sa fille partie, à son corps qui vieillit déjà mais lui plaît encore, aux corps des autres femmes, aux sexes des hommes, à sa jeunesse, aux concerts à venir (elle chante), aux courses du lendemain, aux bruits de la nuit...

Dans son demi-sommeil, l'imaginaire de Molly échappe à la censure. Des idées très diverses se suivent et se font écho, l'une poussant l'autre et s'en imprégnant, chacune naissant et mourant au gré des associations de mots, de sensations. Toute la vie de Molly est au rendez-vous de cette somnolence. Molly devient elle-même ce mélange de raisonnements, de pulsions, de sentiments, mélange de sang, de terre et d'eau de rose.

Une femme immobile voyage entre quotidien et imaginaire. Le monologue de Molly Bloom est sans doute l'une des plus étonnantes tentatives d'un homme pour imaginer une pensée de femme.

Nadine Eghels

La presse

Dans la peau d'Hélène Vincent, admirablement dirigée par Jean-Michel Dupuis, le personnage de Joyce adopte une personnalité frémissante, toute de gouaille insolente, de sensualité jubilante. Avec quelques gestes imperceptibles, apparemment anodins – étirements de doigts de pied, battements de paupières, pressions de mains et démultiplication de sourires –, l'actrice nous laisse explorer ses paysages les plus intimes, deviner ses pulsions les plus troublantes.

Molly Bloom semble ne rien nous cacher de ses désirs, de ses besoins, de ses coups de tête. Pourtant, à travers le flot de paroles, de confidences érotiques et drôles, que d'étrangeté ! Plus la compagne de Leopold Bloom nous raconte d'anecdotes triviales, plus l'écriture de Joyce fouille avec une précision maniaque le moindre incident, et plus soudain, le monologue devient mystérieux. Et cette femme qu'on aurait crue si simple, insaisissable...

Grâce à sa générosité débridée, Hélène Vincent donne corps à toutes les intuitions fulgurantes du romancier irlandais. Et la créature se met à dépasser le créateur : plus ambiguë, plus riche, plus dévastatrice. Sur son fauteuil, elle n'est pourtant éclairée que de géométriques halos de lumière. Ses mots sont pauvrement concrets, ses gestes aussi... Mais le petit miracle de cette représentation, et sans doute du théâtre, c'est que l'indicible justement naît du prosaïque : des seuls mouvements de son corps, la grande Hélène Vincent parvient à suggérer les labyrinthes d'une pensée toujours en éveil, toujours recommencée. Elle impose sur scène une fringale de vie brutale, jamais apaisée. Elle est magnifique.

Fabienne Pascaud. *Télérama*

© photo Tristan Valès





© photo Tristan Valès

Je me souviens...

“Alors vous en êtes où avec Molly Bloom ?”

Deux ans plus tôt, Yves Prunier n'avait pas réussi à convaincre Claude Yersin de la pertinence de ce projet. Après quelques vaines démarches pour monter une production viable, Yves avait rangé Molly Bloom dans le tiroir des rêves enfouis. Certaine de ne pas être la comédienne d'une telle aventure, j'avais poussé en secret un ouf de soulagement et j'étais passée à autre chose. Et voilà que soudain, pour des raisons mystérieuses, tout devenait possible !

Claude proposait des dates, une salle, un budget ! Yves releva le défi, reprit sa lecture de l'œuvre de Joyce et adapta le dernier chapitre de l'Ulysse. Jean-Michel Dupuis, à ma demande, signerait la mise en scène, les répétitions démarraient en septembre, il ne me restait plus qu'à apprendre le texte !!!

Pendant deux mois, chaque jour, j'appris ce texte comme on gave une oie, jusqu'à la nausée. C'était l'été, en fin de journée, à grandes enjambées, j'arpentais les rues d'Angers me récitant à voix haute le texte appris dans la journée. Le parcours s'agrandit au fur et à mesure des pages apprises. Il m'arriva de piquer des rages folles en pleine rue, sans souci du regard de ceux qui me croisaient, quand ma mémoire me trahissait. Si j'étais contente de moi, je m'offrais une glace à la vanille au salon de thé, face au château du Roi René. Le premier jour de répétition, je croyais savoir par cœur les quarante-cinq pages de l'adaptation. La petite équipe du spectacle s'installa Salle Jean-Vilar, à la périphérie d'Angers. Au bout de trois jours, épuisée nerveusement (et pourtant j'en avais

vu d'autres !) par le train d'enfer que m'imposait Jean-Michel Dupuis, et surtout par le caractère tyrannique de sa façon de travailler, je faillis quitter le projet. Après une nuit de réflexion, je décidai de serrer les dents et de me plier à cette surprenante façon de faire, pariant avec optimisme sur l'avenir. Le lendemain, j'adoptai une stratégie de docilité et de concentration absolue aux mots d'ordre du travail dont, pas un jour, je ne me départis. Personne n'avait senti passer l'orage. Dirigée au battement de cil près, à l'intonation, contrainte de toute part, je trouvai au bout du parcours une plénitude d'interprétation rarement atteinte auparavant.

Le public éclate de rire, il est avec moi, il est avec nous ! J'ouvre le tiroir secret de l'accoudoir droit du fauteuil, j'en sors le flacon de whisky en argent, j'ouvre la bouche..... Le trou noir..... Pas un mot ne me vient, je me tourne vers l'accoudoir gauche pour meubler le temps, j'essaie de respirer... Le plexus solaire pas plus gros qu'un timbre-poste, j'étouffe. Le temps s'éternise, le silence s'est fait dans la salle, le public perçoit qu'il se passe quelque chose d'imprévu... Voilà j'y suis, le cauchemar se réalise. Je savais que je n'y arriverais pas. Je n'ai pas fait un filage sans trou de texte. Je vais me lever, m'excuser auprès du public, je vais sortir et plus jamais je ne remettrai les pieds sur un plateau... Et soudain de la cabine de régie où il se tient, Jean-Michel hurle une phrase, le maillon qui manque ! Ça repart ! Phrase après phrase. Malgré le rire qui se propage de nouveau dans le public, la peur ne me quittera plus jusqu'à la fin de cette première représentation. Après le “Oui” qui clôt ce texte exceptionnel, le noir se fait progressivement. Les applaudissements explosent et les bravos. Je salue dans un état second, je tremble de la tête aux pieds...

Je me souviens de Claude Yersin me serrant dans ses bras et me disant à l'oreille, “La bête a failli te dévorer”. Cinq représentations plus tard, prête à délayer mon corset, mes doigts rencontrent le velours incarnat de ma robe de chambre ! Cette fois, aucun salut ne me viendra de l'extérieur, Jean-Michel est reparti pour Paris, je suis seule face au public. Mesdames et Messieurs, je m'aperçois à

l'instant que j'ai sauté six pages de texte, je ne peux pas continuer, il faut que je reparte en arrière, là où je me suis trompée, sinon vous ne comprendrez rien à la suite de l'histoire. Un grand frisson parcourt le public, conscient de vivre un moment de spectacle inédit. Par un sang-froid dont je m'étonne encore aujourd'hui, je repars en arrière, je retombe sur mes pieds, quelques minutes plus tard lorsque je redis la phrase où je m'étais arrêtée, le public heureux pour moi, complice, éclate de rire ! Moi, je ris jaune !

La réussite du spectacle est telle, qu'il est repris la saison suivante au Théâtre des Amandiers à Nanterre et en tournée. Je ne jouerai pas une seule fois sans la peur au ventre, malgré une italienne entière du texte, voire deux, avant la représentation. Merci au passage à Hervé Fruaut, régisseur du spectacle, qui m'accompagna amicalement dans ce travail ingrat et répétitif.

Théâtre des Amandiers, à genoux sous les gradins, j'attends le top du régisseur de la salle. Au-dessus de moi, 450 paires de fesses dégagent une sacrée chaleur, qui pour l'heure n'a rien de bienfaisante.

J'en appelle à tous les dieux de la création, je pense à Edith Piaf qui priait ainsi, les tripes à la renverse, avant chaque concert.

“On y va !” Je m'élance en courant, je tourne à droite, je remonte le long de la rangée côté cour, j'accélère sur la pointe des pieds nus, je tourne à droite de nouveau et ça y est, je suis au centre du plateau, dans les lumières de Gaëlle de Malglaive. 450 paires d'yeux sont maintenant braquées sur moi, et c'est reparti pour une heure quarante-cinq minutes de terreur et de jouissance mêlées.

La terreur l'emportera, je n'ai pas rejoué au théâtre depuis Molly, il y a treize ans. Pour finir, la bête m'a dévorée, mon cher Claude, mais je n'en ai aucun regret. La cause était juste, l'aventure fut l'une des plus belles que j'ai vécues. Merci à toi et à tous ceux grâce à qui cela advint.

Hélène Vincent

Le pain dur

de Paul Claudel
mise en scène Claude Yersin

Au centre de ce drame, *Le pain dur*, il y a une table autour de laquelle sont assis trois hommes et deux femmes, moins participants d'un repas que d'une atroce partie de cartes ; et plutôt que d'une nappe, je la verrais recouverte d'un tapis vert. Cette table, c'est la France de Louis-Philippe livrée aux appétits antagonistes de terribles loups-cerviers. Mais pourquoi ne serait-ce pas aussi cette Europe Centrale où ma carrière m'avait conduit à la veille de la crise suprême ? Une partie s'y poursuit par le moyen d'atouts aussi violemment colorés que ceux du jeu de tarots : le capitalisme issu de la Révolution, qui est Toussaint Turelure ; le colonialisme, qui est son fils ; le nationalisme, qui est Lumîr ; le féminisme, qui est Sichel ; le matérialisme économique, qui est Ali Habenichts, et enfin l'image d'un Dieu crucifié qu'on a descendue du mur pour y mettre l'image d'un souverain temporel. Dans le jeu de whist il y a un mort. Ici, c'est tout le monde qui est contre le mort.

Paul Claudel. *Le Monde*, 12 mars 1949

La presse

De toutes les pièces claudéliennes, c'est celle qui est la plus engagée dans le temps, la plus historiquement marquée, pièce du constat et de la rupture où le surnaturel s'efface, laissant l'homme seul devant l'homme. Claude Yersin, avec juste raison, s'en tient à ce constat, sans effets romantiques, sans pittoresque caricatural, tenant d'abord à voir d'une façon presque réaliste les duels froids et réfléchis qui opposent ces quatre êtres dont les intérêts divergent et les passions se contrarient avant de se perdre dans les eaux glacées des calculs égoïstes, comme le dirait Marx.

Turelure, où s'entrecroisent malice, méchanceté, concupiscence et avarice, vieillard acharné à vivre, trouve en Victor Garrivier, le comédien direct, sans fioritures, paisiblement installé dans son obstination, que l'on attendait, mélange de faiblesse et de force, de ruse et d'impuissance, de surnoiserie et d'ingénuité. Cela est bien rendu. Sichel, sa maîtresse juive, et qui épousera Louis, son fils, est incarnée par Catherine Gandois, qui a la flamme, l'insolence, la fébrilité de la conquérante qui rompt toutes ses attaches et brusquement change de paysage et de famille. Là encore l'interprétation est juste, convaincante, et dans un rôle difficile, l'anti-sémitisme parfois perce, d'une netteté, d'une clarté qui sauvent le personnage de toute ambiguïté. (...) Reste la qualité d'une mise en scène précise, rigoureuse, objective, pourrait-on dire, qui, comme le fait Claudel, donne à ces franches canailles, à ces êtres en pleine tempête, leur raison d'être, et comme une intime et presque justifiée conviction. C'est jouer la carte de l'auteur qui dans ses abominables personnages, et notamment avec ce sanglier de Turelure, met un peu de lui-même et beaucoup de l'homme tel que Dieu l'a fait.

Pierre Marcabru. *Le Figaro*

Je me souviens...

Pour Claude Yersin
Il y a la carrure. Il est grand, droit, bien bâti. Un bel homme. Il y a le regard. Des yeux très bleus. Extrêmement bleus. Il impressionne.
Entre 1993 et 1995, je suis souvent venu à Angers. Toujours très bien accueilli, au sein d'un Centre dramatique au travail, dynamique, gai, même si l'époque ne l'était pas toujours.
Avec Claude, nous avons fait Le pain dur de Paul Claudel et Mariage à Sarajevo de Ludwig Fels.
Rigueur, humilité, attention, tranquillité inquiète. C'est ainsi que je me souviens du travail avec Claude. Il possédait cette grâce assez rare de nous "mener" à la représentation sans avoir l'air de s'en préoccuper,

calmement, avec en même temps une grande détermination. Il rassurait, quoi. Certes tout n'était pas aisé, les textes proposés ne donnaient pas dans la facilité, loin de là. Mais le spectacle se faisait à son rythme, sans heurts inutiles.
Et puis, un soir, il y avait le public, et nous n'en éprouvions nulle inquiétude.
Ce qu'il y avait de remarquable aussi, c'est le temps que nous pouvions jouer le spectacle : souvent plus d'un mois à Beaurepaire. Je crois que c'est une grande réussite d'avoir ainsi fidélisé un grand nombre de spectateurs dans une ville comme Angers, qui après tout n'est pas si grande...
Mariage à Sarajevo est peut-être un des spectacles dont je suis le plus "fier"...
Un texte très ambigu sur un sujet très difficile, (le trafic de cassettes de porno-violence pen-

dant la guerre de l'ex-Yougoslavie), un public très décontenancé par ce qui lui était proposé, un spectacle sans concessions, provoquant.
Nous nous disions, nous savions qu'il n'y a que dans des Centres dramatiques comme celui d'Angers que de telles aventures peuvent voir le jour, que c'est cela aussi le théâtre dit "public".
Et lorsque nous allions prendre un verre après le spectacle, Claude était là, avec nous. Il souriait beaucoup. Il avait toujours ce regard très bleu.
Très bleu et très malicieux. Extrêmement malicieux.

Daniel Briquet

© photo Tristan Valès



Le mandat

de Nikolai Erdman
texte français André Markowicz
mise en scène Denise Péron et Elisabeth Disdier

À quel genre appartient *Le mandat* ? Satire ? Vaudeville ? Boulevard ? Ces termes viennent sous la plume des critiques, mais ne cernent pas la spécificité de la pièce. Les personnages d'Erdman ne sont pas des caricatures schématiques, des masques sociaux. Ce sont tous des petits-bourgeois de la NEP (Nouvelle Politique Économique) – épicière, homme d'affaires, militaire – mais ils sont aussi les éléments d'un plasma commun que la langue russe désigne sous le terme de *mechtchanstvo*, et qui indique autant qu'une appartenance sociale, un état d'esprit réduit et réducteur. Présentés comme les marginaux d'une histoire grandiose, les personnages du *Mandat*, s'ils sont comiques, ne sont pas ridicules, parce qu'actifs et entourés d'une suite versatile et apeurée qui, par ses volte-face, marque la progression de l'action. Malgré son succès, *Le mandat* ne sera jamais publié... Plus la publication était retardée et plus s'amplifiaient les voix qui, à la fin des années vingt et dans les années trente, organisaient la disgrâce de la pièce, affirmant que le matériau de la révolution russe était monstrueusement reflété dans le psychisme et les paroles des personnages du *Mandat*, "calomnie contre la réalité soviétique".

L'édition de la première pièce d'Erdman n'aura lieu qu'en 1987, à la faveur de la perestroïka. Quant au *Suicidé*, sa seconde pièce, écrite en 1928, elle ne sera montée à Moscou que plus de cinquante ans après, en 1981, dans une version expurgée. C'est dire à quelle œuvre brûlante on a affaire ! Une brillante carrière théâtrale commencée dans un rire énorme et unanime s'achèvera dans la poussière et le silence des archives publiques ou privées. Arrêté à la fin des années trente, déporté puis assigné à résidence, Erdman n'apparaîtra plus que comme scénariste de films.

d'après Béatrice Picon-Vallin

La presse

Le mandat, créé en 1925 par Meyerhold, saisit la société russe dans la période transitoire entre le régime tsariste et communiste. Avec un humour caustique, aux accents gogoliens, Erdman montre le microcosme de l'appartement communautaire où se télescopent deux intrigues : tribulations d'un mariage raté et conspiration bouffonne contre le régime soviétique, dont les protagonistes (...) cherchent désespérément des repères dans la confusion générale de pouvoir, d'influence, d'intérêts et d'idéaux. La traduction d'André Markowicz, très juste, rend la vigueur, la truculence et la concision de la langue d'Erdman, des répliques brèves, sèches, pas un mot inutile. Inscrivant cette comédie tragiquement absurde dans un espace demi-cercle avec au fond un mur gris, évoquant à la fois l'exiguïté d'un appartement communautaire et le huis clos du régime, Denise Péron exploite dans sa mise en scène à fond, sur le mode de la parodie, les techniques du boulevard, du cirque et du vaudeville, et orchestre de main de virtuose, dans un rythme effréné, ponctué par des interventions musicales, la succession de malentendus, de quiproquos, de situations, de confusions où le travestissement, les disparitions, l'échange d'identité, se doublent de la frénésie verbale et du délire idéologique. La troupe de l'Atelier de formation du Nouveau Théâtre d'Angers rend bien le ton extravagant et l'énergie dévastatrice de cette farce noire, comédie d'erreurs tragiques du pouvoir où le rire a un goût d'amertume.

Danielle Dumas. *L'Avant-Scène Théâtre* n°913

Je me souviens...

En 1992, juste avant que le monde du théâtre se tourne fortement vers les avant-gardes soviétiques du début du XX^e siècle, Claude Yersin avait imaginé une aventure vraiment originale : la résurrection d'un texte de Nikolai Erdman sur la scène du NTA. Alors qu'il se situait à l'opposé de la biomécanique meyerholdienne, il avait gardé un vif souvenir de ces exercices rencontrés lors de sa formation, et en reconnaissait d'autant plus, avec sa grande honnêteté intellectuelle, l'importance et la force subversive dans l'histoire théâtrale.

Ayant remarqué dans un stage où nous étions intervenants cette chorégraphe atypique que je suis, associant texte et mouvement, il y avait vu comme une version moderne des recherches de Meyerhold. Avec confiance, il me donna la grande chance de pouvoir préparer *Le mandat* par une recherche en profondeur, avec des comédiens, sur une durée de cinq semaines, puis la charge d'assister Denise Péron dans sa mise en scène. Il y eut aussi le plaisir de la traduction avec André Markowicz, les rencontres avec Béatrice Picon-Vallin pour la recherche théorique, autres voies que Claude

avait à cœur de développer. Toujours disponible, très accessible, il a su donner des moyens à une équipe qu'il avait constituée "en son âme et conscience", pour être au plus près de la nécessité théâtrale de cette entreprise. Cette collaboration m'a énormément appris et restera pour moi exemplaire. Merci, Claude !

Zaza Disdier

© photo Tristan Valès



Harriet

de Jean-Pierre Sarrazac
mise en scène Claude Yersin

avec
Féodor Atkine*
Catherine Gandois*
Hélène Gay
Lionel Prével
Yves Kerboul
Alain Payen*
et alternativement
six petites filles

scénographie Claire Chavanne
costumes Françoise Luro
lumières Pascal Mérat
musique Nathalie Fortin
maquillage Catherine Nicolas
collaboration artistique
Daniel Besnehard
régie générale
Pernette Famelart
construction Vital Desbrousses
direction technique Claude Noël
régie lumière
Jocelyn Davière, Gilles Lépiciér
régie son
Hervé Fruaut, Vincent Bedouet
régie scène Hervé Jabvèneau,
Jean-Pierre Prud'homme
régie plateau
Géraldine Dissé, Patrick Forner,
Christian Frapreau, Joël
Brousson, Philippe Basset
peinture
Bernhard Guyennet,
Jean-François Orillon
fabrication costumes
Chantal Rader
Anne-Lise Valla-Penttilä
maquilleuse habilleuse
Catherine Saint-Sever
perruques Atelier Denis Poulin
chapeaux Maison Gencel
responsable enfants
Danièle Thomas

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire en coproduction
avec le Théâtre Paris Villette
et avec le soutien de la
Comédie de Reims - Centre
Dramatique National

création à Angers
le 19 janvier 1993

Angers et agglomération
16 représentations 1993
tournée France
8 représentations 1993
Théâtre Paris Villette
32 représentations 1993

La relation qu'a faite Strindberg du “miracle” de sa rencontre avec Harriet est édifiante. D'abord, côté théâtre, Strindberg monte sur le plateau, durant une répétition du *Chemin de Damas*, pour donner une indication à Harriet Bosse qui interprète la Dame, indication sur la façon de donner un baiser : “Comme nous étions là, au milieu du plateau, entourés de beaucoup de gens, et que je parlais sérieusement de l'acte du baiser, le petit visage (de Bosse) se transforma, s'épanouit et s'emplit d'une beauté surnaturelle ; il semblait venir auprès du mien et ses yeux m'enveloppèrent de flammes noires. Puis, sans raison, elle partit en courant, et je suis resté interdit, ayant l'impression d'un miracle et d'avoir reçu un baiser qui venait de m'enivrer”. Puis, note toujours Strindberg dans son *Journal occulte* à la date du 15 novembre 1890, “pendant trois jours (B) m'est revenue comme une apparition et je l'ai sentie dans ma chambre”. La relation s'achève par la transcription d'un rêve où Harriet dans le costume de Puck, l'androgyne semeur d'amour, rôle qu'elle vient d'interpréter et dans lequel l'auteur du *Chemin de Damas* l'a remarquée – Puck aussi gracieux et retors que la Viviane de Merlin –, vient rejoindre Strindberg dans son lit. “Elle n'avait pas de seins, absolument pas !”

En mai 1901, August Strindberg épouse Harriet Bosse. Suivent quelques semaines de bonheur, laissant aussitôt la place à une longue agonie amoureuse de sept ans, agonie traversée de longues et fulgurantes résurrections, et qui atteint son “climax” en 1907-1908, c'est-à-dire à l'époque de la fondation de l'Intima Teatern. Dans sa solitude hallucinée, Strindberg vit avec Harriet une relation amoureuse télépathique – ce même amour à distance qui réunit ses per-

sonnages sur la scène, Blanchecygne et son Prince, Agnès et l'Officier – et consigne dans son Journal ses étreintes physiques nocturnes avec Harriet ou du moins avec son “corps astral”, son “double”, son “fantôme”. C'est ici que la vie de Strindberg – cette vie onirique qui oblitère toute son existence – rencontre, jusqu'à se perdre en lui, le mythe amoureux de Merlin. Dans un cas comme dans l'autre, la volonté de posséder la femme aimée transforme l'homme aimant en un possédé (doublé peut-être d'un impuissant).

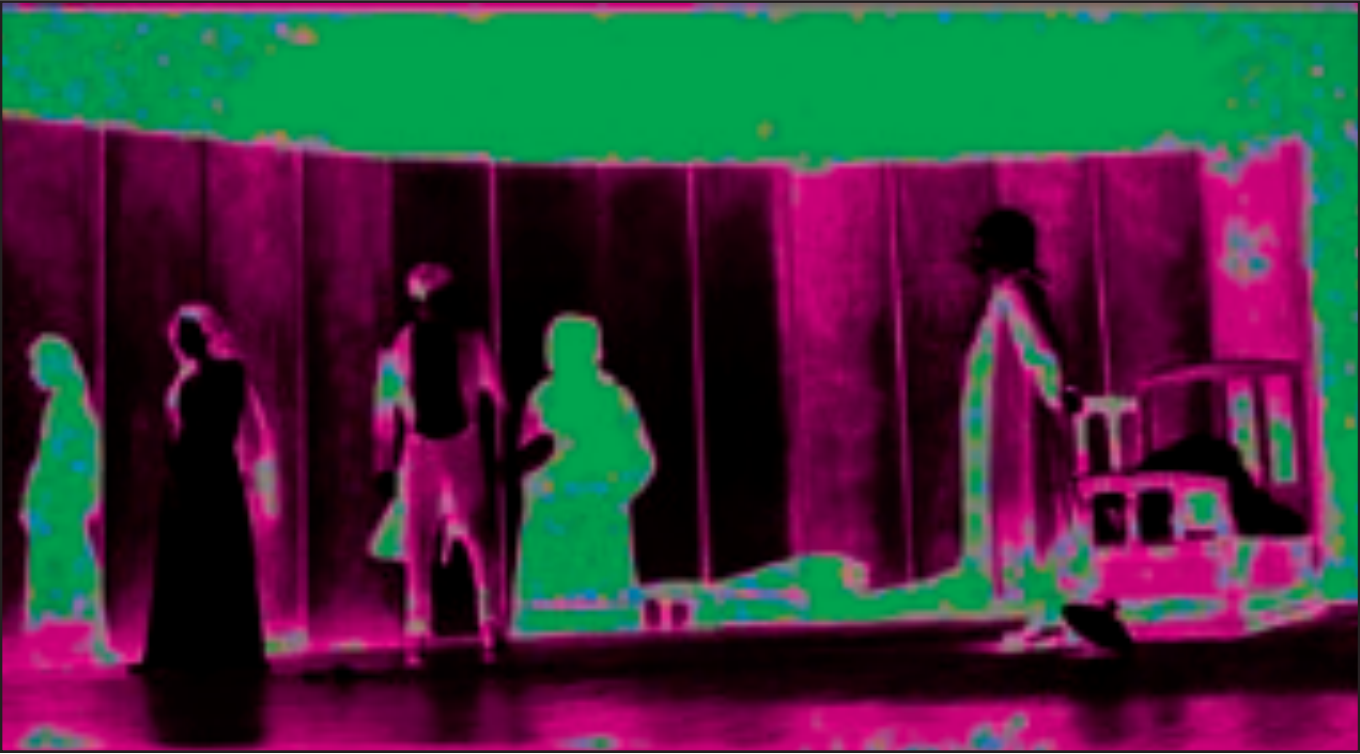
Jean-Pierre Sarrazac

La presse

En 1900, August Strindberg rencontre l'actrice Harriet Bosse. Il est quinquagénaire, elle a vingt ans. Il la fait jouer, puis l'épouse. Leur union dégénère vite. Ils se séparent, mais restent liés longtemps. Rupture définitive en 1908. L'année précédente, l'auteur suédois a ouvert son théâtre intime : un enchantement démoniaque qui lui permet d'emprisonner sur scène sa vie, mais aussi celles qui l'ont traversée, avec des œuvres dites “de chambre”. Cette expérience étonnante forme le terreau de l'étrange pièce de Sarrazac. Feodor Atkine joue parfaitement Strindberg, vieux mage égoïste et halluciné, qui mêle sa vie et sa création pour mieux tenter d'échapper à la mort ; et Catherine Gandois est une superbe Harriet. Forte mise en scène de Claude Yersin : un immense paravent noir de la largeur du plateau, mouvant et menaçant, qui digère et rejette les acteurs comme un serpent.

Philippe Lançon. *L'Événement du Jeudi*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Me souvenir de la mise en scène de Harriet par Claude ?... Je n'ai pas à m'en souvenir. Je n'ai pas à faire l'effort de m'en souvenir puisque je continue, au fil des jours et des années, de la voir, déployant le magnifique paravent noir imaginé par Claire Chavanne, et, surtout, de l'entendre. Et, ce matin, nouveau jour d'une nouvelle année, c'est par la voix de l'Écrivain – celle de Strindberg en moi – qu'elle me parle et qu'elle nous dit : “Il faut témoigner Merlin/ Témoigner/ Parce

que je suis le seul témoin de moi-même/ Parce que Monsieur Jaspers/ avec sa science et son intelligencel/ Monsieur Jaspers qui dit que je suis fou/ Monsieur Jaspers l'apprenti psychiatrel/ n'est qu'un faux témoin de ma vie/ Ah Merlin que sait-il de moi ce Jaspers/ Un homme pour qui la pensée rationnelle/ oh très élevée très philosophique/ est la plus noble des activités/ Une digue contre le malheur du monde/ Un remède contre la barbariel/ Mais regarde Merlin/ Considère leur XX^e siècle et la suite/ Vois comme ils ont

réussi/ à faire l'économie du malheur/ Témoigner Merlin toujours témoigner/ Jamais un poème ne justifiera le témoignage/ Mais c'est l'acte de témoigner/ qui justifiera et sanctifiera le poème/ Témoigner de cette maladie d'être un homme...”.

Jean-Pierre Sarrazac

L'intervention

de Victor Hugo
mise en scène Hélène Vincent et Yves Prunier

avec
Anne Dupuis*
Marion Grimault*
Yves Prunier
Alain Rimoux*
(et à la reprise Daniel Briquet)

scénographie et costumes
Françoise Darne
lumières Gaëlle de Malglaive
collaboration musicale
Emmanuel Nicaise
collaboration chorégraphique
Christine Burgos
avec la complicité du CNC
l'Esquisse
direction technique Claude Noël
régie plateau Hervé Fruaut,
Jean-Pierre Prud'homme
régie lumière
Jocelyn Davière, Gilles Lépicié
régie son
Vincent Bedouet, Jacques Brault
réalisation des accessoires
Christian Frapreau
habilleuse Lucie Guilpin
réalisation des costumes
Atelier du costume, Paris
Maskarade, Nantes
réalisation du décor
Ateliers municipaux d'Angers
Jean-Luc Bernier
Joël Charruau, François
Cotillard, Jean-Luc Schwarz
peinture et moulage
Jean-Luc Schwarz
perruques-postiches Marandino
chapeaux Maison Gencel
chaussures Galvin, éventails
Maison Hogue, gants Lavabre-
Cadet, canne Segas

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

première représentation à Angers
le 11 mai 1993

Angers et agglomération
26 représentations 1993
Angers et agglomération
15 représentations 1993
tournée Région Pays de la Loire
16 représentations 1993
tournée - France
11 représentations 1993

Ce qui m'amuse dans *L'intervention*, c'est ce qui reste d'une structure qui s'apparente à celle des pièces de Marivaux : deux couples d'amants, les riches, les pauvres, avec des relations établies au départ. Pendant la pièce, ces relations se métamorphosent, les objets d'amour changent et à la fin de la pièce, tous, comme dans une constellation, se sont déplacés, les sentiments se sont transformés et, comme chez Marivaux, personne n'a été épargné...

Bien qu'il y ait, soi-disant, un "happy end", tout ce qui a précédé a été tellement cruel, violent, il s'est dit des choses tellement inoubliables, que même si tout semble rentrer dans l'ordre, chacun repart avec du vitriol dans le cerveau et de l'arsenic dans le cœur. L'amour a soudain un vilain goût de bouchon.

Et malgré tout, faire un spectacle qui soit un mets savoureux, qui se digère légèrement, parce que c'est quand même une comédie !

J'aime la comédie musicale et les films en noir et blanc d'avant-guerre, j'aime la lumière, les arcs-en-ciel et les paillettes, les escarpins de satin rouge et les tabliers de cotonnade, j'aime les hommes en pantalons rapiécés, mais je les aime aussi en smoking, j'aime quand les acteurs sont rois sur le plateau et j'aime par-dessus tout quand le public balance du rire aux larmes.

Hélène Vincent

La presse

On oublie toujours que s'il n'avait été un grand poète, Victor Hugo aurait pu être un grand peintre. Sa maison d'exil à Guernesey est tout emplie de ses toiles étranges et magnifiques. C'est là, dans la rumeur de l'océan et le parfum des mimosas, qu'il a écrit *L'intervention*. Créée

dans une mise en scène d'Hélène Vincent, cette comédie atypique et méconnue a la force d'un croquis, la tendresse d'une esquisse, la férocité d'une caricature et l'ampleur d'une allégorie.

Le pompiérisme hugolien est bien absent de *L'intervention* : nul romantisme épique et emphatique dans cette courte pièce à quatre personnages, jetée sur le papier en à peine huit jours mais une sorte de désespérance légère et espiègle, de fatalisme frivole qui pare la misère d'éclats de rire en paillettes. Bien sûr, Hugo, qui a signé là une de ses productions les plus originales, montre bien de quel côté son cœur balance : il penche du côté peuple, incarné par un couple d'ouvriers (les comédiens Yves Prunier et Marion Grimault) dont les amours quasi-bibliques se désagrègent au contact de la prosaïque quotidienneté. Et les nantis (les excellents Alain Rimoux et Anne Dupuis) en prennent pour leur grade.

Mais là encore, l'auteur ne succombe pas au manichéisme du polémiste. Le baron et sa chanteuse sont certes des snobs cyniques et impudents, mais ils sont humains : la parvenue aguicheuse a un sens profond des réalités et derrière l'élégance surfaite du dandy, il y a un grand amour de la vie.

Crinolines et haillons, quignons de pain et actions boursières, rires et larmes, poésie et trivialité, grande cause et légèreté : peintre du contraste, Hugo a mis tout cela et sans doute beaucoup de lui-même dans cette fable pétillante et cruelle dont l'un des mérites est de nous renvoyer le miroir de notre propre société.

Marc Dejean. *Ouest-France*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Je me souviens de l'enthousiasme communicatif d'Hélène : en sortant de la première réunion, j'étais convaincue que *L'intervention* était LA pièce à monter.

Je me souviens de mes compagnons de jeu : Yves, Marion, Alain, puis Daniel.

Je me souviens des cours de chant avec Emmanuel.

Je me souviens que j'entrais sur scène en chantant : "autrefois j'étais villageoise", et en effet autrefois j'étais villageoise.

Je me souviens de ma perruque rousse, de mon costume somptueux, fait sur mesure de la tête aux pieds.

Je me souviens de la tristesse et de la frustration de ce soir-là, où Marion avait eu un malaise sur scène et où nous avions dû inter-

rompre la représentation.

Je me souviens d'avoir lu, pour nourrir le travail, La dame aux camélias.

Je me souviens d'une de mes répliques : "Moi, je m'appelle Eurydice".

Enfin je me souviens qu'à la dernière, en sortant de scène, je me suis effondrée en larmes dans les coulisses...

Anne Dupuis

Le mariage

de Nikolai Gogol
texte français Nathalie Ilic
mise en scène Félix Prader

avec
Patrick Bonnel*
Huguette Cléry*
Nathalie Dauchez*
Danièle Devillers
Philippe Girard*
Michel Guyard*
Pierre Miserez
Christophe Odent
Laurent Sandoz
Sophie Nydegger

assistant à la mise en scène
Michel Guyard
scénographie et lumières
Gerhard Gollnhofer
costumes Bettina Walter
postiches et maquillages
Claire Kauffman
musique Frédéric Bailly
lumières Gilles Lépicier
régie générale Hervé Jabvèneau
directeur technique Claude Noël
régie lumières Gilles Lépicier
régie son Jacques Brault
régie plateau
Jean-Pierre Prud'homme
électricien Géraldine Dissé
machinistes Philippe Basset,
Joël Brousseau, Patrick Forner,
Christian Frapreau
réalisation du décor
Ateliers municipaux d'Angers
François Cotillard, Jean-Luc Bernier,
Joël Charruau
ennoblesseur textile Atelier Berthier
et Atelier Mermoz
assistante costumes Gaëlle Seydoux
réalisation des costumes
Francesca Sartori, Rémy Tremblé,
Isabelle Lebreton, Annick Désiré,
Françoise Frapsauce, Claude Mabilley,
Pezet, chapeaux Frédéric Seheux
chaussures Pompéi
habilleuses
Lucie Guilpin, Anne Poupelin,
Catherine Saint-Sever

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Comédie de Genève

première représentation à Angers
le 4 janvier 1994

Angers et agglomération
16 représentations 1994
Besançon - CDN Franche-Comté
3 représentations 1994
Comédie de Genève
15 représentations 1994

Philippe Macasdar

C'est avec un culot dramaturgique inouï, une imprévisible liberté dans le montage des scènes qui n'a d'égal que la pertinence acerbe de sa critique sociale que Nikolai Gogol retrace l'irrésistible descente aux enfers de Podkolessine, conseiller surnuméraire et célibataire né, poussé au mariage, comme d'autres courent se noyer, en un étrange cocktail d'angoisse existentielle et d'appât du gain. Se marier ou pas ? Là est la question ! Et cette question obsède littéralement, non seulement notre héros, mais aussi la nuée de fonctionnaires et autres militaires qui tournent en une ronde folle, autour d'Agafia Tikhonovna, fille de marchand qui attise toutes les envies. Dans cette fable au comique douloureux, la demande en mariage apparaît comme une ouverture au monde, une épreuve fatale, une épée de Damoclès qui hante nuit et jour la conscience déchirée d'hommes sens dessus dessous. Une épreuve, où se trahit en une conjugaison maladive la peur de la femme, cette terra incognita, et l'angoisse de la mésalliance, épouser une fille de marchand ! Alors, à quoi bon ? Ne vaut-il pas mieux, après une course d'obstacles effrénée qui vous a néanmoins conduit au but, juste avant de passer sur l'autel, prendre ses jambes à son cou et, quitte à s'en casser une, sauter dans le vide la mort aux trousses.

La presse

Cette comédie – sous-titrée *Événement tout à fait incroyable en deux actes*, et réalisée par Félix Prader avec le texte français de Nathalie Ilic – a des allures de Faust, par le machiavélisme de Kotchkariov (Laurent Sandoz), ami de Podkolessine (Christophe Odent), prétendant timide et timoré.

Plus son ami redouble de ruses et de manœuvres pour prendre de vitesse les autres hommes, plus Podkolessine s'affole et s'en remet les yeux fermés à son plan. Sous les séduisants atours dont il a paré les comédiens, le metteur en scène Félix Prader joue avec l'étrangeté, la singularité de chacun des personnages dont il apparaît qu'ils sont tous "dérangés", un peu fous.

Les superbes costumes de Bettina Walter, le décor et les lumières de Gerhard Gollnhofer, inspirés des tableaux de Niko Pirosmanni, soulignent avec force cet univers loufoque où les sentiments s'enflamment en une seconde, où l'objet du désir et de la convoitise, Agafia (Nathalie Dauchez), n'a rien d'une romantique jeune fille.

La future épouse inspecte avec attention chacun de ses fiancés. Dans sa belle robe rouge sang parsemée de grosses fleurs violettes, Agafia évalue froidement les partis qui se présentent à elle. Et il est alors encore plus surprenant de la voir perdre la tête.

Le jeu des comédiens, très rythmé, très travaillé, au-delà du parti-pris d'esthétisme de Prader, crée presque par surprise l'émotion et le rire. Le défilé des prétendants, tous plus "hénaurmes" les uns que les autres, agit comme une loupe grossissante pointée sur la gent masculine, ridiculisant avec humour les défauts que les hommes prennent pour des qualités.

Caroline Jurgenson. *Le Figaro*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Nous racontions Le mariage de Gogol comme un conte de fées russe, comme une bande dessinée absurde. Je vois encore les comédiens, transformés par ces incroyables costumes et ces perruques farfelues, s'affaler dans ces coussins exotiques et énormes. C'était Gogol ! Je n'aurais jamais cru que le

NTA allait pouvoir réaliser de tels exploits dans le domaine du décor et des costumes. Mais Claude Yersin ne faisait jamais une promesse qu'il ne pouvait tenir par la suite. Son soutien du spectacle était sans faille. Sa discrétion également. Il fallait donc absolument réussir la mise en scène afin de mériter cette hospitalité généreuse. Faire du théâtre à

Angers avec l'équipe du NTA était un grand plaisir pour moi. C'était du travail bien fait, dans une atmosphère de confiance. J'y repense avec beaucoup de nostalgie. MERCI !
Félix Prader

L'enfant d'Obock

de Daniel Besnehard
mise en scène de Claude Yersin

avec
Françoise Bette*
Gauthier Baillot*
Karim Belkhadra*
Gilles Dao*
Jules-Emmanuel Eyoum Deido*
Patrick Moutreuil*
Yves Prunier*

scénographie Claire Chavanne
costumes Françoise Luro
assistante pour la chorégraphie
Christine Marneffe
lumières Pascal Mérat
maquillages Cécile Kretschmar
sons Jacques Brault
régie générale Pernette Famelart
conseiller technique de lutte
Georgesallery
conseillère en langue tchèque
Helena Plechackova
direction du chant
Emmanuel Nicaise
réalisation décor Vital Desbrousses
peinture Henri Mouzet
Ateliers municipaux d'Angers
François Cotillard, Jean-Luc Bernier,
Joël Charruau,
armes Régie film
directeur technique Claude Noël
régie lumière
Gilles Lépiciér, Benoît Collet
régie son
Jacques Brault, Vincent Bedouet
régie scène Hervé Jabvèneau,
Jean-Pierre Prud'homme
régie plateau Géraldine Dissé, Patrick
Förner, Philippe Basset
habilleuse Lucie Guilpin

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National -
Scène Nationale d'Aubusson.

création à Aubusson
le 8 mars 1994

Angers et agglomération
19 représentations 1994
tournée - France
13 représentations 1994
Les Gémeaux - Sceaux
5 représentations 1994

Dans *L'enfant d'Obock*, ce qui m'intéresse, c'est d'approcher sans romantisme ce qu'il y a d'un peu secret dans la “vocation” de légionnaire, ce qui conduit de jeunes hommes issus aujourd'hui de plus de cent deux nationalités et qui ne parlent le plus souvent pas la même langue, à rejoindre ce corps d'armée unique au monde ; ce qui pousse des chômeurs, marginaux, exclus sociaux, à intégrer (après une sélection stricte : seul un sur dix est admis) cette unité d'élite où les valeurs militaires de devoir, de dévouement et l'apprentissage du français s'acquièrent au prix d'une sévère discipline et de nombreux renoncements (interdiction de se marier, d'acheter une voiture, d'avoir un compte en banque durant le premier contrat) ; ce qui motive enfin les plus brillants parmi les officiers à demander leur affectation dans la Légion étrangère.

Mais davantage qu'un documentaire sur la Légion étrangère, *L'enfant d'Obock* est une pièce sur les difficultés d'harmoniser vie privée et servitudes militaires, sur le désarroi intime d'une épouse de capitaine. C'est donc une approche “illégitime” du monde légionnaire.

Daniel Besnehard

La presse

Obock est une ville de garnison en République de Djibouti. C'est là que Marie aurait voulu adopter un enfant. Son mari, capitaine d'une compagnie de légionnaires, a refusé. Depuis, d'une ville de garnison à l'autre, elle traîne sa détresse. Les paysages changent, mais qui les voit ? Elle, comme le capitaine et ses hommes, sont prisonniers des mêmes bistrots impersonnels, des mêmes murs blancs qui ne retiennent aucune image – le décor est de Claire Chavanne : quelques panneaux mobiles, lisses, dans lesquels s'ouvrent des fausses fenêtres, des trappes pour laisser passer des lits, une table, des meubles quelconques.

Écrivant *L'enfant d'Obock* (paru aux Editions Théâtrales), Daniel Besnehard a voulu “explorer un territoire humain, celui de la Légion étrangère”. Un territoire où il a passé des mois à regarder, à écouter, et à retraduire, avec une sorte de compassion détachée. Résultat : une pièce concise, faite de dialogues recomposés, de détails, de gestes exacts dérythmés. La mise en scène de Claude Yersin joue un cérémonial de la banalité qui rappelle les meilleurs moments du “théâtre du quotidien”. Mais appliqué à ce monde masculin, fermé, qui cultive sa légende, c'est insolite, et étouffant. Les hommes s'entraînent à transformer leur “chair en muscles” et leurs “muscles en charogne si une guerre veut de nous”. Pendant ces exercices ambigus, pendant que leurs corps presque nus luttent, s'enroulent ensemble, ils apprennent à se connaître, à s'oublier. Ils apprennent l'anonymat.

De temps en temps, ils se souviennent qu'ils ont été ingénieurs, imprimeurs, ici et là. Ils parlent d'un autre monde. Ils vivent entre eux, vont où on leur dit d'aller, font de l'humanitaire, ou la guerre, c'est selon. Ils obéissent. Loin de la soldatesque sanguinaire, très loin de Gueule d'amour mais non sans romantisme, la pièce démythifie l'aventure, qu'elle soit héroïque ou amoureuse. (...)

Françoise Bette est remarquable de dignité, de vitalité dans le rôle ingrat de cette Bovary qui a tant à donner et s'est fanée sur pied. Elle a des gestes sans importance, des sentiments simples, sa vérité. Elle fait ressentir à quel point, comme toute société trop homogène, est mutilante cette société masculine. Ce corps unique est composé d'individus (Patrick Moutreuil, Eyoum-Deido, Gilles Dao, Karim Belkhadra, Gauthier Baillot) avec à leur tête, Yves Prunier, capitaine ébahi aux allures de comptable, un homme qui ne sait plus qui il est.

Colette Godard. *Le Monde*

Je me souviens...

Ça commence par un monsieur d'une certaine prestance avec une belle barbe qui vous dit “seriez-vous capable de jouer avec un accent?”. Et me voilà fraîchement sorti du TNS sur une pièce où on se rase le crâne, et où on s'entraîne à la lutte, au maniement d'armes et à chanter “Tiens, voilà du boudin”. Et même qu'on se prend au jeu au point de se castagner (presque) dans les coulisses-vestiaires entre les comédiens-légionnaires.

Pendant les deux mois de répétition, nous avons une préparation physique exigeante sous l'œil de Christine Marneffe. On apprendait entre autres à se marcher dessus en se faisant le plus félin et le plus léger possible.

Je me souviens encore des airs des chants “Eugénie les larmes aux yeux” ou “Adieu vieille Europe” que Patrick Moutreuil

passait sur son walkman deux secondes avant d'entrer en scène pour qu'il puisse nous lancer la note juste. Je passais aussi des heures, le walkman sur les oreilles, à écouter tout mon texte préenregistré avec l'accent tchèque. Et même qu'aux Gémeaux, après une représentation, certains du public n'en revenant pas d'apprendre que je n'avais aucun accent, venaient discrètement m'écouter parler.

Je me rappelle qu'à l'entracte un jour où je courais dans les couloirs du Théâtre d'Angers pour pouvoir entrer en nage comme l'indique la didascalie (il entre essoufflé, en sueur), Karim Belkhadra me raconta l'anecdote de Laurence Olivier et Dustin Hoffman sur Marathon Man.

Je me souviens d'Yves Prunier avec qui on avait une scène de lutte qui me disait

“Mollo, quand même, tu verras quand tu auras mon âge”.

Je me souviens que c'était bien d'aborder un univers éloigné à ce point de son quotidien et de s'investir à fond et d'y croire.

Je me souviens de Françoise Bette interprétant la femme du capitaine et de nos scènes ensemble de rencontre, de tendresse et de déchirement. Je me souviens de sa générosité, de son exigence et de ses petits conseils qu'elle nous donnait à nous jeunes acteurs.

Je me souviens d'avoir été grâce à cette aventure un témoin privilégié d'une complicité rare et passionnée entre un metteur en scène et un auteur, sans savoir que Claude Yersin et Daniel Besnehard allaient compter pour longtemps dans mon rapport et mes choix au Théâtre.

Gauthier Baillot

© photo Tristan Valès



La vie est un compte de faits

conception, réalisation des comédiens du Théâtre de la Mémoire

avec
Hélène Gay*
Hélène Rimbault*
Philippe Mathé*

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

création à Angers
le 9 mai 1994

Angers
et Région des Pays de la Loire
35 représentations 1994
reprise
Angers
et Région des Pays de la Loire
30 représentations 1994/1995

Au travers de textes et de fragments littéraires, *La vie est un compte de faits* est un voyage qui permet d'entendre comment des écrivains français d'hier et d'aujourd'hui parlent chacun avec leur style des “choses de la vie” : comment ils photographient l'époque, les mœurs, pour en restituer avec humour et tendresse les échos insolites et les situations cocasses : comment ils dessinent des portraits de nous-mêmes, des facettes de nos existences dans autant de fractions de destins qui nous font supporter le nôtre...

En une heure quinze de courts récits, on découvre qu'il n'est pas inutile de se laisser raconter des histoires : les fées de notre enfance qui accompagnaient nos rêves, prennent dans la réalité quotidienne des visages inattendus, mais... en fin de conte, tellement humains.

Au générique de *La vie est un compte de faits*, on trouve successivement les auteurs suivants : Gisèle Prassinos, Georges Pérec, Jean Cocteau, Georges-L. Godeau, Jules Renard, Jean-Noël Blanc, Jacques Sternberg, Jean de la Fontaine, Pascal Garnier, Colette, Guy de Maupassant, Georges Perros, Jules Renard, Sacha Guitry, Alphonse Allais, Jean Cagnard, Claude Pujade-Renaud, Pierre Autin-Grenier, Jean-Pierre Cannet, Christian Bobin.

Edouard Couflet

La presse

Une complicité de conciliabule resserre les comédiens de la Mémoire tout près du public. On joue à bout portant. Il s'agit de petite forme. On oublie même que nous sommes encore, ou déjà, au théâtre, car Philippe Mathé n'a pas cassé l'intimité du ton, en passant du mot d'accueil à ses hôtes au premier texte interprété. C'est pourtant bien de spectacle qu'il s'agit, et non pas de lecture, puisque les acteurs jouent et sont costumés...

Près de vingt auteurs sont cités, mis en vis-à-vis, en contrepoint, en incises. Loin des paroxysmes héroïques, les morceaux choisis par le Théâtre de la Mémoire sont référés au chapelet des petits riens qui font la chaîne des jours, car la vie n'est pas un permanent état de crise ! C'est un spectacle de bonne compagnie, raffiné, intelligent et très vivant.

Joseph Fumet. *Angers Poche*

© photo Catherine Rocher



Je me souviens...

La vie est un compte de faits m'évoque des souvenirs heureux :

tous ces lieux, toujours différents, que nous avons investis, qui ne ressemblaient pas souvent à un théâtre et qui, grâce au savoir-faire de Jocelyn, se transformaient en écrans pour nos histoires...

Tous ces publics, jamais les mêmes, et pourtant... Sans doute étions-nous protégés par nos petites ailes fixées au dos de nos vestes, la magie opérait chaque fois, rassemblant les histoires de chacun dans ce compte de la vie que nous proposons...

Et à l'issue des représentations, ces petits morceaux de leurs vies que des spectateurs

venaient nous confier, depuis les petits riens jusqu'aux grands récits... nous repartions le cœur plein, enveloppés dans l'odeur tenace des pommes coupées...

Hélène Gay

Les bonnes ménagères

de Carlo Goldoni
texte français Huguette Hatem
mise en scène Claude Yersin

Qu'on ne s'y trompe pas. Anzola et Betta, malgré leur intérêt déclaré pour la maison, ne sont ni “bonnes” ni “ménagères”. Frustrées, certes, avec des maris absents, trop honnêtes ou résignés, contre lesquels elles tentent de s'affirmer dans leur maison. Frustrées dans leur désir d'enfant, elles ont des idées arrêtées sur leur éducation. Économes par force, elles ont des théories sur l'économie domestique. Toutes deux se modèlent sur les convenances de leur modeste milieu. Anzola est bien une “bourgeoise toute petite, petite”. Ainsi se comporte-t-elle avec Laura, sa vieille servante, et avec la jeune Checca, sa belle-sœur qu'il faut absolument marier, car une “bouche de plus à la maison cela coûte cher”. Justement Bastiana, colporteuse et marieuse à ses heures, a déniché Tonino, prêt à épouser la jeune fille. Mais voilà, Tonino est le neveu d'un Levantin, qui importe ses habitudes, son drôle d'accent, sa misogynie déclarée, mais aussi sa richesse et sa virilité... Mariera, mariera pas ? Les bonnes ménagères se transforment en intrigantes à la petite semaine...

Lorsqu'il écrit cette pièce en 1755, Goldoni est au sommet de son art, il a accompli sa réforme, qui consiste à rendre un contenu psychologique et social aux masques traditionnels de la commedia dell'arte. L'auteur est ici attentif aux comportements d'une petite bourgeoisie menacée par les difficultés économiques et tentée par le repli sur la famille, la méfiance de l'étranger ; il met en scène toute une humanité saisie sur le vif, avec ses travers, ses petits heurs et malheurs, et la fait revivre pour nous grâce à la verve, au génie de l'observation et à la “vis comica” qui font le charme du grand dramaturge de Venise.

Huguette Hatem

La presse

Carlo Goldoni avait libéré la comédie italienne de ses masques. Claude Yersin qui a monté pour le Nouveau Théâtre d'Angers cet inédit du célèbre auteur vénitien, la débarrasse de quelques préjugés populistes et la rhabille de soies au charme discret. C'est une dramaturgie intime. (...) On est loin des schémas de la commedia dell'arte, même si Gasparo, courtier sans affaires et mari d'Anzola, avec son bonnet et sa chemise blanche, ressemble encore à Pierrot et que le riche et bruyant Isidoro aux moustaches conquérantes prolonge quelque chose des Matamore de tréteaux. Un parti-pris de retenue, de tensions inavouées, d'intimité feutrée fonde le climat ambigu, entre le sourire et la cruauté, troublant, du spectacle réglé comme une machinerie d'illusionniste avec ses étincelles comiques. Ce pourrait être une farce tapageuse. C'est une comédie toute de transparences, une rêverie à la fois réaliste et tendre, soulignée par la musique de Frédéric Bailly et les éclairages de Pascal Mérat. L'interprétation cautionne l'atmosphère. Les voix sont mesurées avec de soudaines mais rares échappées d'humeur. Elles ne sont surtout pas des mégères. Anzola (l'élégante et autoritaire Aurore Prieto) et Betta (la sereine Françoise Bette). Checca (Dominique Léandri) est d'une juste simplicité de bon aloi, et la vieille servante Laura (Christine Baschet) se garde bien de la caricature. Même la marieuse (Huguette Cléry) garde de la réserve dans la familiarité. Yves Prunier campe le doux Gasparo, et Facundo Bo fait rugir Isidoro, manière de Tartarin oriental. Gérard Darman, l'aristocrate, Geoffroy Lidvan, l'amoureux maladroit, et Damien Witecka, le souffre-douleur de son impérieuse patronne, ferment cette jolie ronde.

Joseph Fumet. *Angers Poche*



© photo Tristan Valès

Je me souviens...

Je me souviens des voix de tous mes camarades et de celle du metteur en scène. Je me souviens d'Aurore Prieto, et de Françoise Bette manipulant de la toile. Je me souviens de Facundo Bo et de ses magnifiques dessins. À Paris, nous sommes allés voir son exposition au Village Suisse. Je me souviens de la première scène de l'acte II, que j'avais rédigée en vers, pour le personnage de Grillo. Nous l'avons répétée,

mais Claude Yersin a préféré garder la version en prose. Je me souviens de la déclivité du plateau. Je me souviens de ma robe coupée dans un velours d'ameublement. Elle était si lourde que je parvenais tout juste à la soulever. Je me souviens des séances de coiffure avant les répétitions en grands jupons dix-huitième siècle. Je me souviens de la patience de notre coiffeuse et perruquière. Je me souviens de tensions feutrées entre deux

comédiennes (tensions qui ont fini par s'estomper) entraînant celles de leurs partisans. Je me souviens de mon étonnement à ce sujet. Je me souviens de chuchotis en coulisse en passant de cour à jardin sur la grande scène du Théâtre Municipal. Je me souviens que j'ai aimé jouer Bastiana, la marchande ambulante.

Huguette Cléry

Medea

de Jean Vauthier d’après Sénèque
mise en scène Christophe Rouxel

avec
Thierry Beucher
Evelyne Istria*
Hermine Karagheuz
François Le Gallou
Claude Lévêque
Guy Parigot*
et les enfants Amaury Delinot
Alexandre Delinot, Simon
Foulonneau, Valentin Rive-
Cecchini, Adrien Durand
Arthur Plard

scénographie Silvio Crescoli
costumes Françoise Luro
lumières Christophe Olivier
assistant à la mise en scène Thierry Beucher
collaboration dramaturgique
Laurent Maindon, Stéphane Jouan
collaboration artistique François Le Gallou
entraînement vocal Martine Viard
régie générale Hervé Jabvенеau
réalisation du décor François Cotillard, Jean-
Luc Bernier, Joël Charruau, Pierre Leroy,
Mathieu Ranarison
des Ateliers municipaux d'Angers
directeur technique Claude Noël
régie plateau Jean-Pierre Prud'homme
régie lumière Benoît Collet, Gilles Lépicier
accessoiriste machiniste Philippe Basset
son Jacques Brault
opérateur son Vincent Bedouet
machinistes-constructeurs
Patrick Forner
Joël Brousson
habilleuse Lucie Guilpin

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire -
Théâtre Icare - Scène Nationale
de Saint-Nazaire

première représentation à Angers
le 1^{er} mars 1995

Angers et agglomération
16 représentations 1995
Saint-Nazaire
8 représentations 1995

Une tragédie adaptée par un grand poète
contemporain, un capitaine douloureux et
furieux, un combattant enragé et engagé,
prodigieux rêveur, faiseur de massacres, par
la seule arme du poète : le verbe.

Son verbe engendre les faits, modifie les situa-
tions, produit le mouvement.
Son langage, seul producteur de la réalité, s'em-
pare souverainement de la scène et soumet les
personnages à son empire.

Médée trahit son peuple (La Colchide -
Géorgie), son père et tue son frère pour l'amour
d'un homme (le Grec Jason). Elle est trahie à
son tour par Jason et Créon roi de Corinthe.

Médée tue alors ses enfants, les enfants de Jason,
et part pour un nouvel exil, impunie.

Pour devenir grecque et femelle, elle s'est
oubliée et s'est trahie. Par l'infanticide et l'exil,
elle redevient cette vérité qui porte son nom :
Médée.

Est-ce le sens de sa vie qui est en jeu ou la pos-
session de Jason ?

Médée est-elle celle par qui l'ordre social peut
s'effondrer, une collectivité paisible devenir une
horde barbare et inhumaine ?

Christophe Rouxel

La presse

L'élément principal du décor, qui étreint le fond
de la scène, est un treillis de cuivre, voile dia-
phane sur lequel la lumière et la couleur se suc-
cèdent et se fondent pour évoquer les remparts
de la ville, la forêt d'automne aux tons cuivrés
ou l'embrasement dévastateur de la colère
incandescente de l'héroïne. Cet astucieux arti-
fice de mise en scène nous plonge dans la desti-
née d'une femme amoureuse, totalement vouée
à sa passion pour Jason. (...)

Point n'est besoin de connaître les complexes
méandres de la mythologie grecque pour suivre
cette pièce de Jean Vauthier, tirée de Sénèque.
L'auteur, avec son verbe impétueux et lyrique,
au bouillonnement poétique, fouille la douleur
d'une femme éprise d'absolu, bafouée, brisée
par les faux-fuyants, le mensonge, la duplicité,
habituels oripeaux de la raison d'État. Evelyne
Istria, dans le rôle-titre, est poignante de vérité
dans la démesure des sentiments qui la submergent,
l'emportent comme un irrésistible mascaret. Et
la voix de stentor de François Le Gallou, en
coryphée, massif, hiératique, fait résonner un
contrechant tonitruant dont on ne retient dans
le torrent des mots que la musique tumultueuse
et pathétique. Mais, dans cette descente aux
enfers de la vengeance aveugle, on ne saurait
oublier les autres comédiens, de Guy Parigot
(Créon) à Claude Lévêque (Jason), en passant
par Hermine Karagheuz (la nourrice) ou
Thierry Beucher (le messager). Tous participent
avec talent à cette somptueuse symphonie tragique
qui nous renvoie aux origines du théâtre pour
mieux nous faire toucher du doigt son immor-
talité. Christophe Rouxel s'était imposé cette
adaptation difficile comme un défi à lui-même.
Il l'a pleinement remporté. Sa *Medea* est un évé-
nement à ne pas manquer.

Pierre Bigot. *Ouest France*

Je me souviens...

Je me souviens de Marat-Sade, première ver-
sion (1993) que je mettais en scène dans les
bains-douches de Saint-Nazaire. Tu es sorti
souriant et radieux. Tu m'as dit : “c'est
quand tu veux à Angers”.

Je me souviens, Angers, janvier 1995,
Medea, les inondations, la péniche qu'Éve-
lyne (Istria) a louée sur la Maine.

Je me souviens d'un petit caillou, dans la
cour de Beaurepaire, fatal à la cheville
d'Évelyne... séances de kiné... pendant
toutes les répétitions... ouf, ça tient !

Je me souviens d'un délicat changement
dans la distribution après trois semaines de
répétitions. On se voit tard dans la nuit,
hôtel d'Anjou. Vas-tu remplacer l'acteur en
partance ? en définitive, non !

Je me souviens de toute l'équipe du NTA,
beaucoup sont là, encore et toujours.

Je me souviens de toi à Caen.

Je me souviens de tous tes spectacles de là-bas
sans les avoir vus : j'étais abonné à la revue
du CDN.

Je me souviens t'avoir écrit à ton arrivée à
Angers. Je ne t'avais jamais croisé. C'était

pour te souhaiter la bienvenue en Ligérie.

Je me souviens de Daniel B., je me souviens
de toi, de vous, accompagnateurs attentifs de
mon travail. Je vous remercie. Je te remercie.

Je me souviens d'un portrait de jeune
homme, “trop beau” comme ils disent.

Je me souviens d'une barbe blanche, d'une
main sincère, d'une voix forte parfois.

Je me souviendrai de toi, Claude, et pour la
première fois je t'embrasse, cher camarade.

Christophe Rouxel

© photo Tristan Valès



Teltow Kanal

de Ivane Daoudi
version scénique et mise en scène Claude Yersin

avec
Thierry Belnet*
Catherine Gandois*
Didier Sauvegrain*

scénographie Charles Marty
régie générale et costumes
Pernette Famelart
lumières Pascal Mérat
sons Isabelle Surel
conseiller technique coiffure
Catherine Nicolas
collaboration dramaturgique
Daniel Besnehard
régie-construction Didier Gord

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire -
Festival d'Avignon
avec le concours
de Beaumarchais
avec l'aide à la création
dramatique du ministère de la
Culture, direction du Théâtre et
des Spectacles

création à Villeneuve-lez-Avignon
le 23 juillet 1995

Festival d'Avignon
6 représentations 1995
Angers et agglomération
30 représentations 1995
tourné France
5 représentations 1995
Genève
6 représentations 1995

Pour son anniversaire, Wilma a voulu une croisière sur le Teltow Kanal avec Erich, son mari. Nos deux petits-bourgeois de l'Ouest s'embarquent sur Le Président, longeant l'ancienne frontière entre Berlin et l'ex-RDA, départ de Potsdam et arrivée à Tempelhof à Berlin, trois heures après.

C'est une compagnie de navigation de l'Est. Il y a des fleurs artificielles sur les tables, des ouvriers saouls montent à bord. Sur les berges, il y a des restes de mur. Tout, même la nature, évoque un je ne sais quoi de différent, de socialiste... Wilma serre les dents. Toute cette souffrance toutes ces années, surveillance, punition... Survient Udo, de l'Est, ivre et qui insulte les skinheads brillant sur les rives. On fait les présentations. La bière aidant, pourquoi ne pas adopter ce tendre ivrogne, forcément paumé, qui doit manquer de tout ? Et de quoi sera fait le réveil ?

Le Teltow Kanal est chargé d'histoire. Il roule une eau sanglante, de suicidés, de noyés, de flingués. Il était impraticable avant la chute du mur. Aujourd'hui, il est symbolique d'une absurdité qui mettra du temps à se dissoudre dans Berlin, la ville utopique.

Teltow Kanal fait partie d'un ensemble de trois pièces, *Les oiseaux de Berlin*, qui comprend également *Imbiss à Oranienbaum* et *Bal à Wiepersdorf*.

Anne Laurent
Programme festival d'Avignon 1995

La presse

Pour l'amour d'Ivane... Ivane Daoudi nous a quittés le 11 septembre 1994. Une conjuration d'amis la rend sacrément présente dans ce festival. C'est ainsi que Claude Yersin, qui anime le Nouveau Théâtre d'Angers, propose, au cloître du cimetière de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, sa version scénique et sa mise en scène de *Teltow Kanal*. Wilma et Erich, mari et femme, elle fleuriste et lui coiffeur (leurs boutiques se jouxtent), petits-bourgeois de Berlin-Ouest, s'embarquent sur Le Président. À bord, ils rencontrent Udo, sympathique prolo de l'Est, passablement imbibé. De fil en aiguille, le couple décide de l'adopter ; ils n'ont ni enfant ni chien. On retrouve au service de cette belle idée dramaturgique, l'écriture friable d'Ivane Daoudi, ses intuitions, ses bonheurs d'expression parfois contrariés par la rapidité d'évolution des personnages car elle n'installe pas la situation, brûle trop vite ses cartouches. Et cela fait un charme, en même temps, on se dit qu'elle aurait dû exploiter plus avant le gisement de la situation et approfondir ses héros malencontreux.

Yersin a tablé sur la simplicité d'expression ; quelques planches blanches font un pont de bateau (scénographie de Charles Marty) tandis que des silhouettes de mouettes signifient l'atmosphère, avec des sons soignés (Isabelle Surel). Catherine Gandois, Didier Sauvegrain – fervents amis d'Ivane et chevilles ouvrières de l'hommage à elle rendu – jouent le couple en panne d'amour. Elle est toute séduction dehors, lui plus distant, tandis que Thierry Belnet déploie sa jeune force.

Jean-Pierre Léonardini. *L'Humanité*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Je me souviens d'un serment profond, d'un pari fou, d'un rêve Daoudesque et de cette joie immense quand tout devint possible grâce au capitaine Von Yersin... Main dans la main et jusqu'au bout... Je me souviens : C'est mon anniversaire... Un vœu ! Un souhait !... Une croisière sur le Président... Trois heures de Potsdam à Berlin Tempelhof... Je me souviens de ce rêve le long du Teltow Kanal... Euphoriques et fiévreux, main dans les mains, Sauvegrain et Besnehard toujours à crier : liberté !... Les sirènes hurlent, je m'souviens... Course folle pour ne pas rater l'embarcation... Rires,

excitation, et rappel à l'ordre dans les hauts parleurs de Surel... Musiques... Vent... Mon foulard rouge danse, prêt à s'envoler. Vite, grimper la passerelle sans trébucher avec mes talons hauts stressés et mes lunettes fumées... Je me souviens de Pernette Famelart la belle fille à fossettes, toujours constante, qui larguait les amarres sous l'œil bleu attentif du capitaine. Je me souviens... Un charme... Les mouettes rigolent ironiques, il y a des fleurs en plastique sur les tables signées Marty mais les lumières du jour qui se reflètent sur l'eau me font penser à un tableau de Mérat... Légèreté dans l'air... Je me souviens du frisson déclenché par le bel et

tendre ivrogne aux muscles bien tendus : ce farceur de Belnet, mon flirt de l'Est qui sentait bon la bière et me courait goguenard pour me faire une coupe "façon Couscous" ; complice de Sauvegrain, qui dans nos délires imaginaires chantait : "L'essayer c'est l'adopter !"... Je me souviens... un ange passe... des restes de murs le long des berges, le souvenir de ma grand mère couturière... Vestiges ? Vertiges !

Merci capitaine. Ich werde nichts vergessen. Welch schönes Geschenk ! Welche schöne Reise ! Ich werde Dich für immer im Herzen behalten... mein Kapitän von Yersin !

Catherine Gandois

Comment devenir un homme

d’après des textes d’Octave Mirbeau
conception et réalisation Yves Prunier

avec
Daniel Briquet*
Patrick Moutreuil*
Philippe Polet*

scénographie et costumes
Tim Northam
lumières et régie générale
Benoît Collet
musique et chant
Christine Peyssens
chef de chant
Christine Céléa
réalisation des costumes
Lucie Guilpin
responsable construction du
décor Hervé Jabveneau
réalisation décor
François Cotillard, Jean-Luc
Bernier, Joël Charruau,
Ateliers municipaux d'Angers
directeur technique
Claude Noël
régisseur général
Didier Gord
électricien
Jocelyn Davière
opérateur son
Vincent Bedouet
machiniste
Philippe Basset
régie
Jean-Pierre Prud’homme
Gilles Lépicié

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National

création à Angers
le 13 novembre 1995

Angers et agglomération
29 représentations 1995

“Ce douloureux camarade”, c’est ainsi que **Mallarmé parle de l’abbé Jules dans un courrier à Mirbeau**. C’est une impression semblable concernant Mirbeau qui m’a rapproché de lui durant ces quatre mois de lecture. C’est cette impression qui a orienté la construction du spectacle et le choix du titre *Comment devenir un homme*. Des lectures se dégageaient quelques récurrences entêtantes : l’homme, l’être masculin singulier et sa difficile et douloureuse maturation allant d’incertitude en insatisfaction et d’insatisfaction en déception, il était le héros martyr de tous les récits. La France, et plus particulièrement ce que j’ai vite appelé *l’enfrance*, paysage typique, provincial, saturé de manques et de souvenirs rageurs où aux désarrois virils s’ajoutent des éducations débiliterantes et des morales pingres et craintives. Chaque roman commençait par des enfances petites-bourgeoises, très françaises, qui ne pouvaient manquer, et c’était la progression dramatique inexorable de chaque roman, de produire de catastrophiques expériences amoureuses et de douloureuses dépendances politiques et professionnelles. La souffrance et le combat des mots pour la nommer au plus près. La rage d’essayer de dire et de ne pas trouver la forme, la traduction convaincante d’une souffrance ancienne et transhumante. Le récit, pour ménager dans la description naturaliste, l’apparition de la monstruosité, celle que l’homme rencontre sur sa route et dans ses pulsions. J’ai donc cherché à imaginer une forme qui permette à des acteurs de raconter ça à travers des fragments que j’ai regroupés selon les âges de la vie.

Yves Prunier

La presse
Juchés sur de bizarres tubulures articulées, trois chimpanzés aux faces grimaçantes s’humanisent pour évoquer l’univers cauchemardesque de Mirbeau : une planète des songes irriguée de scories noirâtres, éclairée d’une sombre beauté, semée de traits d’humour ravageur, bruisante de fureurs, de sarcasmes et de folles espérances. On se méfie, à juste titre, des collages littéraires, qui sont souvent une façon habile de masquer l’absence d’inspiration : pour rendre hommage à l’écrivain, il eût été certes plus commode d’expurger de sa production une de ses pièces dont il n’était d’ailleurs pas avare. C’était prendre le risque du raccourci et Prunier a préféré muser dans l’itinéraire bis, échafaudant un spectacle à part entière à partir de textes choisis que les psys appellent “signifiants”. L’adaptation en ombres chinoises du célèbre *Jardin des supplices* est un beau moment de théâtre qui révèle à merveille la dualité du personnage : épris de beauté radieuse et fasciné par les pulsions morbides, comme un vampire triste que guettent les cruelles fins de nuit. Jusqu’à la féroce ironie de l’ultime tableau, Prunier et Mirbeau, à un siècle de distance, rappellent à l’envi que la comédie est davantage fondée sur nos défauts que nos qualités et que, comme Socrate, “l’homme est seul et nu” de la naissance à la mort.

Marc Déjean. *Ouest-France*



© photo Patrice Campion

Mariage à Sarajevo

de Ludwig Fels
texte français et mise en scène Claude Yersin

avec
Natacha Mircovich*
Andrée Tainsy*
Arnaud Apprederis*
François Aubineau
Nicolas Berthoux
Daniel Briquet*
Karim Fatihi
Patrick Moutreuil
Philippe Polet*
Yves Prunier*
Louis-Basile Samier*
Hugues Vaulerin

scénographie Charles Marty
costumes Françoise Luro
assistée de Christian Macé
lumières Pascal Mérat
maquillages Cécile Kretschmar
musique Erik Marchand
chef de chant Christine Céléa
collaboration artistique
Daniel Besnehard
son Vincent Bedouet
régie générale Hervé Javeneau
réalisation du décor
Vital Desbrousses, Proscénium
(Rennes), Ateliers de décors
municipaux d'Angers (François
Cotillard, Jean-Luc Bernier, Joël
Charruau, Pierre Leroy)

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

**création à Angers
le 30 janvier 1996**

Angers et agglomération
17 représentations 1996
tournée France
6 représentations 1996

Ce *Mariage à Sarajevo* peut avoir lieu partout où règne la guerre. Les acteurs principaux du drame : un jeune couple – tous deux étudiants en art dramatique – qui répète les grands mots d’amour. Ils aimeraient se marier, se dire oui pour la vie, dans la peur constante de perdre l’autre, de mourir trop tôt. Par hasard, la jeune fille tombe sur un trafiquant de marché noir qui lui offre d’arranger pour elle et son ami un mariage – même si ce n’est qu’un mariage d’apparence, toujours mieux que pas de bonheur du tout. Malgré les scrupules du jeune homme, la jeune fille se laisse entraîner dans un mariage organisé, qui, contre paiement des frais de réception, doit être filmé par une équipe de télévision étrangère. Lorsque “l’organisateur” se fait pressant, et qu’entre lui et le jeune homme s’engage, avec pour enjeu la jeune fille, un combat que ce dernier perd, il ordonne à ses amis de violer la jeune fille. Il importe de savoir que cette issue est prévue dès le début, et que l’équipe de télévision a été informée au préalable qu’elle doit filmer le viol pour réaliser, à partir de ce matériel, et diffuser à l’étranger une vidéo de “porno-violence”... Je sais, *Mariage à Sarajevo* n’est pas précisément une pièce commode, et je me dis que ce n’est pas non plus une pièce anti-guerre ou quelque chose de semblable : c’est plutôt la tentative de porter l’étincelle d’une tragédie dans notre conscience détruite par les médias, après que, de façon métaphorique, les flammes olympiques des bonnes mœurs, de la morale et de l’éthique se soient éteintes, et que toutes retraits aux flambeaux, et autres chaînes de bougies apparaissent en ce moment comme inutiles. Le motif qui m’a poussé à écrire cette pièce a été une information de presse : la circulation de vidéos pornographiques concernant des viols collectifs dans l’ex-Yougoslavie ; autant sur le thème art et vérité.

Ludwig Fels
traduction Claude Yersin

La presse
La mise en scène de Claude Yersin nous fait assister “en direct” à la mise en scène du réel dans l’image médiatique. Le cadre de scène, d’abord comme un écran géant, puis la caméra qui cadre les situations, le cadreur, le reporter, le preneur de son, les scènes de tournage, s’interposent entre nous, les spectateurs, et l’univers déchiqueté, saccagé, ruiné de Sarajevo dont le décor de Charles Marty rend compte à travers quelques traces et lieux fragmentaires... Un parallèle apparaît avec clarté entre le viol médiatique de la réalité, la mise en scène du désastre et de la mort, et le viol de la jeune mariée. En contrepoint du jargon du commentaire médiatique des événements, la parole douloureuse, meurtrie des habitants de Sarajevo, qui tel un chœur de la tragédie, interviennent entre les tableaux, témoins, victimes et mémoire de l’horreur. La parole lyrique du “chœur” contraste avec la violence, la brutalité, la cruauté des rapports entre les personnages, y compris le couple d’amoureux (Arnaud Apprederis et Natacha Mircovich) bouleversant dans leur innocence, dans leur urgence de vivre leur amour mutilé par la guerre, frustré et assoiffé de tendresse.

Le souteneur, organisateur du mariage, Amer (Daniel Briquet), brutal, endurci, laisse cependant lui aussi échapper quelques restes de sensibilité. De même le reporter (Yves Prunier). L’art de cette mise en scène, juste en tous points, c’est de montrer comment la guerre transforme et pervertit l’humain, à la fois ceux qui la vivent, ceux qui la manipulent et ceux qui en sont les spectateurs lointains. Un spectacle nécessaire à voir pour nous remettre en cause.

Irène Sadowska-Guillon. *L’Avant-Scène Théâtre*



© photo Tristan Valès

Je me souviens...
Lorsque le souvenir me visite de ce décor excessivement sinistre que j’avais signé pour Mariage à Sarajevo, j’y vois se déplacer comme en rêve, dans un profond silence, un fauteuil roulant ; et cela ne m’apparaît pas plus incongru que le passage d’un fantôme dans son château gothique. Je me rappelle ce dernier jour de montage :

Claude Yersin était venu arpenter son nouvel espace de jeu. Contraste saisissant entre l’image physique et morale de Claude, que j’ai toujours associée à l’air pur et aux sources fraîches des montagnes, et ce décor si sombre, enfermant, vicié. Et c’est là, à la lisière du sol de faux béton que le décor tendit son piège (trente millimètres de dénivelé) et que le metteur en scène vint s’y tordre la cheville.

Il y eut un cri étonné “Charles !”, puis un second cri, plus douloureux. Le fait est que Claude Yersin dut poursuivre courageusement sa mise en scène dans un fauteuil roulant... Ce n’était pas ma première collaboration avec Claude Yersin et ce ne fut pas la dernière.

Charles Marty

Félix

de Robert Walser
texte français Gilbert Musy
mise en scène Claude Aufaure

Félix a quatre ans – c'est fou toutes les idées qui lui viennent alors qu'il est encore si petit !
Il est assez impressionné de comprendre tant de choses déjà ! Ce “garnement de luxe”, comme son père Robert Walser, saura profiter de cette apparente insouciance de l'enfance. Cette longue maturation, cette attente d'être quelqu'un, sauront le réjouir comme une très longue grasse matinée. Petite sœur, mère, père, tante bourgeoise, pasteur, camarades de jeux, étudiant “hamletien” de Bienne, aideront l'être poétique qu'est Félix à réaliser la fusion de deux réalités du lyrisme : la Nature et l'âme, trouvant comme Walser dans le monde extérieur son chemin intérieur.

Les scènes de *Félix*, écrites en écriture microscopique (les fameux microgrammes), ces petites unités narratives mettant en scène l'enfant en tant que créature énigmatique, donnent à voir le plus grand par le tout petit, montrant, comme dans la fausse perspective du dessin d'enfant, que dans chaque parcelle du monde, il y a le monde entier.

Claude Aufaure

La presse

Le principe walserien de base étant de montrer le grand à travers le petit, le choix, pour le personnage-titre, d'un enfant de quatre ans tombe à pic. Le tour de force consiste à faire tenir par un enfant des propos qu'un enfant proférerait effectivement s'il avait déjà conscience de ce que peut avoir de singulier son état, conscience réservée aux seuls adultes capables de considérer sans nostalgie leurs tendres années. Félix ressemble ainsi à un enfant qui, sachant ce qu'il en est de la maturité, se serait, réflexion faite, installé dans sa quatrième année.

La deuxième difficulté, plus classique, concerne l'interprétation. Comment jouer l'enfant (et non à l'enfant) quand on est adulte ? Jean-Quentin Chatelain relève le défi magistralement. Avec son allure de garnement poussé en

graine, il réussit à faire passer dans sa diction, en la syncopant, en variant débit et rythme, une altérité telle qu'on la dirait proférée dans une langue étrangère. Il y parvient notamment en relevant l'accentuation en fin de mot ou de phrase, en faisant traîner une réponse ou en introduisant une pause incongrue. Le résultat ressemble à un français parlé par un Suisse alémanique qui l'aurait appris dans un laboratoire de langues mais ne l'aurait jamais entendu dans la bouche d'un autochtone. Avec ça, une parfaite intelligibilité. Cela dit, qu'est-ce qu'il raconte, le Félix, dans son impeccable sabir ?

Rédigée en mai 1925, la pièce est constituée de vingt-quatre saynètes qui, à l'exception des deux dernières (Félix, c'était fatal, ne finira pas très bien), se déroulent donc pendant la prime jeunesse du héros. Les épisodes s'appuient tous sur une péripétie insignifiante, digne des aventures de Bécassine. Félix se dispute avec sa sœur, Félix rend visite à sa tante, Félix est malade, Félix commente Shakespeare avec un étudiant de Berne, etc. Chaque fois, bien que dans des proportions réduites, la séquence donne lieu à des développements socio-psycho-politico-philosophiques frappés au coin d'un bon sens totalement paradoxal. (...)

Ce parti pris qui introduit le décalage, la citation et le porte-à-faux comme principaux paramètres esthétiques, permet de trouver le ton juste, qui fournit à la mise en scène la légèreté et la finesse sans lesquelles monter Walser tournerait à la catastrophe. Il y faut en effet un tact et une qualité d'écoute tout à fait inhabituels et même anachroniques dans le paysage actuel du théâtre. Comme le dit Félix avec un jubiland irrespect et une vraie fausse modestie : “Je m'enchant littéralement. Ce que ça doit être agréable d'être content de moi !” Content de lui, il faudrait être particulièrement acariâtre pour ne pas l'être !

Hervé Gauville. *Libération*

© photo Sophie Steinberger



Je me souviens...

Un souvenir de Félix... “Claude Yersin, tu veux bien rejouer la comédie ?”

“Avec toi, volontiers !”

Il le fit... et fut un ingrat petit garçon de 6 ans, bêtassou, encombrant, de ceux qui

sont rejetés de tous les groupes d'enfants. Il agissait maladroitement un improbable jouet, mi-râteau, mi-roue de bicyclette. Il était parfait !

“Et ma barbe, qu'est-ce que je fais ?”

“Tu gardes”. Il la garda !

Jean-Quentin Chatelain, walserien entre les walseriens, fut un Félix impeccable. Il faisait chaud, nous étions si joyeux, quel bel été !

Claude Aufaure

Apprendre à rire sans pleurer

d’après des textes de Kurt Tucholsky
conception et mise en scène Monique Hervouët

avec
Yannick Renaud*
Philippe Polet*
Yves Prunier*

scénographie et costumes
Claude Chestier
lumières et régie générale
Benoît Collet
bande son Vincent Bedouet
costumes Lucie Guilpin
assistée de Anne Poupelin et
Fabien Landais
régie lumière Jocelyn Davière

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire avec le soutien
de la Bibliothèque de prêt de
Maine-et-Loire

création à Angers
le 7 octobre 1996

Angers et agglomération
24 représentations 1996
Pays de la Loire
3 représentations 1996
reprise
Angers et agglomération
12 représentations 1997
tournée France
16 représentations 1997

Peut-on rire de tout ? Le talent d'un satiriste est de répondre obstinément par l'affirmative. Même dans des périodes aussi tourmentées que ce Berlin des années 30, où les lacrymales auraient tendance à rivaliser avec les zygomatiques, l'espièglerie et la bouffonnerie s'affirment en arme majeure de vigilance. Kurt Tucholsky, cet esprit vivace, demeurant une référence en Allemagne, amoureux de la France (qu'il visita de nombreuses fois), reste injustement méconnu dans notre pays. Effacé sans doute par l'ombre écrasante de Brecht et de Karl Valentin, auxquels pourtant, par sa plume et sa clairvoyance, il mériterait d'être associé dans nos mémoires. Comme eux, il participa à l'essor d'un genre artistique nouveau et florissant : le cabaret. Ici, pas de réelle incarnation, mais des "figures" qui se croisent, des soliloques bavards, des tragédies étouffées sous l'outrance d'un rire farceur. Ici, pas de réserve : on s'adresse directement au spectateur dans l'urgence et l'appétit de le retenir un instant comme pour lui dire : "Voici à mon avis la règle fondamentale de toute existence : la vie n'est pas du tout comme ça, elle est autrement."

Monique Hervouët

La presse

Apprendre à rire sans pleurer est le titre d'un livre de Kurt Tucholsky (1890-1935), recueil de textes plutôt courts, contes, anecdotes, aphorismes. Monique Hervouët y a puisé l'essentiel de son montage de textes, empruntant aussi à *Bonjour révolution allemande* et *Chroniques allemandes*, tous regrettablement épuisés. Ce journaliste et romancier revient en 1918 du front de l'Est, activiste de la paix, contempteur du conformisme ambiant et du nationalisme chauvin, en franc-tireur se créant bien des ennemis par ses sermons, ses pamphlets. Il est le premier à voir ses livres jetés au bûcher quand le nazisme s'impose et à être déchu de sa nationalité. Il émigre en Suède et, en 1935, se suicide. (...) Le spectacle s'est donné à Angers dans un vaste hangar des anciens abattoirs. Les spectateurs occupaient deux rangs de chaises sur les quatre côtés d'un vaste quadrilatère, aire de jeu. Accessoires : simplement quelques tables carrées, aux pieds lourds, au plateau métallique. Les comédiens, Yannick Renaud, Philippe Polet, Yves Prunier, les utilisent en divers assemblages. Ils se partagent les textes, se les renvoient dans un jeu rapide. Monique Hervouët, qui les a bien choisis, donne du rythme à leur enchaînement. On retiendra tout particulièrement une leçon de catéchisme donnée par un nazi à deux enfants : il s'agit de montrer la supériorité de Hitler sur Goethe. Et aussi une lettre adressée au "Cher lecteur de 1985" sur le thème "nous ne nous comprenons pas du tout", nous n'aurons de vous "qu'incompréhension et mépris". Les humoristes ne sont pas toujours gais et ne sont jamais optimistes.

Raymonde Temkine. *Revue Europe*

© photo Rémy Hemmer



Je me souviens...

Je me souviens que Claude Yersin était bien le seul à prononcer correctement le nom de l'auteur (le "ch" réclame un mouvement de gorge propre aux germanophones). "Chaplin a demandé à Hitler de lui confier sa moustache à titre de prêt. Les négociations se poursuivent." Je me souviens que cette blague de l'auteur nous avait donné le ton du spectacle : lucide, féroce et tendre. Je me souviens que l'atelier Jean-Dasté accueillait des spectateurs pour la première fois. Sur cet espace page blanche, je me souviens de tables en métal, de lustres de faux cristal. Et des chaises en bois brut qui venaient de Pologne et qu'on trouve un peu partout, aujourd'hui, dans les locaux du NTA.

Monique Hervouët

Je me souviens que nous vint le message du passé et que passa la présence du messager. Je me souviens de notre incoercible émotion. Je me souviens que nous croyions au progrès. Je me souviens que nous ignorions le rebours de notre temps. Je me souviens que nous pleurons encore sans apprendre à rire.

Claude Chestier

Oncle Vania

de Anton Tchekhov
texte français André Markowicz et Françoise Morvan
mise en scène Claude Yersin

avec
Marcelle Barreau*
Isabelle Bouchemaa
Isabelle Mazin*
Catherine Oudin
Philippe Bérodot*
Jacques Denis*
Louis Mérino
Henri Uzureau
Xavier Vigan

scénographie Silvio Crescoli
costumes Françoise Luro
assistée de Carmen Mateos
lumières Ghislaine Gonzales
assistée de Gilles Lépicier
son Laurent Caillon
assisté de Vincent Bedouet
maquillage Cécile Kretschmar
régie générale Hervé Jabveneau
collaboration artistique
Daniel Besnehard
réalisation du décor
Hervé Jabveneau, Ateliers de
décor municipaux d'Angers
(François Cotillard, Jean-Luc
Bernier, Joël Charruau, Pierre
Leroy, Christophe Decuivrie,
Didier Moboussin
tapissiers Isabelle Allier, Alain
Deniau, Hubert Léger)
réalisation des costumes
Ateliers du costume Paris
habilleuse Lucie Guilpin

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National

première représentation à Angers
le 5 février 1997

Angers et agglomération
13 représentations 1997
tournée France
16 représentations 1997

La beauté de *Oncle Vania* vient de sa simplicité ; c'est des grandes pièces de Tchekhov celle dont l'intrigue est la plus ramassée, la plus tendue. La plus impitoyable, peut-être, dans son constat : voilà comme vous vivez ! Ici le temps de la vie et le temps de l'art semblent confondus.

“Ces pièces sans intrigues sont passionnantes comme la vie des autres” dit Elsa Triolet ; on ne saurait réduire *Oncle Vania* à son synopsis, que le sous-titre de la pièce suffit presque à résumer : *Scènes de la vie de campagne en quatre actes...*

Longtemps intimidé par la complexité de ce théâtre, par la multiplicité de ses interprétations passées ou récentes, je me décide à l'aborder aussi; s'il est improbable que Tchekhov ait besoin de moi, je sais que, maintenant, j'ai besoin de lui. Il est parmi les rares (je pense à Shakespeare, à Samuel Beckett...) à avoir su condenser sur une scène l'essentiel de la condition humaine, et il est nécessaire d'y revenir sans cesse, pour notre public, pour nous-mêmes, afin de mieux nous comprendre, de mieux pénétrer notre art.

Je ne sais pas encore tout à fait ce que je vais y chercher ; mais je sais que ce théâtre inépuisable nous donnera encore à découvrir... Si nous savions ce que nous voulons faire, le ferions-nous ?

Claude Yersin

La presse

Ce n'est pas dans la géographie amoureuse que se dessinent les enjeux d'une pièce dont ce qui bouge sont d'abord des états d'âme, et dont les figures emblématiques sont Vania, jovial et coléreux, doux et véhément, que Jaques Denis pousse dans toutes les subtilités de ses peurs et de ses défaites. Et la fougueuse et ardente Sonia, prête à se brûler les ailes, mais condamnée à rester à l'état de chrysalide qu'interprète avec une belle vérité Isabelle Mazin.

Vania qui a “mené une vie de taupe” pour entretenir son beau-frère, découvre assez vite que le brillant professeur n'est qu'un parasite pompeux, “un hareng académique qui parle de l'art sans y avoir jamais rien compris”. Aussi, lorsque Serebriakov envisage de vendre la propriété pour s'offrir une vie plus agréable en ville, le doux Vania, fou de rage et de douleur, sort de ses gonds et tire deux coups de pistolet sur Serebriakov qu'il rate. Avec le départ du couple, tout reprend sa place. Tout redevient “paisible et morne”. L'oncle Vania et Sonia reprennent leur travail, oubliés du monde et oublieux d'eux-mêmes.

Dans les décors de Silvio Crescoli qui suggèrent une atmosphère sans trébucher sur le réalisme folklorique, la mise en scène de Claude Yersin est attentive à rendre sensible la complexité des sentiments qui traversent l'œuvre et les échos qui peuvent nous en parvenir aujourd'hui. Derrière la calme grisaille, chacun est renvoyé à ses faillites intimes et plus qu'un vibrant plaidoyer quasi-écologique en faveur de la simplicité des êtres et des choses, Tchekhov nous dit, comme le poète Constantin Cavafis : “Tu as gâché ta vie ici, de telle manière que tu l'as gâchée sur la terre tout entière”.

Dominique Darzacq. *Le Journal du Théâtre*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Oncle Vania est le premier spectacle que nous avons réalisé ensemble et représente sur le plan esthétique, parmi les autres réalisations que nous avons faites, celui avec lequel je suis, dans ma façon d'investir l'espace scénique, le plus en accord. Paradoxalement, ce travail fut aussi un des plus éprouvants à vivre que j'aie connus sur le plan personnel. Nous nous connaissions peu et j'avais du

mal à comprendre sa demande. Claude était à ce moment en quête d'une approche scénographique différente, me semble-t-il, de ce qu'il avait pour habitude de concevoir et ne parvenait pas à le traduire, ce qui eut pour effet de me plonger dans le doute sur mes capacités à trouver une réponse. De ces moments difficiles, il reste que jamais il ne se soit désolidarisé des difficultés que nous connaissions et progressivement à travers nos

séances régulières de travail un délic eut lieu. Sa confiance jamais mise en doute dans l'épreuve me permit de reprendre à un moment le dessus et de saisir finalement ce qui devait être à la fois rassemblé : un parfum d'époque dans un espace épuré. Je garde aussi le souvenir d'une équipe de réalisation (atelier de décor, techniciens,...) entreprenante et très ouverte.

Silvio Crescoli

27 remorques pleines de coton

de Tennessee Williams
décor et mise en scène Daniel Girard

avec
Thierry Belnet*
Lucien Marchal*
Marie Mure*
Jean-Erns Marie-Louise

assistante à la mise en scène
Christine Landrieve
collaboration dramaturgique
Lucien Marchal
costumes Françoise Luro
lumières Gilles Lépicier, Benoît
Collet, Jocelyn Davière
son Vincent Bedouet
maquillage Catherine Nicolas
régie générale Hervé Jabveneuve
réalisation du décor Hervé
Jabveneuve, Ateliers de décors
municipaux d'Angers (François
Cotillard, Jean-Luc Bernier, Joël
Charruau, Pierre Leroy)
habilleuse Lucie Guilpin

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National

première représentation à Angers
le 12 mai 1997

Angers et agglomération
22 représentations 1997
reprise
Angers et agglomération
14 représentations 1998
tournée France
11 représentations 1998

Vingt-sept remorques pleines de coton met en scène un trio. Jake Meighan (60 ans), petit propriétaire d'une égreneuse de coton, fait face à la concurrence sévère de la coopérative des planteurs. Il a épousé Flora, une jeune femme "à la poitrine opulente". Un soir, il va mettre le feu à l'égreneuse de la coopérative pour récupérer du travail. Auparavant, il a fait promettre à sa Flora de ne jamais avouer à personne qu'il était sorti cette soirée-là. Lors d'une visite, Silva Vicarro, le régisseur de la coopérative, "cuisine" Flora qui trahit malgré elle le secret sur l'incendie. Vicarro, en échange de la non-dénonciation de Jake, oblige Flora à céder à ses avances... Il y a donc l'histoire, et puis... Il y a le film de Kazan avec ce tramway nommé désir et cet autre avec sa poupée de chair.

Il y a ce photogramme où Marlon Brando, torse nu, se tient en bas d'un escalier sous le regard de Kim Hunter, quelques marches plus haut, porté longtemps comme une image subliminale.

Il y a ce texte lu et relu en cachette avec le trouble de l'adolescent qui a le sentiment de faire quelque chose de défendu, propriété condamnée.

Il y a cette phrase dernièrement retrouvée : "je suis incapable d'écrire la moindre histoire si je n'y introduis pas au moins un personnage pour qui j'éprouve un désir physique".

Il y a cette fraternité toujours ressentie face à tout être humain qui s'avance à découvert, vulnérable, nu. Et puis encore et toujours l'intérêt que je porte aux individus assommés, bafoués, exclus par toutes ces sociétés pour qui la différence est un danger. Ici, l'Amérique puritaine avait décidé qu'il existait deux groupes distincts d'êtres humains – les uns mauvais, malades, dangereux – les autres bons, normaux, convenables.

Daniel Girard

La presse

Daniel Girard baigne la véranda des Meighan, où s'organisent les tensions, d'une lumière de western qui suggère tout ce qu'il y a d'implacable et d'aride dans un paysage où les corps poissent et les nerfs s'aiguisent.

La mise en scène discrètement efficace privilégie le hors champ et l'insinuation bien étayée par le jeu des comédiens. Ils nous suggèrent avec finesse tout ce qu'il y a de vulnérable et d'éperdu dans ce trio, plus révoltant que bouleversant. S'y ajoute l'intérêt d'une découverte, celle de Marie Mure, jeune comédienne fraîchement sortie de l'école du Théâtre National de Strasbourg, Flora enfantine, vacillant entre provocation et naïveté, insoumission et effroi, finalement bafouée, brisée, prise aux pièges des désirs des hommes et des siens.

Dominique Darzacq. *Le Journal du Théâtre*

© photo Tristan Valès



Je me souviens...

Je me souviens d'un énorme plaisir d'avoir travaillé dans ce théâtre... Je me souviens, la deuxième version de 27 remorques était infiniment plus passionnante que la première : dans la deuxième, il y avait tout un fouillis de machines agricoles, de vieux cageots, qui faisaient un jardin déglingué, et un jeu plus âpre des acteurs aussi... Marie Mure était parfaite dans ce petit personnage féminin qui se laisse complètement enlever par le joli cœur italianisant (Thierry Belnet), sous le regard complaisant et calculateur du mari (Lucien Marchal).

Il y avait les poules aussi... Je me souviens de ce personnage qui n'existe pas dans la pièce et que j'avais inventé. La pièce parle beaucoup de l'esclavage et de la négritude, j'ai imaginé un esclave qui s'occupait de la maison. Il avait des rapports un peu vaudous à la nature, et il fascinait le personnage féminin. Petit Jo avait fait une superbe cage pour les poules dans le hall du Beaurepaire, Et puis les musiques du Mississippi, les blues de John Lee Hooker...

Daniel Girard

Mesure pour mesure

de William Shakespeare
texte français Jean-Michel Déprats
mise en scène Claude Yersin

avec
Silvia Cordonnier
Hélène Gay*
Agnès Pontier*
Quentin Baillot
Christian Cloarec
Jean-Claude Jay*
Alain Libolt*
Nicolas Moreau
Vincent Schmitt
Pierre Trapet
Henri Uzureau

décor et costumes
Elizabeth Neumüller
lumières
Pascal Mérat, Gilles Lépicier
son Vincent Bedouet
assistante à la mise en scène
Monique Hervouët
répétitrice chant Christine Céléa
maquillage et prothèses
Catherine Nicolas
régie générale Hervé Jabveneau
réalisation du décor Hervé
Jabveneau, Ateliers de décors
municipaux d'Angers (François
Cotillard, Jean-Luc Bernier, Joël
Charruau, Pierre Leroy, Hubert
Rouger)
réalisation des postiches
Atelier Denis Poulin
réalisation des costumes
Atelier Le Mazarin (Céline
Marin, Séverine Thiébault,
Jocelyne Cabon, Lucie Guilpin)

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire avec la partici-
pation du Jeune Théâtre
National

première représentation à Angers
le 5 mars 1998

Angers et agglomération
15 représentations 1998
tournée France
7 représentations 1998
Théâtre de l'Est Parisien
7 représentations 1998

Il était une fois une cité aux mœurs corrompues, abandonnée à la vérole par le laxisme de son duc...

Il était une fois un “ministre intègre”, qui se targuait d’être sans faiblesse pour les autres comme pour lui-même...

Il était aussi un jeune homme de bonne famille, condamné à mort pour l'exemple, au nom du rétablissement musclé de la “moralité publique”. Il était encore une jeune fille, pure et dure, sommée comme Antigone de choisir entre le salut de son âme et la vie de son frère...

Ainsi va la parabole qu'un Shakespeare préoccupé de problèmes éthiques nous propose : une de ses plus intrigantes “pièces problématiques”, commencée comme une tragédie et terminée en happy end ambigu ; il y mêle convention élisabéthaine et réalisme psychologique, vers et prose, scènes triviales et débats de haute volée, ombres et lumières, pour mettre en questions l'administration de la justice et le gouvernement des États, le puritanisme affiché et les faiblesses humaines – trop humaines – l'amour, l'instinct sexuel, la peur de la mort...

On y voit opposer les férociétés réciproques du martyr par vertu et de la tyrannie intégriste par un poète en pleine maturité et maîtrise de ses moyens, ayant acquis la lucidité que confère l'expérience, et qui, la sagesse venant après la plongée violente dans un monde en bouleversement, aspire désormais à l'indulgence et à la tolérance... faute de pouvoir (de vouloir ?) répondre aux questions qu'il se (nous) pose.

Tous personnages et situations, bien sûr, dont la coïncidence avec des réalités contemporaines ne saurait être que purement fortuite !

Claude Yersin

La presse

Pièce insolite dans l'œuvre de l'Elisabéthain, *Mesure pour mesure* noue et dénoue les ficelles d'une intrigue rocambolesque où s'emmêlent les dictatures du désir, de la morale et du pouvoir. Comment concilier les lois impérieuses de la passion et celles qui les réprouvent ? Comment résister à leur transgression quand on en est soi-même l'instigateur ? Le duc Vincentio, simulant son départ pour un long voyage, confie le gouvernement de ses états au magistrat Angelo. Celui-ci s'empresse de condamner à mort un jeune homme accusé de fornication. Odieux chantage : le garçon se verra gracié à condition que sa propre sœur, vierge aux vœux à peine prononcés, offre son corps à la lubricité d'Angelo. Le Duc Vincentio, espion travesti, parviendra à déjouer les intrigues de son suppléant. Le propre du génie de Shakespeare est de conférer à chacune de ses œuvres une multitude de niveaux de lecture. Metteur en scène et directeur du Nouveau Théâtre d'Angers, Claude Yersin néglige sciemment la farce moralisatrice, et opte pour une vision politique. Avec une remarquable subtilité, il parvient à renverser le manichéisme apparent contre lui-même, sans pour autant astreindre la pièce à une lecture définitive. Angelo s'avère moins tyrannique que victime de ses propres passions, et le Duc Vincentio semble préférer les jouissances perverses de la manipulation à l'idée même de justice. Cette vision de *Mesure pour mesure* exige des comédiens une interprétation des plus précises, d'autant plus qu'ils évoluent dans les décors dépouillés et fort beaux d'Elizabeth Neumüller. Aucun recours à l'astuce ou à l'effet spectaculaire. Tout ici se joue et se déjoue, se lie et se délie, avec une rare et précieuse pertinence.

Pierre Notte. *La Terrasse*

© photo Brigitte Enguerand



Je me souviens...

Je me souviens que Claude est le seul metteur en scène à m'avoir enfermé dans une armoire. Le brave Duc que je jouais dans *Mesure pour mesure* s'en va se déguiser en moine pour pouvoir ainsi visiter son peuple incognito. Je me souviens que je devais surgir d'une armoire située au centre du plateau, élégamment habillé en Duc et revêtir peu après la robe de moine.

Je me souviens que ladite armoire était au départ en coulisses, côté cour... Je m'y introduis – on referme la porte à clef – et en route pour un petit voyage ! Ça va Alain ? me demande-t-on ? Alors on y va ! Mon armoire part sur roulettes, brinquebalante, moi à l'intérieur me tenant aux parois, légèrement voûté pour y faire tenir mon sublime chapeau, le cœur battant, essayant de rester concentré. La clef tourne

dans la serrure. Vincent ouvre grand les deux battants. Et j'effectue ma sortie principale... face au public. Cela paraît ressembler à un rêve d'acteur. Je me souviens entre autres, de ce beau moment magique que tu m'as offert, mon cher Claude.

Alain Libolt

La Moscheta

de Ruzante
traduction et mise en scène Rosine Lefebvre

avec
Anne Dupuis
Karim Belkhadra*
Jacques Denis*
Hugues Vaulerin

scénographie et costumes
Anita Renaud
musique
Jean-Michel Collet
maquillages
Catherine Nicolas
lumières
Jocelyn Davière
accessoires
Philippe Basset
couturière
Anne Poupelin
régie générale
Hervé Fruaut
réalisation du décor
Ateliers de décors municipaux
d'Angers (François Cotillard,
Pierre Leroy, Jean-Luc Bernier,
Joël Charruau)

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
avec la participation
du Jeune Théâtre National

première représentation à Angers
le 16 avril 1998

Angers et agglomération
22 représentations 1998
tournée Région Pays de la Loire
25 représentations 1998

Jusqu'à Brecht, le théâtre dit sérieux ne s'est guère intéressé aux catégories sociales du paysan et de l'ouvrier. La tragédie les ignore, la comédie les tolère – à certaines conditions de ridicule –, seule la farce leur donne la parole. Ce n'est point un hasard si ce mot signifie aussi hachis de cuisine.

Le personnage populaire n'a d'existence théâtrale, avant le XX^e siècle, que dans la fonction de valet, donc dans un rapport de soumission aux personnages nobles ou bourgeois.

Sans attribuer à Angelo Beolco des intentions réformatrices ou révolutionnaires qui seraient anachroniques, tant dans l'histoire du théâtre que dans celle du monde, il est intéressant d'observer son œuvre, et en particulier *La Moscheta*, sous cet angle.

Dans cette courte période entre la farce médiévale et la commedia dell'arte, Beolco crée des personnages-paysans qui ne sont pas de simples silhouettes à fonction comique, ni les faire-valoir du protagoniste. Beolco les montre entre eux, dans leurs rivalités amoureuses, leurs conflits d'intérêt, avec leurs peurs et leurs joies, dans leur lutte quotidienne pour s'accommoder du réel, faute de vivre dignement. Il nous montre leur extraordinaire vitalité et leur aptitude à la survie grâce aux histoires qu'ils se racontent et qu'ils nous racontent. L'incapacité de Menato à exprimer son amour à Betia est aussi grande que son envie physique, le désir de Ruzante d'être un héros est aussi grand que son impuissance à l'être : ces contradictions sont alors source de comique autant que souffrances tragiques.

C'est là qu'est la force théâtrale de cette œuvre et ce qui permet de la monter encore aujourd'hui.

Rosine Lefebvre

La presse

Une histoire de pauvre bougres. On les a nippés au décrochez-moi-ça du coin. La cloche sied aux clowns. Nos trois compagnons de hasard et d'infortune vont se jouer les pires tours, comme au cirque. L'enjeu de l'affaire, c'est Betia, la femme de ce vaurien de Ruzante. Menato, le paysan sans terre, réchaufferait volontiers le bon souvenir qu'il a gardé d'une aventure partagée, jadis, avec la belle. Tonin, le brave soldat, lorgne, lui aussi, de ce côté-là. Même si, à Padoue, il n'est qu'un étranger, un bergamasque, bon à rouler, bon à rosser. C'est le quart-monde chez l'Arioste et Machiavel, la misère, puisqu'on n'y peut rien changer, jetée en pâture à la farce. Le titre de la comédie en pose le vrai sujet : le moscheto, c'est le beau parler, tel que pour se faire valoir, ce rustre de Ruzante s'y risque un instant. Parce que l'Italie du XVI^e siècle était une vraie Babel ! Rosine Lefebvre a mis au point un langage populiste atemporel, assez vert, à la gouaille renouvelée ; on sourit. A l'atelier Jean-Dasté, spectateurs et comédiens sont à bout portant. Le long d'une manière de ruelle, aux extrémités bornées par deux cabanes, les personnages vont et viennent, se cherchent, s'esquivent, s'attrapent. La mise en scène séduit, réglée comme un ballet de marionnettes. Mais ce n'est pas drôle. Les acteurs jouent juste. Ils sont réalistes. Ils s'appliquent, mais sans délire. Jacques Denis, Ruzante le fier-à-bras, Hugues Vaulerin, Menato le faux camarade, Karim Belkhadra, l'honnête soldat et Anne Dupuis, la madrée Betia. Monstrueux, ils seraient burlesques. Vraisemblables, ils sont inquiétants...

Joseph Fumet. *Angers Poche*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

La vigne et le théâtre : tout un travail ! C'est un couple de viticulteurs de Chaudefonds-sur-Layon, dont nous étions devenus clients. Dans les conversations, nous sentions bien que le mot théâtre, employé pour définir notre métier, les faisait (poliment) sourire. Ce mot n'évoquait guère pour eux que la troupe amateur qu'ils avaient été voir, famille ou voisinage oblige, un dimanche après-midi de l'année d'avant dans la salle des fêtes du village. Bien sûr, la tête de Jacques Denis, il leur semblait bien l'avoir vue à la télévision, mais dans quoi ? La lucarne familière conférait un peu plus de sérieux à l'affaire, mais quand même... toujours sceptiques sur la réalité de notre activité professionnelle. La tournée de La Moscheta passait par Chaudefonds et d'autres communes environnantes. Nous leur avons envoyé un carton d'invitation. Un soir de juin, dans la salle du conseil de la mairie de Chalonnes-sur-Loire, ils étaient là. Un peu gênés et émus d'être assis si près des acteurs, presque impliqués eux aussi dans l'aire de jeu, entre la baraque rouge et la baraque bleue... À la fin, ils ont attendu Jacques-Ruzante pour lui dire : "C'est incroyable ce que vous vous déprenez ! Et puis vous transpirez aussi, c'est un peu comme nous dans la vigne ! Un vrai travail !". Dionysiaque, bien sûr !

Rosine Lefebvre

Hudson river,

un désir d'exil

de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin

Les pièces de Daniel Besnehard parcourent un labyrinthe qui suit volontiers le cours de fleuves et d'océans... Des grèves de la Normandie à la Vltava de Prague, jusqu'à ce lointain Obock... 1990 marquait la traversée de l'Atlantique avec *L'ourse blanche* : Ellis Island était en vue, mais les passagers ne débarquaient pas. Pour la première fois, avec cette nouvelle pièce, Daniel Besnehard pose ses rêves et ses valises à New York. Dans ce nouveau paysage urbain dont la démesure contraste avec l'humilité de la province normande, s'inscrit une histoire familiale aux multiples visages. L'auteur y interroge le malaise amoureux, la difficulté d'être ensemble, la fragilité des sentiments humains, l'inéluctabilité du temps qui passe sur trois générations de femmes et un couple d'hommes, aux prises avec leurs désirs et leurs destins entrelacés. La Normandie est là, en filigrane. L'empreinte de l'Est est historique et poétique à la fois : le poète Maïakovski a visité les Etats-Unis en 1925 : un bref séjour au cours duquel il conçut une fille, âgée aujourd'hui de 72 ans, dont la vie croise – hasard ou destinée – celle de nos personnages... Correspondances subtiles, ponts suspendus dans l'espace ou dans le temps... Comme les chansons des Komsomols, aux derniers vers d'un poème de Maïakovski, les dialogues de *Hudson River* de Daniel Besnehard “font couler l'Hudson vers Moscou”...

Claude Yersin

La presse

La scène est à New York, dans l'appartement que Pierre, cadre sup' parisien en rupture de ban, partage au début avec son amant, musicien de jazz noir. Le nœud de vipères initial se reconstitue dès lors qu'arrivent de Normandie la mère, la sœur et la nièce de Pierre, laquelle ne

sait toujours pas qui est son père... Le passé que Pierre en sa tentative d'exil avait tenté de fuir le rejoint donc brutalement, ces trois femmes conjuguant les frustrations à l'acrimonie. Une voisine, Pat, nommément désignée comme la fille cachée de Maïakovski, porteuse d'une histoire infiniment singulière, vouée au culte de son géniteur, entre et sort à point nommé, témoin distant de malheurs dont elle n'a pas la clé. Ce pourrait être une pièce de boulevard, car cela en possède, au fond, la structure et l'effectif humain. Mais tout autre chose se passe, de l'ordre de l'aveu et de l'observation de mœurs d'aujourd'hui, dans la confrontation de rancœurs provinciales crypto-balzaciennes avec les modes de vie de la Grosse Pomme tandis que plane l'ombre géante du poète soviétique arpentant le pont de Brooklyn. Besnehard, à l'abri de la mode, laisse libre cours à des élans de cœur et à des souvenirs d'enfance à peine travestis. *Hudson River, un désir d'exil* met en jeu une sensibilité à vif et cultive avec finesse, une affection pour les êtres qui n'exclut pas une certaine dureté lucide. Yersin a dirigé ses interprètes d'une main souple et ferme. Dans un décor de Chantal Gaidon, ingénieux, propre à passer en un clin d'œil de la poésie au prosaïsme, on se réjouit de retrouver Hélène Surgère en mère abusive à la voix aiguë. Christian Cloarec dote le rôle de Pierre d'arrière-plans profonds. Nathalie Bécue est impressionnante dans une partition ingrate de fille mère inconsolable et la jeune Marie Mure séduit par un sens intelligent du naturel. L'acteur anglophone Christopher John Hall est tout aussi épatant. Ce théâtre pour tous, au demeurant savamment pensé et construit, traite de lieux communs avec originalité.

Jean-Pierre Léonardini. *L'Humanité*

Je me souviens...

Je me souviens d'un décor couleur havane, des meubles cinquante, un canapé de skai rouge, une table en teck... On aurait dû apercevoir l'Hudson River de la bow-window. Comme tout cela était un ersatz de théâtre, il fallut se contenter d'un cyclo un peu triste. Claude Yersin avait soigné son casting : Christian, Marie, Nathalie et Hélène don-

naient le change, jouaient superbement les liens du sang. Il y avait aussi deux acteurs anglais, Sheila et Christopher, ils jouaient dans leur langue des personnages américains. Il y avait Maxou, une chienne boxer adorable qui entraînait en scène comme une princesse. Et puis hors champ, il y avait la vraie fille américaine de Maïakovski, Pat. C'est elle qui m'avait donné l'envie d'écrire la pièce. Je me souviens de sa joie profonde,

lors de la première au NTA, elle était venue de New York. Elle était fière, émue d'être devenue un personnage de fiction... Je me souviens de l'immense gâteau de nougatine, en forme de pont. Son génial père avait en 1926 intitulé un de ses plus fameux poèmes, Brooklyn Bridge.

Daniel Besnehard

© photo Solange Abazou



Je me souviens...

Quand je suis arrivée à Angers pour répéter Hudson River de Daniel Besnehard, Claude Yersin et moi ne nous connaissions pas. Beaucoup d'années de théâtre avec divers metteurs en scène m'ont rendue méfiante, je dirais même sceptique. J'ai

rapidement jugé que j'étais devant quelqu'un de rare aujourd'hui, un Monsieur, je dirais même un “Honnête Homme”, comme on l'entendait au XVII^e siècle ; rigueur et honnêteté sont les qualités fondamentales de cet homme-là : une vie consacrée à la culture théâtrale, servant

avant tout le texte, impartial vis-à-vis d'autrui et aussi, ce qui est plus exceptionnel, de lui-même. Mon estime s'est installée au cours des mois de travail et ma considération respectueuse lui est acquise.

Hélène Surgère

L'été

de Romain Weingarten
mise en scène Stéphanie Chévara

avec
Emmanuelle Bougerol*
Christophe Gravouil
Yves Prunier
Henri Uzureau*

scénographie
Natacha Cyrulnik
costumes
Sophie Tandel
maquillage
Catherine Nicolas
lumières
Jocelyn Davière
son
Vincent Bedouet
Jean-Christophe Bellier
régie plateau
Jean-Pierre Prud'homme
réalisation du décor
Ateliers de décors municipaux
d'Angers (François Cotillard,
Jean-Luc Bernier, Joël
Charruau, Pierre Leroy)
Ateliers Acte II Marseille -
Daniel Granger
réalisation des costumes
Me & M. Szpirglas

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National

première représentation à Angers
le 26 avril 1999

Angers et agglomération
31 représentations 1999

Dans un jardin, deux enfants, Lorette et Simon, et deux chats, Moitié Cerise et Sa Grandeur d'Ail, batifolent en proie aux émois de la fin de l'été. Dans la maison vit un couple d'amoureux qu'on ne verra pas et dont on ne saura rien. Ils ont leur propre romance, mais leur passion puis leur séparation obscurciront peu à peu, par procuration, le ciel des amours enfantines.

Tandis que les enfants s'amuse

nt à imiter les grandes personnes et tentent de comprendre les mystères qui leur échappent, les chats, bavards comme des pies, commentent l'air du temps et le comportement des personnages autour desquels flotte un air léger et plein de tendresse. Leurs discours abracadabrants sont d'une grande drôlerie. Entre chats et enfants s'établissent de secrets rapports, en un langage qui nous semble vraisemblable, à la limite du rêve et de la réalité.

En l'espace de six jours et de six nuits, Romain Weingarten entrelace la réalité diurne et celle plus obscure des symboles qui hantent le dormeur, en un conte poétique et cocasse...

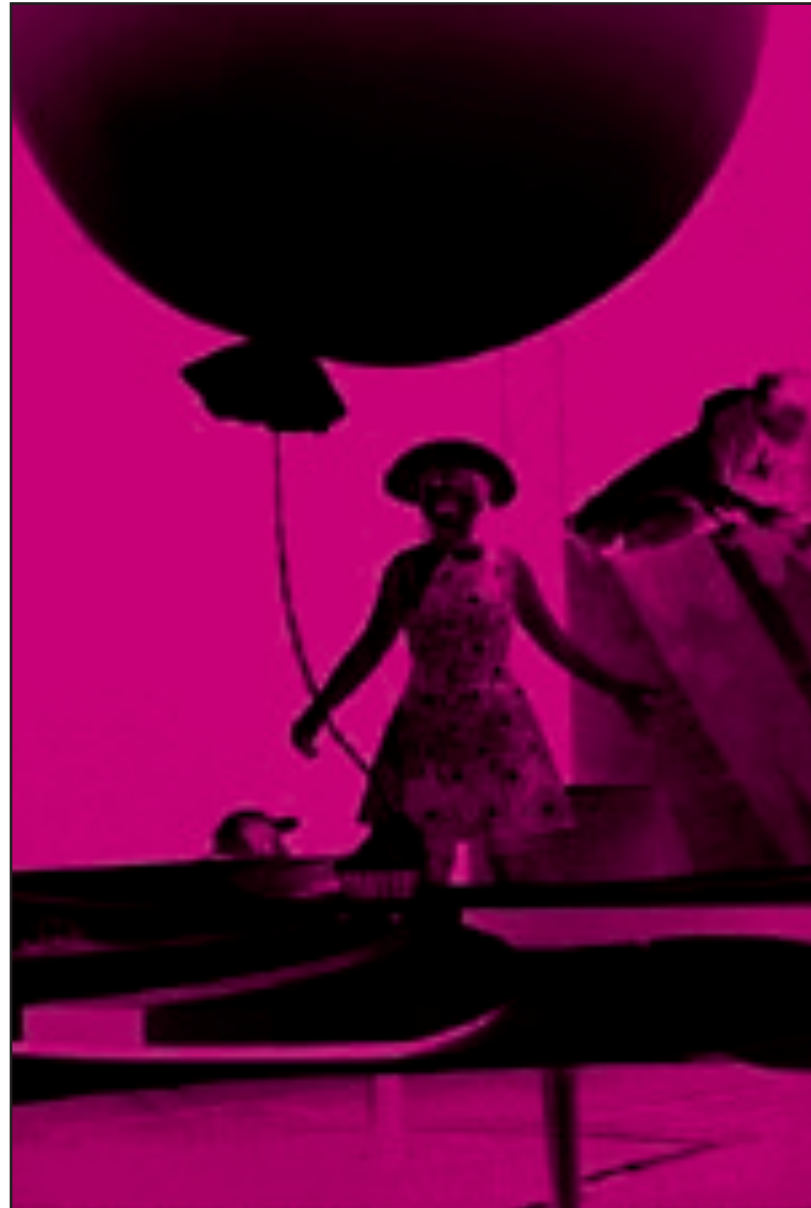
Edouard Couflet

La presse

Dans *L'été*, ce qui est caché, sous-entendu, rêvé, a autant d'importance que ce que l'on voit sur scène. Qu'y voit-on ? Un jardin hors du temps, baigné d'une lumière solaire (Jocelyn Davière), protégé d'une toile de tente blanche parsemée de motifs hélicoïdaux et abrité par un arbre souriant (une scénographie inventive de Natacha Cyrulnik). Derrière le muret en forme de toboggan, une mystérieuse maison dans laquelle s'ébat un couple d'amoureux invisibles. Leur histoire nous est narrée par petites touches, de manière impressionniste et combien vivante par un quatuor composé de deux enfants et de deux chats. La curiosité, le désir encore pétri d'innocence et d'envie, la fantaisie et l'imaginaire de ces personnages de conte sont les savoureux ingrédients de ce texte magnifique, subtilement servi par le spectacle proposé par Stéphanie Chévara. Dans des costumes de coton au parfum d'enfance (Sophie Tandel), Emmanuelle Bougerol est une Lorette à la grâce encore sauvage, tandis que Christophe Gravouil prête à Simon une maladresse candide et sincère. Côté chats, Moitié Cerise (Yves Prunier) joue les rouquins à l'ironie cinglante, face à Sa Grandeur d'Ail (Henri Uzureau), bonhomme et philosophe. Entre les jours et les nuits, la parole et le silence, des pauses musicales, nostalgiques et tendres, démultiplient les charmes et les référents de ce voyage à l'intérieur de nos songes.

Hélène Kuttner. *L'Avant-Scène Théâtre*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Je me souviens de ce joli Été de Weingarten, répété au printemps dans la salle Jean-Dasté en compagnie des compères Henri Uzureau, Christophe Gravouil et Yves Prunier, respectivement les deux chats et le petit frère de l'histoire, sous la houlette de Stéphanie Chévara. Un univers poétique, ludique, deux enfants, deux chats...

Je me souviens de la barge sur les bords de la Maine, où séjournèrent sur diverses créations quelques comédiens comme moi "importés".

Je me souviens de la grande gentillesse et de l'accueil familial qui nous fut réservé par toute l'équipe du NTA.

Je me souviens enfin de son "état-major", de Claude et Daniel, comme d'un duo charismatique, attachant, romanesque... c'est en tout cas avec beaucoup de plaisir et d'affection que de cet Été, je me souviens.

Emmanuelle Bougerol

Voix secrètes

de Joe Penhall
texte français Dominique Hollier et Blandine Péliissier
mise en scène Hélène Vincent

Comment est-il raisonnable de vivre ?
Quand vient la déraison ?
Comment ramener l'autre à la raison ?
Comment vivre avec les raisons de vivre de l'autre, avec sa déraison ?
Faut-il se débarrasser de l'autre ?
Joe Penhall questionne en écrivant pour le théâtre. Il trouve dans la structure narrative une liberté qui s'apparente à l'écriture cinématographique, mais le texte essentiellement dialogué est à ce point la chair même de l'action que la parenté avec le cinéma n'est qu'apparence. Le théâtre seul peut en accueillir la brûlure, parce qu'au théâtre toute question se pose "pour de vrai", "ici et maintenant", dans l'imaginaire et le présent, dans l'illusion du "réel", avec tous ceux qui sont là ce soir-là, acteurs et public. Cette éphémère rencontre, déjà en soi une expérience sensible de l'altérité, offre un espace de résonance exceptionnel aux questions que se pose et nous pose Joe Penhall avec cette pièce.

Hélène Vincent

La presse
Une vallée de larmes. Un chemin difficile. Telle est la vie selon Joe Penhall, journaliste et écrivain britannique dont Hélène Vincent met en scène *Voix secrètes*. Une vallée de larmes, un chemin plein d'embûches, telle est la vie en Angleterre aujourd'hui et c'est cet enchevêtrement entre allusions politiques à une société qui s'est en partie délitée et universalité d'un rapport au monde douloureux qui fait l'intérêt de la pièce de Joe Penhall.
Mais cette scène proprement anglaise, on pourrait la retrouver partout sur la planète aujourd'hui. Et s'il y a une spécificité du propos de l'auteur ici, c'est d'abord sur le personnage de Tom (Vincent Winterhalter) qu'elle passe : il sort de

l'asile psychiatrique, il s'est fait un ami à l'hôpital que l'on retrouvera plus tard (Aristide Demonico). Son frère Steve (Didier Royant), brave, travailleur, divorcé, a fait du pauvre restaurant du père un lieu à la mode. (...) Tom ne veut pas admettre qu'il est malade, ne veut pas prendre ses neuroleptiques et retourne l'agressivité qu'il réserve d'habitude au personnel médical contre son propre frère. Telle est la situation de base. Sur le chemin de Tom passe Laura (Claudine Bonhommeau), maltraitée par l'homme qu'elle aime (Georges Richardeau). Tom et Laura se trouvent dans la tendresse, la douceur. Mais ils n'échapperont pas au ressentiment de Dave, ils n'échapperont pas à la violence ordinaire.
Traduite par Dominique Hollier et Blandine Péliissier, la langue de Penhall est sèche, souvent âpre. Tous ces personnages sont un peu interdits devant la vie. Ils bricolent. Steve n'est pas un intellectuel. Il veut sauver son frère. Il souffre de ses rebuffades. C'est un homme bon, aussi blessé que les autres, mais qui réagit, lui, en s'abrutissant de travail, en tentant de "réussir". Penhall montre qu'il n'y a pas de solution. Mais, par-delà la violence, par-delà ce qu'il nous raconte de l'impossibilité à comprendre vraiment l'autre, il sait ménager des scènes de tendresse, d'affection et même d'espoir. Le spectacle doit beaucoup au sens des équilibres d'Hélène Vincent, qui a su s'entourer d'une belle équipe artistique (décor ingénieux de Tim Northam, lumière Gaëlle de Malglaive, son Papon Lofficial, musique Thierry Ménard) et de comédiens attachants et sensibles, qui, chacun à sa manière, défend de toutes ses fibres son personnage. Un beau travail.

Armelle Héliot. *Le Quotidien du Médecin*

Je me souviens...
Je me souviens de l'arrivée attendue de l'auteur, Joe Penhall. L'homme jeune et discret (la barrière de la langue peut-être) arborait une allure contrastant avec le terrible univers que décrivait sa pièce (violence, schizophrénie, alcoolisme...).
C'est un sentiment étrange de jouer une pièce devant son auteur, de surcroît lorsqu'il découvre le travail de mise en scène dans son état final. Tout d'abord il n'allait retrouver aucun de ses mots puisque tous traduits de l'anglais. Et puis son français très approximatif ne lui serait que d'un secours minime. La représentation achevée, nous échangeâmes sur les choix d'Hélène et la manière dont les acteurs s'en étaient emparés. Ce qui nous

avait semblé un travail minutieux de transcription de l'extrême violence que vivent les personnages (violence mentale mais aussi physique) lui apparut comme très éloigné de son projet original qu'il qualifiait de comédie beaucoup plus "légère". Avec une pointe d'ironie je lui glissai qu'après tout, sa pièce ne faisait que raconter l'histoire d'un schizophrène sortant d'hôpital psychiatrique; lequel tombe amoureux d'une paumée vigoureusement tabassée par son mec imbibé d'alcool. Rien à voir donc avec une quelconque tragédie... Il faut reconnaître néanmoins que le héros ou plutôt l'antihéros de la pièce sait faire preuve d'humour dans des situations où pour beaucoup elle n'est même plus une arme efficace contre la douleur.

L'auteur avoua son étrange sentiment d'être ému par un spectacle bâti sur un texte qu'il ne reconnaissait pas. Tchekhov disait vouloir écrire des comédies : "C'est Stanislavski qui les a rendues larmoyantes... Je voulais seulement dire aux gens, honnêtement : Voulez-vous comprendre combien vous vivez mal, combien votre vie est morne !" Peut-être revient-il au metteur en scène de savoir tirer les démons qui se cachent derrière les mots de l'auteur ?
La rencontre d'un auteur avec l'équipe de création est toujours un événement riche de surprises, souvent belles et émouvantes. Au NTA plus qu'ailleurs, on sut ménager ces moments enchanteurs.

Georges Richardeau



© photo Solange Abazou

Souvenirs d'un garçon

textes de Guy de Maupassant
conception et réalisation Claude Aufaure et Patrick Cosnet

avec
Patrick Cosnet*

lumières
Jocelyn Davière
musique originale
Jacques Montembault
régie générale
Yannick Brousse
Jocelyn Davière

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
Compagnie Patrick Cosnet
Association Fonds de Terroir

création à Angers
le 7 décembre 1999

Angers et agglomération
44 représentations 1999/2000
tournée France
20 représentations 2000
reprise
Festival d'Avignon
12 représentations 2000
Tournée Région Pays de la Loire
23 représentations 2000
Tournée Région Pays de la Loire
20 représentations 2002
La compagnie a repris
l'exploitation du spectacle pour
d'autres représentations

Claude Aufaure et Patrick Cosnet dans ce spectacle s'appuient sur quelques nouvelles : *Le vieux, Lettre trouvée sur un noyé, La folle, La serre* et *La mère sauvage*. Un choix sensible, un choix pour célébrer dans la juste distance du théâtre cette langue inimitable, aux mots violents et sensuels, si précis, mais aussi cette absence de jugement de Maupassant sur l'être humain. Pour Claude Aufaure, il tient compte de toutes les fissures de l'être, les monstruosité sont portées comme des "emblèmes", ce sont des vêtements. La sauvagerie se révèle dans la banalité des jours et des travaux. Une nouvelle de Maupassant, c'est presque comme une forme brève, un petit drame concis. Elle sous-entend le théâtre, l'appelle par son humour et sa poésie. Claude Aufaure et Patrick Cosnet sont deux artistes qui savent comment on nourrit un poulet, on le tue et on le mange. Ce sont deux hommes réels aussi, qui veulent ici rejoindre la vérité du théâtre sans user d'oripeaux véristes. Un acteur, un texte, une grande simplicité, pour laisser venir le mystère, la violence sourde, l'humanité de ces personnages de campagne. Un théâtre pointilliste qui n'use pas du gros trait.

Edouard Coufflet

La presse

L'écriture de Maupassant est un pur cristal. Patrick Cosnet s'est abreuvé à cette source claire et sa belle performance dans *Souvenirs d'un garçon* évacue enfin cette étiquette un brin folklo qui collait aux basques du personnage : le gars de Pouancé, l'agriculteur autodidacte de *La casquette du dimanche* a transcendé son statut de "comédien-paysan" pour révéler sa vraie nature : celle d'un comédien à part entière. (...) Sur un plateau nu où surgissent quelques accessoires (un portemanteau, un vieux flingot et un canapé), c'est tout un univers que parvient à suggérer le comédien par le seul jeu des mimiques, des regards, des silences et des attitudes. Sa confrontation avec un répertoire très "Lagarde et Michard" l'a comme transfiguré. Lui a donné l'essor, telle la chrysalide libérant le papillon, lui a octroyé cette densité magique, qui est la marque du métier. On s'attendait à le voir exceller dans ces évocations paysannes qui furent longtemps son fonds de commerce ; son expressivité se déplie avec ce même mélange de grâce et de gravité lorsqu'il figure un dandy désabusé canotant sur la Seine, un hobereau de l'Ouest, une veuve de guerre, un officier prussien à la nuque raide ou un vieux couple.

Aiguillonné par la direction de son pygmalion Claude Aufaure, son art inné de l'observation sert à merveille l'un des auteurs les plus observateurs de son temps.

Marc Déjean. *Ouest-France*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

La première fois de ma vie où j'ai joué devant du monde, au moment d'entrer en scène, un ami est venu me dire : "On a réussi à traîner Claude Yersin, il vient voir ton spectacle." La tête de mon ami m'indiquait que ce dénommé Claude Yersin, si ça n'était pas le pape lui-même, ça devait être un proche. À l'issue du spectacle, mon ami m'expliqua que Claude Yersin était directeur d'un centre dramatique national. Effectivement il n'avait pas l'air de rigoler beaucoup ! Il a bu un jus de fruit, nous un muscadet et La casquette du dimanche est entrée au Centre dramatique d'Angers pour trois semaines.

Quand j'ai décidé de jouer Maupassant, Claude encore une fois nous a fait confiance. Le soir de la première, après le spectacle, c'est lui qui est venu le premier dans ma loge, et il m'a embrassé. Mes joues ont gardé la caresse de sa barbe !

Patrick Cosnet

Le courage de ma mère

de George Tabori
texte français Maurice Taszman
mise en scène Claude Yersin

avec
Nathalie Bécue*
Alain Libolt*
Dominique Massa
Yves Prunier

scénographie
Charles Marty
costumes
Chantal Gaidon
assistée de
Séverine Thiébault
lumières
Benoît Collet
sons
Dominique Massa
assisté de
Vincent Bedouet
maquillages
Catherine Nicolas
régie générale
Hervé Fruaut
collaboration artistique
Daniel Besnehard
Maurice Taszman
réalisation du décor
Ateliers de décors municipaux
(François Cotillard, Pierre Leroy,
Joël Charruau, Jean-Luc
Bernier), Olivier Blouineau

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

création française à Angers
le 7 mars 2000

Angers et agglomération
28 représentations 2000
Théâtre de l'Aquarium, Paris
32 représentations 2000

Budapest. Un beau matin de l'été 1944, Madame Tabori est arrêtée alors qu'elle se rend chez sa sœur pour une partie de rami. Elle est emmenée à la gare où elle se trouve entassée dans un convoi avec 4030 compagnons d'infortune. Direction : Auschwitz. Pourtant, à la frontière polonaise, l'officier allemand qui recense les prisonniers fera semblant de croire au passeport de la Croix Rouge qu'elle prétend avoir oublié, la ramènera chez elle en première classe et, arrivé à destination, lui suggérera de profiter de son absence aux toilettes pour s'enfuir. Seule survivante de ce convoi, Madame Tabori arrivera en retard pour sa partie de rami. C'est une histoire vraie que raconte Tabori dans cette œuvre créée en Allemagne par Hanna Schygulla : la pièce, originellement nouvelle, puis dramatique pour la radio, nous parle d'une grande histoire avec un petit "h", une histoire faite d'horreurs et de miracles oubliés... George Tabori a perdu à Auschwitz son père ainsi qu'une grande partie de sa famille ; sa mère, par un miracle improbable, est revenue des portes de la mort. Dans *Le courage de ma mère*, il raconte avec elle, pour elle, cette histoire, il l'aide à la re-mémorer, à l'accoucher presque, beaucoup plus tard ; il le fait hors de tout pathos, avec la distance du temps, et un certain sourire tendre. Comment survivre sans trahir ? Comment représenter l'innommable ? Comment évoquer la shoah ? Et pourtant Tabori ne peut parler que de cela ; il le fait sans haine ni complaisance, souvent avec son humour décapant, comme ici, dans ce récit à la fois pudique et picaresque. Citant l'exception, il nous renvoie à la règle ; son happy end ne dénonce qu'avec plus d'efficacité les millions "partis en fumée au-dessus de la Pologne".

Claude Yersin

La presse

L'auteur s'est éloigné de tout réalisme et a pris le parti d'une distanciation à l'évidence influencée par Brecht. Un homme raconte l'aventure de cette femme et, à intervalles réguliers, des acteurs jouent les scènes annoncées. La femme est toujours interprétée par la même actrice, tandis que les autres rôles sont joués par des acteurs qui passent d'une tenue à l'autre, parfois d'un masque à l'autre. De telle sorte que le langage théâtral vient apporter une sorte de grotesque discret, affirmant ainsi que la médiocrité se montre sous une panoplie de visages interchangeables. À travers un récit régulièrement interrompu de scènes flashes, Tabori ne trace pas seulement un destin unique mais aussi celui des autres déportés, confrontés à la mort et à la misère sexuelle. C'est une très belle pièce ! Claude Yersin a eu la bonne idée de créer, avec Charles Marty, un dispositif inhabituel. Réparti sur trois côtés, le public assiste à un spectacle qui se déroule un peu sur une arrière scène lointaine et beaucoup sur une longue scène étroite, avec laquelle le spectateur est dans une relation rapprochée. Nathalie Bécue joue la mère avec une sensibilité masquée, tendre et énigmatique à la fois. Alain Libolt est l'inconnu qui raconte, avec une belle force de conviction. Yves Prunier et Dominique Massa se métamorphosent habilement dans les autres rôles. Ce *Courage de ma mère* dont le titre renvoie à *Mère courage* de Brecht est ainsi créé en France avec une simplicité juste, dans une succession de gros plans et de plans éloignés : le spectacle de Claude Yersin nous touche d'autant plus que, l'air de rien, il bouleverse sur deux tons, l'écoute secrète et l'émotion que procure le jeu ouvertement théâtralisé.

Gilles Costaz. *Les Echos*

© photo Brigitte Enguerand



Je me souviens
Chanson du Courage de ma mère
Je m' souviens du regard bleu exigeant
et bienveillant
Je m' souviens Alain, Dominique, Yves
Du labeur
Rigolade
Du labeur
Complicité
De Claude qui raconte l'histoire

De l'histoire à raconter
De Claude, là, écoute, dit non, dit oui,
Du patron
D'un spectacle formidablement plein de
théâtre
JE ME SOUVIENS QUE JE M'EN SOUVIENDRAI

Je m' souviens des pauses café-chocolat
Je m' souviens de l'imbroglio des valises
D'un air "La Marmotte"

Je m' souviens de deux reflets dans la salle,
au fond
A chaque représentation
De la douleur de la prune
Je m' souviens d'une formidable fraternité
JE ME SOUVIENS QUE JE M'EN SOUVIENDRAI

Dominique Massa et Nathalie Bécue

***Le courage de ma mère* a reçu le Prix Georges Lerminier 2000 attribué par le Syndicat Professionnel de la Critique Dramatique et Musicale pour le meilleur spectacle théâtral créé en province.**

Une comédie absurde rend hommage aux gens ordinaires... Le metteur en scène Claude Yersin, qui vient de créer la pièce au Nouveau Théâtre d'Angers, en a bien saisi les différents enjeux. Tous les rôles secondaires sont pris en charge par les deux mêmes acteurs comme dans une comédie de masques, accentuant l'absurdité de cette histoire. Madame Tabori est ici finement interprétée par une Nathalie Bécue tout en retenue, où perce la discrétion de ces humbles qui ne veulent jamais causer de dérangements, fût-ce en danger de mort. Face à cette femme ordinaire devenue héroïne à la faveur d'événements qui la dépassent, l'hommage du fils force celui de l'écrivain.

Maïa Bouteillet. *Libération*

C'est un théâtre sans effets qui se crée à chaque instant, un théâtre qui se fait à vue, avec trois fois rien, des chaises pour simuler le train, et surtout des ambiances sonores. Des sons produits en direct par les acteurs, de la musique. La simplicité du langage théâtral, la proximité avec le public, créent une intimité bouleversante. Ajoutez à cela la distance et l'humour acide aussi de Tabori, tout est dit de la barbarie nazie : la brutalité des arrestations, la promiscuité des corps dans des wagons à bestiaux, la peur, la terrible peur et même le désir...

Ne passez pas à côté de ce beau travail et de cette pièce qui compte sur le sujet parmi les plus réussies.

Vincent Josse. *France-Inter*

Les miracles sauvent l'humanité, et la pièce de Tabori, organisant subtilement, et à l'économie, les répliques dialoguées, les questions du fils et les réponses de la mère, tissant merveilleusement un entrelacs de dits et de non-dits, de mystères et d'aveux, d'impatiences et de révoltes enfantines, tient de cette dialectique en marche vers le miracle. S'appuyant sur la traduction de Maurice Tazsman, la mise en scène de Claude Yersin, par sa simplicité et son humour faussement potache, épouse parfaitement cet entre-deux, cette échappée fragile entre réalité et romanesque, vie et théâtre, où la lucidité d'un Stefan Zweig rencontre le burlesque de Groucho Marx. Dans un décor de Charles Marty, qui éparpille malles et vieux vêtements, Nathalie Bécue, la mère, Alain Libolt, le fils, Yves Prunier et le comédien-musicien Dominique Massa, qui interprètent successivement plusieurs personnages à l'aide de masques de théâtre de foire, sont les protagonistes très inspirés de ce spectacle tendre, brûlant et fort, sans être jamais complaisant ni nostalgique.

Hélène Kuttner. *L'Avant-Scène Théâtre*



© photo Solange Abaziou

La Cocadrille

de John Berger
réalisation de Claude Yersin et Yves Prunier

Ils sont du même village de montagne. Jean et Lucie, qu'on appelle la Cocadrille. Drôle de petite bonne femme ! Et qui sait ce qu'elle veut. À vingt ans, deux nuits d'amour passionné, Jean prend peur et s'enfuit. Quarante-cinq années en Amérique du Sud puis au Canada. En 1967, il revient au pays, vieux, pauvre et seul. Il apprend vite que pour la Cocadrille, la situation au village a beaucoup changé ! Mais quand il la revoit, il doit se rendre à l'évidence, elle veut plus que jamais l'épouser. - *Viens me donner ta réponse quand tu voudras, Jean.*

Avant que je lui donne ma réponse définitive, elle était morte. C'est le facteur qui découvre son corps... On l'avait abattue à coups de hache. Mais l'histoire ne se finit pas là et c'est Jean qui, plus tard, lui proposera de l'épouser. John Berger a regardé de près la vie des paysans de Haute-Savoie, où il vit depuis les années soixante-dix... Nul cliché, mais la présence forte de la nature, du quotidien et de l'imaginaire pour raconter l'amour inattendu de Jean, paysan de montagne, pour Lucie, femme rebelle.

Edouard Coufflet

La presse

Le tandem formé par Claude Yersin et Yves Prunier fonctionne toujours admirablement et excelle dans ces récréations modestes communément appelées “petites formes”. (...) Pour conduire le public sur les sentiers de cette passion aussi entêtée qu'étonnante, Yves Prunier est le seul guide. Il tire de son sac à dos quelques reliques anodines : une lampe-tempête, une bougie, une boîte enrubannée, une petite Vierge, trois fois rien. Et pourtant, dès qu'ils passent entre ses mains, ces maigres accessoires suffisent à recréer un paysage, une atmosphère, une émotion. L'acteur donne à voir, à sentir, à entendre, à toucher, à penser. La prouesse n'est pas dans sa capacité à présenter la folle jeunesse et l'âge le plus avancé de son personnage mais bien à camper l'univers tout entier. Un fichu, un tablier et la Cocadrille apparaît. Une chemise de trappeur et c'est Jean qui revient. Une intonation au détour d'une phrase et voilà qu'ils sont là, tous les deux. Mieux, quand Yves Prunier nous entraîne chez cette dame de Haute-Savoie, on visualise parfaitement la maison du cantonnier abandonnée à la Cocadrille. On perçoit la misère de cette femme vieillissante comme on est ébloui par la lumière éclatante du champ de myrtilles dans lequel Jean retrouve la Cocadrille après sa mort. L'ensemble, qui procède par petites touches impressionnistes, offre la démonstration que le grand théâtre peut parfois se nourrir de petits moyens.

Nicolas Emeriau. *Angers Poche*

© photo Solange Abazou



Je me souviens...

Place Imbach, quelque chose recommence de l'artisanat poétique. Dix ans après Les p'tits loups. Rencontre avec un récit, avec l'œuvre d'un auteur, joyeuse expérience des affinités, chute d'une part de solitude. Salut et hommage à John Berger.

Qui raconte ? Où ? Quand ? Comment ? Rajeunissement et vieillissement en direct, être en haut de la montagne, dans la pénombre du chalet, guider le récit sans perdre l'émotion de le redécouvrir. Le difficile chemin vers la simplicité ! Raideurs, mauvais plis, limites ! Sincérité, adresse, jamais gagnées. J'enrage d'être moi. Une heure quinze, tout doit tenir dans le break aux couleurs du NTA, le matériel, la troupe, l'équipe technique et relations publiques. Prunier, Rossignol, spectacle de haute nature !

À une semaine de la première, presque deux heures, on coupe, difficile, tant de choses nous touchent dans ce texte ! On perd “le cœur blanc des framboises”. Jocelyn nous invente une régie camouflée sous une chaise pliante, reliée au portemanteau. Martine Rossignol doit envoyer les effets “mine de rien” ! Lumière en vrac pour la première sortie dans une résidence universitaire, et ma tête touche le plafond lorsque je monte sur la table. Mais les spectateurs ont tout aimé, le vrac et la tête, Lucie Cabrol surtout. On boit un verre de jus d'orange et on lève nos biscuits à l'avenir.

Maisons de quartiers, villages, géométries très variables des salles, “Pause Café” à Verneau, je joue à cinquante centimètres du premier rang. Bamako, j'entre dans la salle du Centre Culturel par une porte latérale, je transpire à grosses gouttes, à la sortie, Hubert Reeves attend, sourire et félicitations “C'tait bien d'début à la fin”. Émotion, action de grâce aux fêes, à la bonne étoile de John Berger, à la lumière de Lucie, aux amitiés franco-suissees en terre africaine de deux artisans lémaniques ; mondialisation d'après spectacle ! Regrets de ne pas avoir joué d'autres fois là-bas, histoire de douanes !

L'Auvergne après Loire et Mali, la solidarité d'une équipe en tournée. J'ai repris des études et j'écris une pièce sur les trois petits cochons.

2006. Redevenu intermittent, je repars avec Lucie Cabrol, hanté par la peur de la perdre, armé de cet “espoir du plaisir” dont parle John Berger.

Je me souviens “comme si j'y étais” des premières séances avec Claude.

Comme disait mon père “Vive la vie !” Yves Prunier

Paroles à boire

conception et mise en scène Monique Hervouët

Si Dyonisos et Bacchus ont marqué de leur présence la naissance du théâtre, il est difficile de trouver la moindre pièce louant le vin.

Paroles à boire est donc la mise en théâtre d'un montage alternant textes poétiques ou littéraires et textes plus techniques issus d'écrits gastronomiques anciens et modernes et du vocabulaire savant des œnologues et vignerons. Le choix des textes se cristallise autour du voyage éphémère du goût, vers ce geste poétique et joyeux qui tend à dire l'indicible : le bonheur coloré des papilles.

Le spectacle s'ouvre sur des considérations pré-paratoires à la cérémonie. Le premier critique français, Grimod de la Reynière (1808), préside à la mise en place de la table, exposant ses exigences quant au service du vin. Si le décalage historique nous amuse, la mise en garde contre certains trafics frauduleux reste d'actualité.

La table dressée selon les us du XIX^e reçoit en fait les verres de deux Japonais pour un religieux rendez-vous de dégustation de vin français : une dégustation qui va leur réserver des surprises... Entrée fracassante d'un délicieux personnage que l'on retrouvera tout au long du spectacle, Olivier de Serres, fidèle agronome d'Henri IV. Cet homme à qui le vignoble français doit tant, s'adresse à une cour moderne qui ne se prive pas de répliquer, du haut de son savoir contemporain : notamment par les propos du sociologue De Certeau, ceux d'un vigneron imaginé par Jean Giono, ou ceux d'un promeneur égaré dans les vignes sous la plume de Joseph Delteil.

Vient le temps des vendanges : les fragrances appellent le souvenir chez une vendangeuse de C.F. Ramuz... Et puis les poètes s'en mêlent : Gaston Couté, Omar Khayam, Jean Cévenol... Puis on apporte les verres...

Monique Hervouët

La presse

Le vin, ici, est considéré comme un “personnage”, un être à part entière dont on vante les qualités comme on le ferait de tout un chacun. On y parle de son travail, on le regarde vieillir, s'inquiétant, à l'occasion, de ses forces déclinantes, jusqu'à avouer la déception cruelle provoquée par le contenu d'une bouteille antique si attendue et qui se révèle d'une platitude désolante, atteint de sénilité avant l'âge pour avoir été trop brutalisé, pour avoir trop voyagé. On évoque les rêves qu'il entraîne, les déceptions qu'il provoque. (...)

On en appelle aussi bien à Grimod de la Reynière qu'à Olivier de Serres confronté sans souci du temps et des époques, à Michel de Certeau, Ramuz, Gaston Bonheur... ou Giono chantant sans complexe les mérites d'une saine piquette de fête à usage local (“Les étrangers qui en ont goûté et à qui on en offre répondent tous : Non merci. Et c'est sincère. Nous n'insistons pas”).

Qu'on ne s'y méprenne pas. Lâchés en liberté sur le plateau, les cinq comédiens en charge joyeuse des textes et des mots ne poussent pas à la consommation. Leur ton est bonhomme et gaillard. Leur propos est épicurien et d'une générosité sincère. La preuve ? Après avoir fait un sort – tout de même – aux vins de Touraine, ils se livrent à une leçon de dégustation, offrant à chaque spectateur un doux verre de coteaux du layon, accompagné de commentaires de l'œnologue Jean-Michel Monnier. Chacun peut le refuser. Mais bien peu (y en a-t-il même ?) le font. Ce serait pire qu'une erreur, une faute. Un manque de tact et de délicatesse au terme d'un spectacle savant aussi chaleureux que convivial.

Didier Méreuze. *La Croix*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

C'était en l'an 2000.

Embarquant spectateurs et comédiens pour un voyage gouleyant au gré des territoires et des siècles, Monique Hervouët, fille de vigneron charentais et metteur en scène, propose avec enthousiasme et sans modération, une célébration théâtrale du vin.

Je me souviens des répétitions durant lesquelles les mots sur le vin sont mâchés, digérés, recrachés, répétés pour obtenir le meilleur de chacun des comédiens.

Je me souviens de Bibi travaillant ses

couleurs pour fabriquer son vin de théâtre.

Je me souviens de cette robe magnifique, imprimée de grappes de raisin.

Je me souviens de ces conversations sur le vin, anecdotes, blagues avec mes quatre joyeux compères comédiens.

Je me souviens de ces mêmes acteurs foulant de leurs pieds nus le raisin imaginaire.

Je me souviens de tous, apportant grand soin à leur travail pour essayer d'être à la hauteur de ce divin compagnon.

Je me souviens du plaisir à dire ces mots racontant le vin, de la terre jusque dans le verre.

De ce grand personnage VIN, nous avons été traversés.

Racontant l'humanité, Il traduit pour nous nos passions, bonheurs, malheurs, amours et haines, espoirs et désespoirs.

Enfin, je me souviens de cette fête joyeuse à chacune des représentations qui réunit comédiens et spectateurs lors de cette mémorable dégustation d'un merveilleux vin de chez nous.

Hélène Raimbault

Les noces du pape

d’Edward Bond
texte français Georges Bas
mise en scène Christophe Lemaître

avec
Eric Amara*
Pierre Baillot
Gauthier Baillot
Nathalie Besançon*
Vincent Berger
Michel Dennielou*
Emmanuel Faventines
Lise Payen*
Pierre-Henri Puente*

scénographie
Christophe Lemaître
Michel Morel
costumes
Christophe Lemaître
Stéphane Gaillard
lumières Stéphanie Daniel
son Arnaud Devillers
assistants Michaël Perrot
Philippe Joubert
coach cricket Krishna Lester
administration
Sophie Guénébaut
régie tournée Eric Guilbaud
construction décor
Ateliers Michel Morel, Léon Bony

coproduction
La Compagnie des Treize Lunes,
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
Théâtre Maxime Gorki, Scène
Nationale du Petit Quevilly
Théâtre du Muselet, Scène Nationale
de Châlons-en-Champagne
avec le soutien de
Théâtre en tournée, Événement
théâtral de la Région Haute-
Normandie, ministère de la
Culture, DRAC Haute-Normandie
Région Haute-Normandie ADAMI

création française
à Grand-Quevilly
le 28 novembre 2000

Angers
10 représentations 2000
Châlons-en-Champagne
2 représentations 2000
Grand-Quevilly
3 représentations 2000

Pourquoi ai-je choisi la première pièce d'Edward Bond plutôt qu'une pièce plus récente ? Sans doute parce que je me reconnais plus dans ses pièces “questions” que dans ses pièces “réponses”. *Les noces du pape* me semble moins didactique que les pièces plus récentes. C'est l'œuvre d'un jeune auteur plus préoccupé de sa place dans le monde que du mode d'emploi de ce même monde.

J'ai voulu monter *Les noces du pape* comme un conte. Un conte moderne et violent, qui me permette de poser une question centrale : qu'est-ce qu'un homme ? ou comment accroître son humanité dans une société inhumaine ?

Il est souvent question d'enfermement chez Bond ; ses personnages sont livrés sans concession, ils peuvent être contradictoires, incarner la méchanceté, l'impuissance, le désarroi, la lâcheté. Ils n'ont pas la maîtrise de la langue, cette arme théâtrale en moins leur confère une profonde humanité qui me trouble et m'effraie. Enfant déjà, j'occupais mes loisirs à disséquer tout ce qui me passait sous la main : grenouille, ours en peluche, insectes... Mes parents, devant ma passion pour la médecine, ou plutôt ses étranges et fascinants instruments d'investigation, m'ont offert un microscope.

Aujourd'hui, j'ai gardé intacte cette passion d'entomologiste, j'ai simplement lâché mes scalpels pour *Les noces du pape* d'Edward Bond.

Christophe Lemaître

La presse

Bond n'a que vingt-huit ans quand il écrit *Les noces du pape*. Si l'on peut déjà repérer certains des thèmes que l'écrivain reprendra et développera par la suite, il y a dans cette pièce de jeunesse une complexité humaine, une finesse et

une profondeur dans la psychologie des personnages qui surprennent aujourd'hui. Les premières scènes pourraient faire croire à la chronique d'une bande de jeunes dans une ville du sud de l'Angleterre au début des années soixante pour qui le cocktail “alcool + violence” est la meilleure façon de tuer le temps et de tromper l'ennui. En fait, ce qui intéresse le jeune Bond, c'est la relation singulière qui se noue entre deux hommes que tout oppose a priori. Scopey, un des piliers de la bande, devient le héros du coin en faisant gagner un match de cricket à l'équipe de son village. Il épouse Pat. Son avenir semble tracé. Mais sa rencontre avec Alen, vieil ours solitaire et énigmatique, bouleverse sa vie. Scopey se prend de sympathie pour Alen au sens littéral du terme. Il s'identifie à lui de manière obsessionnelle et au point de se marginaliser, de s'exclure à son tour d'une société où il semblait parfaitement intégré.

La pièce se déroule pendant un cycle de quatre saisons : le temps de l'initiation, du mûrissement et de la mort. De par sa construction en brèves séquences, elle s'apparente davantage à un scénario de film. C'est par une multitude de petits détails concrets, réalistes, que Bond nous fait saisir l'ambiguïté et l'évolution des personnages. La mise en scène sobre, efficace de Christophe Lemaître sert au mieux cet enchaînement cut des actions. Il a fait un travail extrêmement intéressant sur l'espace et le temps. Et sa distribution est pertinente. Ce sont Pierre et Gauthier Baillot, le père et le fils, qui jouent Scopey et Alen. Dans le rôle de Pat, Nathalie Besançon est, elle aussi, formidable. Ce spectacle qui a séduit un large public aurait mérité davantage d'intérêt chez les professionnels.

Chantal Boiron. *L'Avant-Scène Théâtre*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Un match de cricket sur un plateau de théâtre ? Mission impossible, a fortiori sur un plateau en France... Et pourtant Christophe Lemaître a réalisé là une vraie

première ! Coachés par le président du Saumur cricket club, Krishna Lester, les comédiens se sont initiés aux runs et overs, à tous les mystères de ce sport typiquement anglo-saxon, et très crédibles dans les tenues

blanches de rigueur, ils ont effectué leurs lancers sur le “pitch” du Beaurepaire comme d'authentiques cricketers ! Ils étaient magnifiques...

Françoise Deroubaix

Solness le constructeur

de Henrik Ibsen
texte français Terje Sinding
mise en scène Michel Dubois

avec
Daniel Briquet
José Drevon
Etienne Fague
Alain Mergnat*
Natacha Mirkovich*
Muriel Racine
Louis-Basile Samier

scénographie
Jean-Pierre Larroche
costumes
Pascale Bordet
lumières
Christophe Dubois

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
Nouveau Théâtre de Besançon
Centre Dramatique National
Théâtre conventionné de
Bourg-en-Bresse

première représentation à Angers
le 20 février 2001

Angers
10 représentations 2001
Besançon
10 représentations 2001
tournée France
15 représentations 2001

L'homme âgé qui décrit *Solness le constructeur* livre, brusquement et sans pudeur pourrait-on dire, les questions de sa condition. Les tentations du désir redécouvert, tout d'abord, à travers une jeune femme ; désir équivoque où l'évocation d'un trouble infantin semble le sublimer. Mais ce désir révèle l'impuissance, la peur. Face à cet amour qui s'offre avec violence et détermination, Solness ne peut prouver que son courage à affronter sa propre mort. À se la donner peut-être ? La pièce se termine sur cette interrogation. Impuissance encore à transmettre sa confiance, son acquis professionnel à un jeune homme envers lequel une dette morale demeure comme une tache ineffaçable. Impuissance enfin à affronter lâchetés et mensonges face à une épouse repliée, isolée dans l'amertume et les regrets. À cette femme détruite Solness ne peut offrir, lui l'architecte, que le tombeau de leur échec affectif d'une vie terne et recluse.

Que construit Solness ? Des églises puis des châteaux, des tours ; des tombeaux en quelque sorte, tous devenus chimères. "Construire des foyers pour les hommes ? Ça ne vaut rien, pas un clou... Les êtres humains n'ont pas besoin de foyer. Pour être heureux, pas de foyer... Lorsque je fais le bilan, que je regarde en arrière, je vois que je n'ai rien construit à fond. Rien sacrifié non plus pour construire quelque chose, rien, rien... Il n'y a rien."

Solness le constructeur est une des plus grandes pièces de Henrik Ibsen. Non parce qu'elle est noire, mais tout au contraire parce qu'elle avive l'orgueil de la lucidité. C'est une pièce brûlante, incandescente. Une pièce de lumière, crue.

Michel Dubois

La presse

Michel Dubois a choisi de monter cette œuvre crépusculaire, où l'auteur de *Maison de poupée* se livre visiblement beaucoup. Nul besoin d'aller chercher loin pour deviner qui se cache derrière ce personnage du vieil architecte, se sentant une dernière fois pousser des ailes au contact d'une Lolita perturbatrice de sa vie bien rangée...

Sombre drame, *Solness le constructeur* montrera ailleurs que dans son fatal dénouement un caractère foncièrement lyrique. Œuvre à multiples facettes, qui tire une part de son charme dans le "non-dit" des personnages (en particulier Hilde, mystérieux petit "ange exterminateur"), c'est aussi une subtile variation sur le thème de la rédemption. Solness, en effet, joué par un Alain Mergnat qui saura tirer parti de la réalité objective mais aussi des fêlures intimes du personnage, est tараudé par une faute à la fois responsable de son ascension sociale et de son malheur. (...) Deux belles figures féminines gravitent autour du personnage-pivot : l'épouse de Solness, constamment attentive à l'accomplissement de ses devoirs (José Drevon en fait une touchante enfant vieillie) ; et Hilde (Natacha Mirkovich) joue les perturbatrices avec une belle conviction. Les autres personnages sont réduits au rôle de "déversoirs", face à un Solness despotique. Heureusement, le personnage du docteur fera exception : Daniel Briquet (le "Monsieur Malaussène" de Daniel Pennac) parviendra sobrement à faire ressortir son étrangeté, et son côté catalyseur de l'action et des tourments intimes.

Bertrand Guyomar. *Le Courrier de l'Ouest*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Entre les CDN d'Angers, de Caen et de Besançon a existé pendant de nombreuses années une fidélité basée d'abord sur une longue collaboration entre Claude Yersin, Daniel Besnehard et moi-même, mais aussi et surtout peut-être sur une vision très proche de nos projets réciproques dans le cadre de la création et de la décentralisation théâtrale.

Dès son installation à Angers, Yersin a reçu la majeure partie de mes mises en scène ; ces dernières saisons, Solness le constructeur d'Ibsen, Vêtir ceux qui sont nus de Pirandello, Si c'est un homme d'après le témoignage de Primo Lévi sur la Shoah. Les rencontres avec le public angevin ont toujours été d'une rare qualité ; c'est là que le travail rigoureux et obstiné de Yersin et de ses collaborateurs se signale d'emblée. Un travail exemplaire, essentiel aujourd'hui comme hier.

Sera-t-il poursuivi ? Peut-il l'être à ce niveau d'exigence ? Il le faut.

Michel Dubois

Le rire des asticots

textes et chansons de Pierre Cami
mise en scène Christophe Rauck

avec
Marc Barnaud*
Hervé Dartiguelongue*
Marion Guerrero*
Juliette Plumecocq-Mech*
David Sighicelli

scénographie et costumes
Christos Konstantellos
lumières
Jean-Michel Bauer
musiques des chansons
David Sighicelli
directrice de production
Régine Montoya
régie lumière
Benoît Collet
régie plateau, accessoires
Philippe Basset

coproduction Terrain
Vague(Titre-Provisoire)
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
Théâtre Vidy, Lausanne
avec le soutien de
l'ADAMI et la SPEDIDAM

création à Angers
le 25 septembre 2001

Angers
44 représentations 2001/2002
reprise
Angers
5 représentations 2002
La compagnie a repris
l'exploitation du spectacle pour
d'autres représentations

Cami écrivait beaucoup. Des pièces courtes, des romans, des scénarios, des opérettes ou, comme il aimait les appeler, des “romans sonores”. Outre l’œil acéré du poète sur les angoisses et les fantasmes de ses contemporains, l’univers de Cami garde encore aujourd’hui toute sa pertinence. Son désir de renverser et de bousculer une société encore rivée au XIX^e siècle reste toujours d’actualité. Sans avoir appartenu à aucun mouvement artistique, il est l’inventeur décontracté d’un burlesque surréalisant dont on trouverait des réminiscences chez Jacques Prévert, Pierre Dac, Eugène Ionesco, les Frères Ennemis, les Branquignols, Raymond Devos... Les textes courts de Cami sont de véritables pièces, écrites sur un mode très narratif. Nos héros n’hésitent pas à déambuler sur les toits de Paris, à s’engager dans une course poursuite en automobile, ils tombent dans la Seine ou dans les souterrains de la Tour de Nesle, tout cela sur un mode naïf et très poétique.

Christophe Rauck

Marion Vignal. *L'Express*

La presse

C’est un hymne au rire et à la légèreté, un combat contre la somnolence de nos sociétés, un pied de nez aux donneurs de leçons et aux idiots en tous genres. Sur scène, cinq acteurs, affublés de fausses barbes et de passoirs sur la tête, nous embarquent dans l’univers fantasque de Pierre Cami, auteur de nombreux romans, de pièces courtes, d’opérettes et de scénarios, disparu en 1958 dans l’indifférence générale. Le “plus grand humoriste in the world” pourtant selon Charlie Chaplin, que Cami admirait par-dessus tout. Autour d’histoires d’inventeur de poêle à tremplin pour les crêpes, d’écrivain esquimau, d’eunuque de Zanzibar et de petit chaperon vert, Christophe Rauck et sa troupe ressuscitent dans un spectacle au rythme endiablé le monde déjanté de cet auteur, souvent proche des délires surréalistes. Toutes les facettes de son œuvre s’y trouvent réunies. Son goût de la folie et de l’humour noir, son talent pour les calembours et les jeux de mots, son sens critique et poétique aussi. Au fur et à mesure de ces fantaisies, le tableau noir se couvre de mots écrits à la craie. Au final, le public déchiffre en silence des phrases telles que “l’optimiste est un homme qui s’abrite sous une fourchette le jour où il va pleuvoir des petits pois” ou bien, un peu plus loin, “Une évolution, c’est une révolution que n’en a pas l’R”. Un bel hommage à un trublion du rire et de l’esprit.

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Du coup de fil de Claude Yersin m'annonçant sur un message que nous jouerions deux mois : j'ai cru qu'il s'était trompé et qu'il voulait dire deux semaines. De la première fois où j'ai rencontré Jocelyn pour le chargement du décor de la Cité Internationale à Angers. Il était 10 h, c'était un samedi, j'étais à la maternité depuis 5 h, juste le temps de charger pour repartir au plus vite en essayant de ne pas rater la naissance de ma petite fille : elle est née à 14 h. Du Carrefour en face de la salle Jean-Dasté.

Des fougasses qui se vendent place Imbach. De la qualité du travail dans les répétitions même si ce n'était pas tous les jours facile Du plaisir que nous avions à faire cet étrange voyage Camique ! Du visage des gens de l'équipe du NTA, de leurs sourires et du plaisir que nous avions à partager ensemble cette création. De la route pour la présentation de saison d'Angoulême : la radio "fumait" c'était le 11 septembre. Je suis arrivé vers 18 h, j'étais pas bien ! De la première du Rire des asticots, du repas place Imbach et de cette idée qui m'a traversé

l'esprit dans la soirée : et si le spectacle n'avait pas marché comment le redonner en fin de saison ? Chapeau, je n'avais pas pensé à cette responsabilité, merci pour la confiance ! De toute la famille de Monsieur Rousseau et de Luna qui dormait dans le creux de ses belles mains d'ostéopathe bercée par sa voix. De la reprise au mois de mai et des vers de du Bellay ou Ronsard je ne sais plus !

Christophe Rauck

Electre-Oreste

de Sophocle et d’après Eschyle
mise en scène Claude Yersin
texte français et version scénique Claude Yersin et Yves Prunier

La légende des Atrides fait partie du patrimoine sensible de l'humanité. L'histoire du couple formé par Electre, la jeune femme sans lit, et son frère Oreste, le vengeur matricide, est racontée ici à partir de l'*Electre* de Sophocle, d'extraits des *Euménides* d'Eschyle et d'une parole de griot. Pour ce spectacle, les comédiens sont africains, les mots des tragiques grecs se confrontent aux sons et couleurs du continent noir.

Une justice humaine peut-elle enrayer la fatalité des malédictions et des oracles et délivrer l'homme du cycle funeste où la vengeance obstinément se resème pour de nouvelles moissons sanglantes ? Comment ne pas perdre la mémoire et gagner l'apaisement, comment sanctionner le crime sans rallumer la vendetta ? Dernière étape de la terrible aventure des Atrides, le face à face des enfants (Electre et son frère Oreste) et de leur mère (Clytemnestre) se résout, une fois encore, par le meurtre. Pour Sophocle, le récit s'arrête là, abruptement, abandonnant les jeunes assassins au silence définitif de leur acte. Eschyle, lui, propose un tribunal, institue une justice contradictoire où la parole vient briser le cercle vicieux du crime.

Le spectacle se joue dans l'espace d'un frottement entre la tradition orale africaine (griots, récits d'origine...) et ce théâtre tragique grec où chœurs chantés, récits et scènes dialoguées se répondent dans une musicalité concrète.

La presse
Claude Yersin qui avait déjà mis en scène l'*Antigone* de Sophocle, revient au berceau de la mythologie. Monter une tragédie grecque avec une distribution exclusivement composée d'acteurs africains est une prise de risque que n'explique pas seulement la longue histoire de jumelage qui lie Angers et Bamako. D'emblée, forcément, le spectateur est surpris. Par ces accents qui ne nous sont pas familiers, par ces phrases pas toujours compréhensibles. Passé l'étonnement, il pénètre alors dans la pièce dont l'intrigue, finalement, se révèle rapidement assez simple. De la distribution, forte d'une petite douzaine de comédiens et de deux musiciens, on retiendra essentiellement la performance de Fatou Ba. La comédienne qui éclaire le personnage d'Electre est la plus proche de la vérité psychologique que l'on attend des personnages. Une puissance émotionnelle émane de cette jeune femme qui porte sur ses épaules le destin des Atrides avec presque autant de force que celui de la pièce. Dans le chœur, unique comme chez les Grecs, on appréciera le coryphée, Maïmouna Hélène Diarra. Cette mamma qui mène les pleureuses partage la peine d'Electre et appuie le caractère pathétique de certaines scènes, notamment à travers ces chants dans le dialecte local. De la même manière, la musique qui aurait pu être plus présente encore, participe au déroulement de l'histoire, accompagne l'accomplissement de l'oracle. Particulièrement bien vue et pertinente, aussi, l'intervention du griot. Traditionnellement dépositaire de l'histoire familiale, il tient ici le rôle d'un narrateur omniscient.

Nicolas Emeriau. *Angers Poche*



© photo Solange Abaziou

Je me souviens...
Un bar place d'Italie, Paris...
Je me souviens, des retrouvailles avec Talla Momar N'Diaye, un aéroport, destination Bamako.
Je me souviens – Maison du Partenariat – première rencontre avec le reste de l'équipe, comédiens, comédiennes... Première lecture, je ne reconnais pas le texte que je lis, perchée sur ma chaise.
Je me souviens, des chats Electre, Oreste. Ma chambre. L'arrivée de Claire et de Babette, et des thés partagés, petits moments de répit,

petits moments de douceur.
Des heures de lecture, texte à apprendre, à comprendre, à sentir et ressentir – patience et soutien sans faille, merci Monsieur Prunier.
Quelques images défilent floues, des souvenirs de larmes, de rires, de discussions, de compréhension, d'incompréhension, de bonheur et de fatigue.
Je me souviens, Angers, toute une équipe, un véritable accueil. Un décor qui donne corps à ce qui était imaginé. Le Théâtre.
Une histoire qui se concrétise. Sur le plateau on se cherche, se heurte, se trouve, on chante.

Je me souviens avoir douté, beaucoup.
Je me souviens avoir été aidée, guidée, accompagnée.
Je me souviens de choses que je ne veux pas partager.
Je me souviens d'une tonne de bagages, et des au revoir mouillés...
Je me souviens d'une rencontre unique, essentielle.
Un souvenir doux et serein. Merci Monsieur Yersin.

Fatou Ba

Max et Lola

un spectacle de Daniel Girard
texte et mise en scène Daniel Girard

avec
Laure Josnin*
Sabine Revillet
Gauthier Baillot*
Fabrice Gaillard*
Gilles Trinques
avec la voix d'Hélène Vincent

scénographie
Daniel Girard
costumes
Sylvie Lombard
sons
Jean-Christophe Bellier
lumières
Gilles Lépicier
maquillages
Catherine Nicolas
accessoires
Philippe Basset
plateau
Joël Brousseau
régie générale
Nicolas Houdebine
construction
Ateliers de décors municipaux
Oliver Blouineau, Bab Baillot

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

création à Angers
le 4 mars 2002

Angers
17 représentations 2002
Nantes
4 représentations 2002

L'histoire est celle d'un parcours intime. Max et Lola ont le visage grave et lumineux de ces jeunes qui caressent des rêves secrets pour panser des blessures enfouies, pour essayer de s'en sortir.

Leur quotidien est rude, celui de démunis qui, placés en foyer, basculent dans la petite délinquance, de ceux qui, sans famille, sont réduits à la solitude et au manque d'affection, et dont la machine sociale broie les désirs, les conduisant à l'inéluctable.

Max et Lola se battent avec les armes des insurgés : l'indignation, le désir de tout briser, le romantisme naïf du "quitte ou double", le pari de l'amour fou. Max et Lola s'aiment en effet avec ce trouble de la jeunesse, ce sentiment de faire quelque chose d'attirant et de dangereux à la fois. Leur amour est si excessif, si entier qu'il va les conduire, comme Roméo et Juliette, Bonnie and Clyde, à la mort. L'action de *Max et Lola* se déroule sur quelques mois entre l'automne et l'hiver, dans un paysage dévasté. Sur scène, un lieu livré aux intempéries et à l'usure du temps, un lieu comme un rêve brisé, celui de ce foyer qu'on n'a pas eu...

Daniel Besnehard

La presse

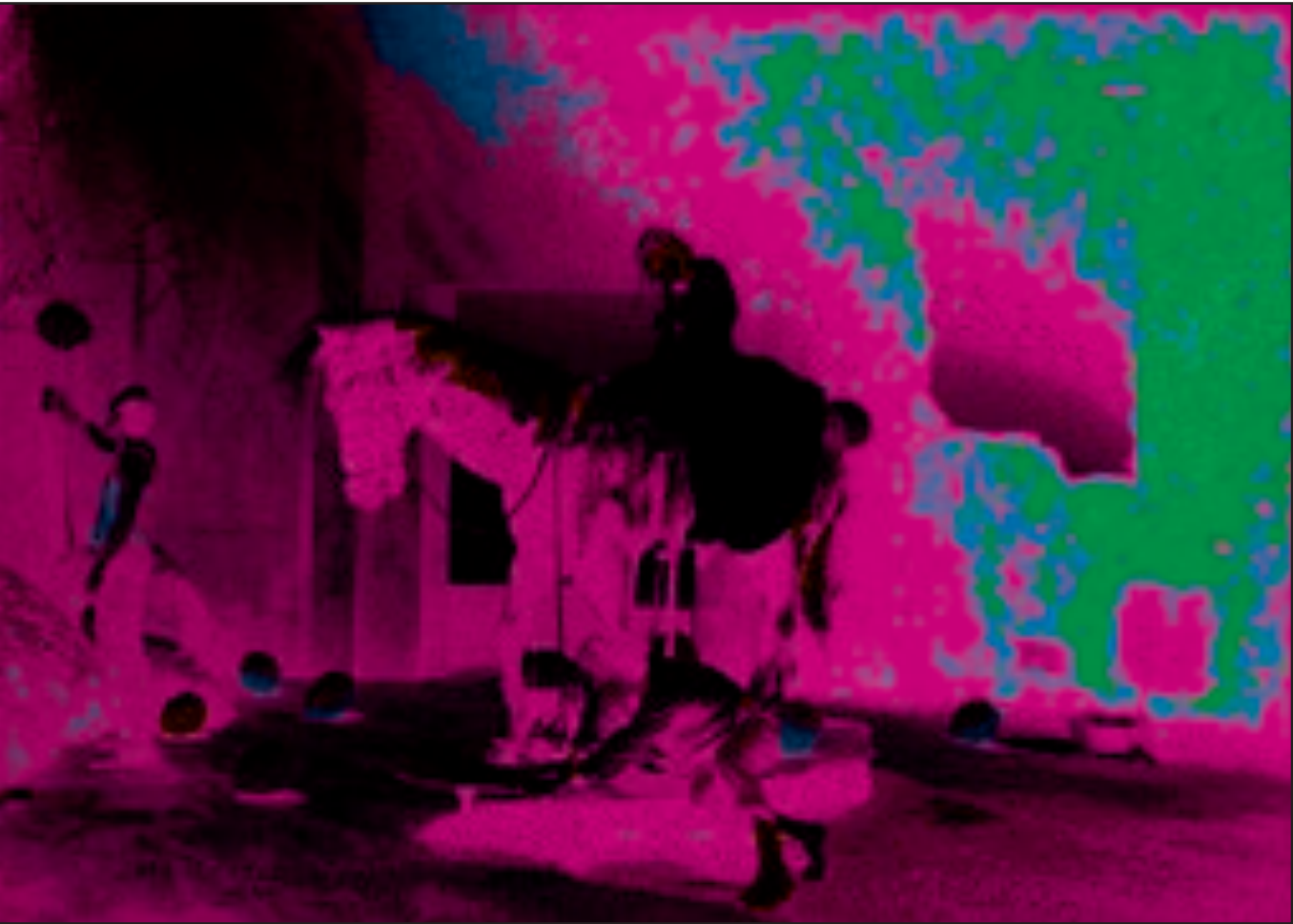
Cette création à part entière, écrite, conçue et mise en scène par Daniel Girard, raconte la course de deux jeunes amants, rattrapés par leur destin. L'auteur de ce "scénario théâtral" a découpé son récit en onze tableaux : on passe ainsi de la séquence "mobylette" à la séquence "brasero", de la séquence "guet-apens" à la séquence "grenade"...

Daniel Girard a destiné son spectacle préférentiellement à un public jeune. Le créneau est réputé ingrat, dans la mesure où il expose forcément au syndrome de la "double lecture" si on ne veut pas tomber dans le passe-temps inodore et sans saveur. Les jeunes spectateurs de *Max et Lola* pourront trouver leur compte dans ces dialogues minimalistes, mais pas innocents : ainsi cette citation clin d'œil au tube de Manu Chao : *Parfois j'aimerais mourir pour ne plus savoir...* » Dans une volonté délibérée de ne pas porter de jugement : on se contentera d'évoquer en filigrane les raisons du désespoir des personnages, sans jamais donner de solution au malaise ambiant de la jeunesse. (...)

La volonté de Daniel Girard de rompre avec les enchaînements linéaires de la dramaturgie classique renvoie au théâtre d'un Wedekind (on songe à la tragédie enfantine de *L'éveil du printemps*). La scène tragique de l'assassinat du père qui vire à l'ironie fait songer aux "mélос distanciés" d'un Kroetz ou d'un Fassbinder. Daniel Girard parvient d'ailleurs à en désamorcer la froideur et la violence en faisant intervenir des brancardiers au nez rouge pour évacuer la dépouille de la victime. Quant à l'onirisme du conte, il est entretenu par des accessoires insolites, dont le moins anachronique n'est pas ce cheval empaillé grandeur nature, servant de support aux rêves de Max et Lola.

Bertrand Guyomar. *Le Courrier de l'Ouest*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Max et Lola reste une très belle expérience pour moi, d'une part parce que Daniel Girard est une personne pour qui j'ai beaucoup d'affection en tant qu'homme de théâtre, mais aussi en tant qu'individu ; d'autre

part parce que j'ai gardé avec mes partenaires de jeu une amitié durable, ce qui n'est finalement pas souvent le cas. Nous sommes souvent très proches le temps du spectacle et puis chacun reprend sa vie ailleurs. Mais l'image première qui me vient quand

je pense à Max et Lola, c'est Jo (Joël) avec son nez de clown qui pousse le cheval de bois, et Nicolas (le régisseur plateau) shootant dans des ballons sur une musique de Archive...

Fabrice Gaillard

Casimir et Caroline

de Ödön von Horváth
mise en scène Richard Brunel
traduction Henri Christophe

avec
Réjane Bajard*
Isabelle Bonnadier
Lara Bruhl*
Nicolas Ducron
Serge Dupuy
Stéphanie Lhorset
Valérie Marinese*
Philippe Mercier*
Yves Prunier*
Samira Sédira*
Nicolas Struve*
Thierry Vennesson

costumes
Anne Kahlhoven
dramaturgie et scénographie
Paola Licastro
lumières Mathias Roche
son Richard Fontaine
régie générale Manu Rutka
régie plateau Raphaël Odin
directeur production Nicolas Roux
chargée de production
Aline Présumey
construction du décor
Ateliers de décors municipaux
(Joël Charruau, Fabrice Boistault, Pierre Leroy)
Olivier Blouineau
serrurerie
Joël Brousseau
Yves Paris

coproduction
Compagnie Anonyme
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
Les Célestins, Théâtre de Lyon
avec le soutien
du Théâtre de la Renaissance -
Oullins, de l'ADAMI et la SPEDIDAM

première représentation à Angers
le 5 novembre 2002

Angers
16 représentations 2002
tournée France
12 représentations 2002

La compagnie a repris
l'exploitation du spectacle pour
d'autres représentations

Entre misère de l'amour et temps de misère :
au cœur de ce Volksstück (pièce populaire) se
trouvent l'intimité crue, le vacillement, le
dérèglement du couple. L'amour chez
Horváth n'est pas l'amour fou, romantique, abs-
trait, il est modeste, contingent, dépendant de la
situation sociale et économique du couple.
Casimir est mis au chômage pour des raisons
qui n'ont rien à voir avec ses qualités. C'est une
conséquence de la crise. La crise a un effet
immédiat dans sa relation amoureuse à sa fian-
cée Caroline.

À travers une fête foraine, métaphore d'un
monde capitaliste, les couples se font et se
défont, l'amour s'achète. Au milieu du rêve et
de l'aventure, les cartes sont truquées : la hiérar-
chie est immuable, les rôles sont distribués,
entre ceux qui peuvent payer et ceux qui doivent
se vendre.

Les lendemains de fête sont rudes, la fuite dans
le rêve et la fête est génératrice de catastrophes.
Casimir et Caroline, prolongement contempo-
rain de couples au destin tragique, incitent
joyeusement à la lucidité sur notre monde.
Horváth ne condamne pas l'Oktoberfest, mais
ne suggère-t-il pas ironiquement de ne pas fuir
sur les ailes des chansons à boire et sur les
machines à vertige nos responsabilités person-
nelles et collectives ?

Richard Brunel

Gille Costaz. *Politis*

La presse

Sans être indifférent au long mouvement de
valse-hésitation qui entraîne la pièce et à ses san-
glots sentimentaux, le metteur en scène Richard
Brunel – un jeune artiste qui a déjà fait des choses
plutôt remarquables du côté de Saint-Etienne,
Lyon et Oullins, à présent soutenu par le Centre
Dramatique d'Angers – oriente son dessin vers
un univers joyeusement cauchemardesque.
Puisqu'il y a des monstres dans les baraques
foraines, il rend humains ces phénomènes de
foire et moins humains les spectateurs qui vien-
nent les voir. Où est la frontière entre le normal
et l'anormal, le civilisé et le brut ? dans un
espace d'alvéoles, de toboggan et de lointains
arrière-plans, la troupe joue choral et collectif,
en pleine union. Comme il y a douze acteurs, on
ne citera que Nicolas Struve, interprète d'un
Casimir fermé comme un coffre à secrets.
Valérie Marinese, qui fait une Caroline inat-
tendue, plus chic que plébéienne et toujours
séduisante. Philippe Mercier, qui donne une
étonnante épaisseur tragique au rôle du vieux
séducteur, la chanteuse Isabelle Bonnadier, qui
sait être un faux monstre beau et émouvant,
Lara Bruhl et Yves Prunier. Un peu incertain
dans ses premières minutes, le spectacle révèle
peu à peu qu'il repose sur cette incertitude, sur
l'ambiguïté d'un climat de fausse allégresse.
Il court rythmiquement dans une nuit miroi-
tante où chacun perd plus qu'il ne gagne. Si tout
bon théâtre est un théâtre hanté, Richard Brunel
est un fantôme de la mise en scène qui ira loin.

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Le Nouveau Théâtre d'Angers et la
Compagnie Anonyme ont en commun de se
vouloir fragiles, rieurs, complices, navigateurs
de pleine mer. Dans cette maison de parta-
geurs, de porteurs de mémoire, de coureurs
nocturnes, d'arpenteurs textuels et de chahu-
teurs de théâtres, nous nous sommes sentis chez
nous. Avec la complicité de toute l'équipe, j'ai
pu conduire avec sérénité Casimir et Caroline
d'Ödön von Horváth. Chacun s'est engagé et
s'est approprié ce projet.

Je me souviens de la parole donnée par
Claude Yersin, une parole franche et directe,

une parole qui correspond à des actes.
C'était la première fois qu'un Centre
Dramatique National s'engageait dans une
production importante de notre Compagnie :
douze comédiens, une scénographe, un éclai-
ragiste, un réalisateur sonore, une costumière,
deux régisseurs de la Compagnie, une assis-
tante, un metteur en scène, un administra-
teur et une chargée de production. Au-delà
du travail artistique, pédagogique, éthique
que le NTA poursuivait à travers Casimir et
Caroline à Angers, il créait tout simplement
du travail pour les artistes et techniciens de
la Compagnie, c'est-à-dire de l'utilité de soi

à un endroit de dignité, d'authenticité du
travail. Quelques semaines pour s'approprier,
pour se parler, pour mesurer tout ce qui
nous rapproche et nous fait vivre, pour
savourer les divergences, les affinités et enga-
ger un débat actif.
C'est l'histoire d'un homme qui sculpte une
pièce de bois. Un enfant le regarde.
Peu à peu un cheval apparaît.
Et l'enfant demande : "comment savais-tu
qu'il y avait un cheval, dedans ?"
L'homme répond : "je l'ai découvert en le
faisant."

Richard Brunel

Portrait d'une femme

de Michel Vinaver
mise en scène Claude Yersin

Mais qui est Sophie Auzanneau ? Sur Xavier Bergeret, tous les témoignages s'accordent. On ne peut que faire l'éloge de ce garçon : affectueux, droit, simple. Il aimait Sophie, elle le trompait, ne l'aimait pas, semble-t-il. A moins qu'elle se soit mise à l'aimer lorsqu'il a commencé à se détacher d'elle ?

Fait divers. Une étudiante en médecine assassine son ex-amant et camarade de faculté. L'appareil de justice se met en action. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Qui est-elle ?

Entre l'accusée et la cour d'assises, un jeu ne se joue pas. La machine théâtrale de la justice patine. Elle tourne, mais à vide. Tout se passe comme s'il y avait, chez Sophie Auzanneau, un refus, ou une incapacité, à se couler dans le rôle qu'on lui demande de tenir. Quelque chose de réfractaire au théâtre.

Michel Vinaver

La matière de sa pièce, Michel Vinaver l'a puisée dans la relation faite par le journal *Le Monde* d'un procès retentissant jugé en 1953 par la Cour d'assises de Paris. Il s'est en particulier servi de toutes les paroles citées dans ses articles par le chroniqueur judiciaire en charge de l'affaire. Mais on est loin d'un documentaire, qui suivrait les étapes définies par le code de procédure pénale, car l'auteur trouve le procès par des "reconstitutions" de fragments de la vie de Sophie Auzanneau jusqu'au jour du crime. Ces flashbacks viennent inquiéter le déroulement du procès, dans le désordre chronologique, comme autant de pièces du puzzle à reconstituer, chacun pour son compte, par les magistrats, les avocats, les jurés... et les spectateurs. Dans une polyphonie de paroles dites à des moments divers, dans des lieux divers et diverses circons-

tances, par touches successives, par glissements thématiques et associations d'idées, s'esquisse en spirale ce *Portrait d'une femme*, dans l'ambiguïté même du vivant.

Claude Yersin

La presse

Michel Vinaver, on le sait, ne prend pas parti. Il semble neutre, laisse au spectateur le soin de tirer sa vision d'éléments donnés dans un désordre savant. Pour la création de la pièce en français, Claude Yersin a placé les gens de justice en hauteur, comme dans un ciel, tandis que toutes les scènes de la vie – amours, relations diverses – ont lieu au cœur du plateau. Il parvient, avec les acteurs, à donner une belle intensité à chaque moment, à chacun de ces fragments qui, pourtant, passent si vite. (...)

Le spectacle demeure riche de son trouble, de son énigme multipliée par les diverses versions de la personnalité de la criminelle. Il doit beaucoup, également, à son interprète principale, Elsa Lepoivre, comédienne capable de rendre perceptibles le mystère d'un être secret et une vive sensibilité à l'intérieur d'une personnalité forte, d'être à la fois dynamique et songeuse, de jouer en même temps le sentiment et le refus du sentiment.

Avec elle Vinaver n'est pas neutre, mais dans la multiplicité des vérités contradictoires.

Gilles Costaz. *Les Échos*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

"C'était l'arbre où je grimpais quand j'étais petite je restais des heures blottie dans la fourche des trois grandes branches... mon nid, là j'étais invisible."

Portrait d'une femme – Sophie Auzanneau

désespérément libre – bâti dans un travail collectif, orchestré chaleureusement sous le regard confiant de Claude Yersin. Une aventure que j'ai été fière de défendre au Nouveau Théâtre d'Angers où régnait une atmosphère détendue et amicale, qui n'a fait

qu'enrichir le travail. Pensées affectueuses à toute l'équipe du NTA. C'est là aussi que je célébrais mon entrée à la Comédie-Française !

Elsa Lepoivre

À vif

de Daniel Besnehard
mise en scène Christophe Lemaître

avec
Nathalie Besançon*
Laurent Schilling*
Jean-Edouard Bodziak
Adrien Saint-Jore*
la chienne Rosalie

lumières
Franck Thévenon
scénographie et costumes
Stéphane Gaillard
assistant à la mise en scène
Stéphane Schoukroun
création sonore
Tristan Lofficial
régie générale
Yannick Camart
administrateur
Olivier Lofficial

coproduction
Théâtre des Treize Lunes
Scène Nationale
de Châlons-en-Champagne-
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
en coréalisation avec le Théâtre
du Rond-Point (Paris)
avec le concours
du Ministère de la Culture et de
la Communication-DRAC
Champagne-Ardenne
et du Conseil Régional de
Champagne-Ardenne-ORCCA
l'aide à la première reprise
accordée par la DMDTS

création à Châlons-en-Champagne
le 4 mars 2003

Châlons en Champagne
5 représentations 2003
Angers
23 représentations 2003
Paris
16 représentations 2003

Les années 70, une station balnéaire de Normandie. Les promoteurs immobiliers bétonnent le bord de mer et les saisons rapportent gros aux petits commerçants. Bernard et Brigitte, la quarantaine installée, tiennent un libre-service qui donne sur la plage. Ils travaillent ensemble, ne se quittent jamais. Leur supérette, c'est tout : leur foyer et leur lieu de travail. Un huis clos. Brigitte rêve parfois pour son fils Pierre, envoyé en séjour linguistique en Angleterre, d'un autre destin. Bernard, lui, dresse Akim, un chien de défense. Bientôt arrivent deux personnages : Louis, un jeune commis de l'assistance publique et Ivo, un livreur, émigré tchèque. La pièce devient une zone de conflits intimes. Bernard ne peut maîtriser sa propre violence. Brigitte "perd la tête" et cède à l'inconnu...

Neige et sables fut créé à la Comédie de Caen en 1986 par Claude Yersin, avec Françoise Bette, Huguette Cléry, Jacques Mathou, Yves Nadot, Louis-Basile Samier. Depuis cette date, la pièce publiée aux Editions Théâtrales n'avait jamais été reprise. Christophe Lemaître (ancien élève du TNS), responsable de la compagnie des Treize Lunes, a souhaité la mettre en scène. J'en étais ravi.

Dans *Neige et sables*, il y avait deux pays (la France giscardienne, la Tchécoslovaquie après le Printemps de Prague), deux couples, deux classes sociales : des intellectuels praguais écrasés par le régime totalitaire, des petits commerçants normands avides de réussite. Un double parcours.

J'ai choisi de proposer une deuxième version de *Neige et sables*, intitulée *À vif*. Cette version renonce à la totalité des séquences tchèques. La partie normande est le "cœur authentique" de

l'œuvre. Elle est la plus proche de moi, de ma réalité autobiographique. *À vif* est un "remix" comme on dit aujourd'hui.

Daniel Besnehard

La presse

Dramaturge à l'écriture incisive, Daniel Besnehard possède, comme son confrère Tilly – mais sans faire preuve d'autant de hargne assassine que l'auteur de *Charcuterie fine* ou des *Trompettes de la mort* – l'art de broser des tableaux d'existences dites "ordinaires" toujours criants de vérité. Les événements se précipitent ici dans un décor où se côtoient une cuisine avec table et chaises en Formica et une soupente dans laquelle est installé le commis. Christophe Lemaître, dont c'est une des premières mises en scène, a misé sur le contraste manifeste entre ce piteux environnement et la gigantesque photographie d'un couple de trentenaires aux allures de dieux de l'olympes hollywoodien qui trône au milieu du plateau. Image idéale du bonheur de ce début des années 60 où se situe la pièce... Dirigés avec finesse, les comédiens donnent à ces vies sans issue une densité exceptionnelle. En particulier Nathalie Besançon, magnifique de féminité rudoyée et Adrien Saint-Jore dont les forfanteries et révoltes d'enfant blessé chavirent le cœur.

Joshka Schidlow. *Télérama*

© photo Solange Abazou



Je me souviens...

Être metteur en scène, c'est passer par la porte étroite, et les portes des théâtres semblent parfois grippées.

Claude Yersin est de ceux qui vous ouvrent la porte et vous laissent doucement entrer dans le métier en mettant à la disposition de l'artiste les moyens financiers et humains. Fassbinder déclarait que dans son théâtre il n'avait jamais fait que parler de son père de sa mère et de lui. C'est peut-être ce qui nous rapproche Daniel Besnehard et moi, outre nos racines normandes, ce besoin de disséquer la cellule familiale, d'autopsier l'âme

humaine dans ses recoins les plus intimes.

Dans son théâtre la perversité et les fantasmes se mêlent au romanesque. C'est pour moi un théâtre de l'enfance, de l'enfant spectateur d'un monde fascinant et effrayant ; l'auteur reste cet enfant qui découvre un monde d'adultes peuplé de femmes felliniennes, d'ogres et de chiens (je pense à l'inoubliable interprète canine de *À vif*). C'est une matière dangereuse que les textes troués qui laissent passer les fantômes. Les monstres prennent vie, les terreurs d'enfants resurgissent.

À vif est une histoire de passage.

Les maisons normandes ont beaucoup de placards, après la porte étroite on ouvre les tiroirs secrets.

La porte s'est fermée et l'enfant transformé poursuivra son chemin et les histoires se raconteront peut-être autrement.

Mais le théâtre doit rester l'endroit où se fabriquent les histoires, Notre Histoire.

Le spectacle vécu heureux sous le regard bienveillant des critiques et des spectateurs de la scène nationale de Châlons-en-Champagne et du théâtre du Rond-Point.

Christophe Lemaître

George Dandin

de Molière
mise en scène Guy Pierre Couleau

avec
Emmanuelle Grangé
Flore Lefebvre des Noëttes
Anne Suarez*
Pascal Durozier
Philippe Mercier
Pierre-Stéfan Montagnier*
Nils Ohlund*
Raphaël Poli*

assistante mise en scène
Odile Cohen
scénographie et costumes
Christophe Ouvrard
création lumières
Laurent Schneegans
création musicale et sonore
Hervé Rigaud

production déléguée
Nadja Leriche
coproduction
Des Lumières & des Ombres
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
Le Festin – CDN Montluçon et
région Auvergne
avec le soutien de la DRAC
Poitou-Charentes
et la participation artistique
du Jeune Théâtre National

première représentation à Angers
le 4 novembre 2003

Angers
22 représentations 2003
tournée France
22 représentations 2003
La compagnie a repris
l'exploitation du spectacle pour
d'autres représentations

C'est dans le bonheur d'une union que tout débute. Dans la blancheur d'une fin d'après-midi joyeuse, dans le doux claquement au vent des rideaux, à l'heure de la méridienne. (...) C'est dans la blancheur d'un pré sous la lune que se trame l'épilogue des amours infortunées d'Angélique et de George. Et vient l'instant où l'on se retrouve, chacun d'un côté de la porte. Et toute porte a deux faces, l'une devant laquelle on implore le pardon, et l'autre derrière laquelle on dit non, aveuglé d'une jalousie sans bornes, en cachant des larmes d'amertume. Plus de surdité à présent, car il faut que la tragédie se déroule en bon ordre, jusqu'à la fin inéluctable. Alors, à la lueur d'un bout de chandelle, on échange les rôles, et celui qui refusait d'ouvrir devient le suppliant, humilié, à genoux, et celle qui pleurait, qui menaçait de se tuer d'un couteau dans le cœur, qui gisait sur le seuil d'une maison dont elle ne voulait pas, celle qui n'avait pas désiré le mariage, celle-là se tient adossée au chambranle et se venge de la douleur d'avant, en refusant d'ôter le verrou. Alors le huis clos dit encore la folie, la désespérance, la solitude et la honte. Il dit que le malheur n'a ni camp ni couleur et que la souffrance n'appartient pas qu'à celui qui se retire : elle se partage entre ceux qui dormaient sous le même toit, tranchée en deux par ce couperet de fer et de bois, cet accès à la joie et cette issue à la peine : la porte se referme sur les supplications de Dandin et sur son ange furieux. C'est dans les premières lueurs d'une aube insouciant, que sombrent les larmes de l'homme. Elles se mêlent aux eaux noires des puits sans fonds, descendent dans la terre et se perdent en des rivières glacées. Il n'y a plus de place que pour un dernier regard au monde, à la vie et à l'amour. À ce qu'on a perdu et ce qu'on espérait. À ce qu'on était et auquel on voulait échapper. La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard.

Guy Pierre Couleau

La presse

Nourri au lait du contemporain, Guy Pierre Couleau se tire avec brio de sa première confrontation avec le répertoire classique. Certes, il éclaire la pièce triplement séculaire aux néons du modernisme, dans un décor minimaliste à l'extrême qu'habillent les échappées musicales un rien bruyantes du groupe Garage Rigaud. Mais c'est pour mieux magnifier et le texte et cette inusable "vis comica", qui tourne avec le même entrain en 1618 comme en 2003. Un fond céleste, des trappes qui sont surtout des chausse-trappes et un plateau incliné comme un radeau de la Méduse après le naufrage de l'amour, tel est le cadre épuré où évoluent huit comédiens déchaînés et parfois enchaînés. Par une espèce de machisme récurrent, les comédies classiques ont souvent cantonné les dames dans des rôles de pétasses acidulées et d'ingénues nunuches. Rien de tel ici avec Anne Suarez, Emmanuelle Grangé et Flore Lefebvre des Noëttes, qui développent un appétit de vivre réjouissant, libérateur et quasi animal. Chez les messieurs, l'excellent Philippe Mercier en Monsieur de Sottenville et Pierre-Stéfan Montagnier dans le rôle titre déclinent à merveille les deux étymologies latines du mot "snob" : le premier est sans oseille (sine obolo), le second sans ancêtres chics (sine nobilitatis). Avec Pascal Durozier en soupirant lubrique et Raphaël Poli en valet gaffeur, tout ce petit monde se retrouve pour une scène d'anthologie, cette folâtre séquence nocturne qui tient de la pantomime, de la fête galante et de la commedia dell'arte. (...) On saura gré à Guy Pierre Couleau d'avoir transpercé son élégante et sensuelle mise en scène d'éclairs de folie qui ajoutent à la fantaisie originelle. Et à son épatante équipe de respecter à la lettre la "règle des règles" du vieux Jean-Baptiste, qui est "de plaire et de faire rire les honnêtes gens".

Marc Déjean. *Ouest-France*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Je ne sais trop ce qu'il est possible d'apprendre au théâtre, tant on passe de temps à désapprendre de spectacle en spectacle. La vie avance et d'acteur, je suis devenu metteur en scène. J'ai monté quelques pièces et un jour mon téléphone a sonné. Au bout du fil, il y avait Claude Yersin. Nous avons parlé d'un projet. J'ai raccroché et j'étais heureux. Je me souviens de ce moment-là. Quelques mois plus tard, à Angers, je répétais le dernier acte de George Dandin. Deux jours avant la première, tout était noir

dans ma tête, je ne voyais ni ne savais plus rien de ce qu'il aurait fallu faire avec cette pièce. J'entendais le rire de Claude, quelques sièges derrière moi. La salle s'est rallumée. Il souriait. Je me souviens de ce sourire-là et des mots qu'il m'a dit. A-t-il jamais su qu'à cet instant, ce rire était la plus belle de mes victoires, la plus grande de mes récompenses, le plus illustre de mes trophées ? Mais que dire à un metteur en scène qu'on a toujours connu et qu'on rencontre enfin et qui vous demande de travailler chez lui ? Comment le remercier de sa

confiance et de sa générosité ? On dit, sur le moment, des mots maladroits, on se sent incapable d'ouvrir son cœur, par pudeur, par délicatesse. Puis on écrit un jour quelques lignes qui tentent de traduire l'admiration et la gratitude. Transmettre est sans doute une des plus belles choses qui existent au théâtre. Avec donner. Je me souviens que je l'ai appris par toi, Claude. Merci.

Guy Pierre Couleau

Bamako,

mélodrame subsaharien

de Eric Durnez
mise en scène Claude Yersin

avec
Fanta Béréty
Claire Anne Menaucourt
Renan Carteaux
Jean de Coninck*
Gora Diakhaté
Malik Faraoun*
Cléribert 8 Sénat

scénographie
Silvio Crescoli
costumes
Claire Risterucci
assistée de Lucie Guilpin
toile peinte
Bruno Collet
peinture
Myriam Bondu
maquillage
Catherine Nicolas
lumières
Benoit Collet
sons
Vincent Bedouet
régie générale
Jocelyn Davière
accessoires
Philippe Basset

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
avec la participation artistique
du Jeune Théâtre National
et le soutien de la SACD

La pièce a reçu le Prix de la
Dramaturgie francophone
de la Commission théâtre de la
SACD

création à Angers
le 2 mars 2004

Angers
23 représentations 2004
tournée France
6 représentations 2004

Passer un mois dans un pays inconnu, c'est à la fois peu et beaucoup...

Auteur, je travaille avec des sensations, des rencontres, des émotions, des questions... C'est en marchant seul dans les rues de Bamako, que le projet de pièce a pris corps. Quelques mois plus tard, j'en rédigeais une première version. Sur place, je n'avais écrit que le poème qui ouvre la pièce et les premiers propos désabusés de De Winter.

La pièce se nourrit également, confusément, de deux autres voyages, l'un au Liban, l'autre au Togo. Je n'ai rien à dire sur l'Afrique, en tout cas rien qui n'ait déjà été dit et analysé par des voix bien plus autorisées... Mon regard fasciné et angoissé sur cet incroyable Mali ressemble à celui du jeune Julien, figure de l'étranger naïf, à la fois curieux et aveugle...

Bamako, c'est l'histoire de l'ultime combat mené par un homme malade et fatigué pour sauver sa jeune nièce. C'est aussi, mais en filigrane, l'histoire d'une famille au destin étrange, entre Beyrouth, Anvers et Bamako.

Dans l'hôtel décrépit qui est le cadre du drame, se rencontrent des êtres pas (ou plus) très reluisants et des jeunes gens qui vont devoir apprendre la lucidité...

Le "mélodrame subsaharien" se déroule inexorablement dans la pesanteur d'une ville qui lutte chaque jour contre la misère, la corruption, l'insalubrité et qui pourtant éclate de couleurs et de vitalité.

Bamako, c'est enfin l'histoire éternelle des illusions perdues, des miroirs aux alouettes, des préjugés et des malentendus...

Eric Durnez

La presse

L'arrivée sans cesse sublimée de Fanta Béréty est un ravissement et plus encore. Gracieuse, douée d'une belle malignité, l'artiste venue du Mali, et déjà engagée par le metteur en scène pour jouer dans *Électre*, ajoute à la crédibilité de l'ensemble. Gora Diakhaté dans le rôle de Moussa et Malik Faraoun dans celui d'Amine, participent à cette couleur locale justifiée, tandis que l'authentique Jean de Coninck, Anversois tel qu'on l'imagine, n'hésite pas, placide, à déclarer : "La Belgique est moche. Tout le monde le sait. Du gris, des routes, de la pluie, du gris, des travaux, du brouillard, de la pluie."

L'écriture cinématographique de *Bamako* renvoie aussi à *Coup de torchon*. Les faits se déroulent au rythme d'un déhanchement au cœur de décors réalistes aux couleurs africaines. Pales de ventilos de bois et volets ajourés colorent les touches impressionnistes d'un polar qui laisse un beau souvenir.

Laurence Bertels. *La Libre Belgique*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

En novembre 2001, nous séjournons à Bamako dans le cadre d'une "résidence d'auteurs" co-organisée par Écritures vagabondes et le Nouveau Théâtre d'Angers et l'agence malienne BlonBa. J'entends parler de Claude mais il ne vient pas à Bamako cette année-là. Je le rencontre pour la première fois en mai 2002 à Angers, où les auteurs de la résidence se retrouvent pour un "Retour de Bamako" comportant des rencontres et la lecture publique des pièces écrites à la suite du séjour malien. Claude dirige les mises en voix. De la jovialité, mais pas de temps à perdre. Lecteur pour l'occasion, mais inconnu dans la maison, je me concentre pour faire bonne impression. Ma pièce s'intitule *Bamako*, titre dont on pourra souligner le manque d'originalité, certes, mais je n'ai rien trouvé de mieux. Au moment de répéter *Bamako*, j'apprends que c'est Claude qui lira le rôle de De Winter, la figure centrale de ce texte. J'ai le sentiment qu'il aime bien la pièce et cela me procure un plaisir d'enfant. Le soir, nous lisons la pièce dans son intégralité. Après le dernier mot de la dernière scène et juste avant les applaudissements, il y a cette seconde de silence que j'aime tant parce qu'elle concentre les émotions de tous. Dans le genre, il me semble que la seconde de ce soir est particulièrement vibrante. Une nuée d'anges passe à toute vitesse. Nous nous regardons entre lecteurs. Nous refaisons une lecture à Paris. À nouveau, la fameuse seconde frémit plus que d'ordinaire. De retour chez moi, après deux ou trois semaines d'hésitation, je décide d'écrire à Claude. Cela m'arrive d'écrire des lettres aux gens, quand je me sens mal à l'aise ou perplexe, que je ne sais plus quoi faire pour être joué, que j'ai l'impression que personne ne s'intéresse à mon travail... Bref, quand ça ne va pas trop bien. En substance je dis à Claude "si tu as aimé la pièce, pourquoi ne la créerais-tu pas chez toi ?" A cette époque, je n'ai jamais été joué dans un "grand théâtre"...

Claude ne répond pas mais quelques jours plus tard, nous nous croisons en Avignon. C'est lui qui aborde le sujet, franchement, sans permettre à la gêne de s'installer. Il me dit qu'il a reçu ma lettre et qu'il ne sait pas quoi me répondre, parce que lui-même n'est pas sûr à ce moment-là de rester encore longtemps à la direction du centre dramatique. Après quelques mois, il m'appelle pour me dire qu'il restera deux ou trois ans de plus à Angers et qu'il va créer *Bamako*. Promesse qu'il tient. Il est rare que les choses se passent comme ça.

Eric Durnez

Oui dit le très jeune homme

de Gertrude Stein
mise en scène Ludovic Lagarde
texte français Olivier Cadiot

avec
Sophie Gueydon
Claire Longchamp
Christèle Tual*
Camille Panonacle-Debrosse*
Julia Vidit
Pierre Baux
Antoine Herniotte*
Laurent Poitrenaux
John Frank (en alternance)
Jérôme Veyhl

dramaturgie Pierre Kuentz
assistante à la mise en scène
Claire Longchamp
scénographie
Ludovic Lagarde
et Antoine Vasseur
costumes
Virginie et Jean-Jacques Weil
lumières Sébastien Michaud
son David Bichindaritz
vidéo Cynthia Vandecandelaère
assistante costumes Fanny Brouste
maquilleuse Corinne Blot
direction technique Sébastien
Michaud et Pierre Martigne
régie plateau Philippe Mougin
chargé de production
Jean-Michel Hossenlopp
décor construit par les ateliers
du Festival d'Avignon sous la
direction de Philippe Varoutsikos

coproduction
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire-
Le Théâtre du Gymnase-Marseille-
Festival d'Avignon-
Centre National des Ecritures du
Spectacle - La Chartreuse
Villeneuve-lès-Avignon-
Compagnie Ludovic Lagarde
avec le soutien de l'ADAMI et
avec la participation artistique
du Jeune Théâtre National

création à Villeneuve-lès-Avignon
le 9 juillet 2004
58^e Festival d'Avignon

Angers 11 représentations 2004
La compagnie a repris
l'exploitation du spectacle pour
d'autres représentations

Gertrude Stein et Alice Toklas avaient passé la guerre 14-18 sur les routes de l'Est de la France à bord d'un véhicule Ford siglé Croix-Rouge, à soigner les blessés de l'armée française. En 1939, les deux femmes s'installent à la campagne dans un village de Savoie et y passent toute la guerre. A son retour à Paris en 1945, Gertrude Stein écrit ce qui sera son avant-dernière pièce de théâtre *Oui dit le très jeune homme*.

Cette pièce se situe précisément dans un village de France, à la campagne. Elle commence le jour de l'Armistice de 1940 qui annonce la capitulation et le gouvernement de Vichy, et se termine le jour de la Libération en 1944. Dans cette France occupée, d'abord majoritairement pétainiste et de ce fait collaborationniste, émerge petit à petit la possibilité d'un courage né de la honte de la défaite, et de l'humiliation d'avoir perdu sans combattre, de l'engagement de l'Amérique et de la résistance soviétique ; un courage qui dans les derniers jours de l'occupation a pu donner aux Français l'illusion de s'être libérés eux-mêmes. Cette pièce met en jeu d'une façon redoutablement objective l'attitude des Français de quelques bords que ce soient durant cette période noire de l'Histoire de France.

Ludovic Lagarde

La presse

Olivier Cadiot, qui signe le texte français, Ludovic Lagarde qui met en scène, donnent à *Oui dit le très jeune homme*, qu'ils nous révèlent, une simplicité d'apparence que dément la complexité d'une écriture tout en redites, en reprises, et d'une structure dramatique qui, loin de s'en tenir au développement de scènes qui se succèderaient comme en un récit linéaire, est elle aussi légèrement luxée.

C'est le mot "cubiste" qui vient à l'esprit parce que, parfois, on a le sentiment de voir les protagonistes dessiner, littéralement, par leurs postures, qui, d'un tableau à l'autre, changent très légèrement – c'est frappant pour Denise / Camille Panonacle-Debrosse –, les figures d'une vaste composition discordante et très puissante à la fois.

Personnages rapidement esquissés, croquis. Il suffit d'une moustache pour fixer un caractère ! Scènes se succédant rapidement. Pages classiques pour la musique. Phrases projetées, recomposées elles aussi.(...)

Christèle Tual est une Constance qui porte admirablement son prénom. Élégante et déterminée. Camille Panonacle-Debrosse est une Denise parfaitement dessinée ; Claire Longchamp et Sophie Gueydon, fausses jumelles, sont très justes, précises.

Les garçons sont également très bons. Antoine Herniotte, belle présence de Ferdinand. Pierre Baux, Henri, sourdement véhément, John Franck, furtif soldat, et Laurent Poitrenaux, rôle bref et intensité de Georges Poupet.

Armelle Héliot. *Le Figaro*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Mon histoire avec le NTA a commencé en 1990. Christian Schiaretti venait de m'engager comme assistant et je vins donc à Angers pour la première fois assister à la création de Léon la France. Schiaretti me dit alors toute son admiration pour Claude Yersin et Daniel Besnehard ainsi que son attachement à l'équipe du Théâtre. Devenu metteur en scène, j'ai pu à mon tour, années

après années, faire l'expérience de cette admiration et de cet attachement.

Pièce après pièce, de Brecht à Cadiot puis à Stein pour la création de *Oui dit le très jeune homme*, j'ai chaque fois eu, en compagnie de mon équipe, le sentiment d'inscrire mon travail dans un projet artistique fort, cohérent et généreux envers le public. Dans une société dont on tente de nous faire croire qu'elle pourrait se satisfaire d'un

Théâtre comme simple objet de divertissement culturel, instantané, et sans mémoire, la fidélité, la constance, l'attention et l'amitié créent les conditions d'une mémoire partagée entre les artistes, les équipes et le public. Cette mémoire, c'est la trace essentielle de notre art éphémère, son "réel".

Ludovic Lagarde

Gust

de Herbert Achternbusch
texte français et mise en scène Claude Yersin

avec
Jean-Pierre Bagot*
Mireille Franchino*

décor et costumes
Gérard Didier
couturière et habilleuse
Lucie Guilpin
lumières
Benoit Collet
sons
Jean-Christophe Bellier
accessoires
Philippe Basset
régie plateau
Joël Brousson
régie générale
Jocelyn Davière
construction du décor
Ateliers de décor municipaux
peinture
Pierre Leroy, Isabelle Cagnac
construction bois
Fabrice Boisteault, Joël Charruau
serrurerie Philippe Buron

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire
L'Arche Éditeur est l'éditeur et
l'agent théâtral de Herbert
Achternbusch en France

première représentation à Angers
le 22 novembre 2004

Angers
27 représentations 2004/05

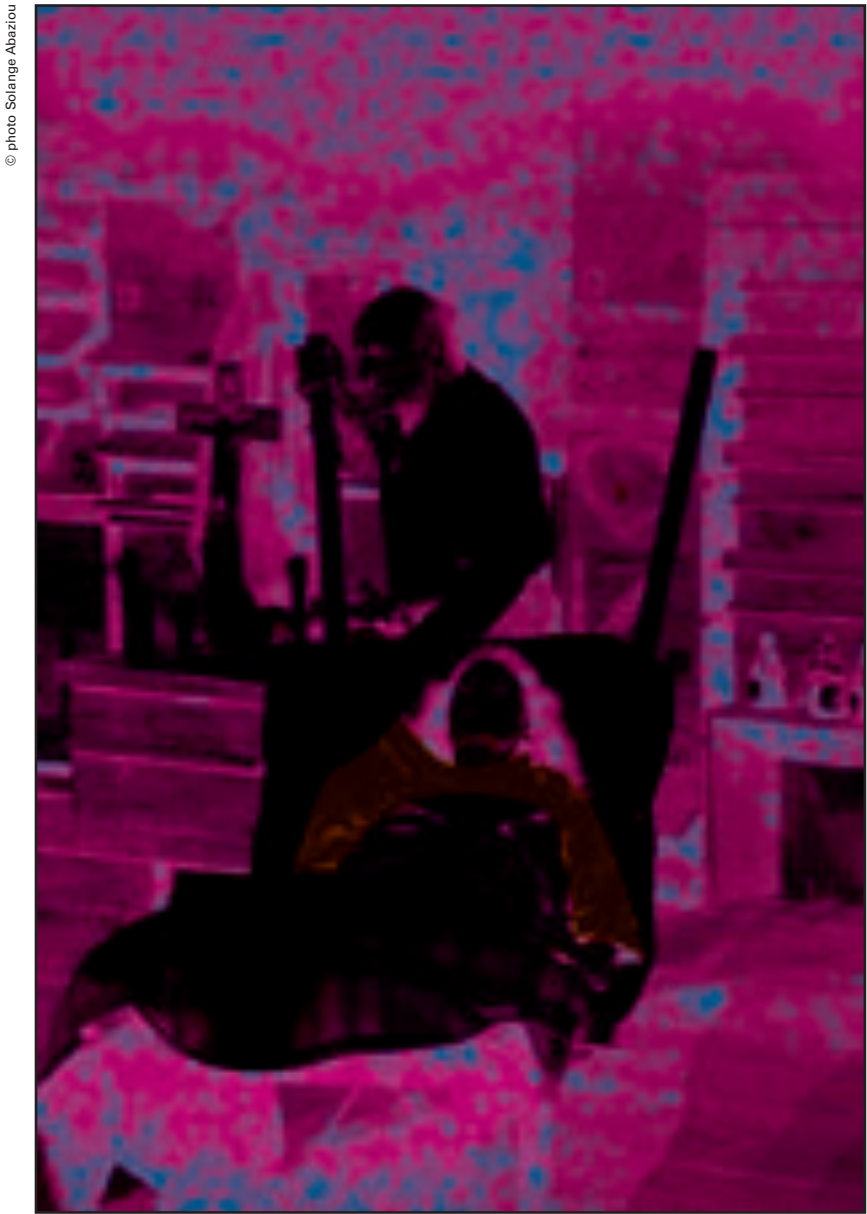
Dans un vaste rucher, deux personnages : le très vieux Gust Anzenberger, de Mietraching, un paysan bavarois, un débrouillard, un dur à cuire, qui a résisté aux guerres et aux crises, à la peste brune comme au miracle économique. Ancien batteur à façon, il vit sa retraite auprès de ses abeilles qui lui fournissent à la fois hospitalité et revenu : c'est le miel qui paie la bière. Il y a là aussi Lies, seconde femme de Gust, qui agonise, tandis qu'il se remémore tout haut une vie de travail et de bataille à travers toute la contrée, des années et des années d'histoires et d'Histoire... Lies meurt, et plus personne n'y peut rien. Que faire, sinon conjurer par la parole l'attente angoissante de l'inéluctable ? Gust parle et Lies meurt. Une fois encore, une femme réduite au mutisme témoigne "en creux", avec une terrible violence, d'une vie passée à "bosser et à fermer sa gueule". Herbert Achternbusch a trinqué avec Gust, c'est sûr, il l'a écouté, il a ri de ses malices, de son humour, de sa truculence ; il a été indigné par sa dureté, par son égoïsme cupide ; il s'est plu, et là il excelle, à recomposer son langage avec toute l'exactitude d'un auditeur expert en langage et tout le raffinement d'un grand écrivain-poète. J'ai traduit et créé en France, à la Comédie de Caen, *Gust* en 1984, avec Jean-Pierre Bagot dans le rôle titre. Vingt ans plus tard, nous revisitons ensemble cette pièce de miel, de mort et de noire vitalité.

Claude Yersin

La presse

Dans *La vie des abeilles*, Maurice Maeterlinck note que "l'individu n'est rien... Il n'est qu'un moment indifférent, un organe ailé de l'espèce". Abeille ou journalier, tel est le lot d'une vie de sacrifice à la collectivité, riche encore de traditions, du respect dû aux autres et à soi. Dans les valeurs d'humanité de tout artisan porteur de la dignité d'un savoir. Voilà ce dont peut répondre Gust, un homme construit qui obéit dans les gestes, au rituel et au cérémonial funéraire à remplir quand la mort approche. Avec le verbe, comme sauvegarde et reconnaissance. Et la mémoire du partage, du travail, des fêtes, des funérailles jusqu'à leur disparition définitive. Jean-Pierre Bagot s'engage sans compter dans cette existence de vieux rusé commune à tant d'autres, accompagné de la présence douloureusement muette de Mireille Franchino. Un acte théâtral pour un adieu funèbre à un monde ancien désormais révolu.

Véronique Hotte. *La Terrasse*



© photo Solange Abaziou

Je me souviens...
Bien sûr que je me souviens !
D'ailleurs, une des premières questions de Claude Yersin fut : "est-ce que tu as une bonne mémoire ?" Hâtivement j'ai répondu "oui !". Je ne savais pas encore que les 55 pages écrites par ce buveur de bière bavarois – je veux parler d'Achternbusch – allaient devenir un cauchemar, le pire de mon parcours de comédien. Aucun risque donc que j'oublie ces heures à apprendre un texte si plein de sensations, de saveurs campagnardes, de souvenirs d'une vie dense et bien remplie et qui, avec des mots simples, raconte notre Europe du XX^e siècle et les terribles conflits qui ébranlèrent les nations. Gust fut ce travail-là : ce parcours qui commence par une gestation douloureuse et s'achève dans le plaisir et le bonheur !
Oui, je crois posséder une bonne mémoire mais j'ai oublié les moments de doute, de fatigue, de découragement. Claude Yersin m'a confié ce rôle. Avec son aide précieuse, sa retenue, et sa délicatesse, nous avons réalisé un beau et grand spectacle. Et ça, je n'oublierai pas.
Avec amitié

Jean-Pierre Bagot

Comte Öderland

de Max Frisch
texte français et mise en scène Claude Yersin

avec
Emeline Bayart*
Hélène Raimbault*
Valérie Souchard
Thierry Belnet*
Gérard Bourgarrel
Fabien Doneau
Christophe Gravouil
Pierre-Stéfan Montagnier
Didier Royant*
Didier Sauvegrain*
Daniel Tarrare*
Henri Uzureau*

scénographie et costumes
Chantal Gaiddon
création maquillages et perruques
Cécile Kretschmar
réalisation costumes
Séverine RoubertThiebault
couturières Fanny Bernadac,
Violaine Ménard, Peggy Sturm,
Priscillia Van Sprengel
musique François Chevallier
assisté de Vincent Bedouet
pour le son
maquillage Carole Anquetil
lumières Gilles Lépiciér
assisté de Maud Chevreux
régie plateau
Jean-Pierre Prud’homme
accessoires Philippe Basset
machiniste Joël Brousson
régie générale Jocelyn Davière
direction technique Claude Noël
construction du décor
Ateliers de décor municipaux :
peinture Pierre Leroy
assisté d’Isabelle Cagnac
construction bois
Fabrice Boisteault, Joël
Charruau
serrurerie Yves Paris
tapisserie Anne Prugnaud,
Christine Lignel, Isabelle Allier
droits de représentation L’Arche
éditeur

production
Nouveau Théâtre d’Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

première représentation à Angers
le 16 mars 2005

Angers
15 représentations 2005

“Meurtre par cupidité, meurtre par vengeance, meurtre par jalousie, meurtre par folie raciste, tout ça est dans l’ordre. *Ça s’explique, ça peut se juger. Mais un meurtre comme ça, tout simplement ? C’est comme une fissure dans le mur. On peut tapisser pour ne pas voir la fissure. La fissure reste. On ne se sent plus chez soi entre ses quatre murs... Qui sait ? L’acte que nous qualifions de crime, en fin de compte, n’est rien d’autre peut-être qu’une plainte sanglante élevée par la vie elle-même contre l’espoir, oui, contre le succédané, contre l’attente...*”

Celui qui s’interroge ainsi n’est autre que le Procureur, chargé de soutenir l’accusation contre ce meurtrier à la hache qui s’avère incapable de motiver son acte... Mais peut-il encore prononcer un réquisitoire, lui qui, mieux que personne, comprend ce cri de révolte, lui qui est fasciné par ce geste radical ? Et voilà qu’il surgit en Comte Öderland, la hache à la main, figure de légende, annonciateur du “Grand Soir”, à qui chacun délègue ses rêves de liberté et de vie meilleure, et qui se trouve, irrésistiblement, porté vers le pouvoir ! Mais celui qui pour être libre renverse le pouvoir, assume-t-il la liberté, ou seulement le pouvoir ? C’est le questionnement de Max Frisch, au travers de cette fable, son “explication avec la société”. Car pour lui, “Si la littérature n’existait pas, le cours du monde ne changerait guère ; mais on verrait le monde autrement ; on le verrait comme les privilégiés d’hier et d’aujourd’hui souhaitent le voir : à l’abri de toute remise en question”. L’Histoire, lointaine ou proche, atteste de la pertinence de cette interrogation critique, de ce regard sceptique et lucide que porte Frisch sur le monde comme il va et l’humanité comme elle vit : qui aime bien châtie bien !

Claude Yersin

La presse

L’ellipse est la réponse idoine au foisonnement. Claude Yersin y excelle et a conçu d’astucieux décors coulissants, stylisé les situations et silhouetté les personnages pour condenser en douze tableaux séquences, la volcanique friche du texte de Max Frisch. Son *Comte Öderland* brasse sans entraves l’épopée, la farce, la fable, la légende, l’onirisme, l’allégorie lyrique, la métaphore politico-sociale et une intrigue aux multiples tiroirs.

L’excès, on le sait, n’est vertu qu’au théâtre : aux prises avec cette redoutable partition, Yersin orchestre une mise en scène parfaitement huilée et laisse la bride sur le cou à douze comédiens, chanteurs, instrumentistes, dont Didier Royant dans le rôle-titre, habité par son double comme le Horla de Maupassant. Quelle étincelle brûle le rond-de-cuir modèle pour qu’il se mue en assassin ? Quel feu consume l’austère procureur métamorphosé en seigneur saigneur légendaire qui parcourt le monde sa hache à la main pour défendre les opprimés ? Pourquoi les foules énamourées lui emboîtent-elles le pas ? Parce que comme l’expliquait vingt-trois siècles plus tôt la pensée grecque, on ne devient homme qu’en se surpassant, qu’en mettant sa vie à l’épreuve. Parce que la société ronronne dans sa routine. Parce que la musique enivrante de la liberté est étouffée par l’omnipotent sextet de l’Ordre, la Loi, le Travail, la Morale, la Justice et la Banque. “Les peuples heureux, disait Goethe, n’ont pas besoin de héros.” Les peuples qui s’ennuient cherchent des démiurges et restent éternellement aveugles aux leçons de l’histoire : s’emparer du pouvoir au nom de la liberté, c’est aussi la confisquer.

Marc Dejean. *Ouest-France*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Décembre 2004, répétitions de Comte Öderland. Claude constate que bon nombre de personnages de Max Frisch sont fréquemment enveloppés de volutes tabagiques. Mimique mi amusée, mi atterrée : “Eh oui, il va peut-être falloir fumer, chers amis...” Un tour de table s’ensuit alors, véritable tragi-comédie pour les anciens fumeurs (20 ans, 3 ans, 6 mois, 15 jours d’abstinence, que sais-je ?) et les non-fumeurs (bravo ?).

La joute est passionnante, tout y passe : la politique de santé publique, l’inintérêt des didascalies “frischiennes”, la sécurité sur le plateau, l’état des costumes, l’haleine fétide des partenaires fumeurs, le coût du spectacle, l’exemple pour les jeunes, etc. etc. Chacun campe sur ses positions : refus obstiné et définitif pour certains dans les deux camps, “professionnalisme” très consensuel des autres (fumer sur les fonds publics, n’est-ce pas une réelle jouissance ?)

Claude tranche et son choix olympien d’ancien fumeur s’impose : le cigare sera fumé (en abondance) par deux valeureux comédiens et une seule cigarette sera sacrifiée. Tout le monde respire... Mais soudain, Claude : “et les abonnés ? et le public ? Ah on va en entendre des vertes et des pas mûres !” Certains ont toussé, toussoté, renâclé même, mais la caravane tabagique d’Öderland est passée.

Didier Royant

Méhari et Adrien

de **Hervé Blutsch**
mise en scène **Hélène Gay** et **Christophe Gravouil**

avec
Hélène Gay*
Christophe Gravouil*

décor
Olivier Blouineau
et Joël Brousson
son Jean-Christophe Bellier
lumières Benoit Collet
costumes Lucie Guilpin

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire

**première représentation à Angers
le 10 octobre 2005**

Angers et agglomération
26 représentations 2005
reprise
Angers
15 représentations 2006
tournée Région Pays de la Loire
6 représentations 2006

Méhari et Adrien est une “ballade pour deux personnages et un side-car”, un road theater. Et ils sont bien deux, sur cette route, escortés par leurs rêves et leurs angoisses de garçon et de fille. Respectueux du genre, Blutsch alterne les scènes de voyage et courses folles, et les scènes d'arrêts où il se passe bien des choses : accident, enterrement, brouilles et réconciliations, cauchemars... Maniant volontiers les références cinématographiques et mélangeant les univers, tout est pour l'auteur prétexte à jouer, à délirer. Et le comique peut devenir terrible, ou bien tendre, souvent innocemment cruel comme au cirque ou dans les cartoons de Tex Avery. Méhari et Adrien... Vrais ou faux marginaux? Là n'est probablement pas la question. Mais, à n'en pas douter, ils sont héritiers de cette culture de l'écran. Ils sont doués d'une capacité désarmante à vivre l'instant, jouer ensemble, s'aimer à travers cette complicité ludique. Et, sous leurs facéties, se dessinent leurs peurs d'adultes, les nôtres, quand la perspective de la route se confond avec la perspective de la vie. Depuis la première rencontre jusqu'au couple usé, en passant par le mariage, qui n'est pas celui dont on rêvait, les enterrements divers, la maladie, tout ce qui alourdit la vie... *Méhari et Adrien* nous a touchés par l'efficacité terrible et tendre de son écriture, à l'humour franc et sain qui, devant le tragique, prend le parti d'en rire. Aucune complaisance, aucune méchanceté dans ce regard lucide posé sur le monde, mais une véritable quête humaine à travers de multiples surprises et drôleries. Hervé Blutsch est un auteur qui utilise les armes de sa jeunesse pour inviter le public à partager ses interrogations et ses inquiétudes

sur la vie et son devenir, à travers une écriture rigoureuse usant de l'art du découpage et du montage. *Méhari et Adrien*, c'est notre vie même, en accéléré, avec ces moments graves qui nous rattrapent toujours, malgré notre insouciance. Et c'est le jeu, le vrai jeu qui nous vient de notre enfance, qui a le pouvoir d'alléger cette pesanteur du monde. Car, bien sûr, comme le dit Blutsch, tout cela doit rester “marrant”.

Hélène Gay

La presse

En attendant l'inauguration d'une nouvelle salle en 2007, le Centre dramatique des Pays de Loire s'est installé dans les anciens abattoirs d'Angers. Ce lieu intimiste de deux cents places convient à un spectacle comme *Méhari et Adrien*, pièce d'une heure due à un auteur inconnu de moins de quarante ans, Hervé Blutsch. Hélène Gay incarne Méhari et Christophe Gravouil, Adrien. Ils sont à bord d'un side-car, composé d'une moto et d'un Caddie. Dans un dialogue sans queue ni tête, le duo voyage au hasard, assistant aux obsèques d'un moustique ou rencontrant un petit chaperon rouge pressé de se marier. L'humour des comédiens fait merveille, dans la mise en scène pleine de trouvailles qu'ils ont imaginée où la bande-son joue un grand rôle. Adrien boxe avec son ombre, une forêt surgit par projection, une boule tango habille la scène de ses reflets scintillants...

Bruno Villien. *Le Généraliste*

© photo Solange Abaziou



Je me souviens...

Je me souviens que tout commença par “je vous donne carte blanche”, dans le bureau de Claude Yersin, suivi de six mois de lecture avec Hélène pour trouver un texte “coup de cœur”. Je me souviens d'une moto accidentée quelque part en Vendée. Après un mariage imprévu avec un vieux Caddie, elle devint side-car pour une seconde vie. Je me souviens de deux casques au bol, de la vidéothèque impressionnante de Manu. Je me souviens d'une rencontre improbable entre l'auteur Hervé Blutsch et Claude Yersin, à 8 heures du mat, dans un café brocante de Genève. Je me souviens des premières répétitions dans une salle en sous-sol, perturbées par le bruit des travaux, le froid, une inondation... Je me souviens qu'un peu plus tard, on a découvert une boule à facettes et grâce à l'éclairage de Benoit, on s'est mis à jouer avec les ombres qu'on avait dans le dos. Je me souviens de tous les WC de toutes les salles dans lesquelles on a joué. Je me souviens aussi de la bande son de Jean-Christophe, où le bruit des mitraillettes côtoie le cri de Tarzan, où un sous-marin croise une tribu d'Indiens en chasse, où les bombes servent de rythmique à la 5^e de Beethoven. Impossible d'oublier la représentation du 11 juin (parce que c'était mon anniversaire et qu'on n'a pas joué !) Je me souviens d'Olivier à quatre pattes sur le tapis blanc, effaçant les traces de la veille et d'Hélène après les représentations, couverte de bleus mais souriante, un verre de Layon à la main. Je me souviens d'une équipe formidable et de moments rares avec le public en des temps troublés...

Christophe Gravouil

L'Objecteur

de Michel Vinaver
mise en scène Claude Yersin

avec
Sarajeanne Drillaud*
Hélène Raimbault
Adeline Zarudiansky*
Jean-Toussaint Bernard
Adrien Cauchetier
Fabien Doneau*
Claude Guyonnet*
Nils Ohlund
Didier Royant*
Didier Sauvegrain*
Cédric Zimmerlin*
(à la reprise Pauline Lorillard,
Benjamin Monnier)

assistante à la mise en scène
Hélène Gay
scénographie et costumes
Chantal Gaiddon
lumière Gilles Lépicier
régie générale Jocelyn Davière*
régie plateau
Jean-Pierre Prud'homme*
collaboration costumes
Séverine RoubertThiébault
assistée de Fanny Bernadac Peggy Sturm
maquillage Catherine Nicolas
son Vincent Bedouet
accessoires Philippe Basset
habilleuse Lucie Guilpin
construction du décor Bab Baillot,
Joël Brousson, Ateliers de décor de la Ville
d'Angers (Pierre Leroy, Fabrice Boistault,
Joël Charnueau, Jean-Luc Lefèvre),
Ateliers tapisserie de la Ville d'Angers
Ateliers serrurerie de la Ville d'Angers

production
Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National
Pays de la Loire avec le soutien
artistique du Jeune Théâtre
National et l'aide à la production
et à la diffusion du Fonds SACD

création à Angers
le 9 mars 2006

Angers
13 représentations 2006
tournée nationale
5 représentations 2006
reprise
Angers 1 représentation 2006
Neuchatel (Suisse)
1 représentation 2006
Théâtre de l'Est parisien
20 représentations 2006
tournée France
7 représentations 2006

Paris, 1950. La guerre froide divise le monde.

Julien Bême, un appelé, “objecte” : en plein exercice, il s'assied à même la cour, pose son fusil à côté de lui, et refuse de se lever. Coupable de refus d'obéissance, il est mis à la prison de la caserne en attendant sa comparution devant le Conseil de Guerre. Mais, la nuit, les taulards ont l'habitude de faire le mur ; la hiérarchie ferme les yeux. Un matin, on constate que Julien n'est pas rentré dans sa cellule... et la machine se détraque.

Simultanément, l'événement se répercute dans le monde civil : telle une pierre jetée dans l'eau, il provoque des remous dans toutes les directions... En 48 heures, des vies vont se trouver bouleversées, toutes sortes de gens vont se trouver entraînés ou se croiser de manière imprévisible : le négociant en vin, l'ouvrier mécanicien, le prof d'histoire, le membre du Comité central du PCF, le magnat du textile et de la presse, l'agent de police, le membre du PCF, la jeune voisine au grand cœur, le petit journaliste qui monte, l'ancien de la Résistance, la libraire, et tant d'autres gens ordinaires du Paris de 1950... Mais un autre temps se plaque à celui-ci, le temps de la préparation du spectacle et de sa représentation sur le plateau du théâtre, cinquante ans après ; et voici que défile une autre série de personnages : auteur, metteur en scène, dramaturge, comédiens, machinistes, administratrice, croqués avec humour...

Après *Le courage de ma mère*, après *Portrait d'une femme* et *Comte Öderland*, je reste fasciné par ce jeu avec les limites du théâtre qui consiste à faire porter plusieurs personnages par le même comédien ; le défi est ici poussé à l'extrême, puisque les 11 interprètes voulus par Vinaver, assument 72 rôles, dans un tournoiment qui entraîne le

spectateur à prendre part au jeu, un jeu où sa complicité amusée est la condition d'un de ces plaisirs rares que seul peut offrir le théâtre. Cette traversée de la société et des mentalités françaises est menée par Vinaver avec une alacrité de jeune homme, et son ironie aiguë, qui n'exclut ni l'émotion sensible ni le rire franc.

Claude Yersin

La presse

Pour son dernier spectacle à la tête du Centre dramatique d'Angers, Claude Yersin sert aussi bien cette adaptation que d'autres pièces de Michel Vinaver par le passé. Il a respecté la répartition prévue dans les didascalies de soixante-douze personnages entre onze acteurs, en moyenne sept rôles pour chacun. La performance est favorisée par le texte qui invente des ressemblances fortuites, la séparation de deux sœurs (excellente Sarajeanne Drillaud) ou au contraire joue avec les impossibles rencontres de personnages (interprétés par le même Didier Sauvegrain), les frustrations de comédiens privés d'émotion par la discontinuité. Elle s'exerce dans des changements à vue, des passages d'un rôle à l'autre par une simple modification d'accessoires, facilités par une même conception de la scénographie et des costumes (Chantal Gaiddon). (...) Ce spectacle réaffirme avec jubilation la spécificité de l'art théâtral, la confiance dans un fonctionnement artisanal et la magie du jeu.

Monique Le Roux. *La Quinzaine Littéraire*

Je me souviens ...

Rubik's cube – Je me souviens d'un étrange objet posé sur la table : le texte de L'objecteur photocopié puis relié en brochure de travail que nous manipulons Claude, Hélène et moi-même, espérant pendant ces longues séances de travail réussir à en résoudre l'énigmatique construction.

Eau pétillante – Claude arrive, pose ses petites affaires, organisant avec elles un espace à la fois physique et mental : un sas entre la vie de directeur de théâtre et la création... attrape une bouteille d'eau pétillante : la répétition peut commencer.

Première visite – La grande carcasse du décor vide et claire encore à ce moment-là,

trône devant nous dans la lumière crue de l'atelier, habitée par le va-et-vient des constructeurs. C'est toujours un moment jubilatoire et angoissant à la fois de voir se dresser grandeur nature le projet tant de fois imaginé, discuté, retravaillé et de mesurer le chemin qui reste encore à parcourir avant la scène.

Costumes – On frappe ; la porte de la loge s'entrouvre sur le visage de Claude souriant au plaisir de voir se dessiner le personnage quand jeu et costume se rencontrent.

Ruche – Le spectacle a commencé et dans la coulisse, sur le plateau juste derrière le dernier plan du décor, commence la ronde des changements rapides : comédiens, maquilleuse, habilleuse, techniciens s'assoient, se relèvent, attrapent un objet, en posent un autre, collent une moustache, mettent une perruque, changent de costume, vont, reviennent, recommencent le tout dans un calme et un son doux de petits mots échangés, de rires étouffés, fabriquant tous les soirs un deuxième spectacle pour moi inoubliable.

Chantal Gaiddon

© photos Solange Abaziou



NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS
Centre Dramatique National Pays de la Loire

1986 > 2006

Les saisons

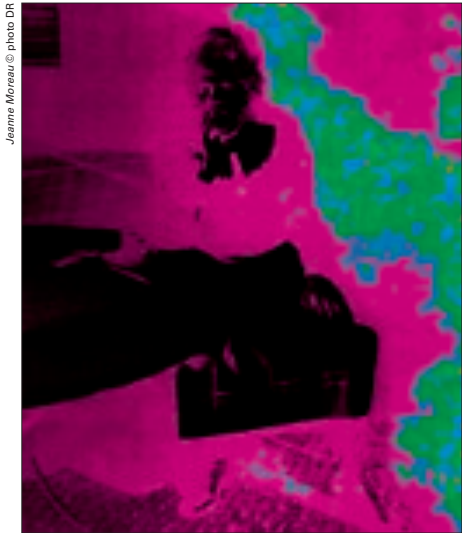
Les saisons du NTA

Le respect du public

De mai 1986 à décembre 2006, le public a été au rendez-vous du NTA, avec des pointes autour de 8 000 abonnements. Quoi de plus heureux pour une équipe de théâtre que la rencontre entre ses propositions artistiques et le plus grand nombre ? Mais une vraie relation entre une “maison” et son public ne saurait se mesurer qu'en termes quantitatifs. Il ne s'agit pas uniquement de remplir les salles. Il faut entretenir avec les spectateurs un dialogue régulièrement revivifié, stimuler leur curiosité, leur désir. Que la fidélité ne soit pas une habitude mais un choix. Sans céder à la démagogie, on ne dira jamais assez qu'un théâtre n'existe que pour un public, à travers lui. “Théâtre de service public, théâtre de service au public”, pensait Vilar.

Les comédiens des spectacles invités ont coutume de dire que le public d'Angers est un bon public. Il a la réputation d'être attentif, respectueux mais aussi exigeant. Au fil des vingt-et-une saisons, il en a vu des spectacles, il en a engrangé des émotions et des expériences. Le spectateur angevin ne s'en laisse pas conter mais lorsqu'il est touché, surpris, heureux, il ne ménage pas ses applaudissements, les plus jeunes n'hésitent pas à se lever pour une *standing ovation*. Un Centre Dramatique National dépend des collectivités. Il est subventionné et ne pourrait exister sans la manne publique. Ce ne sont pas seulement les artistes qui en bénéficient : le public en profite aussi par la richesse d'une offre impossible sans subvention. Les manifestations deviennent accessibles au grand nombre parce que les aides réduisent le prix d'entrée de manière radicale. Le souci de la notoriété des artistes, la plus-value médiatique n'ont pas guidé les choix : une vedette dans un bon spectacle, pourquoi pas ? Une star dans un mauvais, jamais. Au NTA, il n'y

a pas de spectacle gala et d'autres de catégorie Z. Dans l'abonnement, le tarif est égal pour un Marivaux joué par la Comédie-Française et la proposition d'un jeune créateur débutant dans lequel on croit.



Jeanne Moreau © photo DR

Un théâtre de création

Le Nouveau Théâtre d'Angers, en tant que Centre Dramatique National, est avant tout un théâtre de création, un atelier d'imaginaire concret qui vise sans cesse à transformer “la vie matérielle en poème”. Dans l'intimité des salles, des êtres jouent avec les illusions et le temps, cherchent à recréer des vies, à inventer la réalité, disent leur révolte, leur stupeur d'exister, leurs grandeurs, leurs espoirs, leurs misères insupportées, leurs émotions enfouies. Chaque saison, deux à trois productions nouvelles du NTA sont répétées et jouées pour au moins une vingtaine de fois. À côté de ses créations propres, dans le cadre d'une Délégation de Service Public, la municipalité d'Angers avait

confié à Claude Yersin, directeur du NTA, une mission de programmation pluridisciplinaire (théâtre, danse en accord avec le CNDC, jazz), dans sa salle Beaurepaire et, pour quelques dates, au Grand Théâtre. Claude Yersin chargeait son secrétaire général (Daniel Besnehard, de mars 1986 jusqu'en juin 2003, Régine Montoya, de juillet 2003 à décembre 2006) d'instruire la programmation (relevé des projets, ébauche de calendrier, projection financière). Créer au théâtre est un verbe qui se conjugue au pluriel et au présent. Bâtir une saison de théâtre, c'est faire des choix délicats car ils signifient l'élimination de trop nombreux projets d'artistes qu'on estime. Les spectacles retenus, qu'on choisit de présenter, de rassembler au fil des mois, finissent par dessiner une certaine vision du théâtre. Les absences sont parfois aussi significatives que les présences...

De quelle manière se conçoit le programme ? Il n'existe pas de recette, aucun secret de fabrication. Tout ici est souvent affaire de découvertes et de compagnonnages, de fidélités, de coups de foudre et d'intuitions raisonnées, de paris et de désirs, d'accidents aussi : un spectacle annulé qu'il faut remplacer au pied levé. Au NTA, on s'est gardé de ces fracassantes déclarations d'intention, de ces éditoriaux ronflants en tête de brochure d'abonnement... Une liste exhaustive des spectacles théâtraux invités par le NTA figure dans les pages suivantes.

Exigence et foisonnement

Plus de six cents spectacles dont près de quatre cents de théâtre textuel, ont été accueillis sur vingt années. Œuvres classiques et contemporaines, de Corneille à Duras, de Molière à Dario Fo, de Marivaux à Jon Fosse. Construire une saison, dans une ville de moyenne importance où l'on se trouve doté de conséquents moyens municipaux, en quasi-monopole pour l'accueil de gros spectacles, impose des règles. Il faut témoigner des identités créatrices diverses, ne pas s'enfermer dans des chapelles. L'éventail des spectacles fut assez large. Le public sentait pourtant qu'au NTA, il risquait peu de consommer du produit culturel, aguicheur ou populiste. Les propositions furent nombreuses mais toujours expression d'un choix.

La nature des spectacles

Les programmations du NTA sont marquées par le brassage des répertoires (malien, allemand, anglais, italien notamment), des genres, mais aussi des générations. Le public du NTA a eu la chance de rencontrer le travail de grands créateurs européens, comme Klaus-Michael Grüber, Patrice Chéreau, Benno Besson, Jacques Lassalle, de comédiens d'exception, Jeanne Moreau, Suzanne Flon, Maria Casarès, Michel Bouquet, Laurent Terzieff...



C- Jérôme Thomas © photo Bernard Dutheil

Au fil des saisons, un équilibre s'établit presque naturellement entre les “fidèles de la maison” et les compagnies de passage, entre des figures reconnues, souvent directeurs d'institutions (Agathe Alexis, Jean-Louis Benoit, Michel Dubois, Didier Bezace, Alain Françon, Jorge Lavelli, René Loyon, Christian Schiaretti, Claude Stratz,...) et de jeunes talents émergents (Emballage-Théâtre, Jean-Yves Ruf, Benoît Lambert, Jean-François Sivadier...) La programmation du NTA fut aussi sensible à la richesse du “terreau local”. De nombreuses compagnies de la Région Pays de la Loire ont été invitées à plusieurs reprises : Théâtre de l'Éphémère au Mans, Théâtre de l'Échappée de Laval, CRAC Compagnie de Nantes, Théâtre Icare de Saint-Nazaire...

Une attention pour les écritures contemporaines

De Copi à Jelinek, d'Olivier Cadiot à Philippe Minyana, de Valère Novarina à Jean-Yves Picq, priorité était donnée aux aventures qui laissaient toute leur place aux paroles nouvelles, aux interprètes attentifs à la musique de la langue, aux défricheurs qui explorent des terres méconnues du langage et de l'espace théâtraux : Joël Pommerat, Ludovic Lagarde, Joël Jouanneau, Olivier Py...

Formes ouvertes

Si le théâtre dramatique constitue la quasi-totalité des productions du Centre dramatique, les spectacles accueillis témoignent des formes les

plus variées : danse contemporaine dans le cadre des invitations communes avec le CNDC (de Philippe Decouflé à Alain Platel), jazz (de Louis Scavis à David Murray), nouveau cirque (Josef Nadj), marionnettes (Philippe Genty, Emilie Valantin), jonglage (Jérôme Thomas), sans parler des propositions d'artistes atypiques (Ilka Schönbein, le Théâtre du Radeau...).

Daniel Besnehard

SAISON 1986



Arromanches
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Ouvert
création le 2 juin 1986
Prix de la Meilleure création française 1987 décerné par le Syndicat professionnel de la critique dramatique et musicale

SAISON 1986/87



Les voix intérieures
de Eduardo De Filippo
texte français Huguette Hatem
mise en scène Claude Yersin
création française le 5 décembre 1986
co-production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre National de l'Est Parisien



Giglo 1^{er}
écriture, mise en scène et jeu Jacques Templeraud
création le 31 mars 1987
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Manarf

Arromanches (reprise)
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin

SAISON 1987/88



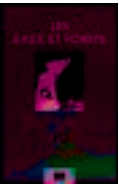
Credo
de Enzo Cormann
mise en scène Jean-Paul Wenzel
première représentation le 8 août 1987
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



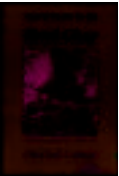
Père
de August Strindberg
texte français Arthur Adamov
mise en scène Claude Yersin
première représentation le 25 février 1988
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



Jours de vogue
d'après Le petit bois de Eugène Durif
et La vierge et le cheval de Marieluise Fleisser
mise en scène et scénographie Agnès Laurent
création le 20 octobre 1987
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



Les eaux et forêts
de Marguerite Duras
mise en scène Claude Yersin
première représentation le 3 mai 1988
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Office Municipal de la Culture de Saint-Barthélemy-d'Anjou



René Char - Changer sa règle d'existence
choix de 33 morceaux dans l'œuvre de René Char
conception, réalisation et interprétation Jacques Zabor
création le 19 avril 1988
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

Arromanches (reprise)
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin - 2^e tournée nationale

Arromanches, une mort simple

Vidéo B.V.U - durée 73'
réalisation Claude Yersin et Pierre Petitjean
coproduction Arcanal - Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire et Pierre Petitjean Vidéo Productions
avec la participation de l'Association Régionale pour la Promotion de la Création Audiovisuelle

SAISON 1988/89



Mala Strana
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin
création le 29 novembre 1988
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



En attendant Godot
de Samuel Beckett
mise en scène Claude Yersin
première représentation le 7 mars 1989
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



Le philosophe amoureux
texte dramatique Georges Peltier
d'après les lettres à Sophie Volland, la correspondance et les œuvres de Denis Diderot
mise en scène Agnès Laurent
création le 11 avril 1989
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Andromède Centre de Création Dramatique et Lyrique - Association du Théâtre de l'Hôtel de Ville de Saint-Barthélemy-d'Anjou

SAISON 1989/90

Les eaux et forêts (reprise)
de Marguerite Duras
mise en scène Claude Yersin

René Char - Changer sa règle d'existence (reprise)
choix de 33 morceaux dans l'œuvre de René Char
conception, réalisation et interprétation Jacques Zabor



Léon la France, Hardy voyage vers l'ouest africain
de Christian Schiaretti et Philippe Mercier
d'après la correspondance (1901-1902-1903) de Léon Mercier
mise en scène Christian Schiaretti
création le 14 novembre 1989
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre du Pont-Neuf



La noce chez les petits bourgeois
de Bertolt Brecht
mise en scène Yves Prunier et Hélène Vincent
première représentation le 9 janvier 1990
production des Ateliers de Formation du Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - STUDIO I



Minna von Barnhelm ou la fortune du soldat
de Gotthold Ephraïm Lessing
texte français François Rey
mise en scène de Claude Yersin
première représentation le 27 février 1990
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Conseil Général des Hauts-de-Seine - C.A.C. Les Gémeaux Sceaux avec le soutien du Conseil Régional d'Ile-de-France et de l'ONDA

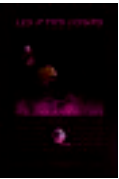
SAISON 1990/91



L'ourse blanche
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin
création le 4 décembre 1990
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Paris-Villette



Homme et galant homme
de Eduardo De Filippo
texte français Huguette Hatem
mise en scène Félix Prader
création française le 21 mars 1991
coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Comédie de Genève avec la participation du Jeune Théâtre National (France)



Les p'tits loups
de Ellar Wise
version scénique, conception et réalisation Claude Yersin, Jack Percher, Yves Prunier
création le 4 décembre 1990
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

René Char - Changer sa règle d'existence (reprise)
choix de 33 morceaux dans l'œuvre de René Char
conception, réalisation et interprétation Jacques Zabor

Léon la France, Hardy voyage vers l'ouest africain (reprise)
de Christian Schiaretti et Philippe Mercier
d'après la correspondance (1901-1902-1903) de Léon Mercier
mise en scène Christian Schiaretti

SAISON 1991/92



Molly Bloom
d'après James Joyce
texte français James Joyce et Valéry Larbaud
mise en scène Jean-Michel Dupuis
création française le 8 octobre 1991
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

Léon la France, Hardy voyage vers l'ouest africain (reprise)
de Christian Schiaretti et Philippe Mercier
d'après la correspondance (1901-1902-1903) de Léon Mercier
mise en scène Christian Schiaretti

Les p'tits loups (reprise)
de Ellar Wise
version scénique, conception et réalisation Claude Yersin, Jack Percher, Yves Prunier



Le pain dur
de Paul Claudel
mise en scène Claude Yersin
première représentation le 3 mars 1992
production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



Le mandat
de Nikolai Erdman
texte français André Markowicz
mise en scène Denise Péron et Elisabeth Disdier
création le 12 mai 1992
production des Ateliers de formation du Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - STUDIO II

SAISON 1992/93

Molly Bloom (reprise)
d’après James Joyce
texte français James Joyce et Valéry Larbaud
mise en scène Jean-Michel Dupuis

Les p'tits loups (reprise)
de Ellar Wise
version scénique, conception et réalisation Claude Yersin,
Jack Percher, Yves Prunier



Harriet
de Jean-Pierre Sarrazac
mise en scène Claude Yersin
création le 19 janvier 1993 à Angers
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Paris Villette, avec le soutien de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National



L'intervention
de Victor Hugo
mise en scène Hélène Vincent et Yves Prunier
première représentation le 11 mai 1993 à Angers
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 1993/94

L'intervention (reprise)
de Victor Hugo
mise en scène Hélène Vincent et Yves Prunier



Le mariage
de Nikolaï Gogol
texte français Nathalie Illic
mise en scène Félix Prader
première représentation le 4 janvier 1994
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Comédie de Genève



L'enfant d'Obock
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin
création le 8 mars 1994
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Scène Nationale d’Aubusson



La vie est un compte de faits
une réalisation des comédiens du Théâtre de la Mémoire
avec Hélène Gay, Hélène Raimbault et Philippe Mathé
création le 9 mai 1994
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 1994/95



Les bonnes ménagères
de Carlo Goldoni
texte français Huguette Hatem
mise en scène Claude Yersin
création française le 18 octobre 1994 à Angers
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Les Gêmeaux-Sceaux - Scène Nationale



Medea
de Jean Vauthier d’après Sénèque
mise en scène Christophe Rouxel
première représentation le 1^{er} mars 1995 à Angers
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Icare - Scène Nationale de Saint-Nazaire

La vie est un compte de faits (reprise)
une réalisation des comédiens du Théâtre de la Mémoire
avec Hélène Gay, Hélène Raimbault et Philippe Mathé

SAISON 1995/96



Teltow Kanal
de Ivane Daoudi
version scénique et mise en scène Claude Yersin
création le 23 juillet 1995 à Villeneuve-lez-Avignon
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Festival d’Avignon



Comment devenir un homme
d’après des textes d’Octave Mirbeau
conception et réalisation Yves Prunier
création le 13 novembre 1995 à Angers
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



Mariage à Sarajevo
de Ludwig Fels
texte français et mise en scène Claude Yersin
création le 30 janvier 1996 à Angers
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



Félix
de Robert Walser
mise en scène Claude Aufaure
création française le 2 mai 1996 à Paris
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Centre Culturel Suisse-Paris

SAISON 1996/97



Apprendre à rire sans pleurer
d’après des textes de Kurt Tucholsky
conception et mise en scène Monique Hervouët
création le 7 octobre 1996 à Angers
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



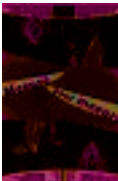
Oncle Vania
de Anton Tchekhov
texte français André Markowicz et Françoise Morvan
mise en scène Claude Yersin
première représentation le 5 février 1997
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



27 remorques pleines de coton
de Tennessee Williams
mise en scène Daniel Girard
première représentation le 12 mai 1997
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 1997/98

Apprendre à rire sans pleurer (reprise)
d’après des textes de Kurt Tucholsky
conception et mise en scène Monique Hervouët



Mesure pour mesure
de William Shakespeare
texte français Jean-Michel Déprats
mise en scène Claude Yersin
première représentation le 5 mars 1998
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



La Moscheta
de Ruzante
traduction et mise en scène Rosine Lefebvre
première représentation le 16 avril 1998
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire avec la participation du Jeune Théâtre National

SAISON 1998/99

27 remorques pleines de coton (reprise)
de Tennessee Williams
mise en scène Daniel Girard



Hudson river, un désir d'exil
de Daniel Besnehard
mise en scène Claude Yersin
création le 4 mars 1999
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



L’été
de Romain Weingarten
mise en scène Stéphanie Chévara
première représentation le 26 avril 1999
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 1999/2000



Voix secrètes
de Joe Penhall
mise en scène Hélène Vincent
création le 19 octobre 1999
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - CRAC Compagnie - Le Manège - Scène Nationale - la Roche-sur-Yon



Souvenirs d'un garçon
textes de Guy de Maupassant
conception et réalisation Claude Aufaure et Patrick Cosnet
création le 7 décembre 1999
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Compagnie Patrick Cosnet - Association Fonds de Terroir



Le courage de ma mère
de George Tabori
texte français Maurice Tazsman
mise en scène Claude Yersin
création française le 7 mars 2000
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire



La Cocadrille
de John Berger
réalisation Claude Yersin et Yves Prunier
création le 15 novembre 1999 à Angers
production Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 2000/01

**Paroles à boire****conception et mise en scène Monique Hervouët**

création le 26 septembre 2000

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Bureau Interprofessionnel des Vins d'Anjou et de Saumur

**Les noces du pape****d'Edward Bond**

texte français Georges Bas

mise en scène et scénographie Christophe Lemaître

création le 12 décembre 2000

coproduction La Compagnie des Treize Lunes - Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Maxime Gorki, Scène Nationale du Petit Quevilly - Théâtre du Muselet, Scène Nationale de Châlons-en-Champagne

La Cocadrille (reprise)**de John Berger**

réalisation Claude Yersin et Yves Prunier

**Solness le constructeur****de Henrik Ibsen**

texte français Terje Sinding

mise en scène Michel Dubois

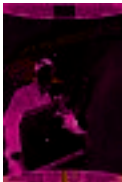
première représentation le 20 février 2001

coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Nouveau Théâtre de Besançon - Centre Dramatique National - Théâtre conventionné de Bourg-en-Bresse

Souvenirs d'un garçon (reprise)**textes de Guy de Maupassant**

conception et réalisation Claude Aaufaure et Patrick Cosnet

SAISON 2001/02

**Le rire des asticots****textes et chansons de Pierre Cami**

mise en scène Christophe Rauck

création le 24 septembre 2001

coproduction Cie Terrain Vague (Titre Provisoire), Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre Vidy, Lausanne, avec le soutien de l'ADAMI et de la SPEDIDAM

**Electre-Oreste****de Sophocle et d'après Eschyle**

mise en scène Claude Yersin

texte français, version scénique Claude Yersin et Yves Prunier

création le 4 décembre 2001

coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Nouveau Théâtre de Besançon Centre Dramatique National

Le courage de ma mère (reprise)**de George Tabori**

texte français Maurice Taszman

mise en scène Claude Yersin

La Cocadrille (reprise)**de John Berger**

réalisation Claude Yersin et Yves Prunier

Souvenirs d'un garçon (reprise)**textes de Guy de Maupassant**

conception et réalisation Claude Aaufaure et Patrick Cosnet

**Max et Lola****un spectacle de Daniel Girard**

texte, mise en scène et scénographie Daniel Girard

création le 4 mars 2002

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 2002/03

Le rire des asticots (reprise)**textes et chansons de Pierre Cami**

mise en scène Christophe Rauck

**Casimir et Caroline****de Ödön von Horváth**

traduction Henri Christophe

mise en scène Richard Brunel

première représentation le 5 novembre 2002

coproduction Compagnie Anonyme - Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Théâtre des Célestins, avec le soutien du Théâtre de la Renaissance - Oullins

**Portrait d'une femme****de Michel Vinaver**

mise en scène Claude Yersin

création française le 11 mars 2003

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

**À vif****de Daniel Besnehard**

mise en scène Christophe Lemaître

création le 4 mars 2003

coproduction Théâtre des Treize Lunes - Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Scène Nationale de Châlons-en-Champagne en coréalisation avec le Théâtre du Rond-Point (Paris)

SAISON 2003/04

**George Dandin****de Molière**

mise en scène Guy Pierre Couleau

première représentation le 4 novembre 2003

coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire - Le Festin - Centre Dramatique National de Montluçon, Théâtre Firmin Gémier - Antony, avec le soutien de la DRAC Poitou-Charentes, et la participation artistique du Jeune Théâtre National

La Cocadrille (reprise)**de John Berger**

réalisation Claude Yersin et Yves Prunier

**Bamako, mélodrame subsaharien****de Eric Dumez**

mise en scène Claude Yersin

création le 2 mars 2004

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

SAISON 2004/05

**Oui dit le très jeune homme****de Gertrude Stein**

texte français Olivier Cadiot

mise en scène Ludovic Lagarde

création française le 9 juillet 2004

coproduction Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire, Le Théâtre du Gymnase - Marseille, Festival d'Avignon, Centre National des Écritures du spectacle - La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, Cie Ludovic Lagarde, participation artistique du Jeune Théâtre National, soutien de l'ADAMI

**Gust****de Herbert Achternbusch**

texte français et mise en scène Claude Yersin

création le 11 décembre 2004

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

**Comte Öderland****de Max Frisch**

texte français et mise en scène Claude Yersin

première représentation le 16 mars 2005

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

SAISON 2005/06

**Méhari et Adrien****de Hervé Blutsch**

mise en scène Hélène Gay et Christophe Gravouil

première représentation le 10 octobre 2005

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire

**L'objecteur****de Michel Vinaver**

mise en scène Claude Yersin

création à Angers le 9 mars 2005

production Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire avec le soutien artistique du Jeune Théâtre National

SAISON 2006/07

Méhari et Adrien (reprise)**de Hervé Blutsch**

mise en scène Hélène Gay et Christophe Gravouil

**L'objecteur**(reprise)**de Michel Vinaver**

mise en scène Claude Yersin

Les accueils théâtre



SAISON 1986/87

Esquisses viennoises

de Peter Altenberg, mise en scène Véra Gregh - l'AutreThéâtre

Demièrre lettre d'une mère juive soviétique à son fils

d’après Vassili Grossman, adaptation et mise en scène André Cellier - Centre Théâtral du Maine - Le Mans

Les nuits et les moments

de Crébillon fils - Jules Renard, adaptation et mise en scène Charles Tordjman -Théâtre Populaire de Lorraine

Jean-Jacques Rousseau

texte établi par Jean Jourdeuil et Bernard Chartreux

mise en scène Jean Jourdeuil - M.C. 93 - Bobigny

C’est dimanche

de Jérôme Deschamps - Compagnie Deschamps et Deschamps

Le médecin malgré lui

de Molière, mise en scène Pierre Ascaride -Théâtre 71 - Malakoff

Hedda Gabler

de Henrik Ibsen, adaptation de Michel Vittoz

mise en scène Alain Françon -Théâtre Eclaté - Annecy

Mystère Bouffe

conception et mise en scène François Tanguy

Théâtre du Radeau - Le Mans

Repérages I

THÉÂTRE

Aglavaine et Selysette de Maurice Maeterlinck - C* Françoise Merle - Nantes

Une saison en enfer de Arthur Rimbaud - Bruno Netter - Angers

Woyzeck de Georg Büchner - Compagnie AutrucheThéâtre - Tours

Love de Murray Schisgal - Théâtre du Jusant - Beauvoir-sur-Mer

ARTS PLASTIQUES

Sofie Debiève, Léa Lord Dubray, Christophe Meloy, Hélène Blais, Françoise Mercier, Philippe Rouillard

MUSIQUES

Splashh - Brest

Awadem Group - Rennes

Bohème de Chic - Le Mans

Big Band de l’Elastique à musique - Le Mans

LECTURES PUBLIQUES

La poignance de Jean-Claude Mouyon - Angers

La fugue de Delphine Paviot - Bazouges



SAISON 1987/88

L’usage de la parole et Elle est là

de Nathalie Sarraute, mise en scène Michel Dumoulin
Théâtre de l'Atelier - Paris

Désir parade

de Philippe Genty - Compagnie Philippe Genty

Catherine de Heilbronn

de Heinrich von Kleist, mise en scène Pierre Romans

avec les élèves de l’Ecole de Comédiens Nanterre/Amandiers

Penthésilée

de Heinrich von Kleist, mise en scène Pierre Romans

avec les élèves de l’Ecole de Comédiens Nanterre/Amandiers

Platonov

de Anton Tchekhov, mise en scène Patrice Chéreau

avec les élèves de l’Ecole de Comédiens Nanterre/Amandiers

À travers le miroir

d’après Lewis Carroll, conception et réalisation Claudine Hunault,

Yvon Lapous et Hervé Tougeron - Théâtre de la Chamaille - Nantes

Les mains sales

de Jean-Paul Sartre, mise en scène Pierre-Etienne Heymann

Théâtre de la Planchette

La savetière prodigieuse

de Federico Garcia Lorca, mise en scène Jacques Nichet - Théâtre des

Treize Vents - Centre Dramatique National Languedoc Roussillon

L’étalon or

de Daniel Lemahieu, mise en scène Michel Dubois - Comédie de Caen - Centre Dramatique National de Normandie



SAISON 1988/89

Callas

texte établi par Jean-Yves Picq, mise en scène Dominique Lardenois, conçu et joué par Elisabeth Macocco - l'Attroupement II

Le récit de la servante Zerline

de Hermann Broch, mise en scène Klaus Michael Grüber avec Jeanne Moreau

Mise au point virgule

exposition-spectacle et livre de Françoise Pillet - Théâtre de la Pomme Verte - Centre Dramatique National pour l'Enfance et la Jeunesse - Sartrouville

Une visite inopportune

de Copi, mise en scène Jorge Lavelli -Théâtre National de la Colline

Amphytrion

de Molière, mise en scène Jacques Lassalle -Théâtre National de Strasbourg

Tambours dans la nuit

de Bertolt Brecht, mise en scène Jean-Paul Wenzel - Les Fédérés - Montluçon

Jeu de Faust

mise en scène de François Tanguy - Théâtre du Radeau - Le Mans

Rosel

de Harald Mueller, mise en scène Christian Schiaretti - Compagnie Les Matinaux - Paris

Ainsi va le monde

de William Congreve, mise en scène Michel Dubois - Comédie de Caen - Centre Dramatique National de Normandie

Repérages II

THÉÂTRE

Une trop bruyante solitude d’après Bohumil Hrabal - Théâtre de la Mémoire - Angers (création en co-production avec le Nouveau Théâtre d'Angers)

Sarah et le cri de la langouste de John Murrell - Théâtre de l’Echappée - Laval

Petite Queneaugonie portable d’après Raymond Queneau -Théâtre du Galion - La Roche/Yon

Le premier Dieu d’après Emmanuel Carnevali - Théâtre Icare - Saint-Nazaire

LECTURES PUBLIQUES

La visite de Jean-Claude Mouyon - lu par Henri Uzureau - Unité de création théâtrale - Angers

FORUM

Situation des compagnies en Région



SAISON 1989/90

Cami - Drames de la vie courante

mise en scène Philippe Adrien - Atelier de Recherche et de Réalisation Théâtrale - Vincennes

Une absence

de Loleh Bellon, mise en scène Maurice Bénichou -Théâtre Actuel - Paris

Kathakali - Le roi Lear

d’après William Shakespeare par la troupe du Kalamandalam, mise en scène Annette Leday et David Mc Ruvie avec des artistes indiens du Kalamandalam - Keli

Sganarelle ou le cocu imaginaire et Le mariage forcé

de Molière, conception et mise en scène Françoise Merle - C.A.C. Cergy-Pontoise - Compagnie Françoise Merle

Les rêveurs

de Dostoïevski, dramaturgie et mise en scène Ludwik Flaszen - Théâtre de la Chamaille - Nantes

Le monde d’Albert Cohen

d’après les œuvres de Albert Cohen, chef de troupe Jean-Louis Hourdin G.R.A.T. - Poitiers

Troilus et Cressida

de William Shakespeare, texte français et mise en scène Eric Da Silva - Emballage Théâtre - Paris

La passion du jardinier

de Jean-Pierre Sarrazac, mise en scène Pierre-Etienne Heymann -Théâtre de la Planchette

Un goût de pierre dans la bouche

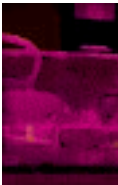
de Françoise du Chaxel, mise en scène Laurence Février - Compagnie Chimène - Paris

Les frères Zénith

mise en scène Macha Makeieff et Jérôme Deschamps - Compagnie Deschamps et Deschamps

Mademoiselle Julie

de August Strindberg, mise en scène Matthias Langhoff -Théâtre de Vidy-Lausanne - Compagnie Matthias Langhoff



SAISON 1990/91

Dialogues d’exilés

de Bertolt Brecht, mise en scène Michel Dubois, Jean-Yves Lazennec, Jean-Marie Frin - Comédie de Caen - Centre Dramatique National de Normandie

Échappement libre

de et avec Rufus

Le grand cahier

de Agota Kristof, mise en scène Jeanne Champagne -Théâtre de Cherbourg

Jojo

Spectacle musical Georges Aperghis sur un texte de Philippe Minyana ATEM- Paris-Villette

Deux Labiche dans une armoire

d’Eugène Labiche, mise en scène Agathe Alexis

Compagnie des Matinaux - Paris

La veuve

de Pierre Corneille - mise en scène Christian Rist

Studio Classique - C.R.D.C. de Nantes

La station debout

par la Compagnie 4 litres 12, mise en scène Philippe Thomine

Bérénice

de Jean Racine, mise en scène Jacques Lassalle

Théâtre National de Strasbourg

Avant la retraite

de Thomas Bernhard, mise en scène Claudia Stavisky

Théâtre National de la Colline

Partage de midi

de Paul Claudel, mise en scène Brigitte Jaques -Théâtre de l'Atelier

Vera Cruz

de Georges Lavaudant -Théâtre National Populaire

La mère

de Bertolt Brecht, mise en scène Valentin Jeker - Staatstheater de Kassel (Allemagne)



SAISON 1991/92

Mamie Ouate en Papoasie

de Joël Jouanneau et Marie-Claire Le Pavec, mise en scène Joël Jouanneau - Heyoka -Théâtre de Sartrouville

Les travaux et les jours

de Michel Vinaver, mise en scène Monique Hervouët - Théâtre de l’Ephémère - Centre Dramatique du Maine

Le maître de go

d’après Yasunari Kawabata, mise en scène Jean-Paul Lucet -Théâtre de l’Atelier

La Locandiera

de Carlo Goldoni, mise en scène Solange Oswald - Nouveau Théâtre de Bourgogne

Leo Katz et ses œuvres

de Louis-Charles Sirjacq, mise en scène de l’auteur - CAC Les Gêmeaux - Sceaux

Anatole

d’Arthur Schnitzler, mise en scène Jean-Yves Lazennec - Comédie de Caen

Sindbad le marin

d’Antoine Duhamel et Michel Beretti, mise en scène Pierre Barrat
Atelier du Rhin

Le piège

d’Emmanuel Bove, mise en scène Didier Bezace - Théâtre de l’Aquarium

La seconde surprise de l’amour

de Marivaux, mise en scène Gilles Bouillon - Centre Dramatique Régional de Tours

B.M.C.

d’Eugène Durif, mise en scène Anne Torrès -T.G.P. Saint-Denis

Vassa Geleznova

de Maxime Gorki, mise en scène Anne-Marie Lazarini - Les Athévains

Le laboureur de Bohème

de Johannes von Saaz, mise en scène Christian Schiaretti - Comédie de Reims

Huis clos

de Jean-Paul Sartre, mise en scène Michel Raskine

La Salamandre - Théâtre National région Nord-Pas de Calais

Repérages III

THÉÂTRE

Entre chien et loup de Christoph Hein - mise en scène de Claudia Stavisky - Théâtre de la Mémoire - Théâtre de l’Echappée - L’Ange rebelle
Volubiles - mise en scène de Michel Liard - C* Michel Liard.
Blanche-Neige - mise en scène de Jacques Templeraud - Théâtre Manarf - Théâtre de Cuisine
Ceci n’est pas un rhinocéros d’après Ionesco - mise en scène de Didier Flory - C* Expression

LECTURES PUBLIQUES

La cabine de Michel Liard - C*Michel Liard

MUSIQUE

Lo’Jo Triban - Angers

FORUM

Quel répertoire pour les compagnies ?



SAISON 1992/93

Simplement compliqué

de Thomas Bernhard, mise en scène Yvon Lapous
Théâtre La Chamaille - CRDC

Comédies griffues

de Monnier, Darien et Descaves et Grumberg - mise en scène Jean-Claude Penchenat - Théâtre du Campagnol - Centre Dramatique National de Corbeil-Essonnes

La dispute

de Marivaux, mise en scène Stanislas Nordey - Heyoka - Théâtre de Sartrouville

Oh les beaux jours

de Samuel Beckett, mise en scène Pierre Chabert -Théâtre de l'Atelier

Jeux de langues

de Pierre Ascaride -Théâtre sans domicile -Théâtre 71

Un ciel pâle sur la ville

de René Fix, mise en scène Michel Dubois et Jean-Yves Lazennec
Comédie de Caen

Quincailleries

de Jacques Gamblin, mise en scène Yves Babin - Estrad’Théâtre

Légèrement sanglant

de Jean-Michel Rabeux, mise en scène de l’auteur
Compagnie Jean-Michel Rabeux

Méditation I : La gourmandise

de Agnès Laurent, Georges Peltier, Francesca Congiu et Xavier Legasa - Andromède

La nuit, la télévision et la Guerre du Golfe

de Jean-Louis Benoit, mise en scène de l’auteur - Théâtre de l’Aquarium

La casquette du dimanche

de Patrick Cosnet, mise en scène Jean-Luc Placé - Association Fonds deTerroir

Terres mortes

de Franz Xaver Kroetz, mise en scène Daniel Girard - Théâtre National de Strasbourg



SAISON 1993/94

L’avare

de Molière, mise en scène René Loyon
Centre Dramatique National de Franche-Comté

Faust

de Goethe, mise en scène Dominique Pitoiset
Compagnie Pitoiset

La plaie et le couteau

de Enzo Cormann, mise en scène Hervé Tougeron et Dominique Colladant
Théâtre la Chamaille - Nantes

Trois hommes dans un bateau

de Jerome K. Jerome, mise en scène Monique Hervouët
Théâtre de l’Ephémère - Le Mans

L’école des mères et Les acteurs de bonne foi

de Marivaux, mise en scène Claude Stratz - Comédie de Genève

Le monde est rond

de Gertrude Stein, mise en scène Françoise Pillet
Théâtre Athénor - Saint Nazaire

L’homme, la bête et la vertu

de Pirandello, mise en scène Christian Schiaretti
Comédie de Reims - Centre Dramatique National

La poule d’eau

de Witkiewicz, mise en scène Christian Schiaretti
Comédie de Reims - Centre Dramatique National

Les mystères de l’amour

de Roger Vitrac, mise en scène Christian Schiaretti
Comédie de Reims - Centre Dramatique National

La leçon

de Ionesco, mise en scène Charles Jorris -Théâtre Populaire Romand

Boby

mise en scène Jean-Louis Hourdin - GRAT - Compagnie Hourdin

Caresses

de Sergi Belbel, mise en scène Michel Dubois
Comédie de Caen - Centre Dramatique National

C'est magnifique

de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff - Cie Deschamps et Deschamps



SAISON 1994/95

Un monde immobile

de Moussa Konaté, mise en scène Françoise Thyrion et Michel Valmer - Compagnie Science 89

Combat de nègre et de chiens

de Bernard-Marie Koltès, mise en scène Marie-Noël Rio
Atelier du Rhin - Centre Dramatique Régional

Joie

de et par Pol Pelletier, mise en scène Gisèle Sallin
Compagnie Pol Pelletier / Canada

La ménagerie de verre

de Tennessee Williams, mise en scène Elisabeth Chailloux
Théâtre des Quartiers d’Ivry

L’oiseau n’a plus d’ailes

lettres de Peter Schwiefert, mise en scène François Duval

Le poids du corps

de Alain Pierremont, mise en scène Anne-Marie Lazarini
Les Gémeaux-Sceaux - Scène Nationale

La pluie d’été

de Marguerite Duras, mise en scène Eric Vigner - Compagnie Suzanne M.

La botte et sa chaussette

de Herbert Achternbusch, mise en scène Jean-Yves Lazennec
Comédie de Caen - Centre Dramatique National

Angelo tyran de Padoue

de Victor Hugo, mise en scène Mathilde Heizmann
Comédie de Caen - Centre Dramatique National

Choral

mise en scène de François Tanguy -Théâtre du Radeau

Mme Klein

de Nicholas Wright, mise en scène Brigitte Jaques
Théâtre de la Commune-Aubervilliers



SAISON 1995/96

Ma cour d’honneur

de et par Philippe Avron

Bérénice

de Racine, mise en scène Daniel Mesguich
La Métaphore -Théâtre National Lille-Tourcoing

Violences à Vichy II

de Bernard Chartreux, mise en scène Jean-Pierre Vincent
Théâtre Nanterre Amandiers

Voyageur immobile

de Philippe Genty, Compagnie Philippe Genty

Le système Ribadier

de Georges Feydeau, mise en scène Hélène Vincent
CRAC Compagnie - Bouguenais

Roses de Picardie

texte et mise en scène Jean Bois - Compagnie Jean Bois

L’Ecclésiaste

lecture musicale de Sami Frey, musique de André Hajdu

Le menteur

de Pierre Corneille, mise en scène Jean-Marie Villégier
Théâtre National de Belgique

La valse des gounelles

de Olivier Perrier - Les Fédérés - Montluçon

Inversion du silence (Charlotte F.)

de Daniel Besnehard et Raymond Roussel, réalisation Hélène Gay et Hélène Raimbault - Théâtre du Reflet - Nantes

Hélène

de Jean Audureau, mise en scène Jean-Louis Thamin
Centre Dramatique National Bordeaux-Aquitaine

Le désir du figuier

de Reine Bartève, mise en scène Elisabeth Crusson
Théâtre Athénor - Saint-Nazaire

La seconde surprise de l’amour

de Marivaux, mise en scène Michel Dubois
Comédie de Caen - Centre Dramatique National

Les fossiles

de Robert Claing, théâtre-concert, mise en scène Dominique Lardenois
Théâtre et Faux-Semblants - Feyzin

Le neveu de Rameau

de Denis Diderot, mise en scène Martine Paschoud et Jacques Denis
Nouveau Théâtre de Poche - Genève



SAISON 1996/97

Fin de partie

de Samuel Beckett, mise en scène Armand Delcampe
Théâtre de l'Atelier - Paris

Castelets d’hiver et Un Cid

Marionnettes d’Emilie Valantin - Théâtre du Fust

La guitare

d’après Michel del Castillo, mise en scène Jack Percher
Théâtre de l’Ephémère - Le Mans

Peines d’amour perdues

de Shakespeare, mise en scène Jean-Claude Penchenat
Théâtre du Campagnol - Centre Dramatique National

Quartett

de Heiner Müller, mise en scène Marie-Noël Rio
Atelier du Rhin - Centre Dramatique Régional d’Alsace

L’architecte et la forêt

de et mis en scène par Olivier Py - Compagnie l’Inconvénient des Boutures

Milosz

montage et présentation de Laurent Terzieff - Théâtre de l’Atelier - Paris

La station Champbaudet

d’Eugène Labiche, mise en scène Anne-Marie Lazarini - Les Athévains - Paris

La Parisienne

d’Henry Becque, mise en scène Jean-Louis Benoît -Théâtre de l’Atelier - Paris

Moi qui ai servi le roi d’Angleterre

de Bohumil Hrabal, mise en scène Michel Dubois
Comédie de Caen - Centre Dramatique National

Une lune pour les déshérités

d’Eugene O’Neill, mise en scène Christophe Rouxel
Théâtre Icare - Saint-Nazaire

Le toucher de la hanche

de Jacques Gamblin, mise en scène Jean-Michel Isabel
Dune /Théâtre National de Bretagne-Rennes

Les affaires du Baron Laborde

d’Hermann Broch, mise en scène Simone Amouyal
Théâtre du Gymnase-Marseille

L’école des femmes

de Molière, mise en scène Daniel Benoin
Comédie de Saint-Etienne-Centre Dramatique National

L’enfant

d’après Jules Vallès, mise en scène Jeanne Champagne
Compagnie Jeanne Champagne

Les réprouvés

d’Enzo Cormann, musique Jean-Marc Padovani - théâtre musical
mise en scène Hervé Tougeron - Skéné production



SAISON 1997/98

Aragon

(*Le communiste* et *Le fou*) - Philippe Caubère
La Comédie Nouvelle

Je suis un saumon

de et par Philippe Avron

Les trompettes de la mort

deTilly, mise en scène Tilly - Quai n°5

Les jumeaux vénitiens

de Goldoni, mise en scène Gildas Bourdet
Théâtre National de Marseille-La Criée

Liliom

de Ferencz Molnar, mise en scène Stéphanie Chevara
Compagnie Mack et les Gars

Les fausses confidences

de Marivaux, mise en scène Jean-Pierre Miquel - La Comédie-Française

Une maison de poupée

de Henrik Ibsen, mise en scène Hélène Vincent - Compagnie CRAC

Dédale

de Philippe Genty, Compagnie Philippe Genty

Le misanthrope

de Molière, mise en scène Charles Tordjman
Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National Nancy-Lorraine

Métamorphoses

de et par Ilka Schönbein -Theater Meschugge

Le régisseur de la chrétienté

de Stephen Barry, mise en scène Stuart Seide
Centre Dramatique National du Poitou-Charentes

Treize étroites têtes

de Joël Pommerat, mise en scène Joël Pommerat - Compagnie Louis Brouillard

Phèdre

de Racine, mise en scène Mathilde Heizmann - L'Equipée - Caen

Trilogie Vallès

(*L'enfant - Le bachelier - L'insurgé*) - mise en scène Jeanne Champagne Théâtre Ecoute

Robinson des villes

de Eric de Dadelsen -Théâtre de Vire - Centre Dramatique National Jeune Public de Basse-Normandie



SAISON 1998/99

Pour un oui ou pour un non

de Nathalie Sarraute, mise en scène Simone Benmussa - Atelier Théâtre Actuel

Le colonel des zouaves

de Olivier Cadiot, mise en scène Ludovic Lagarde Compagnie Ludovic Lagarde

Lettre au directeur du théâtre

de Denis Guénoun, mise en scène Hervé Loichemol - Le Nouveau Fusier

Polyeucte martyr

de Pierre Corneille, mise en scène Christian Schiaretti Comédie de Reims - Centre Dramatique National

Une nuit à l'Elysée

de Jean-Louis Benoit, mise en scène Jean-Louis Benoit Théâtre de l'Aquarium

Le marchand de Venise

de William Shakespeare, mise en scène Michel Dubois Nouveau Théâtre de Besançon - Centre Dramatique National

André le magnifique

de Isabelle Candelier, Loïc Houdré, Patrick Ligardes, Denis Podalydes, Michel Vuillermoz

Dom Juan

de Molière, mise en scène Jacques Kraemer - Compagnie Jacques Kraemer

Au buffet de la gare d'Angoulême

de François Bon, mise en scène Gilles Bouillon Centre Dramatique régional de Tours

Les variations Goldberg

de George Tabori, mise en scène Daniel Benoin Comédie de Saint-Etienne - Centre Dramatique National

L'échange

de Paul Claudel, mise en scène Bernard Lévy - Compagnie Lire aux éclats

Vol plané

de Vincent Ravalec, mise en scène et chorégraphie Elisabeth Disdier Théâtre contemporain de la danse

Les dingues de Knoxville

de Joël Jouanneau, mise en scène Joël Jouanneau -Théâtre du Gymnase

Chant d'amour pour l'Ulster

de Bill Morrison, mise en scène Christophe Rouxel -Théâtre Icare

"4" Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec de Jérôme Thomas - Compagnie Jérôme Thomas



SAISON 1999/2000

Minuit chrétien

texte et mise en scène Tilly La Coursive - Scène Nationale de la Rochelle

Le Tartuffe

de Molière, mise en scène Jean-Marie Villégier l'Illustre Théâtre/Cie Jean-Marie Villégier

La jeune fille, le diable et le moulin

conte de Grimm, adaptation et mise en scène Olivier Py Centre Dramatique National - Orléans-Loiret-Centre

L'eau de la vie

conte de Grimm, adaptation et mise en scène Olivier Py Centre Dramatique National - Orléans-Loiret-Centre

"4" Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec de Jérôme Thomas - Compagnie Jérôme Thomas

Les yeux rouges

conception et mise en scène Dominique Féret Nouveau Théâtre de Besançon - Centre Dramatique National

Le voyage à La Haye

de Jean-Luc Lagarce, mise en scène François Berreur Cie Les Solitaires Intempestifs

Le retour à la case piano

imaginé et interprété par Jean-Paul Farré

Psyché

de Molière et Corneille, mise en scène Yan Duffas Athénée Théâtre Louis-Jouvet

Léonce et Lena

de Georg Büchner, mise en scène Jacques Osinski Cie La Vitrine - Maison de la Culture d'Amiens

Victor ou les enfants au pouvoir

de Roger Vitrac - mise en scène Philippe Adrien - Cie ARRT /Philippe Adrien

Le cercle de craie caucasien

de Bertolt Brecht - mise en scène Ludovic Lagarde - Cie Ludovic Lagarde



SAISON 2000/01

Premier amour

de Samuel Beckett, mise en scène Jean-Michel Meyer Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.

Mme Ka

de Noëlle Renaude, mise en scène Florence Giorgetti Compagnie La Roque Alric

Les femmes savantes

de Molière, mise en scène René Loyon - Compagnie René Loyon

Curumi

conception et mise en scène Christiane Véricel Image Aiguë, Compagnie Christiane Véricel

L'amante anglaise

de Marguerite Duras, mise en scène Patrick Kerbrat - AtelierThéâtre Actuel

M. Malaussène au théâtre

de Daniel Pennac, mise en scène Hélène Vincent - création dans le cadre de Théâtre en tournée. Evénement théâtral de la Région Haute-Normandie

La nuit des rois

de William Shakespeare, mise en scène Nathalie Mauger -Théâtre de la Place - Centre Dramatique de la Communauté Française de Belgique

Le roi grenouille

d'après les frères Grimm, mise en scène Ilka Schönbein -Théâtre d'Ivry Antoine-Vitez

Britannicus

de Jean Racine, mise en scène Alain Bézu -Théâtre de Deux Rives, Rouen Centre de Création Dramatique de Haute-Normandie

Du matin à minuit

de Georg Kaiser, mise en scène Robert Cantarella - La Compagnie des Ours

Les nègres

de Jean Genet, mise en scène Alain Ollivier - Studio-Théâtre de Vitry

Quel monde ! (intime)

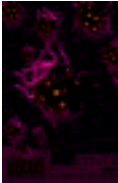
de Rémi Checchetto, mise en scène Henri Uzureau uCT (Unité de Création Théâtrale)

Malcolm X

texte, interprétation et mise en scène Mohamed Rouabhi Compagnie Les Acharnés

Le banquet de la Sainte-Cécile

texte, interprétation et mise en scène Jean-Pierre Bodin



SAISON 2001/02

La mastication des morts

de Patrick Kermann, mise en scène Solange Oswald - Groupe Merci

Conversation en Sicile

d'Elio Vittorini, mise en scène Jean-Louis Benoit -Théâtre de l'Aquarium

L'événement

textes d'Annie Ernaux, mise en scène Jeanne Champagne compagnie Théâtre Ecoute

Tableau d'une exécution

de Howard Barker, mise en scène Hélène Vincent -Théâtre du Gymnase

Le malade imaginaire

de Molière, mise en scène Philippe Adrien - Compagnie du 3^{ème} Œil

Animaux et autres animaux

de Alain Enjary, mise en scène Arlette Bonnard - Compagnie Ambre

Mes débuts à la télé

de Christophe Donner, mise en scène Stéphanie Chévara Compagnie Mack et les gars

Campagne dégagée

d'après *Woyzeck* de Büchner, mise en scène Cécile Cholet et Antoine Caubet Compagnie Théâtrale Cazaril

Les fausses confidences

de Marivaux, mise en scène Alain Milianti - Le Volcan

Pelleas y Melisanda

poème de Pablo Neruda, mise en scène Michel Rostain, musique de Vincente Pradal -Théâtre de Cornouaille, Scène Nationale de Quimper

Les mains sales

de Jean-Paul Sartre, mise en scène Yvon Lapous -Théâtre du Loup

Rwanda 94

mise en scène Jacques Delcuvellerie - Le Groupov - Bruxelles

La vie de Galilée

de Bertolt Brecht, mise en scène Jean-François Sivadier Théâtre National de Bretagne

Le baladin du monde occidental

de John Millington Synge, mise en scène Guy Pierre Couleau Compagnie des Lumières et des Ombres

Macbeth/matériaux

d'après Shakespeare, un spectacle de Christophe Rouxel et Alexis Djakeli Théâtre Icare

Suite

de Philippe Minyana, mise en scène Massimo Bellini - Compagnie Urbaine

Le chant des cigognes

mise en scène Christine Pouquet - Madani Compagnie

Repérages IV

THÉÂTRE
Ni perdus ni retrouvés - pièces courtes de Daniel Keene - mise en scène Hervé Guilloteau - Cie Meta Jupe
Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès - mise en scène Patrick Sueur - CieThéâtre Dû
Last cow-boys - chorégraphie et mise en scène Nathalie Béasse - Cie Nathalie Béasse
Le chemin des passes dangereuses de Michel Marc Bouchard - mise en scène François Chevallier - Addition Théâtre
L'inquiétude de Valère Novarina - mise en scène Marie Gaultier et Nicolas Berthoux - Cie Métis

LECTURES PUBLIQUES
Basta de Rémi Checchetto par Hélène Gay
FORUM
Débuts, comment ? Les nouvelles compagnies des Pays de la Loire



SAISON 2002/03

La donation Schröder

conception et mise en scène JeffThiébaut - Délices DADA

Le fantôme de Shakespeare

de et par Philippe Avron - Acte 2

Eva Peron

de Copi, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo -Théâtre National de Bretagne

Le jour où j'ai failli...

de Jean-Claude Mouyon, mise en scène Jack Percher Unité de Création Théâtrale

Le poids de la neige et la salamandre

conception et mise en scène Michel Laubu - Compagnie Turak

Ah là là quelle histoire

texte et mise en scène Catherine Anne -Théâtre de l'Est Parisien

Le retour de Bougouniéré

de Jean-Louis Sagot-Duvauxroux, mise en scène Georges Bigot BlonBa-Atelier de Bamako

Segou Fassa

de Jean-Louis Sagot-Duvauxroux, mise en scène Georges Bigot BlonBa-Atelier de Bamako

Maitre Puntila et son valet Matti

de Bertolt Brecht, mise en scène Benoît Lambert -Théâtre de la Tentative

Shake

d'après William Shakespeare, mise en scène Dan Jemmett -Théâtre de la Ville

Vêtir ceux qui sont nus

de Luigi Pirandello, mise en scène Michel Dubois Nouveau Théâtre de Besançon - Centre Dramatique National

Mein Kampf (farce)

de George Tabori, mise en scène Agathe Alexis Comédie de Béthune-Centre Dramatique National

La double inconstance

de Marivaux, mise en scène René Loyon - Compagnie RL

Danse et théâtre : toute une histoire

C'est en 1978 que naît le Centre national de danse contemporaine d'Angers : une première en France puisque le CNDC est alors la seule institution publique d'enseignement de danse contemporaine. Sa direction est d'abord confiée au grand chorégraphe américain Alwin Nikolaïs. De 1981 à 1983, lui succède une autre artiste originaire d'Outre-Atlantique, Viola Farber. Lorsque Claude Yersin est nommé directeur du Centre Dramatique National d'Angers en 1986, c'est Michel Reilhac qui

Dramatique et Centre Chorégraphique vont, au fil des saisons, inviter des chorégraphes de tous les horizons en inventant de nouvelles passerelles entre les deux structures, au gré d'un abonnement commun ; les abonnés du Nouveau Théâtre d'Angers auront ainsi le privilège de voir sur le plateau du Théâtre Beaurepaire ou du Grand Théâtre des chorégraphie inoubliables d'artistes internationaux tels Philippe Decouflé (*Technicolor*), Dominique Bagouet (*Les petite pièces de Berlin*), Wim Vandekeybus (*Les porteuses de mauvaises nouvelles*), Edouard Lock (*Infante*), mais aussi Trisha Brown, Mats Ek ou Hervé Robbe...

En 1991, Joëlle Bouvier et Régis Obadia quittent le Centre chorégraphique National du Havre pour prendre la direction du CNDC d'Angers qui devient CNDC-l'Esquisse (du nom de leur compagnie). Place à un duo d'artistes talentueux qui va poser son empreinte sur une programmation danse toujours riche en événements : Michèle Anne De Mey (*Sinfonia Eroica* et *Châteaux en Espagne*), Catherine Diverres (*Tauride, L'ombre du silence*), Sankai Juku (*Unetsu, Yuragi, Shijima*), Régine Chopinot (*Saint Georges*), Bernardo Montet (*Au crépuscule ni pluie ni vent*), Maguy Marin (*Waterzooi, May B*), Lloyd Newson (*Bound to please*), Alain Platel (*Iets op Bach*), Daniel Larrieu (*On était si tran-*

quilles), Abou Lagraa (*Nuit blanche, Cutting flat*), Angelin Preljocaj (*Le sacre du printemps, Helikopter*)... Impossible de les nommer tous, mais on ne saurait oublier de mentionner les *Avant-Premières*, ces toujours passionnants spectacles de fin d'études au cours desquels, chaque année, les étudiants du CNDC font leurs premiers pas professionnels sous le regard exigeant de trois chorégraphes renommés. Emotion et fragilité, surprise et sourire seront toujours au rendez-vous.

Durant treize ans, Joëlle Bouvier et Régis Obadia, en duo ou en solo, offrent en primeur au public d'Angers les plus belles

chorégraphies de leur compagnie, notamment *Welcome to paradise, L'effraction du silence, Les chiens, Indaten, Fureurs/Passion, Bouvier Obadia 20 ans !*

Depuis février 2004, Emmanuelle Huynh est directrice artistique du CNDC à Angers. Après y avoir présenté le magnifique travail de sa compagnie (*Múa, A vida enorme*), elle crée *Heroes*, en mai 2005. Et l'histoire se poursuit, entre le Centre Chorégraphique et le Centre Dramatique, qui reconduisent leur collaboration et proposent ensemble une saison danse – une affiche commune, un abonnement commun – où figurent notamment Mathilde Monnier (*Publique*), Daniel Larrieu (*N'oublie pas ce que tu devines, Waterproof*), Rachid Ouramdane (*La mort et le jeune homme*), Trisha Brown (*Astral convertible...*), Maguy Marin (*Umwelt*)...

Les histoires d'amour finissent mal en général – si l'on en croit la chanson... et c'est sur le mot FIN qu'aurait pu s'achever ce parcours. Mais cette histoire exemplaire qui réunit deux structures depuis 20 ans se finit bien... car elle ne finit pas : c'est ensemble et sous le même toit du Théâtre Le Quai que Centre Dramatique National et Centre Chorégraphique National vont désormais poursuivre leur travail de création et de formation à Angers.

A suivre... sera donc le mot de la fin !

Françoise Deroubaix



Compagnie Bagouet - Nelly Bergeaud © photo Marc Giot

est aux commandes du CNDC.

Sur la toute première affiche de saison du NTA, la danse s'impose avec des spectacles qui resteront en mémoire : les Derviches tourneurs de Mevlevi, Carolyn Carlson (*Still waters*) et Jean-Claude Gallotta (*Les louves* et *Pandora*). Suivront ensuite Josef Nadj, Karole Armitage, Georges Appaix...

L'arrivée de Nadia Croquet à la tête du CNDC en 1988 voit la naissance d'un partenariat enrichissant et d'une longévité exemplaire entre les deux structures : main dans main, Centre

Bouvier / Obadia © photo Guy Delahaye



Les accueils danse

SAISON 1986/87

Les Derviches tourneurs de Mevlevis

Still Waters

chorégraphie de Carolyn Carlson

Les Louves et Pandora

chorégraphies de Jean-Claude Gallotta - Groupe Emile Dubois

SAISON 1987/88

Paul Taylor dance company

chorégraphies de Paul Taylor - New York

Canard pékinois

chorégraphie de Josef Nadj

Docteur Labus

chorégraphie de Jean-Claude Gallotta - Groupe Emile Dubois

Antiquité

chorégraphie de Georges Appaix - Compagnie La Liseuse

Ballet Karole Armitage

chorégraphies de Karole Armitage - New York

SAISON 1988/89

Technicolor

chorégraphie de Philippe Découflé

Les petites pièces de Berlin

chorégraphie de Dominique Bagouet

Les porteuses de mauvaises nouvelles

chorégraphie de Wim Vandekeybus - Compagnie Ultima Vez

Compagnie A.L.I.S

Dominique Soria et Pierre Fourny

Insurrection

chorégraphie de Odile Duboc - Compagnie Contre-jour

Caprice

chorégraphies de Francine Lancelot, François Raffinot et Andréa Francalanci - Compagnie Ris et Danceries

Nikolais dance theatre

chorégraphies de Alwin Nikolais - New York

SAISON 1989/90

Les marchands / les bâtisseurs

chorégraphies de Daniel Larrieu - Compagnie Astrakan

La fille mal gardée

chorégraphie de Ivo Cramer - d’après la partition orginale de Dauberval - Ballet de l’Opéra de Nantes

Trisha Brown

chorégraphies de Trisha Brown

Ah les beaux jours

chorégraphie de Sam Leborgne

Giselle

chorégraphie de Mats Ek - Ballet Cullberg - Stockholm

SAISON 1990/91

Les mystères de Subal

chorégraphie de Jean-Claude Gallotta - Groupe Emile Dubois - Centre Chorégraphique National de Grenoble

Triton

chorégraphie de Philippe Découflé - Compagnie D.C.A.

Appassionata

chorégraphie de Hervé Robbe - Compagnie Marietta Secret

Le ballet du Fargistan

chorégraphie de Brigitte Farges - Compagnie Entrepotaire en Transit

Infante

chorégraphie de Edouard Lock - Compagnie La La La Human Steps

Meublé sommairement

chorégraphie de Dominique Bagouet - Compagnie Dominique Bagouet - Centre Chorégraphique National de Montpellier-Languedoc-Roussillon

SAISON 1991/92

Sinfonia Eroica

chorégraphie de Michèle Anne De Mey - Compagnie Michèle Anne de Mey

Châteaux en Espagne

chorégraphie de Michèle Anne de Mey - Compagnie Michèle Anne de Mey

Le palais des vents

chorégraphie de Claude Brumachon - Compagnie Claude Brumachon

Folie

chorégraphie de Claude Brumachon - Compagnie Claude Brumachon

Tauride

chorégraphie de Catherine Diverrès - Studio DM

Danses de Bali

Paul les oiseaux

chorégraphie de Valérie Rivière et Olivier Clementz - C® Paul les Oiseaux

SAISON 1992/93

Une femme chaque nuit voyage en grand secret

chorégraphie de Joëlle Bouvier et Régis Obadia - CNDC l’Esquisse

La sensitive et Prahalada Charitham

chorégraphies de Annette Leday - Compagnie Keli

Welcome to paradise

chorégraphie de Joëlle Bouvier et Régis Obadia - CNDC l’Esquisse

Fin d’études

chorégraphies de Roxane Huilmand et Raffaella Giordano - étudiants du CNDC l’Esquisse

So schnell et One story as in falling

chorégraphies de Dominique Bagouet et Trisha Brown - C® Bagouet Centre Chorégraphique National de Montpellier - Languedoc-Roussillon

Unetsu

Sankai Juku

SAISON 1993/94

Comedia tempio

chorégraphie de Josef Nadj - Théâtre Jel

Removals

4 chorégraphes, 4 villes - Veerle Bakelants - Urs Dietrich - Claire Russ - Christine Marneffe

Miroirs aux alouettes

chorégraphie de Héra Fattoumi et Eric Lamoureux - Compagnie Fattoumi Lamoureux

Avant-premières

chorégraphies de Blok & Steel, Bernardo Montet et Dominique Bagouet

Saint Georges

chorégraphie de Régine Chopinot - C® Ballet Atlantique - Régine Chopinot

SAISON 1994/95

L’effraction du silence

chorégraphie de Joëlle Bouvier et Régis Obadia - CNDC l’Esquisse

Yuragi

chorégraphie de Ushio Amagatsu - Sankai Juku

Trouble and desire

chorégraphie de Nadine Ganase

Id

chorégraphie de Hervé Robbe

Au crépuscule ni pluie ni vent

chorégraphie de Bernardo Montet

L’ombre du silence

chorégraphie de Catherine Diverrès

Running lights / Incandescences

chorégraphie de Annette Leday - Compagnie Keli

SAISON 1995/96

Welcome to paradise

chorégraphie de Joëlle Bouvier et Régis Obadia - CNDC l’Esquisse

Les blocs logiques

chorégraphie de Christine Marneffe - Compagnie les Cols roulés

Vu d’ici, the view

chorégraphie de Carolyn Carlson - Atelier de Paris-Carolyn Carlson

Et anima mea

chorégraphie de Raffaella Giordano

Avant-premières

chorégraphies de Alvaro Restrepo, José Limon, Joëlle Bouvier-Régis Obadia/CNDC l’Esquisse

Création

chorégraphie de Elisabeth Petit

SAISON 1996/97

Les chiens

chorégraphie de Joëlle Bouvier et Régis Obadia - CNDC l’Esquisse

Da war plötzlich... Herzkammern

chorégraphie de Susanne Linke et Urs Dietrich

Waterzooi

chorégraphie de Maguy Marin - Compagnie Maguy Marin

May B

chorégraphie de Maguy Marin - Compagnie Maguy Marin

Le cri du caméléon

chorégraphie de Josef Nadj - Centre Chorégraphique National d’Orléans

Avant-premières

chorégraphies de Carolyn Carlson, Antonio Carallo, Héra Fattoumi et Eric Lamoureux - CNDC l’Esquisse

Issè Timosse

chorégraphie de Bernardo Montet - CNDC l’Esquisse

Bound to please

chorégraphie de Llyod Newson - DV8 Physical Theatre - CNDC l’Esquisse

SAISON 1997/98

Indaten

chorégraphie de Joëlle Bouvier et Régis Obadia - CNDC l’Esquisse

Furioso

chorégraphie de Meryl Tankard - Meryl Tankard Australian Dance Theatre

Réveil

chorégraphie de Elsa Wolliaston - One Step C® Elsa Wolliaston - CNDC l’Esquisse

 Avant-premières chorégraphies de Dominique Dupuy, Angels Margarit, Carlotta Ikeda CNDC l’Esquisse
 Annonciation, Le spectre de la rose, Noces chorégraphies de Angelin Preljocaj - Ballet Angelin Preljocaj Centre Chorégraphique National de la Région Provence-Alpes-Côte d’Azur
 Liat Dror et Nir Ben Gal Liat Dror et Nir Ben Gal Company - CNDC l’Esquisse
 SAISON 1998/99
 lets op Bach chorégraphie de Alain Platel - Ballets C. de la B.
 Madhavi Mugdal récital de danse odissi
 Création Barak Marshall- Inbal Pinto
 A fuego lento chorégraphie de Catherine Barbessou - Cie Quat’zarts
 La nuit transfigurée chorégraphie de Raffaella Giordano
 Murray Louis and Nikolais Dance Company hommage à Alwin Nikolais
 Avant-premières chorégraphies de Patrick Le Doaré, Joëlle Bouvier, Carmen Werner - CNDC l’Esquisse
 SAISON 1999/2000
 Fureurs chorégraphie de Joëlle Bouvier Passion chorégraphie de Régis Obadia - CNDC l’Esquisse
 J’ai plus l’temps chorégraphie de Régis Obadia - CNDC l’Esquisse / Récital - Cie Käfig - Mourad Merzouki
 On était si tranquilles chorégraphie de Daniel Larrieu - Centre Chorégraphique National de Tours
 Le temps du repli chorégraphie de Josef Nadj - Centre Chorégraphique National d’Orléans
 Shijima chorégraphie de Ushio Amagatsu - Sankai Juku, Tokyo
 Avant-premières 2000 chorégraphies de François Raffinot et Carlos Cueva - CNDC l’Esquisse
 Noche Flamenca Eva la Yerbabuena et Carmen Linares

SAISON 2000/01

 Alarmel Valli danse bhârata-natyam
 Le vif du sujet chorégraphies de Régis Obadia / Michèle Anne De Mey
 Valser chorégraphie de Catherine Barbessou
 Bouvier/Obadia 20 ans ! chorégraphie de Joëlle Bouvier/Régis Obadia - CNDC l’Esquisse
 Francs-tireurs chorégraphie de Jean-Claude Pambè Wayack - Pambè Dance Company
 Inasmuch as life is borrowed chorégraphie et mise en scène de Wim Vandekeybus - Ultima Vez
 M encore ? chorégraphie de Georges Appaix - Compagnie La Liseuse
 Avant-premières 2001 chorégraphies de Paul-André Fortier, Tommi Kitti, Ronit Ziv - CNDC l’Esquisse
 L’oiseau loup chorégraphie de Joëlle Bouvier - CNDC l’Esquisse
 SAISON 2001/02
 Jacob chorégraphie de Régis Obadia - CNDC l’Esquisse
 Joaquin Grilo flamenco - Compagnie Joaquin Grilo
 Nuit blanche chorégraphie et mise en scène de Abou Lagraa - Compagnie Baraka
 Epsilon & Solo for two chorégraphie de Stéphanie Nataf, José Bertogal et chorégraphie de Niels “Storm” Robitzky - compagnie Choream etThe Storm and Jazzy Project
 À deux Joëlle Bouvier, <i>Dépêche-toi</i> - Carolyn Carlson, <i>Spiritual Warriors</i> - CNDC l’Esquisse
 Avant-premières 2002 chorégraphie de Dominique Dupuy, Angelin Preljocaj, Alvaro Restrepo - CNDC l’Esquisse
 Le sacre du printemps/Helikopter chorégraphies de Angelin Preljocaj - Compagnie Angelin Preljocaj

SAISON 2002/03

 De l’amour chorégraphie de Joëlle Bouvier - CNDC l’Esquisse
 Lac des singes chorégraphie de Hans van den Broek - Ballets C. de la B.
 99 Duos chorégraphies de Jean-Claude Gallotta - Groupe Emile Dubois
 Les moines danseurs du Tibet Monastère de Shechen - présentation Matthieu Ricard
 Avant-premières 2003 chorégraphies de Claude Brumachon, Cyrill Davy, Abou Lagraa - CNDC l’Esquisse
 Chienne de vie / L’antre de la folie chorégraphies hip-hop de Vagabond Crew et Nubian Soul C^{ie}
 SAISON 2003/04
 À la recherche de Mister K. chorégraphie de Maryse Delente - Compagnie Maryse Delente
 Boxeurs et vagabondes chorégraphie de Claude Brumachon - Centre Chorégraphie National de Nantes
 Black blanc beur Soirée hip-hop
 El alma de las cosas El Colegio del Cuerpo - chorégraphie Alvaro Restrepo et Marie-France Delieuvin
 Tumbuka Dance Company Zimbabwe
 Avant-premières 2004 chorégraphies de Serge Ricci, Isira Makuloluwe, Lluís Ayet et Rita Quaglia CNDC l’Esquisse
 Cutting flat chorégraphie de Abou Lagraa- Compagnie la Baraka
 SAISON 2004/05
 Mûa chorégraphie de Emmanuelle Huynh - Compagnie Mûa
 A vida enorme / épisode 1 chorégraphie de Emmanuelle Huynh - Compagnie Mûa
 Hommage à Françoise Adret Centre national de danse contemporaine d’Angers

 Publique chorégraphie de Mathilde Monnier - Festival Montpellier danse
 La mort et le jeune homme chorégraphie de Rachid Ouramdane - association Fin novembre
 W.M.D. programme consacré à Françoise et Dominique Dupuy - chorégraphies de Jean Weidt, Deryk Mendel, Dominique Dupuy
 Avant-premières 2005 chorégraphies de Gianni Joseph, Christine Bastin, Carlos Cueva - CNDC d’Angers
 Heroes chorégraphie de Emmanuelle Huynh - Compagnie Mûa
 N’oublie pas ce que tu devines chorégraphie de Daniel Larrieu - Astrakan
 SAISON 2005/06
 D’après J.-C. chorégraphie Herman Diéphuis - Centre chorégraphique national de Montpellier
 Numéro Emmanuelle Huynh / Compagnie Mûa / CNDC
 Trisha Brown Dance Company - New York <i>Astral convertible - How long does the subject linger on the edge of the volume, Set and reset</i>
 Drop it chorégraphie de Frank II Louise - Parc de la Villette
 Music my country chorégraphie de Deborah Hay, étudiants de la formation Essais de l'école du CNDC
 Waterproof chorégraphie de Daniel Larrieu - Compagnie Astrakan
 SAISON 2006/07
 Douar (hip-hop) chorégraphie Kader Attou - Compagnie Accrorap
 Umwelt chorégraphie de Maguy Marin - Compagnie Maguy Marin

20 ans de jazz au NTA

C'est tout naturellement que, à son arrivée à la direction du Nouveau Théâtre d'Angers en 1986, Claude Yersin décide de poursuivre la programmation de jazz dont j'avais alors la charge et de m'en confier la responsabilité.

Cette programmation faisait suite à une activité dans ce domaine très diversifiée, initiée en 1978 à la Maison de la Culture d'Angers sous la direction de Roger Landy. Outre une programmation régulière d'un ou deux concerts par mois, j'avais en effet pu mettre en place un festival de jazz, "Les rencontres de jazz d'Angers" (un type de manifestation alors fort peu répandu en France), en collaboration avec Alain Guerrini, directeur du CIM (l'École de Jazz de Paris). Mais aussi des ateliers de jazz hebdomadaires, en retenant après leur passage en concert des musiciens de haut niveau, français et étrangers : Henri Texier, le Workshop de Lyon, Jane Ira Bloom, Thalib Kiboué et François Cotinaud de l'IACP, fondé par Alan Silva.

Cette programmation se voulait résolument française et européenne. Bien que, à l'époque, le modèle en jazz fût exclusivement noir américain, la grande révolution musicale du Free Jazz permettait aux musiciens des autres continents, épris de liberté improvisatrice, de se révéler. Et c'est à partir de cet idiome que j'ai mis en place la programmation jazz du Nouveau Théâtre d'Angers.

Il me faut remercier ici Claude Yersin d'avoir accepté de poursuivre cette aventure : ils sont peu nombreux les Centres dramatiques en France à avoir osé le faire. C'est avec cette confiance et en



Louis Sclavis © photo DR

toute liberté que j'ai, saison après saison, programmé des grandes formations peu connues, comme le Vienna Art Orchestra ou le Willem Breuker Kollektief...

Mais aussi des artistes de la nouvelle scène américaine : Happy Apple, Ursus Minor.

La jeune génération des musiciens français : Monniot Mania sextet, Matthieu Donarier, Sébastien Boisseau...

De grands musiciens de la scène internationale : Jan Garbarek et le Hilliard ensemble (à la cathédrale d'Angers), Steve Coleman Métrics, Hermeto Pascoal, avec qui je me suis lié d'amitié après lui avoir organisé, du temps des Rencontres de Jazz d'Angers, sa première tournée en France.

Et puis des concerts exceptionnels, comme celui de Joe Maneri trio, pourtant très difficile d'approche, tout en jubilation dans la micro tonalité. Il en embrassa même le public dans le hall à la fin du concert !

Je remercie également le public angevin, pour sa fidélité et sa qualité d'écoute toujours soulignée par les musiciens, mais aussi le personnel du NTA pour son soutien très professionnel.

Et bien sûr les musiciens invités, je pense notamment à Louis Sclavis et à Antonio Placer (sans oublier leurs agents : Marion Piras, Anna Colombo, Martine Palmé) pour leurs qualités humaine et musicale.

Cela restera pour moi une très belle aventure !

Yves Orillon

Placer y Lloret quintet © photo DR



Les concerts accueillis

SAISON 1986/87
4 + 8 - Louis Sclavis Quartet Production du Nouveau Théâtre d’Angers, avec huit musiciens régionaux
Paolo Conte
Dizzy Gillespie
Transatlantik Quartet Henri Texier, Steve Swallow, Joe Lovano, Aldo Romano
Great Friends Sonny Fortune, Stanley Cowell, Reggie Workman, Billy Hart et Billy Harper
Tito Puente
SAISON 1987/88
La note bleue - Barney Wilen Quintet
Manu Dibango
Sapho
Spirit Level Tim Richards, Paul Dunnall, Paul Anstey et Tony Orrell
Les Musiciens du Nil
Dee Dee Bridgewater
SAISON 1988/89
Gémeaux croisées Pauline Julien, Anne Sylvestre mise en scène de Viviane Théophilidès
Trevor Watts Moire Music
Tres Horas de Sol Jean-Marc Padovani, Louis Sclavis, Claude Barthélemy...
Trio Départ Harry Sokal, Henri Kaenzig et Jojo Mayer
Trio Anthony Braxton avec Dave Holland et Tony Oxley
Bernardo Sandoval Quartet Pascal Rollando, Antonio Ruiz, Akim Bournane
La Républicaine Hélène Delavault, mise en scène Jean-Michel Rabeux
SAISON 1989/90
Orchestre National de Jazz Claude Barthélemy en collaboration avec le Festival Angers Musiques du XX ^e siècle
Angélique Ionatos <i>Archipel</i>

Helen Merrill
Itchy Fingers Mike Mower, John Graham, Peter Long et Howard Turner
General Gramofon Daunik Lazro, Michel Doneda, Hugh Burns, Laurence Cottle et Stuart Elliot
SAISON 1990/91
Doudou N’Diaye Rose et les Rosettes
Ivo Papasov et son orchestre de noces bulgares
Sylvain Kassap Quartet Jacques Veille, Yves Rousseau, Pablo Cueco, Jacques Mahieux
Ellington on the air Louis Sclavis sextet avec Bruno Chevillon, François Raulin, Dominique Pifarély, Yves Robert, Francis Lassus
Najma Akhtar
Jackie Mc Lean Quartet Hotep Galeta, Carl Allen, Nat Reeves
SAISON 1991/92
Bill Frisell Kermit Driscoll - Joe Baron
Mamonov et Alexei Piotr Mamonov et Alexei Bortnichouk
Vienna Art Orchestra Fe & Males - direction Mathias Rüegg
Les Musiciens du Louvre direction Marc Minkovski , coproduction avec Société des Concerts Populaires
Esther Lamandier
Trio Arcado Mark Dresser, Mark Feldman, Hank Roberts
Musiciens de Permet musiques d’Albanie
Laurent de Wilde Eddie Henderson, Hein Van de Geyn, André Ceccarelli
SAISON 1992/93
West Indies Jazz Band direction Luther François
Rubalcaba Cuban Quartet Gonzalo Rubalcaba, Reynaldo Melian, Felipe Cabrera, Julio Barreto
King’s Consort /James Bowman direction Robert King, coproduction avec la Société des Concerts Populaires

Placer y Lloret Quintet Antonio Placer, Pascal Lloret, Fernando Suarez Paz, Toninho Ferraguti, Rodolfo Stroeter, production Divina Comedia - Nouveau Théâtre d’Angers
Trio Ahmad Jamal Ahmad Jamal, James Cammack, David Bowler
Sabri Brothers musiques soufies
Sclavis - Arcado Double Trio Louis Sclavis, Jacques Di Donato, Armand Angster, Mark Dresser, Mark Feldman, Ernst Reijseger
Tifock Groupe de Malaya réunionnais
SAISON 1993/94
Duo Paul Bley - Gary Peacock
Placer y Lloret Quintet (reprise)
Gérard Badini Super Swing Machine
Gérard Marais Sextet Phil Abram, Jean-François Canape, Michel Marre, Jacques Mahieux, Gérard Marais, Henri Texier
Quatuor Talich coproduction avec la Société des Concerts Populaires
Passagio Jean-Paul Céléa, François Couturier, Françoise Kubler, Armand Angster, Wolfgang Reisinger
Trio Hermeto Pascoal - Richard Galliano - Néné
Cesaria Evora
Triban de Lo’Jo
SAISON 1994/95
Quatuor vocal Giovanna Marini Patrizia Bovi, Francesca Breschi, Giovanna Marini, Patrizia Nasini - Production Théâtre Gérard Philipe
Michel Hermon chante Piaf avec Gérard Barreaux - Production Théâtre Vidy - Lausanne
Henri Texier - Azur Quartet Glenn Ferris, Tony Rabeson, Henri Texier, Bojan Zulfikarpasic
Thierry Robin - Gitans Thierry Robin, Abdelkarim Sami, Francis Varis, Paco El Lobo, Amar Bruno Saadna, Joseph Mambo Saadna
SAISON 1995/96
Jan Garbarek et le Hilliard Ensemble <i>Officium</i>
Steve Coleman <i>Metrics</i>

Louis Sclavis Sextet <i>Les violences de Rameau</i>
L’Ecclesiaste musique de André Hadju - direction Sonia Wieder-Atherton
Joshua Redman Quartet
SAISON 1996/97
Trio Sclavis - Texier - Romano Louis Sclavis, Henri Texier, Aldo Romano
Aldo Romano Prosodie Quintet Aldo Romano, Stefano Di Batista, Michel Benita, Paolo Fresu, Jean-Michel Pilc
Duke Ellington Orchestra direction Barrie Lee Hall Jr
Vicente Amigo Trio Vicente Amigo, José-Manuel Hierro, Patricio Camara
Joey Baron trio Joey Baron, Ellery Eskelin, Joshua Roseman
Viellistic Orchestra direction Pascal Lefeuvre
John Zorn Masada John Zorn, Dave Douglas, Greg Cohen, Joey Baron
Système Friche direction Jacques Di Donato et Xavier Charles
SAISON 1997/98
Orchestre National de Jazz direction Didier Levallet
Souingue ! mise en scène de Laurent Pelly avec Fabienne Guyon, Florence Pelly, Gilles Vajou, Jacques Verzier
Trio Céléa - Liebman - Reisinger Jean-Paul Celea, Dave Liebman et Wolfgang Reisinger
Philippe Deschepper Septet <i>Chien méchant</i> Philippe Deschepper, Fabrice Charles, Claude Tchamitchian, Christine Wodraska, Jacques di Donato, Alfred Spirli, Jean-Marie Maddedu
Jamaaladeen Tacuma <i>Gemini-Gemini</i> Jamalaadeen Tacuma, Wolfgang Puschnig, Adam Guth
Trio Humair - Chevillon - Ducret Daniel Humair, Bruno Chevillon, Marc Ducret
Caratini Jazz Ensemble direction Patrice Caratini avec Dominique Pifarély

SAISON 1998/99

Duo Pifarély - Couturier
Dominique Pifarély, François Couturier

Le grand Lousadzak
direction Claude Tchamitchian

Joe Maneri Trio
Joe Maneri, Mat Maneri, Randy Peterson

Thank you Satan
récital Léo Ferré par Michel Hermon

La Fenice
direction Jean Tubéry - en collaboration avec Anacréon

David S.Ware Quartet - MUKTA
David S. Ware, Matthew Shipp, William Parker, Susie Ibarra / - direction Simon Mary

Kenny Garrett Quartet - Jacky Terrasson trio
Kenny Garrett, Nat Reeves, Sherick Mitchell, Chris Dave - Jacky Terrasson, Ugonna Okegwo

Marc Ducret Trio
Marc Ducret, Bruno Chevillon, Eric Echampard

Tapestry
direction Keith Tippett

SAISON 1999/2000

Angélique Ionatos *Chansons nomades*
Angélique Ionatos, Henri Agnel

Olu Dara
Olu Dara, Kwatei Jones-Quartey, Caster Massamba, Alonzo Gardner, Larry Johnson

Llanto por Ignacio Sanchez Mejías
Vicente Pradal, Michel Rostain

Trio Sharrock/Puschnig /Godard
Linda Sharrock, Michel Godard, Wolfgang Puschnig

En attendant l’an 2000 - Cinq de cœur
Pascale Costes, Anne Staminesco, Sandrine Montcoudiol, Nicolas Kern, Rigoberto Marin-Polop

Musique Oblique
Elisabeth Glab, Aki Sauliere, Silvia Simionescu, Diana Ligeti, Nathalie Juchors, Rémi Lerner

John Surman Quartet
John Surman, John Taylor, Chris Laurence, John Marshall

François Corneloup Trio
François Corneloup, Claude Tchamitchian, Eric Echampard

Oriental Bass
Renaud Garcia-Fons, Rabah Khalfa, Negrito Trasante, Jean-Louis Matinier, Chris Hayward, Bruno Sansalone, Yves Favre

SAISON 2000/01

Orchestre National de Jazz
direction Paolo Damiani

La Grande Illusion Arfi

Four Walls
Luc Ex, Phil Minton, Michael Vatcher, Veryan Weston

Tomasz Stanko Quartet
Tomasz Stanko, Bobo Stenson, Anders Jormin, Michal Miskiewicz

The Music of Paul Motian
Stephan Oliva, Bruno Chevillon, Paul Motian

Louis Sclavis Quintet
Bruno Chevillon, François Merville, Vincent Courtois, Jean-Luc Cappozzo, Louis Sclavis

Gérard Marais invite Steve Swallow
Vincent Courtois, Renaud Garcia-Fons, Jacques Mahieux, Gérard Marais, Steve Swallow

SAISON 2001/02

Michel Portal Quintet
Michel Portal, Bojan Zulfikarpasic, Flavio Boltro, François Moutin, Laurent Robin

Carlos Maza septet
Carlos Maza, Ricardo Izquierdo Reyes, Aramis Castellanos Acosta, Nelson Palacio Rodriguez, Lino Lores Garcia, Yexsy Marcelo Lamas, Jorge Castillo Hernandez

Ixi lineal et François Raulin
Régis Huby, François Michaud, Guillaume Roy, Alain Grange, François Raulin

Sophia Domancich Quintet
Sophia Domancich, Jean-Luc Cappozzo, Michel Marre, Claude Tchamitchian, Simon Goubert

Pelleas y Melisanda
Vicente Pradal, Bïa, Serge Guirao, Luis Rigou, Franck Monbaylet, David Braccini, Antoine di Pietro, Emmanuel Joussemet, Eric Hervé, Arnaud Pairier

Stefano Di Battista quartet
Stefano Di Battista, Eric Legnini, Rosario Bonaccorso, André Ceccarelli

Monniot Mania sextet
Christophe Monniot, Denis Charolles, Gueorgui Kornazov, Manu Codjia, Atsushi Sakai, Emil Spayi

Remparts d’argile
film de Jean-Louis Bertuccelli, musique Henri Texier, Sébastien Texier, Tony Rabeson

SAISON 2002/03

Belmondo Quintet et bois
Lionel Belmondo, Stéphane Belmondo, Laurent Fickelson, Clovis Nicolas, Philippe Soirat, Jérôme Voisin, Philippe Gauthier, Laurent Decker, François Christin, Julien Hardy, Bastien Stil de l’Orchestre National de France

Tom Harrell Quintet
Tom Harrell, Jimmy Green, Xavier Davis, Ugonna Okegwo, Quincy Davis

Yves Robert Quintet *Été*
Yves Robert, Laurent Dehors, David Chevalier, Hélène Labarrière, Franck Vaillant

Aldo Romano Quintet *Because of Bechet*
Aldo Romano, Emmanuel Bex, Emanuele Cisi, Francesco Bearzatti, Rémi Vignolo

Michel Edelin Quintet *Et la Tosca passa...*
Michel Edelin, Jacques Di Donato, François Mechali, François Couturier, Daniel Humair

Moutin réunion Quartet
François Moutin, Louis Moutin, Baptiste Trotignon, Rick Margitza

Willem Breuker Kollektief
Henk de Jonge, Bernard Hunnekink, Rob Verdurmen, Andy Altenfelder, Boy Raaymakers, Andy Bruce, Willem Breuker, Arjen Gorter, Hermine Deurloo, Maarten van Norden

SAISON 2003/04

Caratini jazz ensemble *Anything goes*
Les chansons de Cole Porter, direction Patrice Caratini, André Villéger, Matthieu Donarier, Rémi Sciuto, Claude Egea, Pierre Devret, Denis Leloup, François Bonhomme, François Thuillier, David Chevallier, Alain Jean-Marie, Thomas Grimmonprez, Sara Lazarus - lumière Vincent Monnier

David Murray & les gwo-ka masters
David Murray, Jaribu Shahid, Hamid Drake, Rasul Siddik, Klod Kiavue, Philippe Makaïa, Hervé Samb

Gábor Gádo Quartet
Gábor Gádó, Matthieu Donarier, Sébastien Boisseau, Joe Quitzke

Denis Colin Nonet
Régis Huby, Guillaume Roy, Didier Petit, Camel Zekri, Hélène Labarrière, Pablo Cueco, Antoine Lazennec, Mark Bassey, Denis Colin - dans le cadre de la résidence jazz de Denis Colin en Pays de la Loire, organisée par le CRDJ (Collectif Régional de Diffusion du Jazz), avec le soutien de la DRAC et du Conseil Régional.

Nguyen Lê *Celebrating Jimi Hendrix*
Nguyễn Lê, Karim Ziad, Cathy Renoir, Michel Alibo

SAISON 2004/05

Mopti Sextet *Don Cherry’s Gift*
Pierrick Menuau, François Ripoché, Christophe Lavergne, Nicolas Gallard, Olivier Carole, Guillaume Hazebrouk et Gangbé Brass Band

Happy Apple
Erik Fratzke, Dave King, Michael Lewis

Dondestan *The Wyatt Project*
John Greaves, Sylvain Kassap, Hélène Labarrière, Jacques Mahieux, Karen Mantler, Dominique Pifarély

Fire and forget
Julien Lourau, Eric Löhrer, Bojan Z, Vincent Artaud, Daniel Garcia Bruno

Trio Bizart
Francesco Bearzatti, Emmanuel Bex, Aldo Romano

Napoli’s walls
Louis Sclavis, Vincent Courtois, Médéric Colignon, Hasse Poulsen

SAISON 2005/06

Franck Tortiller Nonet *Close to heaven - Tribute to Led Zeppelin*
Xavier Garcia, Franck Tortiller, Patrice Héral, Vincent Limouzin, Michel Marre, Nicolas Genest, Jean-Louis Pommier, Eric Séva, Yves Torchinsky, David Pouradier Duteil

Unit
Matthieu Donarier, Laurent Blondiau, Gábor Gádó, Sébastien Boisseau, Stefan Pasborg (Résidence Jazz Tempo)

Trio Résistances *Global Songs*
Lionel Martin, Benoît Keller, Bruno Toccané

Jean-Marie Machado sextet *Andaloucia*
Jean-Marie Machado, Bart de Nolf, Jacques Mahieux, Andy Sheppard, Claus Stötter, Gueorgui Kornazov

Youn Sun Nah 5 *So I am*
Youn Sun Nah, Benjamin Moussay, David Neerman, Yoni Zelnik, David Georgelet

Ursus Minor
Tony Hymas, Jef Lee Johnson, François Corneloup, Stokley Williams

SAISON 2006/07

Toumani Diabaté’s Symmetric Orchestra (accueilli avec Le Chabada)

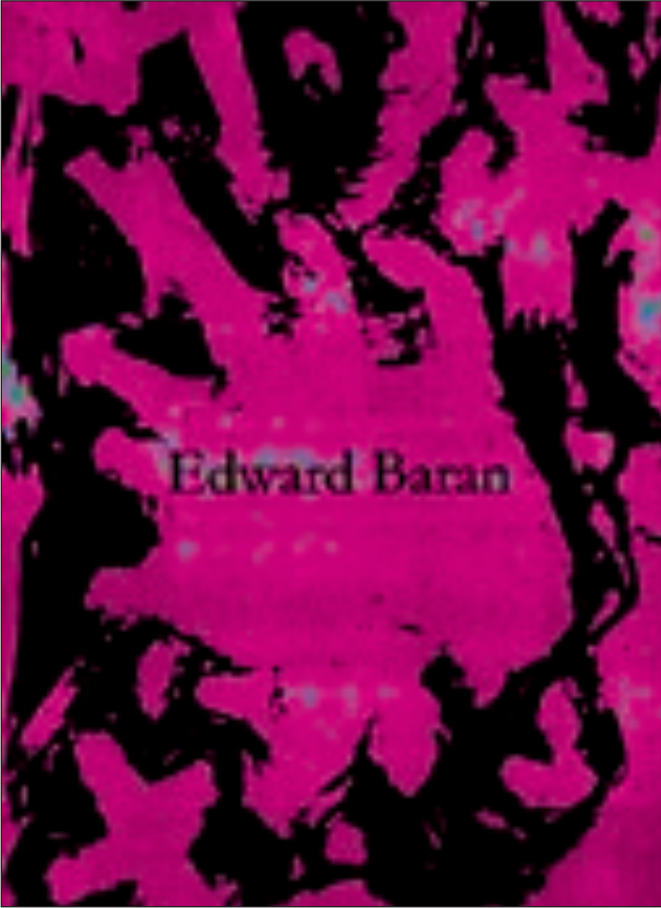
Cordoba Réunion
Minino Garay, Javier Girotto, Carlos "Tero" Buschini, Gerardo di Giusto

Les expositions, de Chillid(A) à Muñoz(Z)

Le compagnonnage de l'Artothèque et du NTA aura duré plus de dix-sept ans !
Contre nature a priori, l'union s'est révélée fructueuse puisqu'elle a permis à l'Artothèque de vivre et de développer des propositions dans la logique de sa vocation de diffusion et de sensibilisation à la création actuelle. À l'origine de cet aiguillage inattendu, il faut saluer l'action de Gérard Pilet, élu en charge de la culture à l'époque.
Arts visuels et spectacle vivant se sont côtoyés et conjugués avec l'aide efficace de toute l'équipe du Centre Dramatique. Et nous avons pu offrir aux différents publics des rencontres au-delà des premières intentions et stimuler des décloisonnements qui sont devenus un des paradigmes de la création d'aujourd'hui.
Dans la salle d'exposition de la place Imbach, l'Artothèque a ainsi publié l'enrichissement de ses collections d'œuvres sur papier avec, pendant dix ans, le soutien précieux de la Caisse des Dépôts et Consignations. Elle a pu présenter l'actualité de près d'une centaine d'artistes, seuls ou en confrontation.



A l'heure des séparations et en attendant une nouvelle implantation qui permettra de réunir les quelque neuf cent quinze œuvres de la collection et toutes les activités autour de celle-ci comme au-delà, des souvenirs se réveillent, liés aux artistes et aux rencontres que nous avons partagées avec le public.



© Edward Baran

Parmi les artistes très nombreux, certains laissent une marque particulière qui conjugue l'autorité de leur travail et des talents de vie et d'intensité au-dessus du commun. C'est le cas de Roman Cieslewicz qui éclaire encore non seulement la culture graphique en Europe mais la vie de ceux qui l'ont approché. Il y a encore, pour un projet qui n'a pas abouti (cela arrive !), le souvenir d'Andy Goldsworthy courant s'allonger sur les trottoirs



© J.-H. Engström

d'Angers aux premières gouttes de pluie pour ensuite y photographier son empreinte. Celui de JH Engström, composant très vite un seul mur de la salle avec toutes ses images aboutées ou haranguant tard dans la nuit des auditeurs admiratifs...

Ces rencontres et les flux de vie et d'expérimentation qu'elles représentent pour nous et pour le public n'auraient pu avoir lieu



© Frédéric Bouffandeau

sans la confiance de Claude Yersin et des administrateurs qui l'ont accompagné, notamment.
Merci à tous et que l'aventure continue !

Joëlle Lebailly
directrice de l'Artothèque d'Angers

Les expositions

SAISON 1985/86

Roger Blin - dessins
production Association pour la promotion de l’œuvre graphique de Roger Blin

Figurations Contemporaines
sélection d’œuvres du Fonds Régional d’Art Contemporain des Pays de la Loire en collaboration avec le Musée des Beaux-Arts et la Galerie de Prêt d’Angers

SAISON 1986/87

Gérard Schneider
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Peter Klasen
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Roman Cieslewicz - collages / photomontages
collaboration Nouveau Théâtre d’Angers / Galerie de Prêt d’Angers

De Libération à Vu 1981 / 1986 - photographies
coproduction Agence de photographes VU / Musée de l’Elysée à Lausanne

SAISON 1987/88

Vieira Da Silva / Arpad Szenes
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Cas de figure - Peintures, dessins, photographies
productions Centre d’Arts Plastiques / Centre d’Action Culturelles d’Angoulême

Albin Brunovsky et son École - Graveurs Slovaques
production Maison de la Culture de Bourges

Peter Klasen - Le Mur de Berlin
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Trois générations de graveurs et d’éditeurs à l’Atelier Lacourière-Frélaut
production Le Grand Huit - Rennes

SAISON 1988/89

Abstractions Lyriques - Paris 1945 / 1955
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Corinne Nicolle - 49 portraits - photographies
production Nouveau Théâtre d’Angers

Images dessinées, images photographiées
acquisitions 1988 de la Galerie de Prêt d’Angers

François Truffaut à travers l’affiche
production Festival 1^{ers} Plans

Jan Saudek - photographies
collection privée de Pierre Bohran

Bram Van Velde - Lithographies
production Centre d’Action Culturelle de Compiègne

Images Internationales pour les Droits de l’Homme et du Citoyen 1789 / 1989
production Artis 89 - réalisation Grapus

Pierre de Fenoyl - photographies
production Musée de l’Elysée de Lausanne

SAISON 1989/90

Robert Malaval - Paillettes et pastels 1973-1980
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Sylvie et Joël Jupin - graphisme
production P.A.R.C. de Nantes

Ce qu’ils voient, ce qu’ils rêvent
production Nouveau Théâtre d’Angers

Les années de silence
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Tàpiès - estampes
production Nouveau Théâtre d’Angers avec l’aide de la Galerie Lelong

Philippe Favier - œuvre gravée
production Musée du dessin et de l’estampe de Gravelines

SAISON 1990/91

Artothèque 1990 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Martin Lersch - À propos de Minna - dessins
production du Nouveau Théâtre d’Angers

Clichés - Le choix des sens - photographies
production Centre Culturel le Botanique-Bruxelles et la revue *Clichés*

Nils-Udo - œuvres de 1972 à 1990
coproduction Nouveau Théâtre d’Angers / Galerie du Théâtre de l’Agora d’Evry

Anne Delfieu - Martine Mougín
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Angers - Moscou, Leningrad, Tbilissi
Voyage à l’intérieur d’une collection particulière
production Nouveau Théâtre d’Angers

SAISON 1991/92

Sur Nature I - acquisitions 1991 de la Galerie de Prêt d’Angers

Olivier Debré - Rétrospective - peinture
production de l’Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Françoise Huguier - Sur les traces de l’Afrique fantôme - photographies
production Musée de L’Elysée de Lausanne

SAISON 1992/93

Sur Nature II - acquisitions 1992 de la Galerie de Prêt d’Angers

Jean Arp - sculptures, reliefs et papiers de 1913 à 1966
production Association Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Isabelle Muñoz - Tango - photographies
production de l’Agence Vu

Denis Dailleux - Portrait botanique - photographies
production Nouveau Théâtre d’Angers

SAISON 93/94

Sans domicile fixe
collections photographiques des Artothèques d’Angers, Nantes et Evry

Bertrand Dorny
exposition PACA - Présence de l’Art Contemporain, Angers

Images pour la lutte contre le SIDA - affiches

Lennard Nilsson - Borders of science - A child is born - photographies
Centre Culturel Scientifique et Technique d’Angers

Aspects du dessin au travail - Ecole des Beaux Arts d’Angers

La bibliothèque de Sarajevo en flammes - photographies

SAISON 1994/95

Bracaval - peintures, dessins, gravures, livres d’artistes
Bibliothèque municipale d’Angers

Maquettes en scène - exposition du scénographe Alain Roy

SAISON 1995/96

Sur Nature III - acquisitions 1995 de la Galerie de Prêt d’Angers

Lucie Lom - L’Europe des Affiches - Bibliothèque municipale d’Angers

Octave Mirbeau - Société des amis d’Octave Mirbeau

Gérard Rondeau - Le silence et rien alentour
Croatie, Bosnie-Herzegovine, 1993-94 - photographies

Europe rurale 1994 - Regards hors des villes
Ministère de l’Agriculture / FNAC

SAISON 1996/97

Sur nature IV - acquisitions 1996 de la Galerie de Prêt d’Angers

Joe Downing
exposition PACA - Présence de l’Art Contemporain en Anjou

Tristan Valès - Dix ans de créations théâtrales au NTA - photographies

Daniel Boudinet - photographies

SAISON 1997/98

Artothèque 1997 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers
Heureux le visionnaire - estampes Ministère de la Culture

Michèle Laurent - Premiers jeux, Premiers regards à l’école du Théâtre - photographies

Eduardo Chillida - gravures

Isabelle Waternaux - Ligne d’avant - photographies
Ville de Brive la Gaillarde

L’art de vie - solidarité avec le peuple algérien - AIDA Anjou

SAISON 1998/99

Artothèque 1998 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Denis Dailleux - Habibi Cairo, Le Caire mon amour - photographies
Agence Vu

Edward Baran : La traversée des apparences - estampes

William Klein - photographies

SAISON 1999/2000

Artothèque 1999 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Gérard Collin-Thiébaud - gravures

Nick Waplington - photographies

Frédérique Lucien - dessins

L’art de vie - solidarité avec le peuple algérien - AIDA Anjou

SAISON 2000/01

Artothèque 2000 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Arnulf Rainer - Antonio Saura

Bogdan Konopka - Reconnaissances - photographies

Marc Babarit - Gilles Bruni - photographies

Vermeau - 100 vues et légendes de la cité - photographies
production Nouveau Théâtre d’Angers

SAISON 2001/02

Artothèque 2001 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Jean-Christophe Ballot - Le paysage des crues dans les basses vallées angevines et dans la vallée de la Loire - photographies

Lars Tunbjörk - photographies

Frédéric Bouffandeau - dessins

Images de Créations du NTA - photographies et installation

SAISON 2002/03

Artothèque 2002 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

J.-H. Engstrom - Trying to dance - photographies

Jacques Robert - photographies

Sarah Holt - Des nuits de lune et d’étoiles - photographies

SAISON 03/04

Artothèque 2003 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Jean-Louis Garnell - photographies

Corinne Mercadier - photographies

Peter Briggs

SAISON 2004/05

Artothèque 2004 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Le dessin dans les collections de l’artothèque - dessins

Brigitte Bauer - photographies

Catherine Harang, Sabine Delcour - photographies

Ernest Pignon Ernest - Napoli’s walls

SAISON 2005/06

Artothèque 2005 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Olivier Péridy - La vie de famille - photographies

Nicolas Fedorenko

Anne-Marie Filaire - photographies

NTA, 20 ans pour le théâtre - scénographie Salle Chemellier

SAISON 2006/07

Artothèque 2006 - acquisitions de la Galerie de Prêt d’Angers

Les ateliers de formation et de recherche

De 1987 à 2006, le Nouveau Théâtre d'Angers a inclus dans son projet artistique une activité de formation théâtrale dans les Pays de la Loire : une mission assortie d'un financement du Ministère de la Culture. Ces Ateliers répon-daient à la nécessité d'une formation permanente sans pour autant se substituer aux écoles nationales de comédiens ou de techniciens.

Objectifs

Les Ateliers s'assignaient une triple fonction de formation, de recherche et d'information, en s'appuyant sur des résidences d'artistes d'expérience.

Formation : dispenser un savoir-faire à des gens de théâtre, leur ouvrir des approches et des perspectives nouvelles...

Recherche : dans une conduite non magistrale des Ateliers, les formateurs œuvraient sur les enjeux fondamentaux de la réflexion ou de la production théâtrale d'aujourd'hui, souvent en relation avec les créations du Centre Dramatique National.

Information : la mise en présence de stagiaires venus d'horizons et de pratiques très différents, l'échange entre professionnels expérimentés et débutants, permettaient à chacun de mieux se situer dans le théâtre en train de se faire, d'appréhender les évolutions des "métiers" et de l'environnement des arts de la scène.

Soixante et onze Ateliers

Mis en place au cours de la saison 1987/1988, les AFR – comme on les a vite dénommés place Imbach – étaient destinés plus particulière-ment aux comédiens professionnels ou néo-professionnels résidant dans les Pays de la Loire, mais ils étaient aussi ouverts aux comédiens venus d'ailleurs.



Solange Oswald © photo S. Abaziou

De novembre 1987 à juin 2006, soixante et onze Ateliers se sont succédés, auxquels ont pris part près de mille stagiaires comédiens (et quelques régisseurs), dirigés par des metteurs en scène de notoriété, comme Hélène Vincent, Agathe Alexis, Christian Rist, Anne-Marie Lazarini, Daniel Girard, Félix Prader, Rosine Lefebvre, Françoise Bette, Solange Oswald, Yannick Renaud, Françoise Lebrun, Lucien Marchal, Claude Aufaure, Olivier Werner, Christophe Rauck, Jean Boillot, Guy Pierre Couleau, Richard Brunel, Benoît Lambert, Laurent Fréchuret, Laurent Rogero, Marc Paquien, Laurent Poitrenaux, Babette Masson, Bernard Grosjean et Jean Bauné, Nathalie Mauger, Paul Desveaux...

Mémoires d'Ateliers

Les Ateliers de Recherche et de Formation nous ont permis de découvrir le travail de nombreux metteurs en scène : il faudrait les citer tous, du premier (Hélène Vincent et *La construction du personnage*) au dernier (Paul Desveaux et *Le récit au théâtre ou l'acteur nu*), tous passionnants de

bout en bout, pour les stagiaires comme pour les témoins (le personnel du NTA faisait souvent des apparitions, en catimini, dans la "salle du bas", où se déroulaient la plupart des AFR...).

On se rappelle l'atelier animé par Claude Yersin et Maurice Taszman, autour de la vaste galaxie du *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, et cette présentation de fin d'atelier mémorable à l'Atelier Jean Dasté, en présence de l'auteur, l'attention même. Ou celui de Laurent Poitrenaux, un de nos comédiens favoris, que l'on découvrait excellent directeur d'acteurs dans *Nathalie Sarraute ou comment ren-trer dans la peau du personnage*.

Et puis l'étonnante pré-sentation itinérante et ludique de l'atelier de Richard Brunel et ses *Auteurs élisabéthains : Out of joint ?* Et le fabuleux monde en miniature créé par les stagiaires de Babette Masson lors de l'Atelier *Manipulation et détour-nement d'objets et de matières*. Quant à Chantal Richard, qui a réalisé récemment le très beau film *Lili et le baobab*, elle a animé un stage comédien et caméra qui a ouvert des perspectives enrichissantes sur le dialogue entre les comédiens et les réalisateurs.

Plusieurs metteurs en scène sont devenus des fidèles de la place Imbach : c'est ainsi notamment que Christian Rist a proposé deux *Approches du théâtre de Racine*, Hélène Vincent – notre inoubliable Molly Bloom – a abordé *Les cahiers de doléances du Tiers-Etat, Brecht et les autres, Approche des nouvelles dramaturgies anglaises* ; et Daniel Girard qui a proposé trois ateliers remporte l'oscar du plus joli titre avec son *Théâtre/Pratiques III* sur le thème « *Ne jamais se contenter de peu (ou de ce qui marche) !* »

Le NTA a eu le bonheur d'accueillir à plusieurs reprises Solange Oswald avec son écoute si intuitive, son travail au plus proche de l'autre, du jeu de l'acteur, des rapports intimes du corps au texte, avec *Le ressassement comme performance d'acteur autour des textes de Patrick Kermann, Un jeu d'acteur qui soit un instrument de navigation entre aujourd'hui et l'an 2000, le Chantier théâtral : Autour des dramaturgies anglaises contemporaines* et *La transgres-sion dans le théâtre des auteurs vivants anglais*.



Hélène Vincent © photo DR

Libre et insoumise Françoise. Je me souviens de sa présence. Toujours belle et vraie. Intense. De son rayonnement, du bon-heur qu'elle avait de partager avec nous ce moment de travail de théâtre, cette fin d'atelier encore plus belle qu'une représenta-tion. Et des larmes sur son visage tant l'émotion était grande.

Françoise Deroubaix

Je me souviens

Et voilà les comédiens, et voilà la musique, et voilà la parole, et voilà Olivier, et voilà les costumes, et voilà la tentative, et voilà Vélazquez, et voilà le bar, et voilà la reine, les tueurs, la putain, le révolution-naire, et voilà Régine, et voilà Laurence, et voilà le poème, et voilà le manifeste, et voilà le cinéma, et voilà Ninetto, et voilà l'Atelier 65, et voilà Claude, et voilà Angers, et voilà l'Apocalypse, et voilà la fête, et voilà la bronchite, et voilà le dernier jour, et voilà les au revoirs... ET VOILÀ LE TRAVAIL !

Laurent Fréchuret
En conclusion de l'Atelier 65 sur Pier Paolo Pasolini

Les Ateliers de formation et de recherche

SAISON 1987/88

- 1

La construction du personnage
Hélène Vincent
2 au 15 novembre 1987
- 2

Approche du théâtre de Racine
Christian Rist
8 au 21 février 1988
- 3

Réévaluation de la méthode Stanislavski
Jean-Pierre Ryngaert
5 au 17 avril 1988
- 4

Le personnage imaginaire
Françoise Merle
27 juin au 9 juillet 1988

SAISON 1988/89

- 5

Théâtre - récit I - textes non théâtraux de Samuel Beckett
Yves Prunier
24 octobre au 6 novembre 1988
- 6

Approche du théâtre de Racine II
Christian Rist
7 au 25 novembre 1988
- 7

Théâtre - récit II - la prise de parole : les cahiers de doléances du Tiers État
Hélène Vincent
5 au 21 décembre 1988
- 8

Aborder Shakespeare
Chattie Salaman
27 mars au 15 avril 1989
- 9

Réévaluation de la méthode Stanislavski II
Jean-Pierre Ryngaert
27 mars au 1^{er} avril 1989 - 2 au 13 mai 1989
- 10

L'acteur et le rôle
Françoise Merle
26 juin au 13 juillet 1989

SAISON 1989/90

- 11

Brecht et les autres
Hélène Vincent
25 octobre au 11 novembre 1989
- 12

Dramaturgie de *La noce chez les petits bourgeois*
Yves Prunier
25/26 novembre - 2/3 décembre - 9/10 décembre 1989

- 13

Approche du sentiment amoureux dans le théâtre de Pierre Comeille
Denise Bonal
14 février au 4 mars 1990
- 14

Approche du théâtre d'Alexandre Ostrovski
Agathe Alexis
9 au 21 avril 1990
- STUDIO I - *La noce chez les petits bourgeois*

de Bertolt Brecht
mise en scène de Hélène Vincent / Yves Prunier
avec les participants des Ateliers n° 11 et 12.
douze représentations à Angers du 9 au 21 janvier 1990
- 15

Théâtre et réel : adaptation et mise en scène
Dominique Feret
25 juin au 13 juillet 1990

SAISON 1990/91

- 16

Approche de Karel Capek
Yves Prunier
29 octobre au 10 novembre 1990
- 17

Texte et mouvement : une confrontation dynamique
Elisabeth Disdier
11 février au 1er mars 1991
- 18

***Grand peur et misère du troisième Reich* de Bertolt Brecht**
regard sur un théâtre civique
Denise Péron
20 avril au 7 mai 1991
- 19

Le banquet des poètes - poésie et théâtre
Jacques Zabor
24 juin au 13 juillet 1991

SAISON 1991/92

- 20

Alexandre Ostrovski : comédies et personnages
Etienne Pommeret
26 octobre au 12 novembre1991
- 21

Parole et mouvement ou le double discours : rencontre avec la biomécanique de Vsevolod Meyerhold en 1991
Elisabeth Disdier
16 décembre 1991 au 11 janvier 1992
- 22

Stanislavski et le répertoire russe de la fin du XIX^e
Dominique Boissel
10 au 29 février 1992
- STUDIO II - *Le mandat* de Nicolai Erdman

texte français de André Markowicz
mise en scène de Denise Péron
assistée de Elisabeth Disdier
avec les participants des Ateliers de la saison
onze représentations à Angers du 12 au 23 mai 1992

SAISON 1992/93

- 23

Récit et humour tchèque
Ivo Krobot et Michal Laznovsky
26 octobre au 13 novembre 1992
- 24

De la violence des passions
Anne-Marie Lazarini
1^{er} au 19 mars 1993
- 25

L'aventure du théâtre artistique de Moscou, créateur de Tchekhov et Gorki
Claude Versin
26 avril au 14 mai 1993

SAISONS 1993/94 - 1994/95

- 26

Théâtre/pratiques I - L'Atelier volant
chantier de réalisation d'un spectacle avec des amateurs
Bernard Grosjean assisté de Catherine Malard
Phase I - Atelier 26 - Prise de contact 24 au 30 octobre 1993
Phase II - Approches de dramaturgie et de jeu 26-27 février / 23-24 avril / 22-23 mai 1994
Phase III - Réalisation 1er août au 30 août 1994
Phase IV - Représentations 31 août, 1^{er}, 2 et 3 septembre 1994
Phase V - Bilan 15 et 16 octobre 1994
- 27

***L'éveil du printemps* ou ressentir pour comprendre**
Daniel Girard
28 février au 19 mars 1994
- 28

L'artisanat et l'âme du comique
Félix Prader
25 avril au 13 mai 1994
- 28

Initiation à la méthode dojo
Pol Pelletier, entraînement pour artistes de la scène
27 février au 18 mars 1995
- 30

La comédie des comédiens
Rosine Lefebvre
10 au 29 avril 1995
- 31

Le jeu de l'enfant dans le grand lit du théâtre
Françoise Bette
22 mai au 10 juin 1995

SAISON 1995/96

- Stage de formation

L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire I
Bernard Grosjean/Jean Bauné
17 au 20 octobre 1995
- 32

Atelier d'entrainement pour élèves-acteurs
Yannick Renaud et Claude Versin
mi-novembre 95 à fin mars 1996

- 33

Tennessee Williams : dramaturge du désir
Daniel Girard
30 octobre au 18 novembre1995
- 34

Heiner Müller : pièce(s) de cœurs
Maurice Taszman
26 février au 16 mars 1996
- 35

La transgression dans le théâtre des auteurs vivants anglais
Solange Oswald
20 mai au 8 juin 1996

SAISON 1996/97

- 36

Tchekhov, Ibsen : le jeu comme contrebande de secrets I
Françoise Bette
4 au 14 septembre 1996 à Nantes
- 37

Tchekhov, Ibsen : le jeu comme contrebande de secrets II
Françoise Bette
21 octobre au 8 novembre 1996

- Stage de formation

L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire II
Bernard Grosjean/Jean Bauné
19 au 22 novembre 1996
- 38

Brecht : de la table au plateau
Ludovic Lagarde
17 février au 8 mars 1997
- 39

A la rencontre du théâtre de Marieluise Fleisser
François Rey
11 au 30 avril 1997
- 40

Chantier théâtral : autour des dramaturgies anglaises contemporaines
Solange Oswald
26 mai au 20 juin 1997

SAISON 1997/98

- 41

Stage de formation
L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire III
Bernard Grosjean/Jean Bauné
4 au 7 novembre 1997
- 42

Théâtre/Pratiques II :
chantier de réalisation de petites formes théâtrales
Bernard Grosjean et Jean Bauné
25 novembre au 30 août / 27 au 31 octobre 1997
- 43

Théâtre forum : un certain art de l'improvisation
Bernard Grosjean (reporté à l'automne 1998)
- 44

Le secret du personnage
Françoise Bette
9 au 27 février 1998

45	Ecouter, parler, chanter : atelier d'expression théâtrale et musicale Agnès Laurent 30 mars au 17 avril 1998
Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire IV Bernard Grosjean/Jean Bauné 21 au 24 avril 1998	
46	Un jeu d'acteur qui soit un instrument de navigation entre aujourd'hui et l'an 2000 Solange Oswald 11 mai au 5 juin 1998

SAISON 1998/99

47	Théâtre forum : un certain art de l'improvisation Bernard Grosjean 25 au 27 septembre / 23 au 25 octobre / 27 au 29 novembre 1998
-----------	---

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire V Bernard Grosjean/Jean Bauné 24 au 27 novembre 1998

48	Autour de <i>Peer Gynt</i> : l'œuvre d'Ibsen comme champ d'expérimentation Antoine Caubet 8 au 26 février 1999
-----------	--

49	Pratique de l'alexandrin Françoise Lebrun 12 au 30 avril 1999
-----------	---

50	Un théâtre de la colère théâtrale et musicale Lucien Marchal 10 au 28 mai 1999
-----------	--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire VI Bernard Grosjean/Jean Bauné 6 au 9 avril 1999

Stage comédien et caméra Chantal Richard 21 juin au 9 juillet 1999
--

SAISON 1999/2000

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire VII Bernard Grosjean/Jean Bauné 9 au 13 novembre 1999
--

51	L'acteur ou l'intime étranger, textes de Le Clézio, Duras et Jon Fosse Jean-Yves Lazennec 14 février au 3 mars 2000
-----------	---

52	Lothar Trolle : une écriture qui piège le théâtre Maurice Taszman 17 avril au 5 mai 2000
53	L'eau et le rêve de l'eau : autour de textes de Ibsen, Virginia Woolf, Iris Murdoch... Claude Aufaure 22 mai au 9 juin 2000

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire VIII Bernard Grosjean/Jean Bauné 28 mars au 1 ^{er} avril 2000

SAISON 2000/01

54	Approche des nouvelles dramaturgies anglaises Hélène Vincent 27 novembre au 15 décembre 2000
-----------	--

Théâtre/ Pratiques III Ne jamais se contenter de peu (ou de ce qui marche) ! Daniel Girard six week-ends de novembre 2000 à avril 2001
--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire IX Bernard Grosjean/Jean Bauné 28 novembre au 2 décembre 2000
--

55	Approche de la tragédie grecque Françoise Bette 5 au 23 février 2001
-----------	--

56	Autour du théâtre de Michel Vinaver Maurice Taszman/Claude Yersin 12 au 30 mars 2001
-----------	--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire X Bernard Grosjean/Jean Bauné 27 au 31 mars 2001

SAISON 2001/02

57	Le ressassement comme performance d'acteur : autour des textes de Patrick Kermann Solange Oswald 20 août au 1 ^{er} septembre 2001
-----------	--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XI Bernard Grosjean/Jean Bauné 27 novembre au 1 ^{er} décembre 2001
--

58	Autour de <i>Platonov</i> de Tchekhov Françoise Bette 4 au 22 mars 2002
-----------	---

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XII Bernard Grosjean/Jean Bauné 26 au 30 mars 2002

59	Approche de <i>Par les villages</i> de Peter Handke Olivier Werner 8 au 26 avril 2002
-----------	---

60	Brecht et Horváth : un théâtre qui prend position Christophe Rauck 21 mai au 8 juin 2002
-----------	--

SAISON 2002/03

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XIII Bernard Grosjean/Didier Lastère 26 au 30 novembre 2002
--

61	Auteurs élisabéthains : Out of joint Richard Brunel 3 au 21 février 2003
-----------	--

62	Trois interprétations d'Antoine et Cléopâtre (Plutarque, Garnier, Shakespeare) Jean Boillot 10 au 28 mars 2003
-----------	--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XIV Bernard Grosjean/Didier Lastère 25 au 29 mars 2003

63	D'une tempête à la tempête (Travail croisé sur les œuvres d'Aimé Césaire et de Shakespeare) Guy Pierre Couleau 12 au 30 mai 2003
-----------	--

SAISON 2003/04

Théâtre/Pratiques IV Chantier de réalisation destiné aux comédiens amateurs Bernard Grosjean / Jean Bauné octobre 2002 à octobre 2003

64	Enfants du siècle : Alfred de Musset et Hervé Blutsch Benoît Lambert 17 novembre au 5 décembre 2003
-----------	---

65	Pier Paolo Pasolini : L'espace théâtral est dans nos têtes Laurent Fréchuret 9 au 27 février 2004
-----------	---

66	L'acteur au présent Laurent Rogero 10 au 28 mai 2004
-----------	--

SAISON 2003/04

Théâtre/Pratiques IV (suite) - Pinocchio Chantier de réalisation destiné aux comédiens amateurs Bernard Grosjean/ Jean Bauné octobre 2003 à octobre 2004
--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XV et XVI Bernard Grosjean/Didier Lastère 23 au 27 mars 2004

SAISON 2004/05

67	Martin Crimp, l'élaboration d'une fiction Marc Paquien 23 novembre au 10 décembre 2004
-----------	--

68	Nathalie Sarraute ou comment rentrer dans la peau du personnage Laurent Poitrenaux 14 février au 4 mars 2005
-----------	--

69	Manipulation et détournement d'objets et de matières Babette Masson 9 au 27 mai 2005
-----------	--

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XVII Bernard Grosjean 8 au 12 mars 2005
--

SAISON 2005/06

Stage danse-théâtre Et vice-versa Brigitte Seth et Roser Monttlo-Guberna 10 et 11 décembre 2005

70	L'écriture comme arme pour s'arracher à la fascination du réel (Franz Xaver Kroetz) Nathalie Mauger 13 février au 3 mars 2006
-----------	---

71	Le récit au théâtre ou l'acteur nu Paul Desveaux 2 au 20 mai 2006
-----------	---

Stage de formation L'art et la manière d'intervenir en milieu scolaire XVIII Bernard Grosjean, Jean Bauné, Sylvie Fontaine 21 au 25 mars 2006

Les lectures et conférences

SAISON 1988/89

RENCONTRE-DÉBAT
Le théâtre public : état des lieux par Robert Abirached
avec Jean-Pierre Thibaudat

SAISON 1990/91

LECTURES
Le vieil hiver de et par Roger Planchon - TNP Villeurbanne
L'aberration des étoiles fixes
de Manlio Santanelli par Huguette Hatem et Claude Yersin
Filage de et par Florence Giorgetti
Advienne que pourra de Yves Kernick par Hélène Vincent, Nathalie Bécue, Hervé Pierre, Yves Prunier
Lecture de scénarios par Hélène Vincent - Festival Premiers Plans

RENCONTRES
Mises en scène contemporaines depuis Antonin Artaud
par Daniel Mesguich

SAISON 1991/92

LECTURES
Une goutte... deux gouttes de pluie de Lionel Prével par Yannick Renaud, Anne Dupuis, Yves Prunier et Claude Yersin
La seconde chute ou Godot acte III de Sylviane Dupuis par Yves Prunier, Claude Yersin, Yannick Renaud
L'Otage de Paul Claudel par Hélène Gay, Philippe Mathé, Yves Prunier et Claude Yersin

CONFÉRENCE
Situation du théâtre contemporain par Jean-Pierre Sarrazac

LECTURES-MUSIQUES
L'inondation de Evgéni Zamiatine par Yves Prunier et quatre musiciens : Yves Orillon, Gilles Delebarre, Alain Grimaud et Clovis Guillerme Camargo
Moi Christophe Colomb de Evelyne Pieiller par Yves Prunier et quatre musiciens : Yves Orillon, Gilles Delebarre, Alain Grimaud et Clovis Guillerme Camargo

SAISON 1992/93

LECTURES-MUSIQUES
Moi Christophe Colomb de Evelyne Pieiller par Yves Prunier et quatre musiciens : Yves Orillon, Gilles Delebarre, Alain Grimaud et Clovis Guillerme Camargo (Reprise) - mise en espace Claude Yersin

LECTURES
Le mensonge de Michal Laznovsky par Yves Prunier et Yannick Renaud
Cabinet de lecture Strindberg dirigé par Yves Prunier (*Mariés - Les rôles d'Harriet : Pâques, La mariée couronnée, Crime et crime, Le songe, Christine*)

CONFÉRENCES
L'exhibition des mots, une idée politique du théâtre
par Denis Guénoun
August Strindberg par Jean-Pierre Sarrazac
À propos de Terres mortes de Franz Xaver Kroetz
par Daniel Girard et Claude Yersin
Victor Hugo par Anne Ubersfeld

SAISON 1993/94

CONFÉRENCES
Sans domicile fixe - Regard sur la photographie contemporaine
par Christian Gattinoni
Le mariage dans L'œuvre de Gogol par Elisabeth Gardaz
La légion étrangère et ses images par Marc Dejean, Daniel Besnehard, Claude Yersin
Jacques Copeau, ou le mythe du Vieux Colombier
par Paul-Louis Mignon

LECTURES
Le petit Maroc de Daniel Besnehard par Françoise Bette
Pour la Bosnie Herzégovine rencontre avec Velibor Colic et lectures de textes d'écrivains bosniaques, en collaboration avec la Bibliothèque municipale d'Angers

SAISON 1994/95

ANIMATION-SPECTACLE
Conversation avec Monsieur Goldoni récemment disparu
mise en scène et texte de Yves Prunier d'après les mémoires de Goldoni, avec Hugues Vaulerin et Claudine Lacroutz
Angers et Pays de la Loire 40 représentations 1994
Jason, Médée : conférence conjugale texte de Yves Prunier et mise en scène de Claude Yersin, avec Yves Prunier et Yannick Renaud
Angers et Pays de la Loire 1995

CONFÉRENCES
Jean Vauthier, auteur de Medea par Robert Abirached (annulée pour intempéries)
Figure de Médée dans le monde antique
par Jacques Lacarrière

LECTURES
Mais... pièce de Rémi Checchetto par Yannick Renaud, Hélène Vincent, Yves Prunier et Claude Yersin

SAISON 1995/96

CONFÉRENCES
Octave Mirbeau, de la dualité à l'ambiguïté par Pierre Michel
La situation en ex-Yougoslavie : le théâtre peut-il en rendre compte ? débat avec Claude Yersin, Philippe Leduc et Rémi Checchetto

La naissance de la politique culturelle au moment du Front populaire par Pascal Ory
Les projets culturels de la résistance
par Jean-François Murraciale
La création en 1959 du ministère des affaires culturelles d'André Malraux par Philippe Urfalino

LECTURES
Textes inédits d'Ivane Daoudi par Catherine Gandois, Claude Yersin, Didier Sauvegrain, Thierry Belnet

SAISON 1996/97

CONFÉRENCES
Faut-il refonder la politique culturelle en France ?
par Jacques Rigaud
Le théâtre en France en 1968, histoire d'une crise
par Marie-Ange Rauch-Lepage
Les enjeux des politiques culturelles des villes par Guy Saez
Le théâtre public saisi par le libéralisme
par Pierre-Etienne Heymann
Traduire les auteurs russes par André Markowicz

ANIMATION-SPECTACLE
Olga et Marie écrit et réalisé par Yves Prunier, avec Hélène Gay et Yannick Renaud - Angers 5 représentations 1997

SAISON 1997/98

SOIRÉE
Veillée d'art AIDA Table ronde sur la situation en Algérie (peintures, musiques, lectures)

CONFÉRENCES
Traduire Shakespeare pour le théâtre par Jean-Michel Déprats

SAISON 1999/2000

CONFÉRENCES
Le nouveau théâtre anglais par Mike Sadler
Le théâtre naturaliste français : un théâtre de romanciers ?
par Jean-Pierre Sarrazac
À la rencontre de George Tabori Claude Yersin, Maurice Tazsman et l'équipe de création - Théâtrales/Paris

SAISON 2000/01

CONFÉRENCES
Jean-Louis Barrault, un théâtre total par Paul-Louis Mignon
Tragédie et philosophie par Joseph Danan en collaboration avec la Société Angevine de Philosophie

SAISON 2001/02

CONFÉRENCES
Rencontre avec Annie Ernaux autour de L'événement
L'insignifiance tragique par Florence Dupont
L'histoire est-elle nécessairement violente ? par Christian Bodin en collaboration avec la Société Angevine de Philosophie

SAISON 2002/03

CONFÉRENCES
Horváth, un témoin capital du 20^e siècle et un renovateur du théâtre populaire par Jean-Claude François
Se transformer soi-même pour transformer le monde
par Matthieu Ricard
Autour de Portrait d'une femme de Michel Vinaver
par David Bradby

LECTURES, RENCONTRES
Semaine Vinaver série de lectures de plusieurs textes

SAISON 2003/04

CONFÉRENCES
L'AGCS qu'est-ce que c'est ? Quel rapport avec la culture ?
par Susan George (co-organisée avec ATTAC)
Reconsidérer la richesse
par Patrick Viveret (co-organisée avec ATTAC)

SAISON 2004/05

LECTURES, RENCONTRES
De Godot à Zucco par Michel Azama

CONFÉRENCES
L'Histoire du théâtre : 25 siècles en 4 épisodes
par Monique Hervouët

SAISON 2005/06

FESTIVAL
Festival Scènes grand écran
Les résonances théâtre
Dog days de Ulrich Seidl, rencontre avec Solange Oswald

DÉBAT & PROJECTION
Les échanges culturels "France - Afrique" au théâtre et au cinéma
Electre-Oreste film de Jac Chambrier

Au fil de l’eau... 20 ans de Théâtre-Éducation

Embarquement

1986, douceur angevine, petite brise d’été, je longe les tours de schiste du château, franchis la Maine sur le pont de la Basse Chaîne, passe sur le quai de la Savatte où sont amarrées quelques péniches, et me dirige vers l’ancien cinéma Beaurepaire devenu la scène du Nouveau Théâtre d’Angers. J’ai rendez-vous avec Claude Yersin et Daniel Besnehard qui ont déjà pris place à la barre du CDN. Notre dialogue ressemble au passage d’une écluse : derrière et devant nous, l’histoire et le voyage, le parcours, le chemin. Une longue rivière pas toujours tranquille que celle de la promotion du spectacle vivant. L’éveil culturel passe par l’éducation des jeunes, la pratique du jeu, la fréquentation des théâtres. Pour l’instant, nous faisons connaissance sans savoir que notre collaboration va durer vingt ans. Lorsque nous sortons du sas, nous sommes sur la même barque d’une large diffusion culturelle avec une ouverture vers les publics scolaires. Je leur ai raconté le théâtre en Anjou depuis l’élan donné par Malraux, la préfiguration d’une maison de la culture et les projets de construction abandonnés dans les années 70, l’AMCA* et le travail dynamique des commissions dans le cadre d’un fonctionnement de type participatif, l’Antenne Théâtre que j’ai créée en 1982 avec le soutien de Monique Ramognino alors directrice du CDDP* d’Angers. Quand je suis sorti de cette première rencontre, ça tanguait un peu dans ma tête. Le courant me suis-je dit, le courant mais oui bien sûr, je l’ai senti passer.

20 ans après

2006, 13 octobre, dans les locaux du NTA, à Angers, on coupe les amarres du premier produit pédagogique multimédia conçu pour une diffusion nationale : le DVD “Du jeu au théâtre”. Il est destiné aux enseignants pratiquant l’activité dramatique avec des élèves, il sera utile aussi aux comédiens intervenant dans les classes et aux animateurs du théâtre amateur. Le DVD fait la parade dans sa jaquette noire



et rouge. Devant les directeurs du CRDP* de Nantes, de l’Institut de formation des maîtres (IUFM), du Nouveau Théâtre d’Angers, Jean-Claude Lallias, directeur de la nouvelle collection : “Entrer en théâtre”, rappelle les missions des “Pôles Nationaux de Ressources” : former les cadres, animer les ressources documentaires, éditer des outils pédagogiques. Actuellement, il n’y a que trois Pôles Nationaux dans le domaine du théâtre, et ce n’est pas le hasard si le premier a été implanté en 2002 dans les Pays de la Loire. Même avec modestie, on peut dire que le tandem culture/éducation angevin fait aujourd’hui référence dans l’hexagone. Certes, entre l’idée et sa réalisation, le fil de l’eau a vu passer quelques saisons. Mais l’équipage fut solide, Dany Porché, Bernard Grosjean et moi avons tenu la barre, et notre DVD “Du jeu au théâtre” est arrivé enfin à bon port. Il donne un coup de projecteur sur la diversité des parcours et l’énergie des réseaux où se côtoient, jouent et échangent, des artistes et des enseignants pour donner aux élèves l’occasion d’explorations créatrices et formatrices.

L’équipage

Peut-on construire, maintenir des chantiers régionaux et nationaux sans moyens ? L’Éducation Nationale a accepté depuis 1992 de détacher un enseignant à mi-temps auprès du NTA. Le montage administratif de l’opération ne fut pas toujours simple, mais le Centre Dramatique National a besoin d’un collaborateur qui connaisse bien les milieux éducatifs et leurs modes de fonctionnement. Il est non seulement le médiateur, “le passeur” de relais, l’écoute radio des réseaux, mais il est aussi le garant des contenus pédagogiques des formations et des produits. La montée en puissance de la flotte, les nécessités logistiques et financières, les attentes en matière de communication ont conduit le CDN à renforcer l’équipe. En sus du Chargé de mission détaché de l’Education Nationale, le travail quotidien mobilise trois personnes (Anne Doteau, responsable administrative des formations, Jean Bauné, conseiller théâtre-éducation, et Céline Baron, assistante). Cet équipage n’a pas besoin de jumelles à fort grossissement pour sentir la présence complémentaire du travail des professionnels de la maison, soutenu par

de nombreux militants bénévoles. Dans les soutes, aux manettes, aux écluses, ceux qui veulent faciliter la navigation ne comptent ni leur temps ni leur énergie pour faire vivre leurs idées. Ils se sentent engagés pour promouvoir la culture et le théâtre entendus non pas comme un frisson d’écume sur une vague, mais comme la vague même, partie intégrante de l’individu qui se construit. Les arts développent la sensibilité, canalisent ou transcendent la violence, placent l’un en relation avec l’autre en respect mutuel, en écoute attentive dans l’espace théâtral. Pour cette démarche éducative singulière, la collaboration des artistes et des enseignants donne à chacune des parties engagées l’occasion de faire évoluer ses pratiques. Quant à l’élève, l’expérience théâtrale le structure, le jeu le rend acteur de sa propre expérience, l’interroge sur les rapports de la personne et du personnage, sur son rôle et sa fonction dans un groupe. Dans cette évolution, les regards croisés de la culture et de l’édu-



cation trouvent le cap dans la négociation des choix.

Sur le pont

Depuis vingt ans, pas question de naviguer à vue. Nous savons que les compétences se partagent, s’enrichissent, se dynamisent à partir de situations de formation assises sur trois principes de base :

- Vivre le théâtre par une pratique artistique sans compétition ni jugement de valeur.
- Fréquenter le répertoire d’œuvres contemporaines et classiques.
- Développer les échanges et les rencontres avec les professionnels du théâtre.

Ces principes, synergiques et complémentaires, ont permis de mettre au point en partenariat des parcours de formation. Il m’arrive parfois de me retourner pour observer la cohérence de la flottille avant de faire le point. Je vois des chalands de fort tonnage, des barques où l’on rame encore, et aussi ces embarcations ligériennes que sont la toue cabanée ou la gabare. À chacun son signe de reconnaissance, sa singularité.

Théâtre/Pratiques

Pour des amateurs : un stage de réalisation de spectacle de trois ou sept semaines, en plusieurs étapes autour de textes d’auteurs contemporains. “Terre à découvrir” : une production théâtrale et la diversité des métiers du théâtre, dans la grande tradition des stages de réalisation de l’éducation populaire...

L’art et la manière d’intervenir en milieu scolaire

Pour des comédiens : stage d’une semaine avec des études de cas, un travail sur le répertoire, des interventions en collège . “Terre à découvrir” : la relation éducative par la pratique et la réflexion collectives.

Les ateliers du regard

Pour des enseignants et des élèves. “Terre à découvrir” : les œuvres, les partis pris d’interprétation et de mise en scène grâce à la rencontre avec les créateurs.

Des conventions de jumelage

Pour les établissements scolaires et universitaires. “Terre à découvrir” : la fréquentation des œuvres et des théâtres, l’ouverture aux publics culturellement défavorisés, l’établissement de coopé-



*AMCA : voir à ce sujet le hors série 86 de la revue publiée en juin 2005 par l’association 303 (www.revue303.com).
CDDP : centre régional de documentation pédagogique
CRDP : centre régional de documentation pédagogique

ractions nouvelles entre le monde scolaire et le monde culturel...
Des universités d'été
En partenariat avec l'ANRAT. Formation promue au Bulletin Officiel de l'Education Nationale. Ouverte à l'ensemble des régions françaises, pour des professionnels de la culture, de l'éducation, de la jeunesse et de l'éducation populaire, mais aussi des cadres et des élus des collectivités territoriales. "Terre à découvrir" : l'analyse des pratiques et des enjeux de l'éducation artis-

Imbach, cette association organise des rencontres de théâtre, propose des stages de formation, des sorties culturelles... Dans les années 80, à l'Abbaye de Fontevraud, eurent lieu les premières rencontres de théâtre lycéen. Elles furent relayées par le Printemps théâtral de Noirmoutier, créé sous l'impulsion de Michel Zanotti, alors inspecteur de l'Éducation Nationale. Noirmoutier devenu trop étroit, on décentralisa en mettant sur pied une association dans chaque département. Pour le Maine-et-Loire, ce fut "En Jeu".

Au cours de toutes ces années, les collaborations furent riches et nombreuses : l'IUFM (Institut de formation des maîtres), la Jeunesse et les Sports, l'ENACT (École Nationale des Agents et Cadres Territoriaux), les deux universités d'Angers, l'École des arts et métiers, l'École nationale d'horticulture, l'ISPEC (Institut supérieur de promotion de l'enseignement catholique), l'association des enseignants sans frontières, l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes, l'Observatoire des politiques culturelles de Grenoble, l'ANRAT, le CNT (Centre National du Théâtre), la compagnie Entrées de jeu de Paris, le théâtre de l'Éphémère du Mans, le théâtre Athénor de Saint-Nazaire...

L'escale

Ce train de bateaux en marche, voici que j'entends vraiment un signal. C'est une corne de brume qui salue l'accostage. On approche du Quai. C'est que le Nouveau Théâtre d'Angers et avec lui le secteur Théâtre-Éducation déménagent. Un espace est déjà prévu pour lui. Sylvie Fontaine a remplacé Dany Porché sur la passerelle. Nous étions dans le même bateau, mais un passage de relais s'impose. Pour l'anniversaire, pour ses vingt ans, le CDN se voit offrir un nouveau départ dans un grand paquebot de la culture. Une autre navigation commence, déjà riche des tentatives passées. Comme les anciens, je pense à mon enfance, à tous ceux, très nombreux, qui ont accompagné mon rêve de théâtre, à tous ceux qui ont forgé le théâtre-éducation.

Parmi ceux-là, vingt ans obligeant, j'en ai retenu 20, vingt fanaux le long des anses, devant des plateaux, des tréteaux, pour éclairer les rideaux rouges des théâtres où, depuis vingt ans, des milliers d'élèves et de formateurs ont pris part à l'action et au jeu. Dans l'espace, tracé au sol avec les moyens du bord, ils ont connu la rencontre sensible, touché du corps, du souffle, du cœur, la poésie et l'émotion dont ils resteront nourris pour toujours.

Philippe Avron, *comédien*, le passeur d'humanité, un être rare, mon maître depuis 1970,

Patrice Barret, *administrateur*, la rigueur et un certain humour à l'anglaise,

Daniel Besnehard, *secrétaire général*, le mentor, un critique exigeant, la mémoire éveillée du théâtre,

Louis Breton, *proviseur vie scolaire au rectorat*, une connivence partagée,

Jean-Gabriel Carasso, *comédien, directeur de l'ANRAT**, "l'oiseau rare", Jean sans peur, bouillonnant d'idées,

Jean Chamaillé, *administrateur*, vif-argent efficace,

Elysabeth Cormier, *conseillère théâtre à la DRAC*, complice éclairée,

Miguel Demuynck, *comédien formateur aux CEMEA**, mon père spirituel depuis 1962,

François Dugoujon, *administrateur*, l'humour et le charme,

Sylvie Fontaine, *responsable pédagogique du secteur Théâtre-Éducation*, la boussole en poche, l'œil à l'horizon,

Bernard Grosjean, *comédien metteur en scène*, fidèle partenaire artistique, dynamique et généreux, le mât du bateau,

Jean-Claude Lallias, *chargé du théâtre au ministère de l'Éducation Nationale*, le camarade et le guide,

Hélène Mathieu, *Inspectrice générale de l'Éducation Nationale*, l'amie stimulante, perspicace et directe,

Jean-Paul Pacaud, *directeur, action culturelle du rectorat*, un

médiateur mesuré et à la voix posée,

Dany Porché, *responsable pédagogique du secteur Théâtre-Éducation*, ma sœur jumelle en pédagogie, un vrai duo sur la passerelle,

Bernard Richard, *conseiller théâtre à la DRAC*, le facilitateur de projets du côté de la culture,

Michèle Roca, *principale du collège Molière de Beaufort-en-Vallée*, celle qui a su démêler les écheveaux administratifs,

Jean-Pierre Ryngaert *professeur Paris III*, l'incontournable référence universitaire,

Claude Yersin, *directeur du CDN*, celui qui m'a fait entièrement confiance, un régisseur attentif,

Michel Zanotti, *inspecteur général de l'Éducation Nationale*, le facilitateur de projets du côté de l'institution,

et tous les amis d'En Jeu, fidèles compagnons bénévoles, militants convaincus du Théâtre-Éducation,



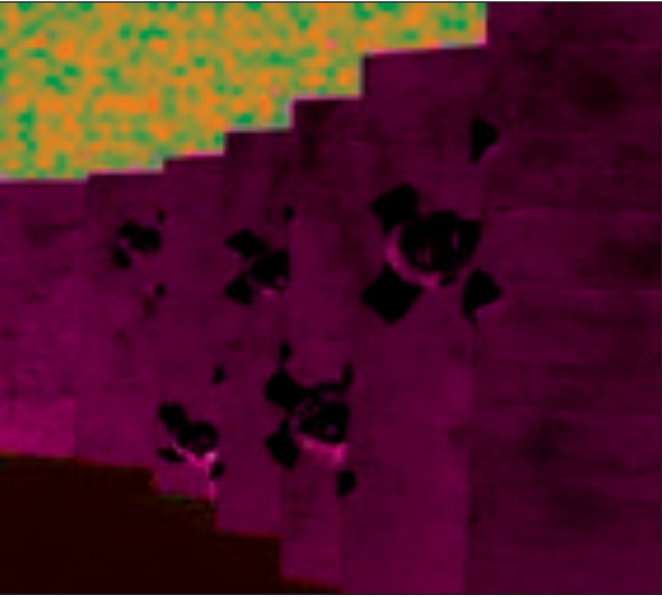
rique autour du spectacle vivant et du théâtre en particulier.
Les séminaires et les stages
Organisés en liaison avec les ministères de l'Education Nationale, de la Culture, de la Jeunesse et des Sports, ils sont des lieux de réflexion, d'expérimentation, de pratiques.

Les journées "Plateau-château"

Pour les élèves de tous les niveaux mais aussi des animateurs. "Terre à découvrir" : l'espace théâtral abordé par le jeu sur la scène du Beaurepaire et sur le site du château d'Angers.

Le partenariat fructueux avec l'association "En Jeu"

Née en décembre 1986 dans les locaux du NTA, 12 Place Louis



Une expérience rare

Tous les théoriciens du jeu l’ont souligné : pour se développer, le jeu a besoin d’un espace protégé, d’une atmosphère conviviale, d’un regard bienveillant et d’une atmosphère de liberté. On ne saurait mieux décrire ce qu’a représenté pendant vingt ans le Nouveau Théâtre d’Angers, pour les centaines de stagiaires qui y sont passés, qu’ils soient enseignants, comédiens-intervenants ou animateurs : une miraculeuse aire transitionnelle d’expérience pour reprendre les termes de Winnicott.

Une espace protégé ? On se souviendra de la merveilleuse salle de répétition de la place Imbach, lieu idéal de formation, d’échange et d’expérimentation.

Une atmosphère conviviale ? Les stages et les journées commençaient généralement autour du bar, où nous attendaient toujours un café et quelques gâteaux. Le sens de l’accueil légendaire de Jean Bauné fut systématiquement souligné et remercié dans les évaluations des stagiaires. Cette atmosphère chaleureuse détendait immédiatement tout le monde.

Un regard bienveillant ? C’est celui que posait toujours Claude Yersin sur ce travail. Nous aimions lorsque, entre deux répétitions ou deux réunions de travail, il poussait la porte de la salle de répétition pour venir nous saluer et nous assurer de son intérêt pour le travail qui s’y faisait. Ce regard était notre permission pour transmettre, progresser et innover.

Une atmosphère de liberté ? Jamais nous ne nous sommes sentis enfermés dans un quelconque carcan. A partir du moment où la confiance nous avait été accordée, nous pouvions voguer en pleine autonomie. Mais Claude Yersin ne se contentait pas de nous laisser les clés : il cherchait et nous donnait les moyens financiers et matériels de notre liberté.

Le Nouveau Théâtre d’Angers ? Une expérience rare et donc exceptionnelle !!!

Merci à toute l’équipe, merci à toi Jean, et merci à toi Claude !

Bernard Grosjean

Le point d’ancrage

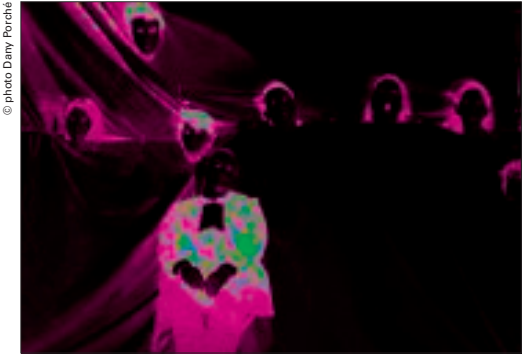
Oui, dit le très jeune homme, nous avons un *Credo* : d’*Arromanches* à l’*Hudson river*, nous aurons vu *Molly Bloom*, le beau *Portrait d’une femme*, et au milieu des *Eaux et forêt* entendu *L’intervention* d’*Electre*... Car *Changer sa règle d’existence* suppose de demeurer *À vif* pour *Apprendre à rir sans pleurer* et reconnaître en soi *L’objet*.

Je pourrais ainsi continuer à égrener quelques heures marquantes des créations du Nouveau Théâtre d’Angers qui éveillèrent nos vies et que de jolis cahiers multicolores prolongèrent par la lecture et la réflexion, comme de petits trésors accumulés.

Mais il y eut toujours plus que ces paysages d’un théâtre de création, exigeant et découvreur : autour de Claude Yersin, avec Jean Bauné et En-Jeu, se mit en place pas à pas un foyer vivant de transmission et de réflexion autour de deux mots “Théâtre / Éducation” qui formèrent couple – avec ses rêves et ses vicissitudes – pour inventer des modes d’action qui construisent le futur.

Et quand fut venu le temps d’un élan pour l’Éducation artistique des jeunes, Angers apparut comme le point d’ancrage évident d’un Pôle Théâtre pour l’avenir, une sorte de havre où les tempêtes successives viennent depuis se briser sur l’indéracinable désir de poursuivre le beau chemin du partenariat, avec la seule certitude de René Char en poche : “le poème est toujours marié à quelqu’un”.

Jean-Claude Lallias



© photo Dany Porché

Pôle National de Ressources Théâtre d’Angers

De la formation à l’édition

Formation

- **Théâtre et cinéma** (2007)
- **L’action culturelle et l’éducation artistique au cœur du projet d’établissement** (2006) - Partenaires : Inspection générale de l’Éducation nationale, École supérieure de l’Éducation nationale (ESEN), École nationale d’application des cadres territoriaux (ENACT)
- **Lectures de la nouvelle scénographie** (2006) - Partenaire : École d’architecture de Nantes
- **Penser un projet partenarial Théâtre Éducation : l’évaluation institutionnelle, éducative et artistique** (2005) - Partenaire : CEREQ (Centre d’études et de recherche sur les enseignements et les qualifications)
- **Les fondamentaux du théâtre : le jeu comme passage obligé !** (2005) - Partenaires : Théâtre de l’Éphémère (Le Mans), Athénor (St-Nazaire)
- **Éducation artistique et collectivités territoriales : quels objectifs, quelles complémentarités, quels effets ?** (2004) - Partenaire : Centre National de la Fonction Publique Territoriale (CNFPT), Ecole Nationale d’Application des Cadres Territoriaux d’Angers
- **Le répertoire contemporain à l’école** (2004) - Partenaires : Théâtre de l’Éphémère (Le Mans), Théâtre Athénor (St-Nazaire)
- **La mémoire du spectacle vivant : des enjeux de documentation et d’archives** (2004) - Partenaires : Centre National du Théâtre, Archives de Maine-et-Loire, Bibliothèque d’Angers
- **Les arts dans l’éducation : décentralisation et collectivités territoriales ?** (2003) - Partenaires : Centre National de la Fonction Publique Territoriale (CNFPT), Observatoire des Politiques Culturelles de Grenoble
- **Université d’été : Éducation artistique et missions de service public des institutions du spectacle vivant** (2003) - Partenaires : Ministères de la Culture et de la Communication (DDAT et DMDTS), de l’Éducation nationale et de la Recherche (DESCO) ; Université d’Angers
- **Le texte de théâtre et sa représentation. Autour de l’œuvre de Michel Vinaver** (2003) - Partenaire : Ministère de l’Éducation nationale (Inspection générale de Lettres)
- **La mutualisation des ressources documentaires Théâtre en Pays de la Loire** (2003) - Partenaires : Centre National du Théâtre, Théâtre de l’Éphémère (Le Mans), Athénor (Saint-Nazaire)
- **L’éducation artistique : un nouvel enjeu pour les collectivités territoriales** (2002) - Partenaires : Centre National de la Fonction Publique Territoriale (CNFPT), Observatoire des Politiques Culturelles de Grenoble
- **Formation des 1000 - Classes à projet artistique et culturel Théâtre** (2001)

Édition, animation et documentation

Édition

- **Lecture de la nouvelle scénographie** [Actes de séminaire] (2006)
- **Du jeu au théâtre** [DVD-vidéo], Jean Bauné et Dany Porché, collection nationale de formation du Scérén *Entrer en théâtre* (2006)
- **Je monte un projet théâtre ! Enjeux, actions et ressources** [Guide pratique] Réalisé en partenariat avec la DAAC de l’Académie de Nantes
- **L’éducation artistique : un nouvel enjeu pour les collectivités territoriales - autour du spectacle vivant et du théâtre en particulier** [Actes de séminaire] - CRDP des Pays de la Loire, collection nationale du Scérén *Documents, actes et rapports pour l’Éducation* (2003)

Animation et documentation

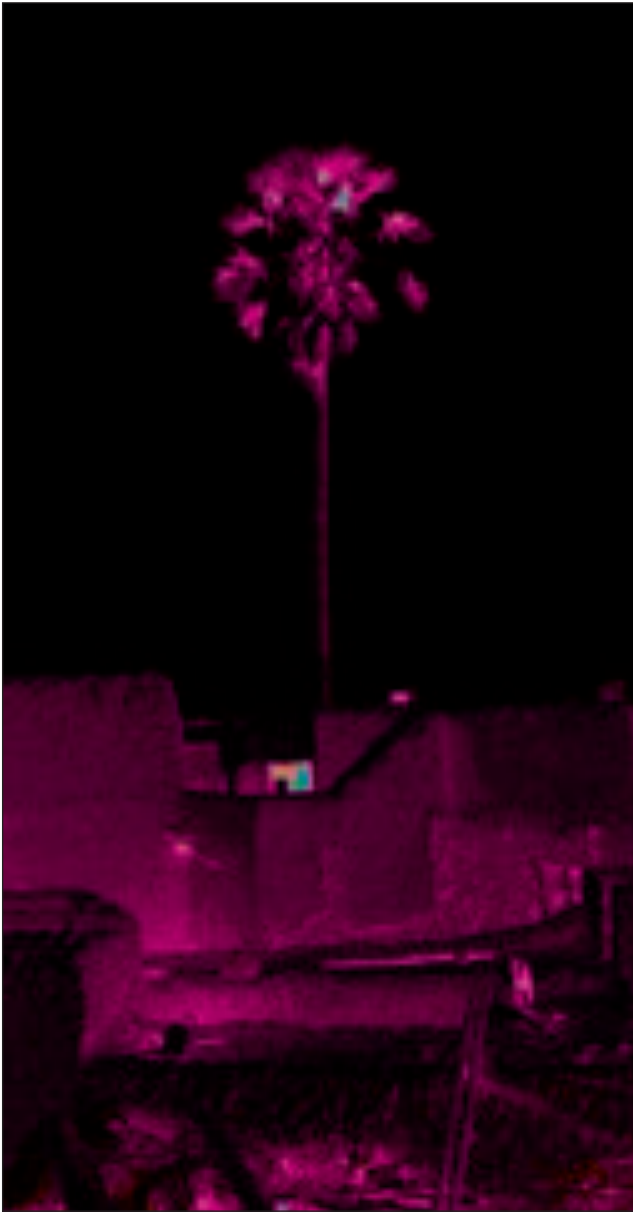
- **Rencontres régionales autour des éditions du Scérén**
 - *Du jeu au théâtre* de Jean Bauné et Dany Porché (collection *Entrer en théâtre* ; CRDP des Pays de la Loire) (2006) - Partenaires : Théâtre de l’Éphémère (Le Mans), Lycée Douanier-Rousseau (Laval) et Manège-Scène nationale (La Roche-sur-Yon)
 - *L’Ère de la mise en scène* de Jean-Claude Lallias (collection *Théâtre aujourd’hui* ; CNDP) (2005) - Partenaire : Maison de la Culture de Loire-Atlantique (Nantes)
 - *De Godot à Zucco : Anthologie des auteurs dramatiques de langue française 1950-2000* de Michel Azama (CNDP ; Éditions Théâtrales) (2004) - Partenaires : Le Carré-Scène nationale (Château-Gontier), Théâtre de l’Éphémère (Le Mans) et Studio Théâtre - CNR (Nantes)
 - *Tambours sur la Digue* d’Ariane Mnouchkine (collection Théâtre Auourd’hui vidéo, CNDP) Avant-première dans le cadre du Festival Premiers Plans 2003 (2003)
- **Animations des ressources Théâtre**
 - Découvrir et construire des pistes de travail à partir des ressources théâtre mises en place dans les CDDP de Maine-et-Loire et de la Mayenne (2004 et 2005)
 - Ouverture d’un espace web consacré au pôle sur le site Internet du CRDP des Pays de la Loire (www.crdp-nantes.fr/artsculture/theatre) (2004)

Une pépinière d'auteurs à Bamako en hommage à Sony Labou Tansi

Les villes d'Angers et de Bamako sont jumelées depuis 30 ans, mais c'est en novembre 2001 qu'a eu lieu à Bamako le premier atelier destiné aux auteurs francophones, la Ruche Sony Labou Tansi. Ainsi baptisée en hommage au grand dramaturge du Congo Brazzaville, cette “Ruche” a vu le jour grâce à l'initiative de l'association Écritures vagabondes et de sa présidente Monique Blin, et du Nouveau Théâtre d'Angers. De 2001 à 2003, des auteurs francophones venus de tous les horizons se sont rencontrés à trois reprises au cours d'une résidence d'un mois à la maison du partenariat de Bamako. À cette Ruche ont succédé, en janvier 2004 et 2005, deux éditions du Chantier Sony Labou Tansi : tout à la fois chantier d'écriture, chantier de dramaturgie et chantier de jeu. Cette expérience intellectuelle et existentielle a été marquée, année après année, par la riche confrontation des valeurs et des interrogations du Sud et du Nord... Une immersion en profondeur dans la réalité de l'autre.

La Ruche Sony Labou Tansi

Ces trois éditions de la Ruche Sony Labou Tansi à Bamako n'auraient pu avoir lieu sans la mise à disposition par la Ville d'Angers des locaux de la Maison du Partenariat Angers-Bamako et sans l'appui des associations maliennes BlonBa (en 2001) et SEBEN (en 2002 et 2003). Que soient ici remerciés André Van Hoerebecke, directeur de la Maison du Partenariat, ainsi que Seydou Coulibaly, Awa l'intendant et Ousmane le cuisinier. Principe de ces rencontres : regrouper pendant un mois des auteurs dramatiques francophones d'Afrique subsaharienne, du Maghreb ou d'Europe, avec pour objet l'échange entre auteurs d'horizons et d'expériences diverses et la découverte de la réalité culturelle, sociale et politique du Mali. Outre les auteurs, le groupe de résidents incluait un metteur en scène, Monique Hervouët (2001-2002) et Claude Yersin (2002-2003), ainsi qu'une coordinatrice (Monique Blin). De très nombreuses rencontres avec des acteurs, auteurs, artistes, enseignants, étudiants émaillaient chaque séjour, à l'issue duquel chaque auteur s'engageait à écrire une pièce dans les six mois. Plusieurs manuscrits issus du creuset de la Ruche ont été publiés, notamment chez Lansman dans la collection *Écritures vagabondes*, d'autres ont été créés, et tous ont été lus en public, au cours d'une invitation nommée *Retour de Bamako*.



© photo Claude Yersin

© photo DR



Retour de Bamako

Quelques mois après la Ruche, une opération *Retour de Bamako* témoignait de la richesse de cette expérience : lectures publiques, rencontres, débats autour de la création en Afrique se succédaient durant une semaine. Des extraits des œuvres écrites par les auteurs suite à chacune des Ruches étaient lus par la plupart des auteurs et des comédiens sous la direction de Claude Yersin. Ces *Retours de Bamako* ont été programmés en 2002, 2003 et 2004 au Nouveau Théâtre d'Angers et au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris (ainsi qu'au Théâtre de la Bellonne, Bruxelles, au Théâtre Ephémère, Le Mans, et à la Comédie de Genève pour la troisième édition).

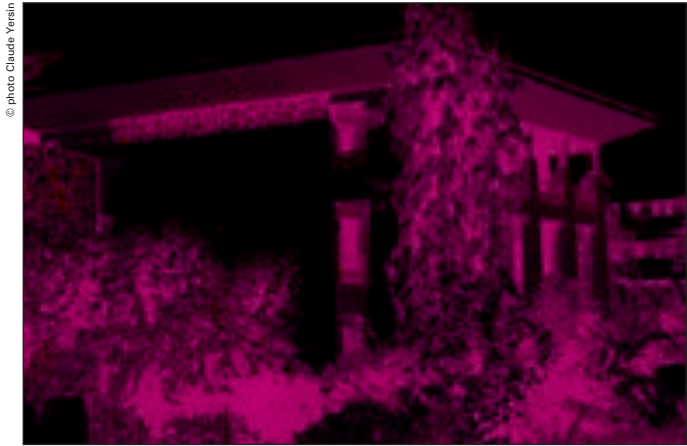
Le Chantier Sony Labou Tansi

Le bilan des trois premières Ruches a permis de faire un constat : les nouveaux auteurs d'Afrique de l'Ouest souhaitaient aussi mettre à profit ces rencontres pour se perfectionner, éprouver

leur approche de l'écriture théâtrale, par le biais d'ateliers pratiques et d'un travail d'accompagnement de leurs travaux avec des auteurs plus expérimentés. Un constat qui a ouvert la voie au projet d'un Chantier. Son originalité : offrir un atelier d'écriture en prise directe avec le travail de plateau. Étaient en effet confrontés en permanence durant seize jours des auteurs dramatiques débutants, un groupe de comédiens maliens en fin de formation initiale ou en formation permanente, issus de l'INA et du Groupe Dramatique du Théâtre National, des étudiants en théâtreologie ou mise en scène de la Faculté des Lettres, des Arts et des Sciences Humaines (FLASH). En amont du Chantier, chacun des quatre auteurs maliens produisait une “petite forme” théâtrale. Ces textes étaient ensuite éprouvés au fil des semaines par un metteur en scène (Claude Yersin), deux auteurs expérimentés, (Eric Durnez, Maxime N'Debeka et Koulsy Lamko), qui jouaient le rôle de “tuteurs” ou de “conseillers techniques” et, côté plateau, par les stagiaires – étudiants comédiens et metteurs en scène de Bamako.



© photo Claude Yersin



Je me souviens...

Le choix des “abeilles” de 2003 a été très enrichissant : les deux Maliens et Robert (Togo) expliquant et interrogeant l’Afrique, les Français et Véronika (Belgique) nous livrant leurs inquiétudes et leurs expériences d’un monde “éclaté”, les deux Maghrébins tiraillés et toujours eu quête d’une langue propre. Pour toutes ces raisons et pour beaucoup d’autres, qu’il serait impossible de résumer ici, la rencontre est plus que précieuse : elle est, je l’espère, la confirmation pour chacun d’entre nous que le monde est tout simplement beau. A ce titre, les soirées “lecture et débat” étaient passionnantes. Cette expérience restera, à mes yeux, l’une des plus belles et des plus enrichissantes de ma vie.

Hajar Bali

Les Chantiers SLT II ont apporté aux participants des outils de travail pérennes, enrichi les univers des uns et des autres, conforté chacun de nous dans sa profession. Quatre textes sont sur l’établi, en chantier... mille textes de la vie depuis s’écrivent à l’encre de nos rêves, nos cauchemars, nos envies de changer le monde... et oui changer le monde et qu’il fasse envie d’y vivre ! C’est peut-être l’utopie qui fait que le théâtre, cet art damné des chouettes et autres nyctalopes, demeure l’espace de la résistance, de la liberté et de l’espérance têtue.

Koulsy Lamko



Publications

Des textes de la Ruche ont été publiés par les éditions Lansman : *Bogolan's blues* de Daniel Besnehard, *Bafon* de Léonard Yakanou, *Bamako* de Éric Durnez, *Le secret de la dune* de Boubacar Belco Diallo, *Une odeur du passé* de Hermas Gbaguidi, *La vallée de l’ignorance* de Avèmian Hermas Gbaguidi ; les éditions Actes Sud : *La délégation officielle*, suivi de *Sisao*, de Arezki Mellal, *Trans’abéliennes* de Rodrigue Norman ; les éditions NDZE *Le sou-pir des fâlaïses* de Tiécoro Sangaré.

Théâtre

Les œuvres créées : *Trans’abéliennes* de Rodrigue Norman, mise en scène de l’auteur, *Bamako* de Éric Durnez, mise en scène de Claude Yersin, Nouveau Théâtre d’Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire, *Nalia, la nuit* de Eudes Labrusse, mise en scène Jérôme Imard et Eudes Labrusse, avec le Théâtre du Mantois, *La brasserie* de Koffi Kwahulé, mise en voix Claude Yersin, Les mardis midis des textes libres - Théâtre du Rond-Point.

Les participants

Ruche Sony Labou Tansi I

du 19 novembre au 14 décembre 2001
auteurs : Daniel Besnehard (France), Boubacar Belco Diallo (Mali), Alfred Dogbé (Niger), Eric Durnez (Belgique), Ahmed Ghazali (Maroc/Canada), Avèmian Hermas Gbaguidi (Bénin), Idi Nouhou (Niger), Tiécoro Sangaré (Mali), Léonard Yakanou (Togo) ; initiatrice et coordinatrice du projet Monique Blin (présidente d’Ecritures Vagabondes), metteur en scène et responsable de formation Monique Hervouët (directrice de la compagnie Banquet d’Avril, France).

Ruche Sony Labou Tansi II

du 25 novembre au 18 décembre 2002
auteurs : Aïda Mady Diallo(Mali), Hawa Diallo (Mali), David Jaomanoro (Madagascar), Koffi Kwahulé (Côte d’Ivoire), Eudes Labrusse (France), Arezki Mellal (Algérie), Rodrigue Norman (Togo), Marcel Bio Orou-Fico (Bénin), Anita Van Belle (Belgique) ; coordinatrice Monique Blin, metteur en scène et responsable de formation Claude Yersin (directeur du Nouveau Théâtre d’Angers, France).

Ruche Sony Labou Tansi III

du 25 novembre au 20 décembre 2003
auteurs : Djalila Hajar Bali (Algérie), Valérie Deronzier (France), Véronika Mabardi (Belgique), Coulibali M’Bamakan Soucko (Mali), Ibrahima Aya (Mali), Brahim El Hanai (Maroc), Jean-Yves Picq (France), Robert Silivi (Togo); coordinatrice Monique Blin, metteurs en scène Monique Hervouët, Claude Yersin.

Chantier Sony Labou Tansi I

du 27 décembre 2004 au 13 janvier 2005
Hawa Diallo (Mali), Aïda Madi Diallo (Mali), Ibrahima Aya (Mali), Kokouvi Dzifa Galley (Togo); intervenants Monique Blin, Claude Yersin, metteur en scène, et deux auteurs, Eric Durnez (Belgique), Maxime N'Debeka (Congo Brazzaville).



Chantier Sony Labou Tansi II

du 3 au 20 janvier 2006
Angeline Solange Bonono (Cameroun), Marie-Christine Koundja (Tchad), Mahamane El Hadji Touré (Mali), Isidore Sossa Dokpa (Bénin) ; intervenants Claude Yersin, et deux auteurs Koulsy Lamko (Tchad), Eric Durnez (Belgique).



Archives

Écrire l'histoire du NTA : le point de vue de l'archiviste

Le “poids du passé”. Cette expression n'est pas que métaphorique ! Toute activité, fût-elle la promotion d'événements de spectacle vivant, par nature éphémères, a une matérialité bien réelle et palpable : celle des tombereaux d'archives entreposés dans les sous-sols, greniers et armoires... Le NTA ne fait pas exception à la règle : du haut de ses vingt ans, il a décidé de prendre les devants de cette situation en faisant appel à un archiviste. Le fonds d'archives ainsi exhumé et identifié est d'une richesse exceptionnelle.

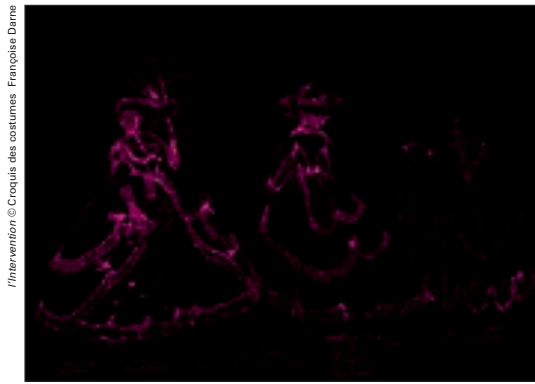
Sous les planches ?... les archives !

C'est à l'initiative conjointe de la direction du théâtre et d'Élisabeth Verry, directrice des Archives départementales, qu'un professionnel des archives a été engagé en novembre 2005. Ses missions : assurer la sauvegarde des documents d'archives du NTA et préparer leur entrée dans les collections des Archives départementales. Avec la perspective de l'installation dans les nouveaux locaux du Quai et la célébration des vingt ans du NTA, la question des archives s'était en effet posée avec acuité : la bonne conservation matérielle des documents et la mise en valeur du patrimoine écrit du théâtre étaient en jeu.

Peu de CDN se sont lancés dans des partenariats si étroits avec un service d'archives. Le Théâtre National de Bretagne, le Théâtre de la Commune en sont de rares exemples. De fait,



Intervention © Croquis des costumes Françoise Darne



Intervention © Croquis des costumes Françoise Darne

dans la constitution de sources patrimoniales sur l'histoire du théâtre public et de la décentralisation culturelle en général, du paysage culturel angevin et du répertoire dramatique contemporain en particulier, l'ampleur et la richesse du fonds d'archives du NTA sont tout à fait remarquables.

Un fonds d'archives dense et varié

Face cachée de vingt saisons d'activités du NTA, de la pré-saison 1986 ayant vu les premières représentations d'*Arromanches* à la dernière saison de Claude Yersin mettant en scène *L'objecteur*, on est face à un fonds protéiforme : plusieurs dizaines de mètres linéaires de documents écrits, une collection complète d'affiches, un fonds unique de photographies, quelques

enregistrements audio et vidéo de spectacles. C'est donc bien la diversité, dans les formes et supports, qui apparaît comme la caractéristique première des archives du NTA.

La richesse en termes de contenus informatifs est le corollaire évident de cette variété. En effet, toutes les activités du NTA trouvent leur reflet dans cette production documentaire : créations, spectacles de théâtre, de danse et de musiques improvisées accueillis, expositions organisées par l'Artothèque, ateliers de formation, actions de sensibilisation envers les publics. Archives artistiques, dossiers financiers et administratifs, sup-

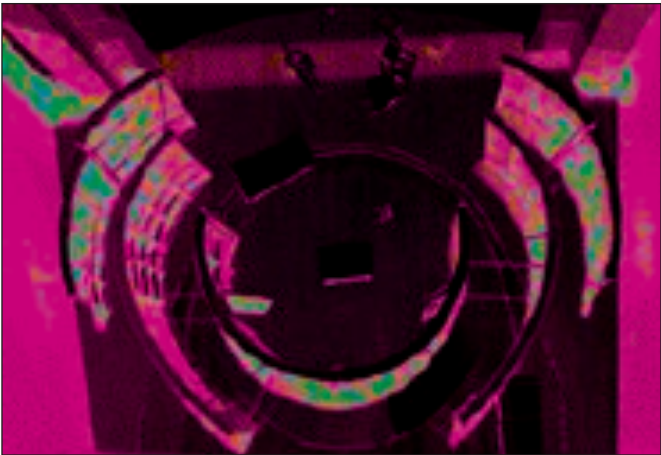
ports de communication, documents de régie technique y sont présents. Tous apportent un éclairage singulier sur le fonctionnement administratif du CDN et fournissent un menu détaillé du projet artistique mené depuis vingt années.

Un gisement à explorer et à exploiter

On peut mettre en avant quatre types de sources particulièrement remarquables.

Tout d'abord, Claude Yersin a accepté de confier aux Archives départementales une partie de ses archives personnelles, depuis ses missions de collaborateur artistique à la Comédie de Caen jusqu'à ses responsabilités à la tête du NTA. Parmi celles-ci figurent les brochures de mise en scène des spectacles qu'il a montés, ses recherches de dramaturgie, et les traces de ses activités d'homme de théâtre tenant de la décentralisation dramatique et de l'éducation artistique. Ces documents d'archives de 1973 à 2006, font l'objet d'un contrat de dépôt avec les Archives départementales. Le fonds est également riche de tous les documents permettant d'appréhender l'ensemble de la chaîne de création et de diffusion artistiques : construction de décors, régie technique, campagnes de communication, actions auprès des publics. Les collections de bordereaux de recettes, de contrats, de dossiers pédagogiques, de revues de presse sont à cet égard particulièrement éloquentes.

Dans un autre registre, les dossiers manifestant les relations entre le NTA, ses tutelles politiques et ses partenaires culturels permettent de retracer le lien tissé pendant vingt ans entre un projet artistique et un territoire. C'est tout le paysage culturel local que l'on peut ainsi étudier.



maquette de l'Objecteur © Chantal Galdon

Enfin, puisque le passage au Quai est déjà une réalité, on peut trouver dans le fonds les archives relatives à la genèse d'un nouvel équipement culturel d'envergure pour le CDN, projet initié par le NTA dès 1992.

Ce premier aperçu est loin d'être exhaustif. Les trésors d'archives du NTA sont propres à satisfaire de nombreuses recherches et curiosités dans des domaines variés. Classé, inventorié, conditionné, le fonds entrera aux Archives départementales à la fin de l'automne. Le transfert prendra la forme d'un dépôt et d'un versement distincts au plan juridique mais en intime corrélation au plan historique et documentaire. Ils y seront consultables par tous : amateurs éclairés de théâtre, formateurs, historiens chevronnés ou simples curieux.

La MCA aussi

Parmi les archives du NTA, des documents propres à l'association Maison de la Culture ont été identifiés. En préfiguration dès 1977, cette association soutenue par la municipalité a formé une unité économique et sociale avec le CDN, sous la bannière NTA, de 1986 à 1999 avant d'être dissoute.

Partiellement reconstitué pour les années 1977-1986, le fonds représente un éclairage intéressant sur la vie culturelle à Angers et l'impact artistique

de cette association dirigée à l'époque par Roger Landy. Celle-ci a notamment été à l'origine du conte musical en lumière noire *Le vent tourbillon* (une innovation au plan technique) et de divers festivals de musique, dont Les rencontres de jazz d'Angers.

Samuel Boche
archiviste

Personnel et collaborateurs du NTA 1986 > 2006

Artistes

Abouda Djoura
Acetylene Martine
Actis Dato Carlo
Adu Kofi
Alain Marie-Claire
Aldegou Jean
Alexis Agathe
Alvin Cesarius
Aly Said Mohamed
Amyrian Jacques
Angster Armand
Annen Paule
Anstey Paul
Aprederis Arnaud
Arden Dominique
Arosteguy Annie
Atkine Feodor
Atlas Corinne
Attard Sandrine
Aubineau François
Aufaure Claude
Aziz Moustafa Abdel
Ba Fatou
Babu Hélène
Bachelot Anita
Bachlin Esther
Backer Léandre
Bagot Jean-Pierre
Baillard Emeline
Baillot Gauthier
Baillot Quentin
Bailly Frédéric
Bajard Réjane
Bantsimba Bath Ferdinand
Barnaud Marc
Barreau Marcelle
Barrenechea Andres
Barrenechea Juan
Baschet Claudine
Basile Pascal
Battus Pascal
Beaucamps Pierre
Béchu François
Bécue Nathalie
Belkhadra Karim
Bellini Massimo
Belnet Thierry
Benat Achiary
Bendahan Simon
Benejam Françoise
Benhamou Catherine
Benzano Einav
Béréte Fanta
Bergeonneau Eric
Bernard Jean-Toussaint
Berodot Philippe
Berthé Oumou
Berthier Jean Pierre
Berthoux Nicolas
Besançon Nathalie
Bette Françoise
Beucher Thierry
Binder Françoise
Blois Rodolphe
Bo Facundo
Bobet Nicolas
Bodet Guy
Bodin Dominique
Bodziak Jean Edouard

Bœuf Catherine
Boillot Jean
Boissel Dominique
Bolling Claude
Bonal Denise
Bonnadier Isabelle
Bonnefoux Dominique
Bonnell Patrick
Bosc Thierry
Bouachrine Maeva
Bouakkaz Ouardia
Bouchemaa Isabelle
Bougerol Emmanuelle
Bouillon David
Boulonneau Simon
Boumard Pierre
Bourgarel Gérard
Bourgue Géraldine
Bourlois Philippe
Bourmane Akim
Bourotte Maxim
Boussard Vincent
Bouvier Baptiste
Boyer Benoît
Brault Monique
Bréchet Michel
Brémond Annick
Briand Jean-Luc
Briand Pierre
Briard Loïc
Bridgewater Dee Dee
Briquet Daniel
Brossmann Philippe
Bruhl Lara
Brunel Richard
Brylant Jacques
Brzezanski Philippe
Bucaille Isabelle
Buchvald Claude
Buisson Didier
Bumi Fian
Burgazzi Frédéric
Burgos Christine
Caillon Laurent
Camargo Clovis
Cambreleng Jorn
Camgros Francis
Camicas Michel
Candelier Isabelle
Caper Wolfgang
Caretti Sophie
Carey Geoffrey
Carroll Liane Roberta
Carteaux Renan
Catroux Elisabeth
Caubet Antoine
Cauchetier Adrien
Cecarelli André
Céléa Christine
Céléa Jean-Paul
Chabrun Rosine
Chaigneau Michel
Chalard Jean-Louis
Champagne Jeanne
Chapelet Anne
Charlap Jean-Paul
Charlles Denis
Charruyer François
Chataigner Laure
Chatelain Jean-Quentin

Chauvet Christophe
Chauvet Olivier
Chauvet Régine
Chauvet-PellexThierry
Chavanne Claire
Chenuet Gérard
Chenus Sylvie
Chevalier François
Chévara Stéphanie
Chevillon Bruno
Cisse Amadou
Clémenceau Sylvie
Cléry Huguette
Clin Sass
Cloarec Christian
Boumard Sylvie
Codjia Emmanuel
Colin Christian
Colin Tristan
Collet Jean-Michel
Collin-Paris Cécile
Connard Patrice
Constant Frédéric
Constant Marion
Corcuff Philippe
Cordelette Vincent
Cordonnier Silvia
Cosme Béatrice
Couleau Guy Pierre
Briard Loïc
Couturier François
Crescoli Silvio
Brossmann Pablo
Cuenca Sylvia
Cyrulnik Natacha
Dalaine Raphael
Dao Gilles
Darman Gérard
Dartiguelongue Hervé
Daubigny Jocelyn
Dauche Nathalie
David Alice
De Bailliencourt Marie
De Coninck Jean
De Gaulle Patrick
De Wilde Laurent
Degarne Gerald
Del Fra Ricardo
Delane Geneviève
Delassus Gylenn
Delebarre Gilles
Delhomme Thierry
Delinot Alexandre
Delinot Amaury
Denis Jacques
Deplanche Philippe
Derouet Eric
Derouet Nicolas
Céléa Christine
Céléa Jean-Paul
Desveaux Paul
Di Monte Tiziana
Diabate Samba
Diabira Luc
Diakhaté Gora
Diallo Kani
Diallo Massambou Wélé
Diarra Maimouna Hélène
Diawara Oumou
Dibango Emmanuel
Dibango N'dedy

Dickbauer Klaus
Didier Gérard
Diet Natacha
Disdier Elisabeth
Dolivet Jacques
Dolivet Nicole
Dombrowszky Vania
Doneau Fabien
Douhy Myriam
Drelon Thomas
Dresser Mark
Drillaud Sarajeanne
Dubois Jean-Paul
Duchange Christian
Ducourneau Ivan
Ducron Nicolas
Dunmall Paul
Duong Nathalie
Dupeu Florence
Dupuis Anne
Dupuis Jean-Michel
Dupuy Serge
Durand Adrien
Durand Isabelle
Durnez Eric
Durozier Pascal
Ebeguy Sapho Danielle
Estournelle Catherine
Eteve Jean
Euwer Charles
Everett Sangoma
Eyoun Deido Jules Emmanuel
Fabre Louis-Alexandre
Fatihi Karim
Fazio Enrico Salvator
Ferbac Patrick
Ferraguti Antonio
Ferris Glenn
Fleury Bruno
Fontana Patrick
Fortin Nathalie
Fortune Viviane
Fouchault Magali
Franchino Mireille
Frechuret Laurent
Friot Marie-Sophie
Frissung Jean-Claude
Fumet Gabriel
Gaiddon Chantal
Gaillard Fabrice
Galard Jean
Gallan Agnès
Ganachaud Stéfany
Gandois Catherine
Garcia Salvador
Garrivier Victor
Gascon Gisèle-Marie
Gaultier Marie-Pascale
Gay Hélène
Geneteau Jean-Marie
Genockey Anthony
Genty Laurent
Georgesco Alexandre Bogdan
Gérard Christian
Gernigon Claire
Gervais Kevin
Gigault Julien
Gimenez Frédéric
Giorgetti Florence
Giquel Pierre

Girard Daniel
Girard Landriève Christine
Girard Philippe
Gladu Colette
Gnimagnon Florence
Gonzales Carlos
Gonzales Cécilia
Gonzales Gabriela
Gonzales Jean-Marc
Gorophal Claude
Goupil Emilie
Graham John
Grange Emmanuelle
Granges Jacques
Granjon De Lepiney Hervé
Granville Smith Richard
Grare Joël
Gratius Isabelle
Gratius Jean-Yves
Gravouil Christophe
Grevill Laurent
Grimaud Alain
Grimaud Franck
Grimault Marion
Grimonprez Emmanuel
Grosjean Bernard
Grupallo Patrice
Guerrero Marion
Gueye Yoro
Guillot Stéphane
Guindo Ambaga
Guiotteau Xavier
Gutierrez André
Guyard Michel
Guyonnet Claude
Hadi Mahamad
Halbheer Marc
Hall Christopher-John
Hamadache Kamal
Hatem Huguette
Heissat William
Hémond Annick
Henderson Eddie
Herbert Peter
Herbet Hugues
Herry Jean-Claude
Hervouët Monique
Hesbury Veryan Gérald
Holmes Timothy
Huet Laurence
Humair Daniel
Isoir Andre
Istria Evelyne
Izacard Dominique
Jackuot Dominique
Janvier Séverine
Jay Jean-Claude
Jean-Marie Alain
Jeannot Nathalie
Jenny Clarck Jean-François
Jensen Ingrid
Joguet Julien
Josnin Laure
Jouanneau Joël
Jourdain Bertrand
Joyet Bernard
Kaenzig Joel
Karagheuz Hermine
Kassap Sylvain
Kastner Hugues

Kenawy Bakhit
Kerboul Yves
Kerckaert Didier
Khalfa Rabah
Knapp Alain
Koenig Martine
Krobot Ivo
Kübler Françoise
Kupfer Anna
Kühn Joachim
Labarrière Hélène
Lacouture Xavier
Lacrouz Claudine
Lafon Emmanuelle
Lafosse Atsama
Lagache Micheline
Lagarde Ludovic
Lagrenade Chloé
Lalande François
Lamandier Esther
Lambert Anthony
Lambert Benoît
Landelle Céline
Lassus Francis
Lastère Didier
Laurent Agnès
Laurent Elise
Lazar Martin
Lazarini Anne-Marie
Lazennec Jean-Yves
Laznovsky Michal
Le Bas Renaud
Le Gallou François
Le Guerret Hermine
Le Men Yvon
Léandri Dominique
Lebas Eva
Leblanc Anne
Lebrun Françoise
Lefebvre Cyril
Lefebvre des Noëttes Flore
Lefebvre Pascal
Lefebvre Rosine
Legoff Vincent
Lehec Maya
Lemahieu Daniel
Lenglet Alain
Lepaludier François
Lepoivre Elsa
Leroy Patrice
Levenbach Woter
Levêque Claude
Lhorset Stéphanie
Libolt Alain
Licois Philippe
Lidvan Geoffroy
Lignon Alice
Livenais Brigitte
Lloret Pascal
Lofficial Dominique
Long Peter
Lopez Serge
Lorillard Pauline
Loucmidis Katina
Lovano Joey
Loviconi Joel
Luro Françoise
Mabiala Vincent
Machart Renaud

MadiotThierry
Mahé Alain
Mahieux Jacques
Maïga Aminata
Mainguy Béatrice
Maiorino Eric
Maître Evelyne
Malard Catherine
Malekani Jerry
Manjarres Bruno
Mansalier Jérôme
Marais Gérard
Marchal Lucien
Maret Marianne
Marie Louise Jean-Erns
Marinese Valérie
Marneffe Christine
Marsh Tony
Marty Charles
Masmalet Didier
Massa Dominique
Masson Bernadette
Massoud Mohamed Mahmoud
Mathé Philippe
Mayer Jojo
Mazin Isabelle
M'bemba Basile
M'boup Abdourahmane
Méanard Thierry
Mégret Dominique
Méjean Loïc
Menaucourt Claire-Anne
Mercier Annie
Mercier Philippe
Mergey Marie
Mérino Louis
Merle Françoise
Mesguich Daniel
Métayer Jean Yves
Metgali Mohamed Mourad
Metkal Kenawi
Metkal Shamandi Tewfik
Micenmacher Youval
Micoli Christophe
Mircovich Natacha
Mitchell Sheila
Monneret Stéphane
Monnier Benjamin
Monriot Christophe
Montagnier Pierre Stefan
Montealegre Joseph
Monteiro-Braz Fabienne
Montet Bernardo
Monville Philippe
Moquet Jean-Pierre
Morales Sebastian
Moreau Nicolas
Morlier Jean
Mottas Dominique
Moutreuil Patrick
Mower Mike
Mure Marie
Nadot Yves
Nanninck Dominique
N'diaye Momar Talla
Nicaise Emmanuel
Noël Jacqueline
Noël Sébastien
Northam Timothy

Nozati Annick
Nunez Violeta
Odent Christophe
Ohlund Nils
Olive Isabelle
Orillon Danielle
Oswald Solange
Ouary Florent
Oudin Catherine
Padovani Jean-Marc
Pages Frédéric
Palanoubat Martine
Paquien Marc
Paquinet Andre
Parigot Guy
Parlwitz Ricardo
Parmentier Cyril
Parra Gabriel
Passori Dominique
Payen Alain
Pecqueur Christophe
Peltier Georges
Percher Jack
Peressetchensky David
Péron Denise
Perrot Frederic
Perussel Jacques
Pervenchon Antoine
Petit Christine
Petit Philippe
Peyssens Christine
Piau Philippe
Picco Jean-François
Picq Jean-Yves
Pickard Simon
Pierre Hervé
Pifarely Dominique
Pilar Anthony
Pines Daniel
Pinto Pierre
Placer Antonio
Plard Arthur
Plumecocq-Mech Juliette
Poitevin Béatrice
Poitrenaux Laurent
Polet Philippe
Poli Raphaël
Pommeret Etienne
Ponthieux Jean-Luc
Pontier Agnès
Ponty Dominique
Ponzo Pier Rezo
Portejoie Philippe
Prader Félix
Prével Lionel
Prieto Aurore
Priollet Frantz
Proust Françoise
Prunier Yves
Rabeson Tony
Radovan Christian
Raimbault Hélène
Rannou Blandine
Rannou François
Rannou Guilène
Rannou Laurent
Rannou Max
Rannou Thomas
Rauck Christophe

Raulin Francois
Rey Francois
Reisinger Wolfgang
Renaud Yannick
Renault Franck
Renucci Robin
Rétoré Catherine
Revillet Sabine
Revol Aïcha
Riault Sébastien
Richard Chantal
Richard Tim
Richardeau Georges
Riche Anne-Laure
Rieussec Claire
Rigaud Hervé
Rimoux Alain
Rioufol Emmanuel
Rist Christian
Risterucci Claire
Rive Juliette
Rive Valentin
Rivière Prunella
Robert Henry William
Robert Yves
Rodgers Paul
Roger Laurent
Roignant Loïc
Roignant Véronique
Rollando Pascal
Romano Aldo
Rosenberg Gabrielle
Rousserie Nicolas
Rouxel Christophe
Rouxel Lambert
Royant Didier
Ruegg Mathias
Ryngaert Jean-Pierre
Sabal Lecco Armand
Sabal Lecco Félix
Sagel Paul-André
Saint-Jore Adrien
Saint-Ouen Catherine
Sakai Atsushi
Salaman Chattie
Salmon Lionel
Salomon Roland
Samier Louis-Basile
Sandoval Bernardo
Sansalone Bruno
Sarzacq Pierre
Saulnier Michel
Sauloup René
Sauvegrain Didier
Savourat Anne-Léa
Scherer Uli
Schiaretti Christian
Schilling Laurent
Schirrer Pierre
Schletzer Cécile
Schmitt Vincent
Schwartz Marcel
Sclavis Louis
Sedira Samira
Sellin Hervé
Sénat Cléribert
Ser Georges
Serrano Laurent
Sighicelli David

Sire Nicolas
Sokal Harry
Sorba Emmanuelle
Sordini Florenzo
Sorin Pierre-Yves
Souchard Valérie
Souliez Daniel
Spanyi Emil
Still Aline
Strangis Bruno
Streiff Co
Stroeter Rodolfo
Suaréz Anne
Suaréz Paz Fernando
Surgère Hélène
Swallow Steve
Tainsy Andrée
Taron Eric
Tarrare Daniel
Taszman Maurice
Tayon Michèle
Tchamitchian Claude
Tchounou Justin
Templeraud Jacques
Texier Henri
Théze Eric
Tholo Segona Peter
Tissendier Claude
Tomé Pierre
Traoré Kardigué Laico
Trapez Pierre
Trinquès Gilles
Trogoff Pascal
Tsiboe Nana Kwame Ewus
Tsyapkine Marc
Uzureau Henri
Vaccaro Vincent
Vallepin Philippe
Van De Geyn Hein
Van Sprengel Priscillia
Vandavelde Béatrice
Vasseur Benny
Vaulerin Hugues
Veille Jacques
Vennesson Thierry
Véron Isabelle
Verstraete Fernand
Viard Martine
Viau Patricia
Viémond Marie
Vilain Emile
Ville Christian
Vinaver Michel
Vincent Hélène
Voize Alain
Vukotic Miléna
Watts Trevor Charles
Weber Alain
Wenzel Jean-Paul
Werner Olivier
Wilen Barney
Witecka Damien
Yelolo Marius
Zabor Jacques
Zarudiansky Adeline
Zimmerlin Cédric
Zulfikarpasic Bojan

Technique

Abgrall Virginie
Affolter Isabelle
Amdriamisy Lucien
Amet Michelle
Andrianomenjanary Hery
Anquetil Carole
Apelbaum Catherine
Argoulon Frédéric
Armantier Michèle
Arnal Naya Lionel
Arrouet Séverine
Aschard Jean-Yves
Astier Laurence
Aubry Sylvie
Audier Jacques
Audouin Antoine
Audouin Laurent
Auger Laurent
Avril Christian
Baillot Isabelle
Ballangers Jean-Luc
Ballay Jacques
Banchereau Patrice
Barrio Arnaud
Basset Philippe
Bauer Barcha
Bauer Jean-Michel
Bedouet Christophe
Bedouet Vincent
Bedouet Wilfrid
Behlouli Pascal
Belhacheni Gazoulis
Belland Patrick
Bellier Jean-Christophe
Benammour Ahmed
Bénard Nathalie
Beneteau Frédéric
Béraud Christophe
Beressi Sandrine
Bergeon Michèle
Bernadac Fanny
Berthelot Guillaume
Besnier Valérie
Bienvenu Gilles
Bienvenu Jean-Yves
Blaise Yvonne
Blanc Didier
Blond Christophe
Blouineau Olivier
Bocquel Linda
Bois Eric
Bois Frédéric
Boisseleau Michel
Bondu Myriam
Bondu Pascale
Bonnaud Gérard
Boscher Joël
Bouchardon Laetitia
Bouet Gabriel
Boulesteix Nelly
Boulou Elisabeth
Bounif Jean-Luc
Bourdat Jean-Marie
Bourgault Yannick
Bourguet Isabelle
Boury François
Bouvret Mélanie
Bramsen Marie

Brandner Rémi
Brault Jacques
Brevet Bruno
Brisebois Jacqueline
Brou Alain
Brou Christophe
Brousson Dominique
Brousson Joël
Buckman Jennifer
Busson Florence
Cabon Jocelyne
Cadeau Philippe
Aschard Jean-Yves
Camus Bruno
Cantal Dupart Xavier
Casamajor Sylvette
Cavalca Agostino
Cerceau Philippe
Chalouni Philippe
Chapelet Claude
Charasson Etienne
Charoze Philippe
Charreau Olivier
Charton Gérard
Chasseguet Marie-José
Chauvière Christophe
Cheneau Jean-Christophe
Cherouvrier Alain
Chestier Claude
Chevreux Maud
Bedouet Wilfrid
Cimier Yoann
Clémot Antoine
Cognée Emmanuel
Cogny Isabelle
Cohélec'h Pierrick
Collet Benoît
Collotte Thierry
Coquereau Jackie
Cordier Bruno
Corvé Véronique
Cotineau Lucie
Couillebault Alain
Couillebault Claudine
Coulomb Isabelle
Courant Anthony
Courtois Véronique
Couturier Serge
Dalier Philippe
Dallery Régis
Dalsuet Sophie
Daniel Stéphanie
Darne Françoise
Darvenne Patricia
Davesne Philippe
David Julien
Davière Jocelyn
De Malglaive Gaëlle
Decloitre Robert
Delesalle Emmanuel
Deneux Jacques
Denime Marylène
Bounif Jean-Luc
Desire Annick
Dhelin Marie-Thérèse
Diakite Fatoumata
Dissé Géraldine
Doisneau Stéphane
Doloris Eric

Dorfinger Erich
Dorval Jean-Michel
Doucin Bernard
Dressler Catherine
Druais Jean-Marc
Dubert Alban
Dubert Christian
Dubois- Dauphin Patrice
Dubois Ghislaine
Dubouilh Véronique
Ducornetz Thierry
Dumas Guy
Dupeyroux Fabrice
Durassier Armel
Dutertre Matthieu
Dutheil Philippe
Duveau Jean-René
Evrard Jean
Finck Philippe
Falchier Gildas
Famelart Pernelle
Favilla Jean-Michel
Février Guillaume
Fillon Fabrice
Chasseguet Marie-José
Finck Philippe
Folser Christian
Fonkenel Jean-Claude
Fomer Patrick
Fougeras-Lavergnolle Nicolas
Fourniez Jean-Michel
Frapreau Christian
Frapreau Olivier
Frapsauce Françoise
Fresnel Michel
Fretier Syriac
Fruaut Hervé
Gabillard Florian
Galey Antoine
Gallard Henri
Gallard Nicolas
Gasdon Fabrice
Gautret Pierre-Gil
Gérard Didier
Gligo Maritza
Gollnhofer Gerhard
Gonzales Ghislaine
Gord Didier
Gorgiard Emmanuelle
Gouget Dominique
Gouget Laurent
Gouzaire Gilbert
Grasperge Jean-François
Grasperge Sylvie
Grille Yohann
Guilbaud Bernard
Guillemain Olivier
Guillochon Cyrille
Guillou Yves
Guilpin Jack
Guilpin Lucie
Guilpin Olivier
Guinais Pierre-Yves
Guinette Bernhard
Guyon Florence
Habasque Daniel
Haidant Lionel
Hamard Yves
Hamelin Yohan
Hardouin Jérôme

Hervouët Isabelle
Hervouët Pierre
Houdebine Nicolas
Hourbeigt Joël
Huchet Eric
Humbert Marie-Noëlle
Humeau Emmanuel
Huvelin Mathieu
Jabveneau Hervé
Jantet Philippe
Jardine Philip
Jaunet Chrystèle
Jegou Sylvie
Jezequel Dominique
Joris Pascal
Josse Monique
Joux Denise
Karlikow Gérard
Kauffmann Claire
Khedim Ahmed
Kochan Steve
Konstantellos Christos
Kretschmar Cécile
Kunce Frédéric
Lacaze Delphine
Lacroix Hervé
Laffuma Patricia
Lagrenée Anne
Landais Fabien
Le Guellec Steven
Le Levreur Bruno
Le Maitre Brigitte
Le Presse Laurent
Lebreton Isabelle
Lecoq Claude
Lecuyer Thierry
Ledoux Christian
Lefèbvre Philippe
Leguy Rémi
Léon Hervé
Lépicier Gilles
Leroux Luc
Lescanff Christiane
Levallois Angèle
Lihoreau Jocelyne
Livenais Gimmy
Lofficial Olivier
Lombard Jean-Vincent
Lombart Sylvie
Loper Raphaël
Lord Didier
Lord Dubray Catherine
Loriou Benjamin
Macé Christian
Macé Olivier
Mai Anja
Maillet Javier
Malnar Jean-Hugues
Manceau Alain
Manneveau Olivier
Marais Gilles
Marcais Denis
Marchand Cécile
Margueriez Nicolas
Marin Céline
Marivain Franck
Marquerez Nicolas
Martin Corinne
Martin Frédéric

Martinez Michaël
Massay Brigitte
Matalou Pascale
Mateos Carmen
Mathiaut Pierre
Matriciani Nathalie
Meignen Didier
Meih Emmanuel
Melchiori François
Ménard Patrick
Ménard Violaine
Menuau Alain
Mérat Pascal
Mertzweiller Julie
Mery Julia
Meyer Damien
Mielczarek Jean-Jacques
Miet Pierre
Miralles Charles
Montal Sylvie
Moreau Guy
Moret Gilles
Morille Christophe
Mouchere Marc-André
Mouyon Jean-Claude
Mouzet Henri
Myrtil Jean-Claude
Neumüller Elisabeth
Neveu Denis
Nicolas Catherine
Nicolas Marie
Nilsson Annika
Niquet Pascal
Noury Olivier
Olivier Christophe
Olivier Jean-Pierre
O'Naghten Hedwige
Orillard Stéphanie
Orillon Jean-François
Ortoli Isabelle
Paillard Stéphane
Pain Cyrille
Painchaud Alain
Palmé Martine
Pasquini Dominique
Pebel Christophe
Pelloquin Régine
Percher Anne
Perey Yves
Pernet Jean-Philippe
Petit Vincent
Peyregne Geneviève
Pezet Mabelle Claude
Piera Sylvain
Pierron François
Pinçon Jérôme
Pithon Benoît
Pitre Thomas
Poher Catherine
Ponchon Didier
Portebois Thibault
Poupelin Anne
Poupelin Luc
Prud'homme Anny
Prud'homme Axel
Prud'homme Jean-Pierre
Prud'homme Twinggy
Rader Chantal
Radon Florian

Raffort Jean
Raimbault Alphonse
Raimbault Eric
Rambaud Sophie
Rapp Grégory
Ravaute Véronique
Renaud Anita
Renaud Philippe
Renaud Stéphanie
Renaud Sylvie
Ricaud Jean
Rives Pierre-Emmanuel
Robineau Fabien
Robinet Gerald
Rocher Catherine
Ronget Thierry
Roshardt Denis
Roubert-Thiébaault Séverine
Rouillière Jean
Roux Nathalie
Rouxel Benjamin
Saeidi Ahmad
Saint-Sever Catherine
Samson Patrice
Sanchez Gerald
Sartori Francesca
Sauldubois Emmanuel
Schillinger Joseph
Schneegans Laurent
Schneider Virginie
Schwarz Jean-Luc
Serejnikoff Michael
Sers Isabelle
Seydoux Gaëlle
Sidibe Bathieny
Simon Bénédicte
Sourisseau Stéphanie
Spagnoli Bruno
Sturm Peggy
Surel Isabelle
Taillandier Bruno
Tandel Sophie
Tardivel Didier
Tate Jeremy
Templeraud Marie-Odile
Terrones Jean-Jacques
Tesson Anne
Texier Josie
Thiébault Séverine
Thomas Anthony
Thomas Fabrice
Thomas Francis
Thuia Katia
Tixier Guillaume
Toro Roland
Touleau Bruno
Tremble Rémy
Tribalat Denis
Trovallet Sylvain
Valla Penttila Anne-Lise
Vallauri Claire
Van Hack Madeleine
Vanhelle Sylvie
Venet Martial
Venjean Bruno
Verbeke Jean-François
Vergnes Gilles
Vernoux Marie
Vidal Hédy

Vidal Mario
Vié Eric
Villain François
Viot Joël
Voisin Jérôme
Walter Bettina
Woudenberg Helmert
Yvard Roger

Administratif

Abaziou Solange
Audiau Elise
Auffray Céline
Bailliard Swanny
Bajic Nadia
Baron Céline
Baron Salima
Barret Marie-France
Barret Patrice
Bastat Corinne
Baumard Mélanie
Bauné Jean
Baussier Estelle
Bazin Danièle
Béasse Nathalie
Beaudouin Cécile
Beaudouin Claire
Bécot Corinne
Bénard Ingrid
Berger Guy
Bergerat Marie-Edith
Berthelot Anouck
Besnehard Daniel
Biotteau Antoine
Blachet Pierre
Blondel Martine
Blouineau Laurent
Boche Samuel
Bocquel Veronique
Boisson Anne
Bomin Geneviève
Bompart François
Bonniol Jeanne-Pauline
Bosseur Jean-Yves
Boudeaux Betty
Boullard Cyrille
Boutet Hélène
Boutillier Nicolas
Bréchard Gwenaëlle
Bréheret Karl
Brétecher Lidwine
Bretonnier Emmanuel
Brière Rébecca
Brochard Virginie
Brouard Laetitia
Buck Patricia
Bulourde Gaëtan
Bureau Marie-Christine
Caillault Sébastien
Caille Laurence
Cailleteau Françoise
Cardin Catherine
Casagrande Marie
Caumartin Véronique
Cégarra Emilie
Chabanol Alexis
Chabot Véronique
Chamaillé Jean
Chamaillé Thomas

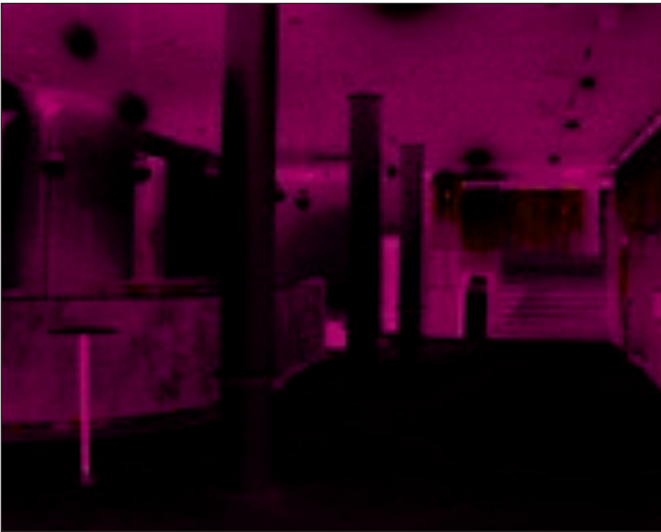
Chateau Gladys
Chauvin Antoine
Chéreau Cédric
Cherpin Evelynne
Chevallier Aurore
Chiaudano Chrystèle
Cholet Arnaud
Cocheril Sophie
Cohen Myriam
Collin Pascal
Cortes Samuel
Courant David
Courtin Florent
Cousin Mélanie
Dalaine Anne
Dalaine François
Dalaine Marie-Noëlle
Dauplain Olivier
Davranche Delphine
Deau Nicolas
Debiève Sophie
Delaunay Francoise
Delcroix Laurence
Delétang Pierre
Delvigne Nathalie
Deniau Isabel
Depret Bixio Isabelle
Deroubaix Francoise
Desaubliaux Martin
Desplechin Marie
Doteau Anne
Dubois Boselli Anne-Laure
Dugoujon François
Dugoujon Thomas
Dupuis Frédéric
Enfrun Chloé
Escollivet Marie-Alix
Fanjas Philippe
Fauret Carine
Federici Laura
Ferrer Manuel
Fiore Marie Ange
Frat Sandrine
Fricoteaux Véronique
Gaborit Floriane
Gaignard Nadia
Gallard Marielle
Gallard Nathalie
Ganter Nicolas
Gauchet Paule
Gaudin Catherine
Gautier Emmanuelle
Gautier Guillaume
Genot Sophie
Gloannec Delphine
Gnimagnon André
Gourmel Jean-Baptiste
Gragnic Pierre
Graton Daviaud Hélène
Grimault Hélène
Guérin Isabelle
Guillard Benoît
Guilpin Thierry
Guinot Christian
Guinot François
Hamelin Séverine
Hamouni Deborah
Héron Christine
Hertzberg Pascale

Hocquet Anne-Sophie
Houssin Yannis
Janniard Isabelle
Jatteau Jean-Pierre
Jollivet Olivier
Jolly A F
Kerjoant Jana
Kiritzé-Topor Nicolas
Kogiso Dominique
Lafèche Aurélie
Lambert Patrice
Langevin Anne
Courtain Philippe
Langlois Philippe
Lastère Arnaud
Laucoin Laurent
Lavallée Sophie
Lavergne Peggy
Le Bail Dominique
Le Coz Valérie
Le Goff Laure
Le Vayer Ruth
Leduc Sandrine
Leloutre Marie-Odile
Lemaître Cécile
Lépicier Stephanie
Leray Edith
Leroi Stéphanie
Leterme Florence
Letessier Nathalie
Louessard Karine
Magda Martine
Magnier Bernard
Maille Anne
Malfatto Dominique
Manceau Lorraine
Mandzak Ivan
Marchand Karine
Marguerite Marie
Maudet Martine
Maximos Marie-Farouza
Merceron Hélène
Mercier Françoise
Méric Pascale
Meslier Elisabeth
Meste Philippe
Métay Jeannette
Michel Pascale
Montoya Régine
Moreau Emilie
Moreau Vincent
Morisset Hervé
Mousset Catherine
Moua May-Yang
Muracciole Jean-Francois
Nicolas Colette
Nicolas Nathalie
Noël Claude
Noël Nathalie
Nouailletas Mickaël
Obach Laurent
Orillon Elisabeth
Orillon Julie
Orillon Yves
Palou Magali
Papineau Fabienne
Paris Evelynne
Perdreau Caroline
Perrin Olivier

Philippo Jean-François
Piaia Emma
Picarda Armelle
Picardo Alexandre
Picon Béatrice
Poupelin Marielle
Prud'hon Audrey
Rabault Jean-Claude
Régnier Werner
Rétali Patrick
Reto Gurval
Richard Clélia
Richard Sandrine
Richez Claire
Rissouli Evelynne
Robert Anne-Véronique
Romain Maryline
Rondouin Emmanuelle
Rossignol Martine
Rouillier Jean-Philippe
Roullier Nadia
Roulois Aude
Sabourault Claire
Semiramoth Philip
Seynhaeve Anne Pascal
Silva Vanda
Simon Antoine
Smettre Catherine
Sochas Stéphanie
Socquel Véronique
Tarrieux Jocelyn
Teillet Philippe
Tharrault Frédérique
Thévenin Maude
Thibault Gabriel
Thomas Cécile
Thomas Danielle
Tiratay Sylviel
Tissot Anne-Sophie
Touchard Sébastien
Tourlet Christiane
Tudoux Benjamin
Turpin Sabine
Vasseur Renaud Juan
Verger Franck
Vigan Xavier
Vignais Marie-Christine
Vignais Sylvie
Vigneau Mireille
Vigneron Michel
Viollin Catherine
Virot Johanna
Willaime Arnaud
Winkler Laurent
Yersin Claude
Zago Leonie
Zemiri Romain

Les lieux

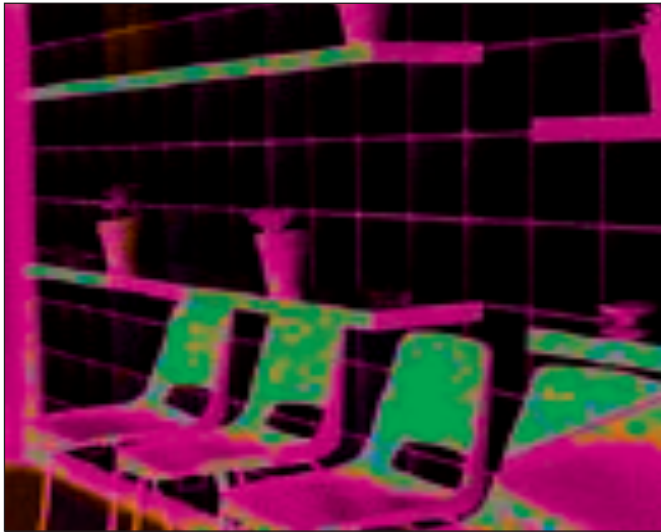
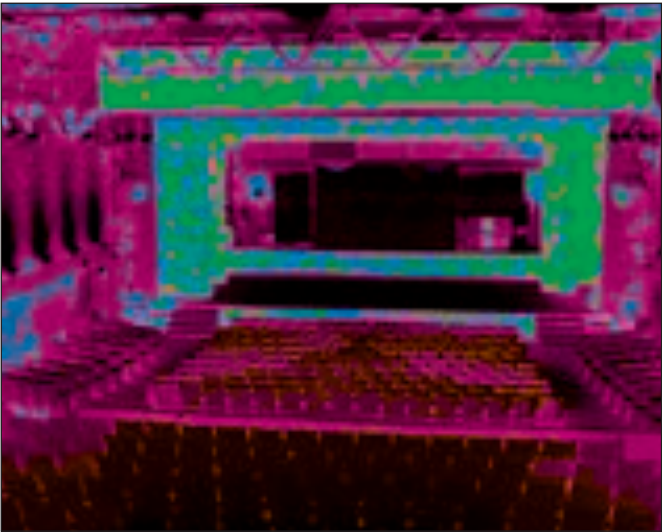
Le Nouveau Théâtre d'Angers Beaurepaire - 12 Boulevard Gaston Dumesnil



Accueil du Nouveau Théâtre d'Angers - 12 Place Imbach



Atelier Jean-Dasté - 56 Boulevard du Doyenné





12 place Louis Imbach - BP 10103
49101 ANGERS cedex 02
tél. 02 41 88 99 22 - 02 41 88 90 08
contact@nta-angers.fr
www.nta-angers.fr

Le Nouveau Théâtre d'Angers
Centre Dramatique National Pays de la Loire
a été subventionné par
le ministère de la Culture,
le ministère de l'Education Nationale,
le ministère de la Jeunesse et des Sports,
la Ville d'Angers,
le Département de Maine-et-Loire,
la Région Pays de la Loire

Il a reçu le soutien de
la Caisse des Dépôts et Consignations
d'Interloire
de Ouest-France

directeur de la publication Claude Yersin
responsable de la rédaction Françoise Deroubaix, Daniel Besnehard
conception graphique et mise en page Solange Abaziou

Achevé d'imprimer en novembre 2006
par l'imprimerie SETIG Palussière

ISSN : 1241 - 2805
Licence d'entrepreneur de spectacle (catégorie 2) 18376

